

E. M. DE St HILAIRE

HISTOIRE MILITAIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE

SOUVENIRS INTIMES



Librairie A. MOUVEAU

103, Rue de Vaugirard

Paris





HISTOIRE MILITAIRE

DU CONSULAT

ET

DE L'EMPIRE


IMPie Vve P. LAROUSSE & Cie
ENCYCLOPÉDIE
PL
PARIS
RUE
MONTPARNASSE
19
PARIS



— A l'avantage, sire, répondit celui-ci, en portant respectueusement le revers de la main gauche à son schako. (t. I, p. 543.)

HISTOIRE MILITAIRE
DU CONSULAT
ET
DE L'EMPIRE

— SOUVENIRS INTIMES —

PAR

E. M. DE SAINT-HILAIRE

ÉDITION ILLUSTRÉE
DE
Gravures hors texte par les meilleurs Artistes

TOME DEUXIÈME

PARIS
A. MOUVEAU ET G. CAROLL, LIBRAIRES
103, RUE DE VAUGIRARD, 103


LIBRARY
MAY 06 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

LE PÈRE CAPUCINE,

L'ANE DE LA MÈRE MARGUERITE

ET LE PETIT CAPORAL.

1800.

I



Il y avait à peine quelques jours que le général Bonaparte était premier Consul, qu'il comprit qu'il lui fallait frapper un grand coup propre à étonner l'Europe et à accroître sa propre renommée. Ses regards devaient naturellement se porter vers l'Italie ; et comme tous les débouchés lui en étaient fermés, il conçut l'idée d'y pénétrer, à la tête d'une armée, par le point où il devait être le moins attendu, quoique le principe établi par la constitution interdît aux Consuls le commandement des armées ; mais que peuvent les principes contre de certains caractères? Pour sauver les apparences, Berthier, alors ministre de la guerre, si vous vous le rappelez, fut nommé général en chef de cette armée, dite *de réserve*, bien qu'il fût évident que Napoléon, seul, devait la commander.

Tous ses préparatifs de guerre achevés, dans la nuit du 5 au 6 mai, Napoléon quitta Paris pour se rendre à Dijon, sous le prétexte d'inspecter lui-même cette *armée de réserve*, dont le quartier-général y avait été établi. Cette nouvelle armée était magnifique et presque entièrement composée de vieux soldats, qui avaient tous fait leurs preuves. Cependant, la plupart d'entre eux ne connaissaient encore Bonaparte que de réputation, parce que les corps aux-

quels ils avaient appartenu jusqu'alors n'avaient point servi avec lui, soit dans ses campagnes d'Italie, soit en Égypte. Parmi les régiments de la division Victor, que Napoléon devait plus tard doter du bâton brodé d'abeilles, le 17e régiment d'infanterie légère se faisait distinguer tant à cause de sa belle tenue, que du nombre de chevrons qu'il comptait dans ses rangs. Et puis, ce 17e régiment faisait autrefois partie de la fameuse 36e demi-brigade, à laquelle l'armée avait décerné le titre tout à la fois terrible et glorieux de *brigade infernale.*

Le 17e léger était donc à Dijon, attendant patiemment, comme tout le monde, qu'il plût au premier Consul de franchir les Alpes et d'anéantir les Autrichiens. Il passait le temps comme les soldats des autres corps avaient coutume de le passer ; c'est-à-dire que le matin ils assistaient aux manœuvres, et le soir ils allaient à la cantine de leur vivandière, la mère Marguerite, fille majeure depuis plusieurs années. Cette héroïne, qui, dans plus d'une occasion, avait déployé autant de courage et de présence d'esprit qu'aurait pu le faire le soldat le plus aguerri, ne ressemblait point à ces cantinières en tablier rose, à l'œil vif, à la peau de satin, qu'on nous montre sur nos théâtres de vaudeville : Marguerite était une gaillarde vigoureusement constituée, d'environ cinq pieds deux pouces, à la voix de basse, au teint bronzé, à la bouche vermeille, et dont la lèvre supérieure était garnie d'un duvet, un peu rude, tirant sur le noir. Malgré une température de vingt-huit degrés de chaleur, elle portait habituellement des bottes de cavalier avec une capotte de fantassin, et était coiffée d'un chapeau rond, en feutre. Elle ne se gênait pas non plus pour appliquer un soufflet au guerrier de son régiment assez téméraire pour oser porter une main profane sur la partie la plus exubérante de ses attraits. Joignez à cela un langage des plus pittoresques, et vous aurez le portrait exact de l'aimable vivandière qui, depuis huit ans, servait dans le 17e léger.

Un soir que la mère Marguerite, après avoir été faire quelques achats de comestibles aux environs de Dijon, revenait à la ville en

cheminant seule et philosophiquement selon sa coutume, un homme jeune encore, de taille exiguë, maigre de figure et n'ayant du costume militaire qu'un petit chapeau à trois cornes et une redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, l'accoste sur la route.

« Vous êtes, à ce que je présume, vivandière d'un des régiments qui séjournent à Dijon ? lui dit l'étranger en allongeant le pas po se trouver en ligne avec elle.

— Un peu, mon neveu ! répond celle-ci en toisant l'interrogateur d'un air narquois. »

A ce langage, le petit homme ayant jugé tout de suite à qui il avait affaire, se promit bien de prolonger l'entretien autant que possible.

« Et à quel régiment appartenez-vous, citoyenne vivandière? reprit-il.

— Au plus brave et au plus soigné de l'armée, au 17e léger, surnommé *pas lourd*, si vous ne le savez pas.

— Si ma mémoire est fidèle, repartit l'inconnu en souriant du lazzi, ce régiment n'était ni à Lodi, ni à Arcole, ni aux Pyramides, ni à Aboukir...

— Ni, ni, ni, c'est fini ; s'il n'était pas là, il était ailleurs, et dans des endroits où il faisait aussi chaud, interrompit Marguerite. A ce que je vois, mon bon homme, vous êtes de ceux qui ont suivi le petit caporal en Italie et en Égypte?... Il n'y a eu de besogne bien faite que par vous et par lui, n'est-ce pas? ajouta-t-elle d'un ton de dépit.

— Rendez plus de justice au général Bonaparte et à ses amis. Il est loin de dénigrer les services rendus à la patrie sur d'autres terres que sur celles qu'il a conquises.

— Patatras ! les grands mots !... Il m'est avis que vous êtes un de ces bouffe-la-balle dont le petit caporal a coutume de se faire suivre dans ses expéditions... Comment donc qu'ils appellent ça?... Un philosophe, un mathématicien, un savant, un géographe, que sais-je ! c'est enfin quelque chose qui rime avec cela.

— Un savant, vous l'avez dit.

— Juste, un savant. Parbleu! vous faites de fameux fricots avec leurs expériences!

— Si vous aviez été à Jemmapes, vous auriez été à même de voir...

— Un peu que j'ai été à Jemmapes! interrompit encore la cantinière; mais vous! nisco!...

— Je n'y étais pas, c'est vrai, reprit le petit homme; mais puisque vous y étiez, vous devez savoir que c'est aux... *savants* qui ont monté dans le ballon que l'on doit le succès de la journée.

— Plus souvent aux savants! prends-garde de le perdre! fit Marguerite en frappant du pied contre terre. On doit la victoire à toute l'armée, à Kellermann et surtout aux volontaires de *commune affranchie* embrigadés dans la ci-devant *infernale*, aujourd'hui le 17e léger, avec lequel j'ai l'avantage de coopérer; et, pour être juste, on la doit encore, cette victoire, au régiment de cuirassiers, n° 3, ci-devant cuirassiers-dauphin, dit *Gros-Talons*, qui a chargé l'ennemi et a fait sauter ses carrés dos par-dessus tête. C'est comme ça! Vous avez beau me regarder d'un air tout chose.

— Ne vous emportez pas, citoyenne cantinière, ne vous emportez pas, dit l'étranger en s'arrêtant et en se croisant les mains sur le dos; mieux que personne j'aime à vous entendre rendre justice aux braves, et je serais fâché de vous mettre en colère, d'autant mieux que nous sommes du même avis.

— C'est que, voyez-vous, citoyen, quand on ne rend pas à César ce qui appartient à César, ça me met hors de moi. Maintenant, dites-le sans gloser, qu'est-ce que vous fricottez à l'armée de réserve, vous?

— Je suis attaché aux subsistances militaires.

— Je m'en doutais! vous êtes dans les riz-pain-sel [1]; et cependant vous n'en êtes pas plus gras pour cela... C'est qu'apparem-

[1] Les soldats donnent la qualification de *riz-pain-sel* à quiconque, dans l'armée, fait partie de l'administration et de l'intendance : les gardes-magasins des vivres, entre autres, ne sont jamais désignés autrement.



— Un peu que j'ai été à Jemmapes... mais vous *nisco!*.. (t. I, p. 336.)

ment vous ne vous êtes pas encore engraissé au métier, car, pour parler à mots couverts, vous êtes maigre comme un coucou ; mais ne vous effrayez pas, ça viendra, vous grossirez comme les autres; la partie est bonne.

— Croyez-vous?

— Pardi ! si je le crois. Depuis bientôt huit ans que je suis au service, j'ai vu beaucoup de ces gens-là arriver à l'armée sans souliers et s'en retourner en voiture. Oh ! il n'y a rien de tel que le métier de riz-pain-sel pour engraisser. Dites-moi, citoyen, vous devez avoir rencontré quelquefois le petit caporal, vous ?

— Très-souvent.

— Eh bien ! quel homme est-ce? je ne l'ai pas encore envisagé, moi qui vous parle.

— Mais... c'est un homme tout comme un autre

— Parbleu ! je crois bien qu'il n'a ni la queue d'un lézard, ni les ailes d'une chauve-souris. Quand je vous demande quel homme c'est, je m'exprime : je veux savoir s'il est accessible, juste et avenant envers le sexe et le soldat.

— Les siens le regardent comme leur père et les fournisseurs comme leur ennemi. Est-ce que par hasard vous auriez quelque chose à demander au premier Consul ?

— C'est possible !

— Alors, contez-moi cela, peut-être pourrai-je...

— Je voudrais, interrompit Marguerite, lui couler deux mots dans le tuyau de l'oreille ; c'est au sujet d'une grande injustice à réparer.

— Et... cette injustice?

— Citoyen, vous êtes bien curieux, ce me semble ! dit la cantinière en fixant dédaigneusement ses petits yeux noirs sur la personne de l'étranger, dont le regard avait quelque chose d'imposant.

— Ah ! pardon, citoyenne, fit à son tour l'inconnu, c'est que vous m'inspirez une certaine confiance.

— Voilà ! vous voulez savoir qui est-ce qui l'a couvé et qui est-ce qui l'a pondu, n'est-ce pas? Eh ben ! au fait, je ne vous ferai pas

mystère de ce que j'ai à demander au petit caporal. Nous avons au 17me un lieutenant, la crème des lieutenants

— Comment s'appelle-t-il?

— Le citoyen Coppet, dit *Père Capucine.*

— Ah! oui!

— Tiens! vous le connaissez? Eh ben! oui, le lieutenant Coppet, dit Père Capucine, ancien sergent aux volontaires de Commune-Affranchie, comme je vous le disais tout à l'heure; ce brave officier, mon ami, mon protecteur, qui a reçu plus de blessures qu'il n'a de cheveux sur la tête, est depuis six ans lieutenant; il reste là, lui, tandis que des paltoquets, des intrigants, des pas grand'choses, lui ont passé sur le corps, et, par conséquent, l'ont dépassé. Je veux expliquer cela au petit caporal, moi; et je veux lui demander, pour le père Capucine, le grade de capitaine, qu'il n'a certes pas volé.

— Et si le premier Consul ne croit pas devoir faire droit à votre demande?

— S'il ne me l'accorde pas à moi, Marguerite, vivandière du 17me, je l'envoie faire..., vous m'entendez bien, et s'il n'est pas content, je lui propose une promenade champêtre sur mon âne, la tête tournée du côté de la queue, comme on fait dans mon pays. »

Tout en discourant de la sorte, Marguerite et son interlocuteur étaient arrivés aux portes de Dijon.

« Je vois là-bas, dit l'étranger en désignant un groupe d'officiers, des gens de ma connaissance. Je vous quitte, citoyenne cantinière; si dans le courant de la campagne, qui probablement ne va pas manquer de s'ouvrir, je puis vous être bon à quelque chose, vous n'avez qu'à vous adresser à moi. »

Et l'inconnu, après avoir fait de la main un geste affectueux, s'éloigna à grands pas pour rejoindre les officiers.

« Eh ben! bon soir, les voisins! En voilà encore un! fit la cantinière, il m'offre ses services, et il ne me dit pas seulement son nom; au surplus, je le reconnaîtrai bien, car tout maigrelet qu'il

est au physique, il a au moral des yeux qui brillent comme la gueule de nos obusiers ; c'est rare dans la partie des riz-pain-sel ! »

II

Comme Marguerite mettait le pied dans la cour du quartier, un sapeur de son régiment, appelé Triboulard, qui depuis longtemps lui faisait la cour, alla au-devant d'elle en se dandinant selon sa coutume.

« Eh ! eh ! citoyenne Marguerite, lui dit-il, le bruit court dans les chambrées que vous avez fait route avec le citoyen premier Consul en personne naturelle ?

— Qu'est-ce qu'a dit c'te bêtise, citoyen Triboulard ? demanda la vivandière.

— C'est le tambour-maître du 2me, qui a fait la campagne d'*Égyptre*, et qui connaît le petit caporal comme sa canne.

— Vous en êtes une autre, citoyen Triboulard ! s'écria la cantinière, s'imaginant que le sapeur voulait la mystifier.

— La... La !... Ne vous échappez pas ainsi, citoyenne Marguerite, reprit celui-ci, je vous dis la vérité.

— Serait-il Dieu possible ! exclama la vivandière ; et qu'est-ce que tu me dis là, Triboulard ?

— La vérité ! aussi vrai que la République une et *infusible* est notre chef de file à tous. Bombarde ! J'aurais voulu être à votre place tout d' même.

— Tu aurais dit et fait de belles choses ! Ah ! nom d'un petit bonhomme ! si j'avais su cela..., j'aurais mis un bonnet blanc ! N'importe, il faut battre le fer tandis qu'il est chaud, comme dit le proverbe ; j'irai demain achever de chanter mon antienne au petit caporal. Où est son logement, le sais-tu ?

— A l'hôtel de la préfecture, ai-je ouï dire au gros-major.

— C'est bon! selle-moi demain matin mon âne, j'irai trouver moi-même le citoyen premier Consul à l'heure de son déjeuner.

— Il ne déjeune jamais! interrompit le sapeur.

— Alors ce sera à l'heure de son dîner.

— Il ne dîne pas non plus.

— Ah, mon Dieu! et moi qui l'ai pris pour un riz-pain-sel! je l'aurai insulté, c'est sûr. C'est égal, j'irai le trouver, n'oublie pas de seller mon âne.

— Suffit, citoyenne Marguerite; mais, sans être trop curieux, serait-ce pour quelque chose qui nous regarde respectivement, que vous voulez parler au petit caporal? quelque chose, par exemple, comme qui dirait, je suppose, une permission de vingt-quatre heures pour nous marier commodément?

— Il s'agit bien de cela, ma foi! exclama la vivandière; ne t'inquiète de rien et fais ce qu'on te dit : si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien.

— *Parbleur!* je ne mentirai pas, s'écria le sapeur, un peu piqué de la réponse.»

III

Le lendemain, Marguerite était dans les salons de la préfecture où le premier Consul, déjà entouré des chefs de corps de l'armée, donnait son audience d'habitude. Bonaparte reconnut tout d'abord la vivandière.

«Ah! ah! fit-il, voici une de mes nouvelles connaissances. Approchez, approchez, citoyenne.»

La vivandière, sans se déconcerter, s'avança, fit le salut militaire en portant le revers de sa main à son front, et dit avec un aplomb inexprimable :

«Votre servante, citoyen premier Consul, comment va votre santé depuis hier au soir?

— Très-bien, je vous remercie ; et vous?

— A la douce, citoyen premier Consul, à la douce, comme les marchands de cerises. Je viens pour ce que vous savez !

— Ah ! oui ; mais c'est impossible, répondit le Consul en accompagnant ces paroles d'un signe de tête négatif.

— Comment, impossible ! fit à son tour Marguerite en ouvrant de grands yeux. Ah ben ! ah ben !

— Je ne puis accéder à votre requête, reprit le Consul.

— Tiens, tiens, tiens ! fit-elle sur trois tons différents.

— Est-ce que vous trouvez cela étonnant ? demanda Bonaparte.

— Mais..., citoyen premier Consul..., je...

— Voyons, parlez, citoyenne cantinière ; qu'avez-vous à dire ?

— Eh ben ! puisque c'est ainsi, reprit Marguerite avec la plus grande volubilité, j'ai à dire que ce qui est dit est dit, et que si vous n'êtes pas content, mon âne est là, en bas, qui attend... vous savez ? »

Cette réponse, ouïe par tous ceux qui étaient présents, ne fut cependant bien comprise que de Napoléon seul, qui partit d'un grand éclat de rire. Dès lors l'hilarité du chef de l'État fut partagée par les généraux qui l'entouraient sans qu'ils sussent pourquoi ; mais dès que le Consul eut recouvré sa gravité habituelle, il dit à la vivandière, avec cette inflexion de voix qui n'appartenait qu'à lui :

« Citoyenne cantinière, consolez-vous ; votre réclamation est juste. Je me suis fait représenter, hier au soir, les états de service de votre protégé, et j'ai vu qu'il méritait le grade que vous réclamez si généreusement pour lui. Voici sa lettre de nomination au grade de capitaine ; portez-la au brave capitaine Coppet, et dites-lui que le premier Consul, en lui confiant le commandement d'une compagnie du 17e léger, espère le voir bientôt sur le champ de bataille.

— Nom d'un petit bonhomme ! s'écria la vivandière en prenant des mains de Bonaparte la précieuse nomination, ce que vous faites là, citoyen premier Consul, est magnifique ! Entre vous et Margue-

rite, c'est désormais à la vie, à la mort! Vive le premier Consul! vive le général en chef Bonaparte! vive le sénat et le consulat! vive la république et toute la boutique!»

Ce fut en faisant entendre ces cris d'une joie insensée que Marguerite sortit de l'hôtel de la préfecture. Elle courut aussitôt chez le lieutenant Coppet, et dans sa fièvre de bonheur elle oublia son âne, qui fut ramené au quartier par l'impassible Triboulard, dont l'humeur grave et posée était ennemie jurée de tous témoignages d'enthousiasme.

«Mon lieutenant, mon brave père Capucine, dit la vivandière en se jetant dans les bras du vieux soldat, vous voilà capitaine! tenez! voici le grimoire du petit caporal.»

Coppet croyait que la pauvre Marguerite était devenue folle: mais il prit le papier qu'elle lui tendait et vit tout de suite qu'elle disait vrai.

La vivandière lui raconta alors sa rencontre de la veille avec le premier Consul, et la manière originale dont elle venait d'enlever la promotion.

« Ma chère Marguerite, dit le vieil officier attendri, tu me rends plus que je ne t'ai donné.

— Comment! je vous rends plus! père Capucine, ce n'est pas vrai! N'est-ce pas à vos soins, à votre amitié que je dois ce que je suis? Que de fois, cher père Capucine, n'avez-vous pas retranché de votre portion de pain pour me nourrir! Dans combien de circonstances ne m'avez-vous pas prémunie contre les dangers que je pouvais courir! Ah! mon bienfaiteur, il me faudrait bien faire des rencontres pareilles pour m'acquitter vis-à-vis de vous!

— Ma bonne Marguerite, dit le nouveau capitaine en serrant avec effusion la vivandière dans ses bras, prie le Ciel de m'accorder encore quelques années d'existence pour que je puisse reconnaître, selon mon cœur, le bienfait de ma sœur d'adoption.

— Dieu vous conservera longtemps, mon capitaine, fit la vivandière; permettez-moi de vous donner ce nom la première. Il y a de

vieux soldats, comme il y a de vieux lions, et quand nous aurons achevé de battre les keserliks, nous nous retirerons ensemble dans quelque maisonnette. Je serai votre bâton de vieillesse, et nous passerons encore des jours heureux. »

PHYSIONOMIE DU CONSEIL D'ÉTAT

PRÉSIDÉ PAR NAPOLÉON.

1802.



ameux par ses victoires, Napoléon, général en chef, premier Consul et Empereur, remplit le monde de son nom; les monuments que sa volonté puissante a semés en France et en Italie éterniseront sa gloire. Qu'on vienne à prononcer le nom de Napoléon, on prononce à l'instant celui des Pyramides, de Marengo, d'Austerlitz, de Wagram; on parle de la Colonne, de la Bourse et du Louvre.

On se rappelle sans cesse le cheval blanc, la redingote grise et le petit chapeau; puis le pont brûlant d'Arcole, le plateau glacé de la Moscowa; puis ces vieilles phalanges de la garde, défilant sur les boulevards pour aller triompher de nouveau aux Invalides, au Panthéon ou à Notre-Dame, et enfin les fêtes pompeuses de l'Empire, l'enthousiasme du peuple, ce cortége de rois encombrant les antichambres de Saint-Cloud et des Tuileries, et embarrassant la marche des serviteurs de la maison impériale. En un mot, tout ce qui frappe les yeux ou caresse l'orgueil militaire de la nation est toujours présent à la mémoire, et au milieu de ce chaos de gloire, c'est à peine si l'on daigne se rappeler le plus beau titre de Napo-

léon, son titre de législateur. Elles ont eu cependant une bien puissante influence en Europe, ces séances du Conseil d'État où s'élaboraient les lois qui régissent aujourd'hui tant de peuples. La France a perdu ses conquêtes, mais le *Code Napoléon* règne encore là où nos armes ont cessé de régner.

Pour bien apprécier l'immense travail exécuté par le Conseil d'État, il faut se reporter à l'époque de sa création, en 1800. Les coutumes des anciens Parlements, le droit commun, le droit public et les décrets de la Convention venaient chaque jour se heurter devant les tribunaux, dont la jurisprudence n'était qu'une continuelle variation. C'est de ce dédale d'ordonnances, de coutumes et de décrets que, sous la présidence de Napoléon, on tira les *cinq Codes*, et qu'il y eut enfin justice égale et à peu près intelligible pour tous.

Parvenu au *consulat à vie*, Napoléon composa le Conseil d'État des hommes les plus capables. Tout le passé fut oublié pour doter l'avenir, et l'on vit successivement siéger à côté les uns des autres les Merlin, les Chaptal, les Gassendi, les Perregaux, les Gantheaume, les Fourcroy, les Gay-Lussac, les Tronchet, etc. Napoléon empereur leur adjoignit les princes de sa famille, les grands dignitaires de l'empire et les ministres. Le Conseil d'État ne se formait en assemblée générale que sur un ordre émané de l'Empereur, qui le présidait alors. En son absence, l'archi-chancelier Cambacérès ou l'archi-trésorier Lebrun remplissait les fonctions de président. Le Conseil d'État réuni se divisait en cinq sections : de législation, de l'intérieur, des finances, de la guerre et de la marine; venaient ensuite les maîtres des requêtes et enfin les auditeurs de première et de seconde classes. Le traitement annuel de chaque conseiller était fixé à 25,000 francs; celui des présidents de section à 35,000

L'Empereur convoquait ordinairement le Conseil d'État deux fois par semaine, les mardis et vendredis, il faisait grouper autour de lui les membres du Tribunat et du Corps législatif qui venaient habi-

tuellement lui faire leur cour, et les interrogeait sur les questions qu'on devait agiter le lendemain. Le soir, il disait en se frottant les mains et d'un air de satisfaction : « Allons, allons, j'ai préparé ma séance pour demain.»

La salle du Conseil d'Etat, aux Tuileries, était une grande pièce latérale à la chapelle. A l'une des extrémités était une porte qui communiquait avec l'intérieur du palais, et par laquelle arrivait toujours l'Empereur. Les conseillers entraient par deux petites portes ouvertes à l'extrémité opposée. Le pourtour de la salle représentait des figures allégoriques : la Justice, le Commerce, l'Industrie, etc. En face du bureau de l'Empereur était le tableau de la bataille d'Austerlitz, comme pour indiquer que le chef de l'Etat portait l'épée et la main de justice d'un bras également ferme. Les conseillers étaient rangés par ordre d'ancienneté, en commençant par la droite. A l'extrémité de la salle siégeaient transversalement, sur des espèces de gradins peu élevés, les maîtres des requêtes, et derrière eux les auditeurs, assis sur des banquettes. En face et devant la grande porte était la place de l'Empereur. Une table couverte d'un simple tapis de velours vert et un fauteuil élevé sur une estrade de quatre marches simulaient le trône impérial. Sur cette estrade, et éloignés seulement de quatre pieds, étaient à sa droite le prince archichancelier, et à sa gauche le prince architrésorier. Devant le bureau, et un peu en avant, M. Locré, rédacteur des procès-verbaux, occupait une petite table posée de plain-pied avec le parquet de la salle.

Les séances étaient ordinairement indiquées pour midi, mais elles ne commençaient jamais avant une heure; elles duraient jusqu'à six, et quelquefois elles se prolongeaient jusqu'à neuf, dix et même onze heures du soir. En ce cas un buffet abondamment chargé de comestibles était dressé dans le petit salon qui servait d'antichambre à la salle des séances, et MM. les conseillers, sur l'invitation même de l'Empereur, prenaient vers les six heures quelques rafraîchissements ; Napoléon leur donnait l'exemple en trempant un biscuit

de Reims dans un demi-verre de madère. Du reste, il était rare qu'à l'issue des séances il ne retînt pas quelques conseillers d'État à dîner avec lui ; il les invitait habituellement à tour de rôle.

Le bruit des tambours qui battaient aux champs sous les arcades des Tuileries annonçait l'arrivée de Napoléon ; la grande porte de la salle s'ouvrait à deux battants ; un huissier du palais annonçait : l'Empereur!... qui arrivait bientôt précédé des deux aides de camp et des deux pages de service ; tout le monde se tenait debout jusqu'au moment où Napoléon, montant lestement à sa place, saluait à droite et à gauche et faisait signe de s'asseoir, en disant : « Allons, messieurs, commençons. » L'archichancelier présentait *le grand ordre du jour*. L'Empereur désignait l'objet dont il voulait s'occuper ; le conseiller qui en était chargé faisait son rapport, et la discussion commençait immédiatement.

Jamais tribune ne fut plus libre que celle du Conseil d'État. Chaque membre avait droit de prendre la parole et d'exprimer franchement son opinion. Il n'était pas d'usage de lire un discours, il fallait improviser. De là résultaient souvent les discussions les plus animées. Sur les derniers temps, pour moins intimider les orateurs, il se contraignait et semblait rester indifférent. Appuyé sur le dos de son fauteuil, dans lequel il se balançait, il mutilait son crayon ou le tapis de la table à coups de canif. D'autres fois il s'amusait à tracer des figures ou des caractères bizarres sur le papier qu'il avait devant lui. Alors la discussion devenait plus vive ; chacun se livrait à sa verve et à ses inspirations. Puis tout à coup Napoléon mettait fin à cette lutte parlementaire en s'écriant : « C'est entendu. » Il faisait ensuite un résumé concis, clair, lumineux, concluait et mettait aux voix. Quand il arrivait qu'on avait voté contre son opinion, il se soumettait à la majorité de la meilleure grâce du monde, en disant : « Allons, je vais tâcher de me persuader que j'ai eu tort. » Après la séance, les jeunes auditeurs se précipitaient sur les papiers griffonnés par l'Empereur et s'en disputaient les morceaux.

A Saint-Cloud, conversant un soir en petit comité et rappelant

quelques-unes des séances qu'il avait présidées et dans lesquelles le Code civil avait été discuté, l'Empereur caractérisait ainsi quelques-uns des principaux orateurs du Conseil d'État, et il ne les flattait pas :

« Cambacérès, disait-il, fait trop l'avocat-général : il parle tantôt pour, tantôt contre.

« Tronchet est un homme qui a de grandes lumières et une tête très-saine pour son âge : c'est dommage qu'il soit un peu sourd.

« Rœderer est trop *mou :* c'est une balle qui n'a aucune élasticité.

« Portalis serait l'orateur le plus éloquent du Conseil s'il savait s'arrêter à point; mais lorsqu'une fois il prend la parole, il est comme ces musiciens qui se font beaucoup prier pour jouer un morceau et qui ensuite ne peuvent plus quitter l'instrument.

« Quant à Siméon, c'est un honnête homme, mais cela ne suffit pas pour faire des lois.

« Thibaudeau ne vaut rien pour ce mode de discussion : il lui faut, comme à de Fontanes, une tribune, un vaste parterre, des applaudissements.

« Français de Nantes sacrifie le meilleur raisonnement au plus mauvais jeu de mots.

« Regnault de Saint-Jean d'Angély larde toutes ses opinions de petits compliments.

« Treilhard se couche toujours trop tard la veille pour n'avoir pas besoin de dormir le lendemain.

« Bigot de Préameneu est constamment de mon avis tout haut, puis tout bas il vote contre moi.

« Réal n'a pas plus de mémoire qu'une carpe. Etc. »

Napoléon, lui, ne cherchait pas à briller par la rondeur de ses périodes, le choix de ses expressions et le soin de son débit : il parlait sans apprêt, sans embarras, sans prétention. Il ne fut jamais inférieur à aucun membre du Conseil, il égala souvent les plus habiles d'entre eux par sa facilité à saisir le nœud des questions,

par la justesse de ses idées et la force de ses raisonnements. Il les surpassa toujours par le tour de ses phrases, l'esprit et la finesse de ses reparties.

Un jour Cambacérès, pour donner plus de poids à son opinion, lui ayant cité celle de Sieyès, Napoléon se contenta de lui répondre par un signe de tête négatif. L'archichancelier ajouta :

« Mais, Sire, Sieyès est un homme très-profond.

— Profond ! profond ! s'écria l'Empereur, c'est creux, très-creux, que vous voulez dire. »

Le conseiller Faure avait dans la voix et dans toute sa personne quelque chose de naïf et de juvénile. Cette naïveté fit un contraste singulier lorsqu'il vint à traiter la fameuse question de l'adultère. Ce fut lui qui établit dans le Code l'article par lequel le mari avait le droit de tuer l'épouse infidèle et son amant.

« Comment! s'écria Napoléon ; mais c'est au moins un homicide involontaire. Et vous ne l'imputez pas à crime?

— Certainement non, reprit Faure.

— Soit, puisque vous le jugez ainsi. Mais prenez-y garde, ajouta-t-il en souriant, les femmes diront que de telles lois ont été faites par des hommes bien dépourvus d'éducation et de savoir-vivre. »

Et la séance fut levée.

On disait de Louis XI que son cheval portait le monarque et tout son Conseil. Ce mot, pour l'Empereur, n'eût été vrai qu'à la guerre, Pour tout le reste, jamais il ne prit un parti sans qu'une discussion préalable dans le Conseil d'État eût approfondi la question.

Il arrivait quelquefois que, se rendant au Conseil après une nuit employée au travail, Napoléon cédait malgré lui à la fatigue. Alors, les bras arrondis sur la table et la tête appuyée sur ses mains, il s'endormait. L'archichancelier prenait la présidence du Conseil, et la discussion continuait. A son réveil, Napoléon reprenait la discussion au point où elle était, et, chose étrange, en faisant son résumé, il citait l'opinion des orateurs mêmes qui avaient parlé pendant son sommeil.

D'autres fois, quand au milieu de la gravité des séances un mot plaisant, une brusque repartie échappait à un des membres et excitait le rire de l'assemblée, l'Empereur partageait la gaieté commune.

Le général Gassendi, chargé de la division d'artillerie au ministère de la guerre, appuyant un jour son opinion de raisonnements puisés dans les doctrines des économistes, Napoléon, qui aimait beaucoup ce conseiller d'Etat, mais qui détestait les économistes, l'interrompit, en s'écriant avec une sorte d'impatience :

« Mais, mon cher, qui diable vous a rendu si savant?... Où êtes-vous allé déterrer de tels principes?»

Le général, peu habitué à prendre la parole, ne crut pouvoir mieux faire que de répondre :

« Mais, Sire, c'est auprès de Votre Majesté.

— Allons donc! reprit l'Empereur avec chaleur, que me dites-vous là! moi qui ai toujours pensé que s'il existait une monarchie de granit, il suffirait des idées des économistes pour la réduire en poussière! Allez, allez, mon cher Gassendi, vous vous serez endormi dans votre bureau et vous y aurez rêvé tout cela.»

Gassendi, d'un naturel très-vif, répliqua avec humeur :

« Ah! pardieu oui! s'endormir dans les bureaux! j'en défierais bien une marmotte, grâce au tourment que nous y donne Votre Majesté!

— Eh bien! à la bonne heure! s'écria gaiement l'Empereur, j'aime mieux cela : voilà de la franchise!»

Cette boutade excita un rire général auquel Napoléon prit une large part.

L'Empereur, quoi qu'on ait dit, n'aimait pas la flatterie. Tandis qu'on s'occupait d'organiser les provinces illyriennes, acquises depuis peu à la France, on proposa dans le Conseil la suppression des régiments croates. Cette milice, qui avait une organisation particulière, avait été créée pour garantir nos frontières des incursions et des brigandages des Turcs. Elle avait jusqu'alors très-bien rempli sa mission.

« Est-on fou ! s'écria l'Empereur ; a-t-on bien compris l'excellence de cette institution, son utilité, son importance?

— Sire, répondit l'un des conseillers, les Turcs n'oseraient pas aujourd'hui recommencer leurs excès.

— Et pourquoi cela, monsieur?

— Sire, parce que Votre Majesté est devenue leur voisin.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve?

— Sire..., cela prouve... qu'ils ont trop de respect pour votre auguste personne pour oser se permettre...

— Ah oui!... nous y voilà!... Sire!... Votre Majesté!... Mon auguste personne!... reprit l'Empereur, en cherchant à imiter l'inflexion de voix de l'orateur. Monsieur, allez les porter aux Turcs, vos majestés et vos augustes personnes, vous verrez comme ils recevront tout cela à coups de fusil; vous viendrez m'en dire des nouvelles ! »

Les régiments croates furent conservés.

On a recueilli de Napoléon plusieurs improvisations dont voici quelques fragments.

Un jour, parlant des droits politiques à accorder à des étrangers d'origine française, il dit : « Le plus beau titre sur la terre, c'est d'être né Français. C'est un titre dispensé par le Ciel et qu'il ne devrait être donné à personne sur la terre de pouvoir retirer. Pour moi, je voudrais qu'un Français d'origine, fût-il à la dixième génération d'étranger, se trouvât encore Français, s'il réclamait ce titre. Je voudrais, s'il se présentait sur l'autre rive du Rhin, disant : « Je suis Français! » que sa voix fût plus forte que la loi ; que les barrières s'abaissassent devant lui, et qu'il rentrât triomphant au sein de la mère patrie. Je veux élever la gloire du nom français si haut qu'il devienne l'envie des nations. Je veux un jour, Dieu aidant, qu'un Français, voyageant en Europe, croie se trouver partout chez lui. »

Lors de la discussion sur l'*adoption d'enfants naturels*, l'assemblée ayant décidé en principe l'établissement de l'adoption : « Il

s'agit maintenant, dit Napoléon, de savoir si elle sera permise aux célibataires. » Puis, élevant la voix : « Allons, messieurs, qui demande la parole!... qui veut parler pour les célibataires?... Voyons, Cambacérès, dites-nous au moins quelque chose? »

Cette demande faite à l'archichancelier, qui toute sa vie fut, comme on sait, grand partisan du célibat, fit rire tout le monde excepté Cambacérès, qui s'inclina en disant d'un ton un peu piqué :

« Bien obligé de la préférence! Puisqu'on donne tant de gravité à cette discussion, je vais parler. Chacun ici, messieurs, a sa réputation à défendre.

— C'est juste, dit Napoléon à voix basse. On ne peut donc trop élever l'action de l'adoption, continua-t-il après le discours de Cambacérès ; c'est au législateur comme au pontife à lui donner un caractère sacré. Il faut frapper fortement l'imagination. Le vice de nos législations est de n'avoir rien qui parle à l'imagination. On ne peut gouverner l'homme que par elle; sans elle l'homme n'est qu'une brute. Ce n'est pas pour cinq sous par jour que je donne à un soldat qu'il va se faire tuer pour défendre sa patrie : c'est la distinction toute chétive que je lui donne, cette distinction du soldat français, qui l'électrise et qui fait qu'il sait succomber quand il le faut. »

Une des improvisations les plus chaleureuses de Napoléon fut celle qu'il prononça au sujet de l'organisation des trois bans de la garde nationale : on va juger jusqu'à quel point il poussait la prévoyance. Ce fut un an avant l'expédition de Russie que ce projet fut présenté au Conseil. Le premier ban, composé de jeunes gens, devait, en cas d'invasion, marcher jusqu'aux frontières; le second, composé de gens mariés, ne devait pas quitter le département; le troisième, composé d'individus d'un âge mûr, était spécialement attaché à la défense du chef-lieu. Par cette vaste organisation, plus de deux millions d'hommes se trouvaient armés, classés, enrégimentés : la France était imprenable.

Malouet parla contre ce projet, et déclara que cette mesure, si

elle était adoptée, alarmerait tout le monde; que chacun craindrait que sous prétexte de défense intérieure on ne l'entraînât plus loin.

« Messieurs, s'écria l'Empereur, vous êtes tous pères de famille, jouissant d'une certaine aisance et exerçant des emplois importants; vous devez avoir une certaine popularité et pour ainsi dire une clientèle; vous seriez bien gauches ou bien peu zélés si avec tous ces avantages vous n'exerciez pas une grande influence d'opinion. Or, comment se fait-il que vous tous qui me connaissez si bien me laissiez si peu connu? Et depuis quand, dites-moi, m'avez-vous vu employer la ruse et la fraude dans mon gouvernement? Est-ce que je suis timide? Ai-je l'usage des voies obliques? Si j'ai un défaut, c'est de m'expliquer quelquefois trop vertement, trop laconiquement peut-être. J'ordonne en gros, parce que je me repose ensuite, pour la forme et pour les détails, sur les intermédiaires qui exécutent, et Dieu sait si sur ce point j'ai beaucoup à me louer! Mais passons, je ne veux faire ici la censure de personne. Si donc j'avais besoin d'hommes, je les demanderais hardiment au sénat, qui me les accorderait; et si je ne les obtenais de lui, je m'adresserais moi-même au peuple, et vous le verriez marcher avec moi.

« C'est que le peuple, voyez-vous bien, ne connaît que moi; c'est par moi qu'il jouit sans crainte de ce qu'il a acquis; c'est par moi qu'il voit ses frères, ses fils indistinctement avancés, décorés, enrichis; c'est par moi qu'il voit ses bras utilement employés, ses sueurs accompagnées de quelques jouissances. Il me trouve toujours sans injustice, sans préférence; car il voit, il touche, il comprend tout cela, et rien de plus. Croyez donc qu'il fera toujours ce que nous réglerons pour son bien. Soutenez donc avec moi l'institution des bans de la garde nationale; que par vous chaque citoyen connaisse au besoin le poste qu'il devra occuper; que Cambacérès que voilà, que M. le comte Merlin, qui cause là-bas et ne m'écoute pas, que Frochot, qui s'est encore dispensé de venir à la séance d'aujourd'hui, soient dans le cas de prendre un fusil et de monter la garde devant la porte de leurs hôtels, et alors vous aurez une nation maçonnée à

chaux et à sable, et capable de défier les hommes et les siècles ! »

Ce projet changea vingt fois de rédaction, et, malgré ces paroles de l'Empereur, finit par être mis de côté. S'il eût été adopté, peut-être n'aurions-nous eu à déplorer ni la souillure des alliés, ni les désastres de Waterloo.

En général, lorsque l'Empereur voyait qu'une proposition qu'il avait soumise au Conseil *ne marchait pas bien*, une sorte d'impatience se manifestait dans tous ses mouvements ; il ne pouvait rester tranquille dans son fauteuil, et cherchait par d'innocentes distractions à détourner l'espèce de curiosité et d'attention qui s'attachait à sa personne. En pareil cas, dès qu'il voyait un membre du Conseil fixer ses regards sur lui, il lui faisait un signe en avançant le bras et agitant le pouce et l'index, comme pour lui dire : « Donnez-moi une prise de tabac. » Celui-ci s'empressait de faire passer sa tabatière à l'Empereur, qui, après avoir aspiré une prise, jouait avec la tabatière qu'il faisait pirouetter dans ses mains, ou semait çà et là le tabac qu'elle contenait. Dans sa préoccupation, au lieu de renvoyer ensuite la boîte à son propriétaire, il la mettait dans la poche de son habit. Une, deux, trois et même quatre tabatières disparaissaient de la sorte dans une seule séance, et ce n'était qu'après être sorti du Conseil qu'il s'apercevait de sa distraction. On pense bien que ces tabatières ne tardaient pas à aller retrouver leurs légitimes possesseurs ; souvent même d'agréables métamorphoses s'opéraient en elles au sortir de la poche impériale : tel conseiller qui avait une boîte en racine ou en écaille voyait revenir à la place une très-belle tabatière d'or enrichie de diamants ou du portrait du maître.

Toutefois, quelques-uns de MM. les conseillers, qui tenaient à leurs boîtes parce qu'elles provenaient de cadeaux ou d'héritages de famille, imaginèrent, bien qu'ils ne perdissent jamais au change, de n'apporter avec eux au Conseil d'État que des tabatières de carton verni, de cuir ou de racine de buis, comme on en voit étalées dans les boutiques à vingt-cinq sous. L'Empereur n'en continua pas moins d'empocher les tabatières. Un jour, à la sortie du Con-

seil, où sans doute, comme il le disait, « il avait été repoussé avec perte », il entre d'assez mauvaise humeur chez l'impératrice, veut mettre son mouchoir dans sa poche, et agissant avec trop de précipitation, le laisse tomber. Joséphine le ramasse gaiement et lui dit :

« Dieu ! que tu es maladroit ! laisse-moi faire. » Et voulant à son tour mettre le mouchoir dans la poche de son mari : « Qu'est-ce que tu as donc là ? s'écrie-t-elle avec surprise et en retirant les unes après les autres six tabatières de carton. Est-ce que tu as l'intention de te faire marchand de bric-à-brac ? »

Napoléon ayant donné à sa femme le mot de l'énigme, celle-ci en rit beaucoup, et le soir même six magnifiques tabatières d'or étaient envoyées aux quatre propriétaires des tabatières à vingt-cinq sous.

L'Empereur ayant proposé au Conseil un projet de décret sur la responsabilité des ambassadeurs étrangers, en cas de crime ou délit :

« M'objecterez-vous, dit-il, que les souverains, se trouvant compromis dans la personne de leurs représentants, ne m'enverraient plus d'ambassadeurs ? Eh bien ! où serait le mal ? Ne serait-ce pas en vérité un grand malheur ! Je retirerais les miens, et l'État y gagnerait d'immenses salaires fort onéreux et souvent fort inutiles. Ecoutez ; au plus fort d'une crise célèbre, on vint m'avertir qu'un grand personnage s'était refugié chez M. de Coblentz, et s'y croyait à l'abri sous les immunités de cet ambassadeur d'Autriche. Je mandai celui-ci sur-le-champ pour m'enquérir de la vérité, en lui déclarant qu'il serait malheureux qu'il en fût ainsi ; car un pareil usage ne serait rien à mes yeux, et que je n'hésiterais pas à faire saisir le coupable et son recéleur privilégié ; vous entendez bien, messieurs, son recéleur privilégié, pour les livrer tous les deux à un tribunal qui les eût certainement condamnés, et j'aurais fait exécuter le jugement ! Oui, messieurs, je l'aurais fait, ajouta Napoléon en élevant la voix et en frappant son bureau du plat de ses deux mains, je vous en donne ma parole d'Empereur… Ah ! ah ! on le savait…, aussi on ne s'y frotta pas ! »

Malgré l'insistance de l'Empereur, ce projet ne fut pas adopté, et

cette fois encore on put juger de la liberté des votes. A l'issue de cette mémorable séance Napoléon invita à dîner ceux des conseillers d'État qui s'étaient montrés le plus opposés à son projet, et entre autres le comte Daru, alors secrétaire-général du ministère de la guerre, qui à toutes les époques de sa vie conserva avec l'Empereur l'indépendance de ses opinions. Avant de se mettre à table, Napoléon attira Daru dans une embrasure de fenêtre et recommença avec lui la discussion qui avait eu lieu quelques heures auparavant. L'Empereur soutenait vivement ses idées; Daru ne cédait rien des siennes; mais le pauvre conseiller, déjà exténué de fatigue et n'ayant plus de voix, ne pouvait articuler que ces trois mots : « Sire, je persiste ! » Au moment du dîner l'Empereur présente son antagoniste à l'Impératrice qui, s'inquiétant de trouver la voix de son mari visiblement altérée, lui en demande la cause :

« Prends-t'en à ce diable d'homme, lui répond gaiement Napoléon ; mais le voilà lui-même réduit au silence, et maintenant il faudra bien qu'il m'écoute sans répliquer. » Et là-dessus Napoléon reprend ses arguments un à un, en ajoutant chaque fois : « Répondez, Daru ; répondez donc, si vous pouvez ! » Celui-ci, poussé à bout, rassemble enfin tout ce qui lui reste de poumons, et branlant de la tête comme pour faire un dernier effort, il s'écrie d'une voix presque inintelligible à force d'enrouement : « Sire, je persiste ! »

L'Empereur en rit aux larmes ; et depuis, dans les différentes discussions qu'ils eurent ensemble au Conseil d'État, Napoléon, se rappelant cette scène, disait au comte Daru lorsque son tour était venu d'exprimer son sentiment :

« Daru, vous savez que vous n'avez qu'un mot à dire : Persistez-vous, oui ou non ? »

Le Conseil d'Etat était aussi la cour de justice des hauts fonctionnaires. Lorsqu'une plainte contre eux était portée à l'Empereur, il nommait trois conseillers pour examiner la conduite de l'accusé ; le rapport fait, il acquittait ou condamnait : c'était toujours de la bonne justice.

M. de Las-Cases parlant un jour à Napoléon, à Sainte-Hélène, des séances du Conseil d'Etat, en obtint pour toute réponse .

« Hélas ! encore quelque temps, et à peine en restera-t-il vestige dans le souvenir ! »

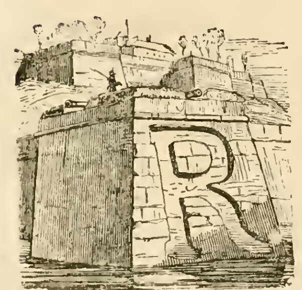
Pour l'honneur de la civilisation, nous aimons à croire que cette fois la voix de l'Empereur n'aura pas été prophétique, et que l'auteur du Code Napoléon ne vivra pas moins longtemps dans l'admiration des hommes que le vainqueur des Pyramides et de la Moskowa.



QUELQUES AIDES DE CAMP DE NAPOLÉON.

1803.

I



Rien n'excita jamais autant l'envie des officiers généraux de Napoléon que l'emploi d'*aide de camp* auprès de sa personne. Il n'est pas jusqu'à cette foule de princes étrangers qui venaient assidûment quêter un de ses regards, une de ses paroles, qui n'eussent ambitionné l'honneur d'être attachés, en cette qualité, à la maison militaire de l'Empereur.

« Messieurs, disait-il à Sainte-Hélène, un jour que la conversation s'était engagée à ce sujet, lorsque j'eus créé la confédération du Rhin, les souverains qui en faisaient partie ne doutèrent plus que je ne fusse prêt à renouveler pour moi l'étiquette et les formes du saint empire romain ; tous, jusqu'aux rois même, se montrèrent empressés de former ma maison, mon cortége, et de devenir, l'un mon grand-panetier, l'autre mon grand échanson, etc.; mais le plus grand nombre n'aspirait qu'à un emploi, et, le croiriez-vous? c'était celui d'aide de camp ! Alors ces princes avaient envahi les

Tuileries : ceci est à la lettre, ajouta Napoléon en regardant fixement ses auditeurs. Ils encombraient les salons, modestement confondus, perdus, au milieu de vous autres. Il est vrai qu'il en était de même des Italiens, des Espagnols, des Portugais, et même, chose incroyable !... il n'est pas jusqu'au prince Léopold de Cobourg[1] qui ne m'ait sollicité pour que je le prisse au nombre de mes aides de camp. Je ne sais ce qui s'est opposé à sa nomination ; mais il est fort heureux qu'il n'ait pas réussi; ce titre se fût sans doute opposé au mariage qu'il a fait dernièrement. Et puis, ajouta-t-il en hochant la tête, qu'on vienne nous dire ce qui est heur ou malheur dans la vie des hommes !... »

Il est de fait que l'Empereur avait jeté sur ses aides de camp un tel prestige, il leur avait donné une telle importance en se faisant quelquefois représenter par eux comme ambassadeurs, en les envoyant souvent aux souverains de l'Europe pour traiter de gré à gré avec eux des graves intérêts de la paix ou de la guerre, qu'il était tout naturel que ce grade fût considéré dans l'armée comme le premier de tous. Dans le cours de sa carrière militaire, Napoléon a eu plus de quarante aides de camp, ce qui fit dire malignement à Louis XVIII, un jour qu'il causait avec Rapp, qu'il ne connaissait pas dans l'histoire, ancienne ou moderne, de monarque, de héros, de conquérant qui eût fait une plus prodigieuse *consommation* d'aides de camp que Bonaparte. La remarque était juste : cependant aucun d'eux n'abandonnait jamais ce poste honorable que pour devenir maréchal de l'Empire, ministre, ambassadeur, ou même roi, à moins qu'il ne fût tué sur le champ de bataille, ce qui arrivait quelquefois.

Un jour qu'un général demandait au comte de Lobau (Mouton) ce qu'il fallait faire pour devenir aide de camp de l'Empereur :

« La chose du monde la plus facile, lui répondit celui-ci ; il faut tâcher de se faire tuer à toutes les occasions et de ne pas réussir. »

Cependant Napoléon disait aussi :

[1] Aujourd'hui roi des Belges.

« Parmi mes aides de camp, j'ai ceux du feu et ceux du salon. »

II

A dater de l'époque où il avait été nommé général de division (16 octobre 1795), quelques jours après le *treize vendémiaire*, jusqu'au 29 juin 1815, qu'il quitta Paris pour se rendre à Rochefort, Napoléon n'eut pas moins de *six* aides de camp ; devenu Empereur, leur nombre ne dépassa jamais celui de *douze*, excepté à l'île d'Elbe, où il n'en eut qu'un seul, le général Drouot. Tant que Napoléon ne fut que général en chef, il ne compta pas d'aide de camp dont le grade fût plus élevé que celui de chef de brigade, c'est-à-dire de colonel. La plupart n'étaient que capitaines ou chefs d'escadron ; mais une fois nommé premier Consul, ses aides de camp, au nombre de *huit*, furent au moins chefs de brigade. Lebrun seul n'était que capitaine en 1802. Sous l'Empire, tous avaient été faits généraux, à l'exception du baron Gueheneuc, qui n'était que colonel en 1811. De même, tous étaient Français d'origine ; il n'y avait que le général Hogendrop qui fût Hollandais. Ils prenaient rang, non par le grade militaire, mais par l'ancienneté de leurs services.

Deux aides de camp étaient habituellement de service auprès de Napoléon : l'un d'eux ne le quittait pas plus que son ombre, on l'appelait l'*aide de camp du jour;* l'autre, en remplaçant son camarade le lendemain matin, recevait les ordres de ce dernier, qui était alors désigné par la qualification d'*aide de camp sortant*. Celui-ci avait sans cesse un cheval tout sellé et une voiture attelée dans une des remises du palais, pour être à même d'exécuter sur-le-champ les ordres que l'Empereur pouvait avoir à lui donner. Du moment où Napoléon était couché, il devenait plus spécialement chargé de la garde de sa personne. Il se tenait dans la pièce voisine de celle où reposait le maître. On lui dressait un petit lit de camp portatif, qui était lestement enlevé le matin, dès qu'on présumait que l'Empereur était éveillé. On sait qu'il lui arrivait souvent de faire

appeler ses secrétaires et même ses ministres pendant la nuit; dans ce cas, l'aide de camp du jour demandait la voiture, allait chercher à son hôtel la personne désignée, et l'annonçait.

Le lendemain ou le surlendemain de son retour aux Tuileries, après la campagne d'Austerlitz, Napoléon s'était mis au lit de bonne heure : il n'était que minuit. L'aide de camp Lemarrois se disposait à prendre aussi un peu de repos, lorsque l'Empereur l'appelle, et lui dit d'aller chercher M. de Talleyrand. Celui-ci arrive : l'entretien se prolonge assez avant dans la nuit; mais Napoléon, qui tout en causant avait la tête sur l'oreiller, ne tarde pas à s'endormir profondément. Lemarrois, qui ne peut se coucher qu'après le départ du ministre, entend sonner deux heures à l'horloge du palais, et, dans la crainte que M. de Talleyrand ne soit sorti par le cabinet de dégagement, va trouver le premier valet de chambre de l'Empereur, qui seul peut entrer dans sa chambre sans y avoir été appelé, et lui fait part de ses doutes.

« Général, il est encore là, lui répond Constant, j'en ai la certitude.

— Cependant j'ai écouté plusieurs fois à la porte, et je n'ai entendu aucun bruit.

— Si M. de Talleyrand était parti, Sa Majesté n'eût pas manqué de me sonner pour aller allumer sa veilleuse et éteindre les bougies; vous le savez bien, général! »

Lemarrois retourne à son poste. Quatre heures sonnent. Il remonte chez Constant, qui, de même que lui, commence à trouver l'entretien un peu long, et consent à entrer chez l'Empereur. Il entr'ouvre la porte le plus doucement possible, l'aide de camp regarde... La plus profonde obscurité règne dans la pièce : toutes les bougies sont consumées. Napoléon, dont le sommeil était très-léger, s'éveille et demande d'une voix forte :

« Qui va là?... Qu'est-ce?... »

Son valet de chambre lui répond que, pensant que le prince de

Bénévent était sorti, il venait souffler les bougies; en même temps il se hâte d'apporter de la lumière.

« Il est parbleu bien temps! s'écrie Napoléon après avoir soulevé la tête pour regarder le cartel fixé au pied de son lit. A propos, ajouta-t-il en se mettant sur son séant, et Talleyrand, où donc est-il?... Talleyrand! Talleyrand! appela-t-il en voyant le ministre étendre les bras sur le canapé où il s'était couché. Comment! je crois, Dieu *lui* pardonne, qu'il s'est endormi devant moi!... Hé! hé, levez-vous donc, monsieur le paresseux! »

En effet, dès qu'il avait vu l'Empereur se laisser gagner par le sommeil, le ministre, n'osant sortir de l'appartement dans la crainte de le réveiller, parce que Napoléon n'aurait pas manqué de le rappeler, avait jeté les yeux autour de lui et avisé un canapé assez commode; il s'y était étendu et n'avait pas tardé à s'endormir lui-même.

« Pardon, Sire, fit M. de Talleyrand en bâillant malgré lui, c'était pour ne pas réveiller Votre Majesté, qui, je lui en donne ma parole, a dormi mieux que moi.

— Allons, allons, reprit Napoléon en riant, approchez-vous du feu, et causons un peu, puisque vous êtes encore là. »

Pendant ce temps, Constant avait allumé d'autres bougies et s'était retiré. Lemarrois attendit encore pendant une demi-heure la fin du tête-à-tête : enfin M. de Talleyrand sortit.

« A mon tour de dormir », dit alors l'aide de camp, qui tombait de sommeil.

Mais à peine avait-il dégrafé le collet de son uniforme, qu'un valet de pied vint enlever le lit de camp du général.

En campagne, l'aide de camp de service couchait sur un tapis ou sur la peau d'ours dont Napoléon s'enveloppait dans sa voiture de voyage, ou enfin sur une botte de paille, qu'il était souvent forcé de partager avec le premier valet de chambre de l'Empereur, dont ils n'étaient séparés que par une toile qui servait de cloison. Quant à Napoléon, il reposait habituellement sur son petit lit de fer (à

moins qu'il ne couchât sur le champ de bataille, parce qu'alors lui et ses aides de camp s'arrangeaient comme ils pouvaient); mais dans le premier cas, à peine ceux-ci commençaient-ils à s'endormir, que l'Empereur appelait :

« Constant!... Oh hé! monsieur Constant!

— Sire..., répondait aussitôt celui-ci en se mettant sur pieds.

— Qui est de service? »

C'était de l'aide de camp du jour qu'il voulait parler.

« Sire, c'est le général *un tel*.

— Dites-lui de venir. »

Si l'aide de camp était là, il entrait immédiatement, car sa toilette n'était pas longue à faire, attendu qu'il ne se déshabillait jamais; sinon, Constant allait le chercher et l'amenait.

« Vous allez vous rendre auprès de *tel* corps, commandé par *tel* maréchal, lui disait-il; il doit être à présent à *tel* endroit. Je ne veux pas que vous preniez par *tel* ou *tel* chemin. Vous lui enjoindrez d'envoyer *tel* régiment dans *telle* position ; après quoi vous pousserez en avant pour vous assurer de celle de l'ennemi, et vous reviendrez m'en rendre compte. Surtout, ajoutait-il dans ces sortes de recommandations, prenez garde de vous faire *pincer*. Je vous attends. »

L'aide de camp montait à cheval, exécutait ces ordres à la lettre et revenait, non sans qu'on eût tiré sur lui quelques coups de fusil, qui, par bonheur et grâce à l'obscurité de la nuit, ne l'atteignaient que rarement. Puis, lorsqu'il avait rendu compte de sa mission et qu'il avait vu Napoléon faire mine de se rendormir, il allait lui-même se jeter sur sa paillasse, accablé de sommeil et de fatigue; mais un quart d'heure après :

« Constant!... criait de nouveau l'Empereur.

— Sire! répondait celui-ci en s'éveillant en sursaut.

— *Un tel* (l'aide de camp) est-il là?

— Oui, Sire.

— Dites-lui qu'il vienne. »

Celui-ci se présentait comme la première fois.

« Allez chercher le prince de Neufchâtel. »

Le major-général, dont la tente était toujours dressée à quelques pas de celle de l'Empereur, se jetait à bas du lit, s'habillait à la hâte, et arrivait avec empressement. Souvent ce dérangement avait lieu plusieurs fois dans la même nuit; mais, vers le matin, Napoléon s'endormait presque toujours, et ses officiers ne tardaient pas à faire de même, à moins que ce ne fût la veille ou le lendemain d'une bataille, parce que ces jours-là le sommeil était prohibé au quartier-général.

Au palais, la nuit, toutes dépêches arrivant pour l'Empereur étaient remises à l'aide de camp du jour. Qui que ce fût ne pouvait entrer dans la pièce où reposait Napoléon, ou même dans celle où se tenait l'aide de camp, qui la tenait fermée en dedans au moyen d'un verrou. Il allait recevoir la personne. Si elle devait parler elle-même à Napoléon, tout en la conduisant, il devait fermer le verrou sur elle pour que nul ne pût la suivre; puis il frappait à la porte de l'Empereur et entrait.

Soit au quartier-général, soit au bivouac, en supposant que l'Empereur dormît, il allait l'éveiller sur-le-champ en lui touchant légèrement sur l'épaule et en lui disant bien bas à l'oreille :

« Sire!... Sire!...

— Qu'est-ce? qu'y a-t-il?... demandait Napoléon en ouvrant les yeux. Ah! c'est vous, *un tel*. Eh bien?

L'aide de camp faisait son rapport, et, s'il en était besoin, l'Empereur se levait aussitôt, sortait de sa tente, demandait l'heure qu'il était, et montait à cheval.

III

Napoléon aimait ses aides de camp comme un père aime ses enfants; aussi tous se seraient-ils fait tuer volontiers pour lui prouver leur reconnaissance : l'Empereur le savait. Rapp, entre autres, fut

peut-être celui de tous pour lequel ce sentiment se manifesta avec le plus d'abandon : il lui pardonnait quelquefois des excès de franchise qui eussent valu à tout autre une disgrâce complète.

« Que voulez-vous ! disait-il, c'est un frondeur, une mauvaise tête ; mais il a bon cœur, et je crois qu'il m'aime bien. »

Entre autres exemples, nous ne rappellerons que le suivant : Quelques jours après la bataille de Wagram, l'Empereur jouait un soir au vingt-et-un avec ses aides de camp. Il aimait beaucoup ce jeu ; il s'amusait à tricher et riait de ses supercheries ; il avait devant lui une grande quantité d'or qu'il étalait avec complaisance sur la table.

« N'est-ce pas, Rapp, dit-il en lui montrant ce monceau de pièces de vingt francs, que les Allemands aiment bien ces petits napoléons-là ?

— Oui, Sire, bien plus que le grand ! »

A cette réplique, l'Empereur regarda ses aides de camp d'une façon singulière, et dit après un silence :

« Voilà, j'espère, ce qu'on peut appeler de la franchise germanique ! »

Dans les parades et les mouvements militaires, les aides de camp de l'Empereur devaient marcher devant lui à dix pas ; mais Napoléon, au contraire, les devançait toujours, et alors ils se trouvaient confondus avec le reste du nombreux état-major dont il était entouré. Au palais, l'aide de camp du jour, ainsi que le major-général de la garde, recevaient le soir de la bouche de l'Empereur les mots d'ordre et de ralliement, qu'ils devaient ensuite, pour le service de nuit, transmettre aux différents chefs de poste.

Lorsque l'Empereur accordait quelques faveurs ou lorsqu'il voulait faire un cadeau, c'était ordinairement l'aide de camp de service qui servait de messager ; or, on sait que Napoléon possédait à un haut degré le don exquis de savoir offrir ; on sait aussi que le maréchal Brune était un de ces hommes à probité rigoureuse qui n'admettent pas la moindre transaction avec la délicatesse : aussi était-il pauvre, pauvre du moins comme un maréchal de l'Empire pouvait l'être,

c'est-à-dire qu'il n'avait pour toute fortune que les traitements attachés à sa dignité. Un jour, il reçoit de grand matin la visite du comte Caffarelli, qui vient sans façon lui proposer une partie de chasse, que le maréchal, mauvais chasseur s'il en fut, accepte, bien plutôt comme but de promenade et pour *causer des affaires*, que dans l'intention de faire le moindre mal aux lièvres et aux lapins. Cependant, au moment de monter en voiture, il fait cette objection au comte Caffarelli :

« Je vous croyais de service auprès de l'Empereur?

— C'est vrai, je suis même *de jour* en ce moment.

— Alors, comment songez-vous à vous absenter?

— L'Empereur m'y a *autorisé*, répond celui-ci avec une intention que le maréchal ne devine pas.

— En ce cas, il faut en profiter, réplique Brune en souriant, ce sera toujours autant de pris sur l'ennemi. »

Ils partent, et bientôt ils arrivent dans un délicieux château situé à quelques lieues de la capitale. Après quelques rafraîchissements pris à la hâte et deux heures de promenade dans les environs avec le fusil en bandoulière, ils rentrent. Un déjeuner est servi avec luxe et profusion. Après le café, on visite les appartements : tous sont disposés et meublés avec soin et magnificence. Au moment de remonter en voiture, le comte Caffarelli dit à son compagnon de chasse :

« Mais, monsieur le maréchal, puisque vous semblez si bien vous plaire ici, pourquoi n'y resteriez-vous pas?

— Mon cher général, je ne puis m'établir ainsi votre pensionnaire.

— Comment! mon pensionnaire!... Vous n'êtes pas chez moi.

— Chez qui donc suis-je? demande alors le maréchal.

— Vous êtes chez vous.

— C'est très-aimable de votre part, mon cher général, ajoute-t-il en souriant; mais, je vous le répète, je ne saurais abuser à ce point de votre hospitalité.

— J'ai l'honneur de vous répéter aussi, monsieur le maréchal,

que vous êtes chez vous. Cette propriété vous appartient, elle vous est donnée par l'Empereur, qui m'a chargé ce matin de vous y installer aujourd'hui, puis ensuite de lui rapporter l'acte que voici, revêtu de votre signature : or, vous savez aussi bien que moi qu'il faut obéir à l'Empereur. »

Chaque fois que Napoléon sortait en voiture, l'aide de camp du jour, qui l'accompagnait à cheval, se tenait à la portière de droite, de manière à être prêt à recevoir ses ordres. Lorsqu'il y avait deux voitures commandées, il se plaçait dans la seconde avec un chambellan ou un écuyer.

En campagne, les aides de camp faisaient le service de chambellans, ce qui ne les empêcha jamais d'augmenter sur le champ de bataille la part de gloire qu'ils surent tous acquérir au prix de leur sang. Aussi l'histoire ne manquera-t-elle pas un jour d'illustrer le nom des aides de camp de Napoléon, parmi lesquels il faut citer en première ligne ceux de Junot, Muiron, Elliot, Eugène Beauharnais, Marmont, Louis Bonaparte, Guibert, Murat, Lavalette, Julien Sulkowski, Croisier, Caffarelli, Lacuée, Bertrand, de Narbonne, Labédoyère, Reille, Corbineau, Mouton, Bernard, Duroc, Savary, Lauriston, de Flahaut, Rapp, etc., etc. Dans ce nombre, *deux* sont devenus rois : Louis Bonaparte et Murat; *un* vice-roi : Eugène de Beauharnais; *trois* maréchaux : Marmont, Lauriston et Mouton; *deux* grands-maréchaux du palais : Duroc et Bertrand ; *deux* autres ambassadeurs · Junot et de Narbonne; *un* seul devint ministre, ce fut Savary.

IV

Au siége de Toulon, un commandant d'artillerie qui se trouvait à la *batterie des sans-culottes* demande à l'officier du poste un soldat qui eût tout à la fois de l'audace et de l'intelligence.

« *La Tempête!* appelle aussitôt le lieutenant. »

Un sergent de grenadiers se présente; le commandant fixe sur lui cet œil qui semble déjà connaître les hommes.

« Tu vas quitter ton habit, lui dit-il, pour aller *là-bas* porter cet ordre. »

En même temps il lui indique un des points les plus éloignés de la côte et lui explique ce qu'il veut de lui ; mais pendant ce temps le jeune sergent était devenu rouge comme une grenade ; ses yeux étincelaient.

« Citoyen commandant, je ne suis pas un espion, répondit-il froidement; cherchez un autre que moi pour exécuter votre ordre. »

Il allait se retirer, lorsque le commandant le retint en lui disant d'un ton sévère :

« Comment! tu refuses d'obéir!... Sais-tu bien à quoi tu t'exposes?

— Je suis prêt à obéir; mais je n'irai où vous voulez m'envoyer qu'avec mon uniforme, ou... je n'irai pas. C'est encore trop d'honneur pour ces Anglais que de leur faire voir cet habit-là! ajouta-t-il en frappant de la main le galon cousu de sa manche. »

Le commandant sourit et le regarda fixement.

« Mais ils te tueront! reprit-il.

— Que vous importe? vous ne me connaissez pas assez pour que ma perte vous fasse de la peine?... Quant à moi..., cela m'est égal. Alors, citoyen commandant, je vais partir comme je suis là, n'est-ce pas? ajouta-t-il en l'interrogeant du regard.

— Oui, et j'espère te voir revenir de même. »

Le jeune sergent mit la main dans sa giberne, passa l'ongle de son pouce sur la pierre de son fusil :

« Bien! fit-il, j'ai des dragées; si les habits rouges veulent me parler, je leur répondrai : la conversation ne languira pas. »

Puis, son arme sur l'épaule, il partit gaiement en chantant le refrain de la *Carmagnole*.

« Comment s'appelle ce grenadier? demanda le commandant au chef du poste.

— Andoche Junot, autrement dit *la Tempête*.

— Je me souviendrai de lui, répliqua le commandant en inscri-

vant ces noms sur ses tablettes. Celui-là fera son chemin, ajouta-t-il à voix basse. »

C'était un jugement de grand poids, car on a deviné déjà que ce commandant d'artillerie n'était autre que Napoléon.

Junot était né en 1771, à Bussy-le-Grand (Côte-d'Or), et, pour le dire en passant, sa famille lui avait donné pour nom patronymique celui de tous les saints du calendrier le plus difficile peut-être à accoupler à une rime. Aussi, au temps de sa haute faveur, le duc d'Abrantès dut-il faire le désespoir des poëtes qui essayèrent de chanter les puissances impériales.

V

Lorsqu'en 1792 un cri de guerre retentit dans toute la France, la passion des armes fit oublier en un instant à Junot la vie oisive et toute confortable qu'il menait chez son père. Il entra dans ce fameux bataillon des *volontaires de la Côte-d'Or*, si renommé par la quantité de héros et de grands officiers de l'Empire qui sortirent de ses rangs. Après la reddition de Longwy, ce bataillon fut dirigé sur Toulon, qu'il s'agissait de reprendre aux Anglais. Junot était alors sergent de grenadiers ; ce grade lui avait été décerné sur le champ de bataille même par ses camarades, qui déjà l'avaient surnommé *la Tempête*, à cause de son bouillant courage : il n'avait encore que vingt-deux ans.

Peu de jours après sa première entrevue avec Napoléon, ce dernier, se trouvant à la même batterie, demande quelqu'un qui ait une belle écriture. Junot, désigné par ses camarades, sort des rangs et se présente. Le commandant d'artillerie le reconnaît pour le sergent qui a déjà fixé son attention.

« Eh mais..., c'est Andoche ! s'écrie-t-il en souriant ; j'en suis bien aise. »

Puis il lui désigne du bout du doigt une place sur l'épaulement même de la batterie, en lui disant :

« Mets-toi là, afin d'écrire la lettre que je vais te dicter. »

A peine Junot l'a-t-il achevée qu'une bombe lancée par les Anglais éclate à dix pas et le couvre de terre ainsi que la lettre.

« Merci! fit-il en souriant; je n'avais pas de sable pour sécher l'encre : en voilà!»

A cette repartie, Napoléon arrêta son regard sur le sergent... Il était demeuré calme, et n'avait pas même tressailli. Cette circonstance décida de la fortune de Junot. Il demeura près du commandant d'artillerie. La ville prise et Napoléon nommé général de brigade, le jeune sous-officier ne lui demanda d'autre récompense pour sa belle conduite pendant le siége que d'être son aide de camp, préférant un grade inférieur à celui qu'il aurait sans doute obtenu en rentrant à son corps; mais pour cela il lui eût fallu quitter Napoléon : Junot ne le pouvait déjà plus. Bientôt il s'attacha à son général avec un dévouement qui tenait du culte; l'aide de camp avait une âme de feu et le plus noble cœur; et, sans savoir encore la mesure du géant qui était devant lui, il avait cependant jugé qu'il obéissait à un grand homme.

A Toulon et dans ses relations avec les commissaires de la Convention, Napoléon s'était particulièrement lié avec Robespierre jeune, dont le frère disposait à la Convention des faveurs du gouvernement; aussi la réaction thermidorienne ne respecta-t-elle pas le vainqueur des Anglais, et le général Bonaparte fut-il arrêté à Nice comme *robespierriste*. Cependant cette fois les passions cédèrent à l'intérêt du pays, et la mise en liberté du chef de l'artillerie ne tarda pas à être ordonnée. La prise d'Oneille et le combat del Cairo signalèrent son retour au milieu de ses compagnons d'armes. Sur ces entrefaites, le représentant Aubry, ancien capitaine d'artillerie, fut placé à la tête des affaires militaires. Napoléon lui avait trop laissé pressentir sa supériorité pour ne pas exciter la jalousie du représentant : celui-ci le rappela de l'armée d'Italie, et lui offrit le commandement d'une brigade d'infanterie, afin de faire tomber une réputation qui l'offusquait. Rayé injustement du tableau des offi-



— Merci ! fit-il en souriant ; je n'avais pas de sable pour sécher l'encre : en voilà ! (t. I, p. 368.)

ciers généraux de l'artillerie, Napoléon quitta Nice pour venir plaider lui-même sa cause à Paris. En passant par Châtillon-sur-Seine, il s'arrêta vingt-quatre heures chez le père du capitaine Marmont, qu'il connaissait depuis longtemps. Laissons-le raconter lui-même la réception qui lui fut faite, ainsi que les motifs qui l'engagèrent à prendre le jeune Marmont pour aide de camp.

« Le château de cet ancien militaire, dit-il, se trouvait sur ma « route : je m'y arrêtai. Commençant déjà à avoir une certaine ré- « putation, je fus magnifiquement traité par ce brave homme, qui « cependant était un avare, mais qui avait à cœur de bien accueillir « l'hôte qui avait eu mille bontés pour son fils. Il le fit à la façon « fastueuse des avares, c'est-à-dire qu'il jeta tout par les fenêtres. « On était au mois de juin, il fit faire dans toutes les chambres de « son château des feux à étouffer. En le quittant, j'emmenai le fils « avec moi. Je l'avais apprécié à l'armée d'Italie, et je continuai « d'avoir pour lui les sentiments d'un père. N'ayant pu entrer dans « le corps royal de l'artillerie avant la Révolution, Marmont avait « dû s'attacher à un bataillon provincial. Neveu d'un de mes cama- « rades de Brienne, avec lequel je m'étais retrouvé au régiment de « La Fère, celui-ci me le recommanda en partant pour l'émigra- « tion; cette circonstance m'avait mis dans le cas de lui tenir lieu « de tuteur. J'en fis mon aide de camp, et plus tard je fis sa for- « tune. Son père était un ancien chevalier de Saint-Louis, proprié- « taire de forges magnifiques en Bourgogne, et jouissait d'une for- « tune considérable. »

Junot et Marmont furent donc les deux premiers aides de camp du général Bonaparte, et devinrent nécessairement les privilégiés de son état-major naissant.

VI

En arrivant à Paris, Napoléon avait trouvé la France épouvantée du passé, mais plus épouvantée encore de l'avenir incertain qui

était devant elle. Le pays sortait de l'état de crise dans lequel le gouvernement révolutionnaire l'avait tenu pendant trois ans. Malgré les éclatants services qu'il avait rendus au siége de Toulon, le jeune général avait éprouvé d'affreuses injustices. A cette époque il avait eu à supporter toutes les souffrances à la fois. Sans état, sans fortune, sans ressources, l'âme froissée par la pauvreté de sa famille qu'il avait laissée à Marseille, malade du chagrin dont le génie ne préserve par les grands hommes à vingt-cinq ans, l'imagination sans cesse en travail, il se consumait en plans vides, et chaque soir en s'endormant il formait cent projets dont l'Orient était toujours le théâtre.

« Il serait étrange, disait-il en souriant, qu'un pauvre Corse devînt roi de Jérusalem ! »

Si le nom de la Chine était prononcé devant lui :

« C'est dans ce lieu, interrompait-il, qu'on attaquerait efficacement la puissance des Anglais ! »

Les désastres de l'armée d'Italie seuls pouvaient l'arracher à ses rêveries. Ses amis les plus intimes, parmi lesquels étaient Bourienne, Talma, Patrault, son ancien professeur de Brienne, Junot et Marmont, ses fidèles aides de camp, parvenaient-ils à l'entraîner au spectacle, la gaieté de ces jeunes gens, rieurs et insouciants, ne faisait qu'épaissir les nuages de son front : il s'éloignait d'eux pour aller se confiner au fond d'une loge déserte, d'où probablement il suivait à son aise le seul spectacle qui l'intéressât, celui de ses créations.

Enfin, un jour, il prend sur lui d'adresser au Comité de salut public un projet pour la restauration de l'état militaire dans l'empire turc, qu'il se charge d'accomplir, lui, avec quelques officiers qu'il désigne. Il prouve l'utilité dont cet établissement doit être à la Porte Ottomane et à la nation française : on ne lui répond même pas... Cependant, si un commis eût mis au bas cette note : *accordé*, ce mot eût changé peut-être la face de l'Europe.

Les journées de Napoléon continuaient donc de s'écouler dans

ces déceptions douloureuses, lorsqu'un grand événement vint tout à coup le jeter sur la scène du monde. On était au 12 vendémiaire : les sections de Paris avaient couru aux armes pour marcher sur la Convention. Instruits de leurs périls, les députés, assemblés à onze heures du soir, délibéraient sur les moyens de sauver la Révolution compromise ; les commissaires, rejetant sur le général Menou toutes les fautes commises, le décrètent d'accusation ; mais ce n'était pas tout que de discuter, il fallait agir. On cherche un général qui ne craigne pas de tout oser : on propose Barras, d'autres noms sont mis en avant, celui de Bonaparte est prononcé par ceux des représentants qui se souviennent de Toulon , et va frapper, dans une tribune, l'oreille d'un jeune homme pâle, maigre, mal vêtu, qui écoute attentivement les débats qui s'agitent devant lui. C'est Napoléon !

Ce même soir, il était allé à Feydeau , où il avait entendu raconter le conflit qui avait eu lieu dans la rue Vivienne entre des troupes de la Convention et la garde nationale. Il avait abandonné le spectacle pour suivre les mouvements infructueux de Menou ; puis, dans un but de curiosité inquiète , il s'était rendu à la Convention pour voir ce qui s'y passait. Depuis un quart d'heure qu'il avait entendu retentir son nom dans la salle, la tête appuyée dans ses mains , il était resté immobile au milieu de l'agitation de ceux qui l'entouraient; tout à coup il se lève, descend de la tribune publique, court au Comité, qui vient de décider que Barras aura le commandement en chef de la force armée... Celui-ci l'aperçoit, l'appelle, et le choisit aussitôt pour second. Il était une heure du matin.

On sait le rôle que Barras fit jouer à Napoléon dans cette journée mémorable; on sait quelles en furent les conséquences :

« N'oubliez pas, — disait le lendemain Fréron à la tribune na-
« tionale, — que le général Bonaparte n'a eu qu'un moment pour
« faire les dispositions savantes dont vous avez vu les effets ! »

Quelques instants après, Barras vint appeler formellement l'at-

tention de ses collègues sur les services de son lieutenant, et fit rendre un décret qui le confirmait dans l'emploi de commandant *en second* de l'armée de l'intérieur. De l'Assemblée nationale, le nom de Bonaparte passa dans les journaux, et sortit ainsi de l'obscurité qui l'avait enveloppé.

Le 15 vendémiaire, Napoléon fut promu au grade de général de division, et dix jours après nommé définitivement *général en chef de l'armée de l'intérieur.*

Cette faveur insigne qui éclatait tout à coup sur un homme nouveau, et le contraste de sa jeunesse avec la haute position qu'il venait d'atteindre, devaient nécessairement fixer l'attention sur lui : il était à peine âgé de vingt-six ans. Sa taille était petite et grêle, sa figure creuse ; de longs cheveux sans poudre lui tombaient de chaque côté du front et se rattachaient en queue derrière sa tête. L'uniforme de général de brigade dont il était encore vêtu se ressentait de la fatigue des bivouacs. Les broderies du grade s'y trouvaient représentées, dans toute leur simplicité républicaine, par un petit galon de soie qu'on appelait alors *système;* en un mot, son extérieur n'avait rien d'imposant, si ce n'était la fierté de son regard. En le voyant, on se demandait qui il était, d'où il venait, par quels services antérieurs il s'était recommandé. Personne ne pouvait répondre, excepté ses aides de camp et les représentants du peuple qui avaient été à Toulon.

Quand le nouveau général de l'armée de l'intérieur prit possession de l'état-major de Paris, alors situé rue des Capucines, il amena avec lui Junot et Marmont. Peu de jours après, le jeune Lemarrois, élève de l'école de Mars, que Letourneur de la Manche lui recommanda chaudement, vint prendre rang parmi ses aides de camp, dont il avait dû augmenter le nombre, ainsi que son jeune frère Louis Bonaparte, sous-lieutenant de dragons, « avec lequel, disait Napoléon, il avait partagé son pain et sa solde quand il n'était que lieutenant d'artillerie. » Un peu plus tard il s'attacha Murat; la sixième place d'aide de camp était réservée à Muiron.

« Le citoyen Muiron, — écrivit-il à ce sujet au Directoire, — a « servi depuis les premiers jours de la Révolution dans le corps de l'ar- « tillerie. Il s'est spécialement distingué au siége de Toulon, où il « a été blessé en entrant un des premiers, par une embrasure, dans « la célèbre redoute anglaise. Le 13 vendémiaire, il a commandé « une des batteries d'artillerie qui défendaient la Convention. Il m'a « été très-utile dans cette journée : je veux en faire mon sixième « aide de camp, et je demande pour lui le brevet de capitaine. »

Cet instinct infaillible de Napoléon, qui lui faisait juger au premier coup d'œil tout le parti qu'il pouvait tirer d'un homme, lui avait fait jeter les yeux sur Murat pour en faire un de ses aides de camp dans cette journée. Il avait déjà deviné tout ce qu'il pouvait attendre d'un jeune homme ambitieux dont l'ardent courage ne demandait que des périls.

VII

Aussitôt après le *treize vendémiaire*, Napoléon avait reçu de la Convention l'ordre de désarmer les sections de Paris. Il s'était fait livrer toutes les armes qui se trouvaient au pouvoir des citoyens. A cette occasion, Mme de Beauharnais, qui tenait à conserver l'épée de son mari, saisie pour la seconde fois, résolut d'envoyer son fils Eugène à l'état-major général pour y réclamer cette épée. Ce fut alors que Napoléon vit Eugène de Beauharnais pour la première fois. On sait quels furent les détails et les suites de cette entrevue.

Après son mariage avec Joséphine, Napoléon traita Eugène comme un fils. Il le plaça dans son état-major, parmi ses aides de camp, dont il remplit les fonctions, notamment pendant la campagne d'Italie, quoique Eugène n'ait jamais été ni reconnu ni breveté comme tel par le comité de la guerre, et qu'il n'eût encore aucun grade dans l'armée.

En sa qualité de général en chef de l'armée de l'intérieur, Napoléon, devenu populaire, était chargé du maintien de l'ordre public,

et forcé souvent de parcourir les halles et les faubourgs pour étouffer les émeutes que la disette et la misère du temps faisaient surgir chaque jour. Il ne sortait jamais de l'hôtel de l'état-major, qu'il habitait avec ses aides de camp, sans que chacun s'étonnât de le voir accompagné d'officiers si jeunes, bien qu'il n'eût lui-même que vingt-six ans. Mais son frère Louis n'en avait que vingt-sept, Murat vingt-huit, Junot vingt-quatre, Muiron vingt, Marmont dix-neuf, Lemarrois dix-sept, et Eugène n'en avait pas quinze. Dès que ce petit cortége se mettait en route, disons-nous, il était aussitôt suivi par des ouvriers qui, n'ayant rien à faire, l'accompagnaient par désœuvrement, et précédé d'une foule de véritables gamins de Paris, dont la place Vendôme était alors le rendez-vous ordinaire, les uns avec un casque de papier sur la tête, les autres avec un sabre de bois au côté. Tous marchaient ainsi en agitant dans leurs doigts ces débris de poterie brisée que les enfants appellent vulgairement des *cascarinettes*, et imitaient avec leur voix les *rrrlan-plan-plan* des tambours. Napoléon souriait à leurs jeux et ne disait rien ; seulement il avait le soin d'écarter, avec le bout de sa cravache, ceux des plus enthousiastes qui s'approchaient trop près de lui, dans la crainte que son cheval ne vînt à les fouler aux pieds. Mais ses aides de camp, qui n'étaient guère plus âgés que la plupart de ceux qui formaient cette escorte rieuse et bruyante, n'avaient ni la même modération ni la même patience ; ils eussent volontiers pourchassé cette marmaille en se servant du plat de leur sabre, si leur général ne leur eût expressément défendu ce mode de répression.

VIII

En partant de Paris, au mois de mars 1796, pour se rendre à Nice, quartier-général de l'armée d'Italie, Bonaparte emmena, outre son frère Louis et Eugène de Beauharnais, six aides de camp : Junot, Marmont, Lemarrois, Murat, Muiron et Duroc. Ce dernier avait

quelque chose de moins brillant que ses camarades, mais il avait peut-être plus d'instruction et de solidité dans l'esprit. Officier d'artillerie avant la Révolution, Duroc avait émigré; mais il était rentré en France presque aussitôt. Bonaparte avait été à même d'apprécier ses nombreuses qualités au siége de Toulon, et depuis ce moment il s'était sincèrement attaché à lui. Duroc se montra toujours reconnaissant : nul doute que, s'il eût survécu aux événements, sa fidélité n'eût noblement supporté les délicates épreuves de 1814 et de 1815.

A peine entré en campagne, Bonaparte prit deux aides de camp de plus : Elliot, neveu du général Clarke, et Sulkowski. Ce dernier était d'une bravoure chevaleresque ; il était plein de savoir et parlait admirablement toutes les langues de l'Europe. A peine adolescent, il avait combattu pour la liberté de son pays ; blessé au siége de Varsovie et forcé de fuir, il s'était réfugié en France. Envoyé à Constantinople auprès de notre ambassadeur, Descorches, en qualité d'interprète, il fut ensuite chargé par le Comité de salut public d'une mission secrète dans l'Inde. Il avait déjà dépassé Alep, quand les Anglais l'ayant dépisté le firent attaquer et piller par les Arabes, afin de s'emparer des instructions dont il était porteur. Échappé de leurs mains, il revint à Paris où il obtint facilement des lettres de service pour l'armée d'Italie. Il servait devant Mantoue, lorsqu'un de ses rapports tomba par hasard sous les yeux du général en chef : le lendemain Sulkowski était son huitième aide de camp.

Muiron est peut-être de tous ses aides de camp celui que Napoléon affectionnait le plus, sans même excepter Junot, Duroc et Rapp. On a beaucoup parlé de l'espèce d'opposition que firent ceux-ci sous l'Empire, des remontrances de Junot, des brusqueries de Rapp et des sévères conseils de Duroc ; mais ces petites dissidences d'opinion entre l'Empereur et ses aides de camp, si elles ont existé, n'ont jamais été poussées jusqu'à la désobéissance. Sa supériorité était si reconnue, si bien admise, qu'on exécutait ses ordres aveuglément, et à aucune époque Napoléon n'eût permis qu'on raisonnât l'obéis-

sance. Il lui arrivait parfois d'être familier avec ses aides de camp ; il leur adressait quelquefois aussi des paroles d'encouragement, dont la rareté augmentait le prix ; souvent même il leur demandait avis ; mais dans aucun cas, sa volonté une fois exprimée, il n'eût toléré la moindre objection. Il estimait les gens en raison de leur mérite, de leur valeur, de leur activité partout, et surtout de leur dévouement.

Cependant, le jeune général poursuivait le cours de ses succès en Italie par les combats de Vico, la bataille de Mondovi, la prise de Cherasco, d'Alba et le combats de Fombio, où le général Laharpe, *grenadier par la taille et par le cœur,* selon l'expression de Bonaparte, fut tué par ses propres soldats, qui tirèrent sur son escorte dans l'obscurité. Cette mort fut un deuil pour l'armée. Enfin la bataille de Lodi ouvrit les portes de Milan au vainqueur, qui y fit son entrée triomphale après avoir adressé à ses troupes cette fameuse proclamation que l'on regarde comme la plus remarquable de ses allocutions militaires, et qui commençait ainsi : « Soldats ! vous « vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin !... « Vous avez culbuté tout ce qui s'opposait à votre marche, etc. »

De Milan, Bonaparte envoya son aide de camp Murat porter au Directoire les vingt et un drapeaux qui avaient été pris aux Autrichiens dans cette courte et brillante campagne. Personne n'était plus propre que Joachim à donner à cette solennité presque théâtrale tout l'éclat convenable. Murat fut accueilli avec enthousiasme par le Directoire, qui le nomma aussitôt général de brigade. Cet aide de camp n'était pas seulement chargé de cette mission d'apparat ; le général en chef lui avait remis pour sa femme une lettre pressante où il l'engageait à venir le rejoindre en Italie ; mais Joséphine, alors gravement indisposée, ne voulut pas s'exposer aux dangers d'une longue route, et Murat dut retourner seul à Milan. C'est Junot qui devait un peu plus tard accompagner Mme Bonaparte dans ce voyage.

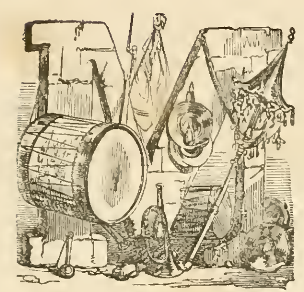
MURAT ET TATAREAU,

OU

LA QUEUE COUPÉE.



I



urat n'avait pas toujours la prudence d'un officier-général, il oubliait souvent qu'il était à la tête de la cavalerie pour la commander et non pour combattre en personne comme un simple soldat. Monté sur d'excellents chevaux arabes, il se laissait emporter par son bouillant courage et s'éloignait souvent du gros de l'armée pour attaquer les Turcs. Parfois même il poussait la témérité jusqu'à s'élancer seul au milieu d'un groupe d'Arabes ou de mamelucks qui l'eussent infailliblement accablé si ses cavaliers ne se fussent hâtés d'accourir à son secours. Aussi s'était-il acquis en Egypte une réputation égale à celle qu'il avait en Italie; on assure même que le fameux Mourad-Bey, général en chef de l'armée ottomane, était flatté de la conformité qui existait entre son nom et celui de l'intrépide général français, dont il ne parlait jamais qu'avec admiration.

Au mois d'août 1798, après la bataille des Pyramides et l'occupation du Caire, Bonaparte lui ordonna de s'avancer avec une partie de la cavalerie légère dans la direction de Belbeis, où s'était retiré Ibrahim avec ses mamelucks. Aussitôt Murat prit le commandement d'un escadron des guides, du 3e régiment de dragons, et d'une compagnie de hussards pour lui servir d'éclaireurs, puis il s'avança dans la plaine de Boulaq.

Sa petite troupe venait de tourner un bouquet de palmiers, lors-

qu'à la hauteur d'El-Khanka elle aperçut au loin comme une nuée mouvante.

«Ce sont les mamelucks! » dit Murat aux officiers qui l'accompagnaient; et, s'adressant aux soldats en portant machinalement la main à la poignée de son sabre, il s'écria : « Garde à vous! »

En effet, c'était un corps de cavalerie fort de trois mille hommes qui allait rejoindre l'armée d'Ibrahim. Ces mamelucks étaient commandés par le vizir Aybou-Bey, surnommé *Abou-Seff* (le père du sabre). Murat n'avait avec lui que six cents chevaux.

«Enfants! dit-il à ses soldats, c'est aujourd'hui qu'il faut mourir, car nous ne pouvons espérer de nous défendre longtemps contre un si grand nombre; mais au moins tâchons d'en tuer le plus que nous pourrons....» Et changeant d'inflexion de voix : «Au trot! s'écria-t-il encore, serrez vos rangs! Vive la République!

— Vive la République! mort aux casaquins brodés! » hurlèrent les guides et les dragons en exécutant avec leurs sabres un moulinet au-dessus de leurs têtes.

Les Turcs, de leur côté, n'avaient pas tardé à reconnaître combien étaient peu nombreux les braves qui semblaient vouloir gêner leur marche, et, prenant l'initiative et faisant volte-face, ces trois mille mamelucks entourèrent bientôt les six cents cavaliers de Joachim. Celui-ci, confiant dans sa fortune et dans cette impétueuse valeur qui enfantait tant de prodiges, s'écria dans son enthousiasme et en brandissant son sabre :

«Enfants! ces gens-là veulent décidément nous barrer le passage! Ils sont las de fuir, ne nous lassons pas de les vaincre. En avant!...»

Électrisée par ses paroles, la petite troupe chargea avec furie cette masse, qui d'abord tournoyait autour d'elle comme les vagues de la mer autour d'un rocher isolé, l'attaqua à son tour en se ruant sur elle, et alors commença un terrible combat. C'était un spectacle horrible et magnifique tout à la fois, que de voir cette poignée de Français fondre, tête baissée, sur une armée de cavaliers dont

l'adresse et le courage étaient proverbiales en Orient. Les étendards échevelés des Turcs se heurtaient dans la mêlée au vieux coq gaulois dont les drapeaux républicains étaient surmontés; les turbans étaient épars sur le sable avec les colbacks et les casques français; les lames recourbées des damas se brisaient sur les sabres plats de notre cavalerie, et les timbales de Constantinople devenaient la proie de dragons normands montés sur des chevaux limousins. Ces contrastes singuliers, ces bizarreries faisaient naître dans les âmes les moins poétiques de nos soldats des idées sanglantes et sublimes qui tournaient toujours au profit de la gloire et de la liberté.

Emporté par son humeur chevaleresque, Murat, dès la première charge, s'était précipité comme un lion au plus épais de la bataille. Cependant son incomparable adresse, son sang-froid, son indomptable valeur, ne diminuaient pas assez vite, au gré de ses désirs, le nombre de ses ennemis. Ceux des mamelucks qui l'avaient déjà vu combattre osaient à peine se mesurer avec un homme que, dans leurs fictions superstitieuses, ils comparaient à El-Mohdhy (l'ange exterminateur), car Murat donnait la mort autour de lui sans pouvoir la recevoir. Tout à coup, au plus fort de l'action, une voix lui crie :

« Mon général, prenez garde à vous ! »

Joachim se retourne et voit Aybou-Bey dont le damas voltige au-dessus de sa tête. En moins de temps qu'il n'en faut pour écrire ceci, il prend la bride de son cheval entre ses dents, se penche sur l'arçon de sa selle, et faisant passer de sa main gauche dans la main droite le pistolet qu'il a tiré de ses fontes, il envoie le *père du sabre* tomber dans les bras des siens, atteint d'une balle au milieu du front.

A cette vue, un vieux cheik, dont la barbe grise et les cicatrices qui sillonnent son visage attestent l'expérience et la bravoure, veut rompre le prestige qui semble entourer le général français : il rassemble ses cavaliers les plus aguerris, et profitant d'un instant où Murat se trouve isolé de ses dragons, il fond sur lui en poussant

trois fois le cri de *Allah!*... Joachim, surpris, mais non effrayé, tue d'un seul coup de revers le cheik, qui déjà avait saisi son cheval par la bride. Aussitôt vingt sabres s'agitent autour de lui : il va infailliblement succomber sous le nombre, lorsqu'un dragon, ou plutôt un démon, le même qui vient de lui jeter l'avertissement auquel il doit déjà la vie, s'élance en s'écriant d'une voix de Stentor :

« Nom d'une pyramide, *Joquin!*... Voilà Tatareau!... »

Alors tout change de face : ce dragon, doué d'une force et d'une agilité sans pareilles, frappe d'estoc et de taille : à droite, il abat un poignet; à gauche, il fend une tête; il tue ou culbute tout ce qui se présente devant lui, et parvient ainsi à dégager son général, qui achève de mettre les Turcs en déroute; et après trois quarts d'heure de carnage, tous s'enfuient dans le désert.

Les Français firent un magnifique butin, parce que Aybou-Bey avait emmené ses trésors et ses femmes. Les dragons dressèrent sur le champ de bataille même les tentes ottomanes qu'ils avaient prises, et Joachim s'installa sous le riche pavillon du vizir qu'il avait tué de sa main.

Cependant Bonaparte, présumant que Murat pourrait bien être attaqué par des forces supérieures aux siennes, avait envoyé sur ses pas son aide de camp Lavalette avec une brigade et deux pièces de canon; mais quand celui-ci arriva à El-Khanka, tout était fini, et Joachim, en souriant, lui dit seulement :

« Ma foi! mon cher, tu arrives à propos pour nous aider à garder nos prisonniers. »

Une magnifique soirée d'Egypte termina cette belle journée. Le soleil s'ensevelit majestueusement dans des nuages de pourpre; des milliers d'étoiles scintillèrent à l'occident. On peut juger si les dragons fêtèrent cette victoire! Le suave tabac d'Aybou-Bey passa des bourses de soie tissues d'or et de perles, où il était soigneusement conservé, dans les *blagues* de peau graisseuse des soldats, qui, après avoir brisé les flacons d'essence de rose qu'ils avaient trouvés

dans les bagages des Turcs, s'en étaient frottés de la tête aux pieds pour se parfumer.

Quant aux femmes du vizir, Murat, aussitôt leur arrivée, les avait fait parquer toutes ensemble sous une seule tente hermétiquement close, et pour plus de sûreté avait ordonné qu'un double cordon de sentinelles régnât à l'entour, afin d'empêcher les soldats d'en approcher.

Joachim, sans même se donner le temps de prendre le repos qu'une si chaude rencontre lui avait rendu nécessaire, voulut voir le dragon qui avait été son libérateur, afin de lui témoigner sa reconnaissance. Un de ses aides de camp alla à sa recherche et pénétra, non sans peine, au milieu d'un groupe de soldats assis à la manière des Orientaux sur un riche tapis de Perse. Ils étaient en train de dévorer l'angélique confite et les pâtes de fleurs d'oranger trouvées dans les caisses de bois de cèdre qu'ils avaient défoncées. De temps en temps ils assaisonnaient ces délicieuses conserves d'un peu d'eau-de-vie de pommes de terre, le seul liquide qu'on leur eût distribué avant leur départ, et ils buvaient cette détestable liqueur dans des coupes de porcelaine du Japon, en criant à tue tête :

« Vive la République ! »

Malgré la présence d'un officier d'état-major, aucun soldat ne bougea.

« Qui de vous, demanda l'aide de camp en élevant la voix, a dégagé ce matin notre général du groupe de mamelucks qui l'avait entouré ? »

Personne ne répondit.

« Je demande, répéta-t-il d'un ton d'humeur, le dragon qui...

— Eh bien ! c'est moi, nom d'une pyramide ! interrompit alors un dragon assis comme ses camarades et fumant tranquillement du tabac de France dans une superbe tchibouque de cristal à tuyau d'ambre incrusté de turquoises ; est-ce qu'il y a du mal à cela ? ajouta-t-il en levant la tête pour chasser une bouffée de fumée noire et épaisse.

— Ah! c'est toi?... alors viens avec moi à la tente du général : il veut te parler.»

Le dragon se leva lentement, après avoir repoussé d'un coup de sa botte la tchibouque posée près de lui, et suivit l'aide de camp en enfonçant son casque sur l'oreille droite.

Ce soldat était un petit homme fort et trapu, auquel il eût été difficile d'assigner un âge précis, tant les longues tresses qui pendaient sur chacune de ses joues et ses moustaches noires, frisées en tire-bouchon, lui donnaient, à la première vue, un air singulier et rébarbatif. Cependant, en l'examinant bien, on eût pu voir que sa physionomie était des plus expressives; ses grands yeux bleus avaient les regards d'un enfant, et lorsque sa bouche s'entr'ouvrait elle laissait apercevoir deux rangées de dents qui eussent été enviées d'une danseuse de l'Opéra. Quoiqu'il fût de petite taille, il était admirablement proportionné, mais il avait dans la tenue et dans le geste quelque chose d'embarrassé et d'indécis qu'on aurait pris volontiers pour de la gaucherie; ce n'était pourtant que de la défiance de lui-même et de la timidité respectueuse, bien qu'il eût le courage d'un lion. En marchant, il exhalait une odeur d'essence de rose qui eût infailliblement asphyxié ceux qui se seraient trouvés avec lui dans un lieu fermé; mais Murat ne fit aucune attention à tout cela, et dès qu'il vit le dragon entrer dans sa tente, il courut à lui, le prit dans ses bras et l'embrassa à deux reprises avec une effusion qui fut largement partagée. Puis, lorsque cette émotion réciproque se fut un peu calmée :

«Oui, mon vieux, lui dit Murat, tu m'as tiré deux fois ce matin d'un bien mauvais pas. Je te dois la vie, je ne l'oublierai pas.»

Et lui serrant une main qu'il avait prise dans la sienne, il ajouta :

« Tu es brave!

— Je suis dragon, mon général, répondit le soldat en portant la main à son casque.

— De quel pays es-tu?... Comment t'appelle-t-on?

— Tatareau nom d'une pyramide!... Mais vous me connaissez

bien, mon général, ajouta-t-il d'un ton presque fâché, nous sommes *pays*. Je suis né natif de la Frontonnière-Gourdon, département du Lot, vrai pays de noces!... »

Et il poussa un gros soupir.

« Comment! reprit Joachim avec vivacité, est-ce que tu serais le fils de Tatareau, le maître d'école de la place aux Mûriers, celui à qui j'ai caché si souvent sa férule autrefois?

— Non, mon général, mais je suis son neveu : mon père, Séverin Tatareau, le cordonnier, avait sa maison à l'extrémité de la place de l'Église, à droite..., vous savez bien?...

— Parbleu! si je me le rappelle, dit Murat en faisant un mouvement. C'est là où nous jouions aux quilles au lieu d'aller à l'école.»

Tatareau porta la main à son casque en disant :

— Tout juste, mon général.

— Eh bien! continua Joachim, que ces souvenirs avaient peu à peu ému, et, tendant de nouveau les bras au dragon, ne suis-je donc plus ton ancien camarade *Joquin*, comme tu m'appelais alors?... Mais embrasse-moi donc encore! »

Le général et le soldat se jetèrent une seconde fois dans les bras l'un de l'autre et se tinrent longtemps embrassés ; alors Murat commença à l'accabler de questions :

« Et ton bonhomme de père?... lui demanda-t-il, et ta mère, qui nous faisait de si bonnes grillades de beurre d'oie?... et ta sœur?... Ah! ta sœur! Elle était bien gentille avec son petit berret de velours et ses longs cheveux noirs nattés de même que les tiens.

— Mon père est mort, répondit tristement Tatareau. Et ma mère est bien vieille. Quant à ma sœur Joséphine, elle n'a pas quitté ma mère, qui a eu bien du chagrin de ce que je me suis engagé : elle habite toujours à droite de l'église, sur la place...

— Où, se hâta d'interrompre Murat, lorsqu'il s'élevait quelque querelle entre toi et les enfants de Mme La Barthe, qui étaient traîtres et méchants comme des Piémontais, je venais à ton secours. Je n'étais pas toujours le plus faible, n'est-ce pas?

— Oh! soigneusement!... fit le dragon en essuyant une larme tombée sur sa moustache ; mais ils étaient toujours les plus *rageurs*. Tenez, mon général, c'était tout comme aujourd'hui, que je me suis écrié : Courage, *Joquin!*... Voilà Tatareau, nom d'une pyramide! Et à mon tour je vous ai défendu ; je n'ai fait ni plus ni moins que ce que vous avez fait autrefois pour moi. Quand je vous ai vu *embarlificoté* dans la chose, je me suis dit : Voilà *Joquin* (excusez de l'habitude, mon général), voilà *Joquin* qui va encore la *gober* tout seul au milieu des *moricauds!* Et ça n'aurait pas manqué si je n'avais piqué un peu raide Janneton Courte-Oreille, huup! huup!... à toi *za* moi *mamouchis*, et voilà, nom d'une pyramide! Vous savez le reste, mon général : ce n'est qu'un rendu pour un prêté.

— Oui, je sais le reste, fit Murat avec attendrissement; mais je dois t'adresser quelques reproches : comment! tu es dragon du 3e, et quand ce régiment est sous mes ordres, tu ne tentes aucune démarche pour te faire reconnaître de ton ancien camarade et demander de l'avancement!... Tatareau, c'est mal; si ta mère et ta sœur savaient cela, elles ne seraient pas contentes.

— Excusez, mon général; mais, voyez-vous, je sais ce que je vaux. Je mords bien à la pointe et à la riposte; mais je n'ai jamais pu mordre à la théorie. Allez donc demander de l'avancement, à moins d'être une de ces poires molles de savants qui apprennent par cœur les *hérogliffes peintes* sur les pyramides ; nom d'une pyramide!... Le général en chef ne le permettrait pas, il ne connaît que la consigne qui lui est donnée par la République une et indivisible.

— Bah! fit Murat en relevant la tête avec fierté, j'ai été soldat comme toi : pourquoi ne deviendrais-tu pas général comme moi?

— Pourquoi! pourquoi! Encore une fois, mon général, c'est parce que je ne me sens aucune disposition. Toute mon ambition se borne aux galons de maréchal-des-logis, qu'on me donnera peut-être un de ces jours si je ne suis pas *couic* (en prononçant ces mots, le dragon se frappa sur le cou avec le revers de la main), car je tape dur, et Janneton Courte-Oreille file ferme; cependant, mon

colonel m'a dit qu'à la première promotion de sous-officiers au choix, je pourrais bien attraper les pattes d'écrevisse.

— Eh bien ! moi, dès aujourd'hui je te fais maréchal-des-logis. Le général en chef confirmera ta nomination, je te le promets, lorsque je lui aurai rendu compte de la bravoure que tu as montrée ce matin ; et puis, plus tard, lorsque tu seras officier, je te prendrai avec moi, tu me parleras de ton oncle, du pays, de ta sœur... Ce doit être maintenant une belle et grande fille que Joséphine?

— Grande et superbe, mon général, une véritable cathédrale de femme! reprit le dragon en se redressant avec suffisance; c'est tout mon portrait. Ah! si vous la voyiez, elle vous ferait un drôle d'effet avec sa robe cerise. Sa taille tiendrait dans le fourreau de votre sabre, et puis elle possède des yeux si ruisselants et des petites mains si blanches! ses cheveux sont si noirs, qu'il n'y a pas de sabretache de hussard qui puisse leur être comparée. Depuis que le juge de paix de Gourdon en est devenu amoureux, il rend la justice en zigzag. C'est une si bonne fille que Joséphine! Elle m'a promis de ne pas se marier pour ne pas quitter notre vieille bonne mère; et moi, je lui ai juré de ne jamais prendre d'épouse : je resterai vierge et martyr, nom d'une pyramide! »

Joachim ne put s'empêcher de sourire.

« Diable! fit-il, tu veux donc devenir un dragon de vertu?

— Un dragon de vertu? répéta le soldat avec étonnement; ma foi! mon général, connais pas!... J'ai vu tous les dragons de l'armée, mais je n'ai jamais entendu parler de ceux de ce régiment-là. N'importe, continua-t-il d'un air réfléchi, la seule place qui me conviendrait serait celle d'aide de camp auprès de vous; mais je suis trop *buzon* pour la remplir. Je resterai dragon ; avec cet uniforme-là on entre partout; le casque est estimable à porter : puis on n'a aucune responsabilité intérieure.

— Bien mon vieux! tu penses et tu agis en pur dragon. Plus je te regarde, plus je trouve que tu fais un joli soldat. Mais qui diable aussi aurait jamais pu te reconnaître après dix ans, avec ces énormes

tresses ces formidables moustaches et cette queue qui, par parenthèse, n'est pas d'ordonnance : elle est nouée trop bas.

— Ma queue? fit Tatareau avec un frémissement d'orgueil. Ma queue, mon général, n'a rien à se reprocher, elle m'a sauvé la vie; car ce matin, quand j'ai commencé à jouer du bancal, un de ces satanés farceurs, qui avait une demi-lune en or sur son bonnet de mousseline, m'a salué d'un coup de sa polissonne de serpette qui ne m'aurait pas glissé sur la nuque si ma queue ne se fût trouvée à point nommé bras dessus bras dessous avec celle de mon casque, qui n'est pas flambante. Sans elle, votre serviteur, les anciens, *Joquin* (excusez la vieille habitude, mon général) et Tatareau eussent été achever leurs évolutions dans le royaume des taupes, nom d'une pyramide! Ma queue peut se vanter avec honneur d'avoir rendu aujourd'hui un fameux service au général en chef et à la République une et indivisible : cela fait que je ne me la raccourcirais pas plus que la prunelle de mes yeux.

— Garde ta queue telle qu'elle est, mon brave, répondit Murat au dragon, qui s'était un peu animé à la seule pensée qu'on voulût lui en faire diminuer l'ampleur; ce n'est certes pas moi, qui ne trouve rien de plus beau qu'une chevelure d'homme, qui voudrais te priver de la tienne; mais tiens, accepte cette babiole, reprit-il d'un ton ému après avoir tiré de son gousset une magnifique montre qui lui avait été donnée deux ans auparavant par le duc de Modène. A la première occasion, lorsque nous serons de retour en France, tu l'enverras à ta mère en lui disant que c'est un souvenir de moi. Et puis, toutes les fois que nous ne serons pas trop éloignés l'un de l'autre, viens voir ton *pays*, ton ancien camarade d'école, ton général. Je veux que tu sois capitaine avant la fin de la campagne; songes-y et conduis-toi de façon à mériter ce beau grade. Maintenant, retourne à ton escadron, car il est tard, et il faut que j'envoie mon rapport au général en chef avant de me coucher. Adieu, Tatareau, adieu, mon vieux.

— Mon général, dit encore le dragon d'un ton grave, je ne vous

promets pas de venir vous voir souvent à votre tente ou à votre logement quelconque, mais à coup sûr nous nous rencontrerons plus d'une fois sur le champ de bataille, et Tatareau n'y perdra jamais de vue son ancien ami Joquin, son respectable général », ajouta-t-il en portant la main à son casque.

Murat lui tendit une de ses mains, que le dragon pressa avec énergie, puis il s'éloigna en faisant de grands mouvements de bras et en grommelant entre ses dents :

« Mais qu'ils y reviennent donc, ces brigands de *mamouchis!* Je voudrais revoir ces satanés casaquins brodés! Qu'on m'apporte six mamelucks, nom d'une pyramide! »

II

Au mois de mai de l'année 1803, une petite caisse de trois pieds et demi de long, sur huit pouces de large, soigneusement recouverte de toile cirée, ficelée et cachetée au timbre du ministère de la guerre, arriva à Lyon à l'adresse du nommé Tatareau, maréchal-des-logis du 3e dragons. Ce sous-officier était à l'hôpital militaire par suite d'un coup de fleuret démoucheté qu'il avait reçu au-dessous du sein droit, à la suite d'une querelle avec un maître perruquier du régiment de ligne en garnison à Lyon. Cette caisse renfermait un sabre dont la poignée, la monture et les anneaux étaient en argent; autour du fourreau bronzé était roulé un parchemin sur lequel on avait écrit :

LIBERTÉ—ÉGALITÉ.

AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS.

BREVET D'HONNEUR POUR LE CITOYEN TATAREAU.

« Bonaparte, premier Consul de la République française, d'après « le compte qui lui a été rendu de la conduite distinguée et de la « bravoure éclatante du citoyen Séverin Tatareau, né le 25 mai « 1769 (vieux style), à la Frontonnière-Gourdon (Lot), à l'affaire

« d'El-Khanka (Egypte), et notamment au combat de Bassano et « au passage de la Brenta (Italie), lui décerne, à titre de récom- « pense nationale, un sabre d'honneur.

« Le citoyen Tatareau jouira des prérogatives attachées à ladite « récompense par l'arrêté du 4 nivôse an VIII.

« Donné à Paris, le 4 pluviôse an XI de la République française.

« Le ministre de la guerre, Alex. Berthier.
« Le secrétaire d'État, Hugues Maret.
« Le premier Consul, Bonaparte. »

Le dragon garda le brevet et envoya le sabre à sa mère, en lui recommandant de le suspendre dans sa chambre au-dessous de la montre de Murat, qu'il lui avait portée une année auparavant.

III

Déjà quelques chauves novateurs du grand état-major-général de l'armée avaient fait entendre à l'Empereur, après son couronnement, que rien n'était plus disparate à l'œil que les tresses et les queues de la cavalerie légère, tandis que l'infanterie et même une partie de la cavalerie de la garde avaient la tête rase. Napoléon, qui d'ordinaire ne faisait pas grande attention aux observations presque toujours puériles de ces messieurs, finit cependant, soit lassitude de leur entendre toujours répéter la même chose, soit conviction, par être de leur avis.

Quelques mois après, il passait à Milan la revue des légions étrangères au service de la France, réunies alors dans cette capitale de la Lombardie. C'était au commencement de juin 1805, quelque temps après avoir présenté au Corps législatif de son nouveau royaume Eugène de Beauharnais, son fils d'adoption, son élève sur les champs de bataille, et l'avoir proclamé vice-roi d'Italie. Il avait plu tout le temps qu'avait duré cette parade, où pendant six heures vingt mille hommes avaient admirablement manœuvré sous ses

yeux. En rentrant au palais, il changea de costume, car la pluie n'avait pas plus épargné ses habits que ceux de ses soldats; puis, avant le dîner, il se rendit chez l'impératrice Joséphine, qu'il trouva à sa toilette; il s'assit dans une bergère, et, l'esprit encore préoccupé de la revue, il dit tout à coup :

« Je ne veux plus de ces chapeaux : de quelque manière qu'ils soient posés sur la tête, il y a toujours une corne qui fait gouttière; c'est aussi disgracieux que nuisible à la santé. »

Joséphine avait justement reçu la veille une caisse de Paris expédiée par la célèbre mademoiselle Despeaux. En véritable femme qu'elle était, elle s'imagina que Napoléon faisait allusion à ses chapeaux, que les nobles Milanaises trouvaient *deliciozi*, et elle lui répondit d'un ton un peu piqué :

« Comme je sais qu'ils me vont très-bien, je ne veux pas les changer. D'ailleurs, tu n'y entends rien. »

Napoléon, de même que ceux qui sont profondément absorbés par une idée, ne s'aperçut pas d'abord du malentendu. Il ne crut pas que sa femme pût parler d'autres chapeaux que de ceux de ses troupes, et la regardant fixement, il lui répondit avec un grand sérieux :

« Je voudrais bien te voir, par un temps pareil, affublée d'un de ces tricornes, dont une partie tombe sur le nez, tandis que l'autre est collée au dos. »

Joséphine, devinant alors le quiproquo, se mit à rire et l'expliqua à son mari, qui en rit avec elle; mais les tricornes préoccupaient toujours l'esprit de l'Empereur, et il ajouta après que cet accès de gaieté fut calmé :

« Je m'en rapporte à toi, qui as du goût, n'est-ce pas chose ridicule que de voir, un jour de pluie ou de grande chaleur, un soldat avec le collet de son habit couvert d'une pâte blanchâtre, ses cheveux mal contenus dans un ruban équivoque, le front et les joues ruisselantes d'une eau laiteuse, et tout cela recouvert d'un feutre étriqué, mal retappé, qui ne préserve le visage ni du vent ni du soleil? C'est en Italie et en Egypte qu'il fallait les voir : je souffrais pour eux.

— Que faire à cela? reprit Joséphine en rassemblant coquettement sur son front les boucles de cheveux qu'elle abandonnait ensuite à Duplan, son coiffeur. N'est-ce pas la mode?

— La mode! la mode! s'écria Napoléon avec un sourire moqueur. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, ma chère amie, mais de la tenue et surtout de la santé du soldat. Rien n'est plus facile à tenir propre que des cheveux coupés ras; rien n'est plus avantageux qu'un shako ou un bonnet de grenadier, même pour la cavalerie; mais ce qui m'embarrasse le plus, ce n'est pas de faire adopter au reste de l'armée une coiffure uniforme, c'est de faire abattre toutes les queues inutiles...

— Comment! s'écria à son tour Joséphine avec étonnement; tu veux faire tondre tes soldats?

— Oui, ma chère amie, comme des moutons.

— Tu feras couper à la légion napolitaine que commande ton beau-frère ces belles tresses qui vont si bien à leur visage?

— C'est justement par eux qu'on commencera.

— A leur place, je n'y consentirais jamais, reprit Joséphine avec indifférence.

— Je voudrais bien voir cela! s'écria Napoléon en se levant avec vivacité. Je voudrais bien voir que des étrangers que j'ai pris à ma solde, des soldats que je traite presque aussi bien que ma garde, s'avisassent de faire la moindre réflexion! Ne suffit-il pas que je le veuille?... Est-ce que mes grenadiers ont soufflé mot lorsque j'ai exigé qu'ils coupassent leurs cheveux? »

Et Napoléon, passant avec vivacité la main sur sa tête, ajouta :

« Est-ce que je porte une queue, moi?... Est-ce que j'ai des tresses? N'ai-je pas les cheveux coupés ras, comme eux?

— Aussi, repartit Joséphine malignement, ne t'appellent-ils plus autrement que le *petit tondu :* c'est gentil. »

Napoléon sourit malgré lui.

« Eh bien! raison de plus, reprit-il, un soldat doit suivre en tout l'exemple de son chef. Je sais bien que quelques sous-lieutenants

godelureaux, quelques Adonis de l'état-major ne se montreront pas très-satisfaits; mais ceux qui ne seront pas contents... »

Sans achever sa phrase, Napoléon se croisa les bras sur la poitrine et commença à se promener en diagonale dans l'appartement, en hochant de temps en temps la tête d'un air menaçant. Après un moment de silence que Joséphine se garda bien d'interrompre, il reprit :

« D'ailleurs, j'en parlerai à Murat avant mon départ; je commencerai par exiger de lui le sacrifice de cette chevelure à la Louis XIV qui n'est que ridicule avec nos habitudes et notre costume militaire. C'est aux chefs de l'armée à montrer l'exemple de l'obéissance; je ne veux ni tresses, ni queues, ni poudre, ni pommade. Grâce à Dieu, nous ne sommes plus au temps où les soldats portaient le catogan et les maréchaux de France des perruques. »

Ayant dit, l'Empereur prit ses gants et son chapeau et sortit de l'appartement sans ajouter un mot de plus.

IV

Après la revue, et malgré le mauvais temps, il y avait à Milan une espèce de fête militaire. Le soir, en sa qualité de gouverneur de la ville, Murat vint au palais pour prendre, comme à l'ordinaire, les ordres de l'Empereur.

« Sire, lui dit-il, oserais-je demander à Votre Majesté si elle a été contente du défilé de la cavalerie et surtout de la légion napolitaine que j'ai l'honneur de commander?

— Très-content, mon cher; mais, ajouta Napoléon en arrêtant avec intention ses regards sur la chevelure longue et bouclée de son beau-frère, fais-moi rogner toutes ces perruques, je serai encore plus satisfait. »

Murat, préjugeant que l'Empereur n'était pas aussi content qu'il voulait bien le dire, et sachant mieux que personne qu'il n'y avait

rien à répondre, s'inclina et se perdit dans la foule des officiers-généraux qui encombraient la grande galerie du palais. Avec son tact ordinaire, il avait compris que le règne des queues allait passer sans retour, et que Napoléon venait de rayer à tout jamais de l'empire de la mode celle illustrée par les hussards de Berchini et la garde constitutionnelle du malheureux Louis XVI, dans laquelle il avait lui-même servi jadis.

A l'extrémité de la galerie il rencontra le maréchal Bessières, dont la queue formidable était devenue populaire dans l'armée.

« Eh bien! mon cher, lui dit-il en l'abordant d'un ton à la fois triste et goguenard, tu as entendu tout à l'heure les paroles de l'Empereur. Plus de queues! Accepte d'avance mes compliments de condoléance bien sincères sur la chute prochaine de la tienne.

— Mon cher, répondit froidement le jeune maréchal, la racine des queues semblables à la mienne va jusqu'au cœur, et l'Empereur, avec toute sa puissance, ne pourrait venir à bout de la faire tomber. Je souhaite, ajouta Bessières en appuyant sur ces mots, que nos vieux camarades d'Italie et d'Égypte soient moins récalcitrants que moi sur ce chapitre-là. »

On voit que Bessières connaissait bien l'espèce d'idolâtrie et la tendresse enfantine des vieux soldats pour leur queue. Au reste, cet attachement que les militaires d'alors montraient pour leur chevelure n'était pas chose nouvelle. Tacite, dans son *Histoire des Germains,* et Jules-César dans ses *Commentaires,* nous apprennent que les Germains et les Gaulois, leurs frères, estimaient surtout dans leur parure guerrière de *longs cheveux* et des *moustaches fournies*, et que nul de ces guerriers n'eût survécu à la honte de se voir couper les uns ou raser les autres.

Mais Napoléon avait entrevu tout le bien qui devait résulter d'une telle mesure : il en parla encore le lendemain à Murat, qui intérieurement était de l'avis de Bessières, mais qui n'osa pas ou ne voulut pas manifester un sentiment contraire à celui du maître. L'Empereur lui dit fort laconiquement à cette occasion :

« Ma vieille garde seule portera la queue ; encore ne devra-t-elle pas avoir plus de deux pouces : telle est l'ordonnance. »

La plupart des officiers-généraux adoptèrent avec enthousiasme le projet de Napoléon et firent afficher dans les quartiers et dans les casernes un ordre du jour dans lequel, après avoir fait ressortir les avantages qu'il y avait à porter les cheveux courts, il était dit que les soldats qui voudraient couper leurs queues et leurs tresses feraient une chose utile pour eux-mêmes et agréable à leur colonel ; mais le nom de l'Empereur ne figura en aucune manière dans cette pièce. Le jour même de cette publication, les perruquiers de Milan abattirent plus de deux mille queues, mais dans la soirée il y eut plus de vingt duels, et cela parce qu'un soldat qui buvait dans un cabaret avec un de ses camarades qui s'était fait tondre le matin, l'avait appelé *caniche*. Le camarade lui avait répondu :

« J'aime encore mieux ressembler à un caniche qu'à une vilaine tête à perruque comme toi. »

Des mots on était passé aux menaces : les deux soldats s'étaient battus, les camarades avaient pris fait et cause pour l'un et pour l'autre, et bientôt cette querelle de cabaret avait dégénéré en affaire de corps.

Napoléon eut connaissance de cette collision par les rapports particuliers qui lui furent adressés au camp de Boulogne, où il était retourné. Il en écrivit à son beau-frère, en lui disant, entre autres choses, dans une lettre datée du 1er août 1805, « qu'il fallait faire « en sorte que personne ne *s'insurgeât*, et que pour cela il ne s'a- « gissait que de convaincre. » Il l'engageait aussi à ne pas employer ce qu'il appelait des *façons prussiennes*, et terminait par cette phrase : « Persuadez vos hommes, rien ne doit être tenté par la « force. » Murat adressa à l'Empereur le détail des faits tels qu'ils s'étaient passés, en lui faisant observer que dans une garnison aussi nombreuse que celle de Milan il était impossible d'espérer, en songeant surtout à l'esprit de corps qui animait tous les régiments français et étrangers, qu'un changement aussi complet dans la tenue du

soldat s'opérât subitement et sans opposition. « Il est encore heu-« reux, ajouta-t-il, que la réforme ordonnée n'ait pas occasionné « plus de désordre. » Enfin, il terminait son rapport en disant qu'on ne pouvait exécuter cette mesure que petit à petit, mais que du reste il répondait de son entière exécution.

En effet, pour arriver à ce but, Joachim ne négligea rien. Il alla lui-même dans les casernes, parla aux sous-officiers qui se montraient les plus entêtés à repousser le changement de coiffure, car ce sont toujours ceux-là qui sont les *farauds* des régiments, et, à cette époque, la coutume *faraude* consistait principalement dans une queue bien tamponnée, pommadée, poudrée et ornée d'un ruban noir qui formait une espèce de rosette *bouillonnée.* Plus cette queue était colossale, plus le fantassin se montrait fier de cette parure naturelle; quant au cavalier, il se faisait remarquer par des tresses nattées de la largeur de trois doigts, et tombant perpendiculairement jusque sur la poitrine, au moyen de petites bandes de plomb attachées aux extrémités; mais au fur et à mesure que les queues et les nattes d'un régiment tombaient, les autres corps mettaient plus d'obstination à garder leurs cheveux : parmi ces derniers se trouva la légion napolitaine, dont les soldats déclarèrent qu'ils aimaient mieux être fusillés que tondus.

Cependant Joachim croyait son honneur engagé à ce que cette négociation tournât à bien : elle était devenue pour lui une affaire toute d'amour-propre, et on sait si Murat en manquait. Adoré de cette légion, il la fit assembler dans la cour du quartier, et après que les sous-officiers eurent formé le cercle autour de lui, il les harangua, essayant, comme on dit, de les *prendre par les sentiments;* mais il en fut pour son éloquence, et il ne put obtenir d'eux la moindre concession, malgré l'espoir d'avancement dont il les flatta. Il commençait à désespérer de réussir aussi facilement qu'il se l'était promis, lorsque, par bonheur, il vint à songer à Tatareau, cet ancien dragon qui lui avait sauvé la vie en Égypte, et qu'il avait fait incorporer, sur sa demande, dans les hussards napolitains, dès que cette légion

avait été placée sous son commandement. Le grade de Tatareau (bien qu'il fût toujours resté maréchal-des-logis), son ancienneté, la croix de la Légion-d'Honneur qui décorait son uniforme, son courage éprouvé,.ses qualités privées, tout avait concouru à faire de ce hussard une espèce d'oracle dans la légion, où ses camarades l'avaient posé comme chef de file et ne juraient que par lui. Joachim savait tout cela ; aussi le fit-il appeler secrètement auprès de lui, persuadé que s'il parvenait à le séduire en obtenant de lui le sacrifice de sa queue et de ses tresses, celles de ses camarades ne tarderaient pas à tomber. Dans ces sortes d'affaires, il n'en faut qu'un qui donne l'exemple aux autres; de tout temps les soldats ont agi comme les moutons de Panurge.

Lorsque Tatareau arriva, Murat crut remarquer, cette fois, que la queue du sous-officier était plus volumineuse encore que de coutume, et que ses tresses étaient plus longues et nattées avec plus de coquetterie qu'à l'ordinaire.

« Bonjour, mon vieux, lui dit-il d'un ton ouvert, je suis bien aise de te voir aujourd'hui; comment te portes-tu?

— Mais, mon général (Tatareau avait conservé l'habitude de donner cette qualification à Murat, bien que celui-ci fût maréchal de l'Empire depuis la création), ça ne va pas plus mal, comme vous voyez, nom d'une pyramide! la santé du corps est bonne, le service est indubitable, l'ordinaire toujours extraordinaire, les liquides abondants et les Milanaises assez *chouettes.* »

Murat sourit; mais venant tout à coup à changer de ton et de langage, il reprit brusquement :

« Ah çà! dis-moi donc? il paraît que décidément tu fais partie des mutins?

— Moi! mon général? dit le hussard avec étonnement.

— Mais... oui, toi! ne te vois-je pas encore une queue et des tresses?

— Mon général, ça fait partie de la nature : donc c'est naturel.

— Soit! répondit Murat avec un geste d'humeur; mais ce qui

n'est pas naturel, c'est de prêcher par ton exemple, à tes subordonnés et à tes inférieurs, la désobéissance et l'indiscipline.»

Ici Tatareau fit un mouvement; Murat reprit avec un calme apparent :

« Ecoute, tu joues un jeu à te faire fusiller, je ne te dis que cela.

— Mon général, reprit le maréchal-des-logis avec une sorte de dignité, on ne fusille que les traîtres et les lâches; mais on ne touche pas à ceux qui n'ont d'autre tort que de vouloir conserver une parure qui fait la gloire du militaire et qui a sauvé sa vie..., accompagnée de plusieurs autres, ajouta le hussard à voix basse.»

Joachim sentit l'allusion, mais il n'en continua pas moins, en s'échauffant au fur et à mesure qu'il parlait :

« On fusille les soldats quand ils ferment l'oreille à la voix de leurs chefs, et un soldat aurait-il gagné à lui seul des batailles et pris des centaines de drapeaux, on ne lui en tient aucun compte : on le fusille de même; car ce qui fait la différence d'un soldat à un brigand, c'est la discipline : or, quand la discipline n'existe plus, le soldat n'est qu'un brigand!

— Un brigand! nom d'une pyramide! s'écria Tatareau

— Oui, un brigand! répéta Murat en frappant de sa botte les dalles, sur lesquelles résonnèrent les molettes de ses éperons d'argent. Et dans ce cas, ajouta-t-il encore, il faut en purger le régiment.»

Cette argumentation, tant soit peu soldatesque, devait produire de l'effet sur la rude intelligence de Tatareau, qui savait mieux se battre avec courage que raisonner avec logique; cependant il répondit avec le plus grand calme :

«Mon général, les ex-dragons du 3e ne méritent pas plus que les hussards de la légion napolitaine le titre de brigands. Ils ont toujours fait leur devoir devant l'ennemi ; mais ils tiennent plus à leur queue qu'à leur peau : on peut porter une queue sans être criminel.

— Enfin, interrompit Murat impatienté, vous voulez contrevenir

aux ordres de vos chefs. Eh bien! moi qui commande à tous, moi que l'Empereur a investi du pouvoir de récompenser et de punir, je saurai bien vous faire obéir, toi tout le premier! ajouta-t-il en faisant avec l'index un geste de menace.

— Vous en avez le droit, mon général, répondit Tatareau, qu'aucune de ces paroles n'avait ému. Et, portant la main à son colback : On s'y conformera, ajouta-t-il encore.

— Voyons, écoute-moi! poursuivit Murat d'un ton beaucoup plus doux et en saisissant le bras du sous-officier : tu sais que je suis l'ennemi des mesures violentes? Eh bien! mon vieux, fais couper ta queue et tes tresses; ton exemple sera bientôt suivi par tes camarades; alors je ne me verrai pas forcé de sévir contre tant de braves gens que j'aime, tu le sais, comme mes enfants; car enfin, toi, je t'estime!... Donne donc l'exemple; fais de bonne grâce ce sacrifice à ton général, à ton ancien camarade d'enfance, à celui dont tu as sauvé la vie autrefois; j'instruirai l'Empereur de ton dévouement. »

Ces paroles émurent singulièrement Tatareau; il baissa la tête et resta un moment comme absorbé dans ses réflexions. Un combat terrible dut se passer en lui; mais enfin la *gloriole* l'emporta, et ne voulant point en démordre et encore moins démériter dans l'esprit de ses camarades :

« *Joquin!* fit-il en levant sur Murat des yeux remplis de larmes. Puis se reprenant aussitôt : Mon général, dit-il, demandez-moi ma vie, mon sang, nom d'une pyramide!... mais ne me demandez pas ma queue. Dites-moi : Tatareau, monte à cheval avec armes et bagage sur la tour de la cathédrale de Milan... J'enfourche vivement le poulet d'Inde, qui n'est plus ma pauvre Jeanneton Courte-Oreille, et j'y grimpe au triple galop. Dites-moi : Tatareau, il faut que tu traverses l'Arno à la nage, les yeux bandés, pieds et poings liés... Tout de suite je vais donner dans l'eau la plus belle tête à la hussarde qu'on ait jamais vue à l'école des plongeurs, pour faire quelque chose qui vous soit agréable; mais vous abandonner ma queue,

mon général!... ah! cela m'est aussi impossible que de *paqueter* la lune sur ma schabraque. »

En prononçant ces mots, le soldat fondit en larmes.

« Eh bien! va-t'en donc, et ne t'en prends qu'à toi si tu viens à payer plus cher que les autres cette opiniâtreté coupable; va-t'en, te dis-je, je ne veux plus te voir.

— Mon général, vous pouvez faire de moi tout ce que vous voudrez. Coupez mon corps en mille morceaux, pilez-le dans un mortier de cent cinquante, donnez-le ensuite à manger aux ours de la ménagerie, cela ne me fera rien. »

Ayant dit, le hussard s'était éloigné de quelques pas, mais il revint aussitôt, comme saisi d'une idée subite :

« J'espère, mon général, dit-il froidement, que, malgré mon opinion, vous ne doutez pas de l'attachement irrécusable et du respect indéfini que je vous porte? »

Murat qui, pendant ce temps, s'était promené dans la salle, en proie à la plus vive agitation, s'arrêta tout court.

« Ton attachement!... ton respect pour moi!... répéta-t-il avec un léger mouvement d'épaules. Oui, j'ai cru que tu m'en donnerais une preuve; mais, va! les amitiés comme les tiennes sont bien fragiles, puisqu'elles ne tiennent qu'à une poignée de cheveux... Va-t'en, reprit-il d'une voix terrible, je ne t'aime plus, tu n'es pas de mon pays, nous n'avons jamais été élevés ensemble... Ce n'est pas vrai, tu ne t'appelles pas Tatareau, toi! tu n'es qu'un ingrat, et voilà tout.

— Vous ne m'aimez plus, mon général? bégaya le hussard, les membres agités d'un tremblement convulsif. Je ne suis pas né à la Frontonnière, sur la place de l'Église? Nous n'avons pas été ensemble à l'école chez mon oncle? En Egypte, je ne vous ai pas... Il s'arrêta, mais il reprit presque aussitôt : Et je ne m'appelle pas Tatareau?...

— Non, dit encore Murat en détournant brusquement la tête.

— Et... je...e...e... ne suis qu'un...un in...in...ingrat?...

ajouta Tatareau suffoqué. Su...u...uffit!... mon...on...on général... »

Il tourna lentement sur le talon gauche en portant la main à son colback, et sortit du salon en chancelant comme un homme ivre.

Dès le lendemain, Murat publia, comme *mesure générale*, un ordre du jour, dans lequel le désir de Napoléon, beaucoup moins que la volonté du gouverneur de Milan, était nettement exprimé.

Qui pourrait peindre l'étonnement, l'effroi et le mécontentement des vieux soldats, dès qu'ils eurent connaissance de ce manifeste du beau-frère de l'Empereur?

« Ma queue ou la mort! s'écrièrent-ils en masse. Quand même, ajoutaient-ils dans leur langage énergique et original, n'est-elle pas de la première utilité dans un gouvernement? »

— Sans mes tresses, disait un vieil hussard, ces gueux de mameluks m'auraient décoré la figure d'une croix de Saint-André qui n'aurait pas été bénite par le pape.

— Si je n'avais pas toujours eu ma queue avec moi, ajoutait un autre, je serais revenu d'*Égypre*, comme mon patron saint Denis, ma tête à la main. »

Peu à peu les esprits s'exaltèrent, et bientôt les rapports qui parvinrent de toutes parts à Joachim prouvèrent jusqu'à l'évidence qu'une collision bien plus sérieuse que celle qui avait eu lieu précédemment était près d'éclater dans plusieurs régiments, et principalement dans la légion napolitaine. Cette résistance ne pouvait manquer d'entraîner avec elle les plus déplorables résultats, parce qu'elle forcerait la justice militaire à sévir avec toute sa rigueur. Cependant, quelques jeunes hussards, dans l'espoir de l'avancement qui leur avait été promis, s'étaient conformés aux ordres de Murat; mais à peine avaient-ils fait le sacrifice de leurs queues qu'ils avaient été incessamment en butte aux sarcasmes et aux provocations de leurs camarades. De nouveaux duels s'en étaient suivis, et le sang français avait coulé sur les remparts de Milan, comme s'il se fût agi de l'honneur national à défendre. Joachim désespérait

de jamais réussir, lorsque, fort heureusement pour lui, un auxiliaire, sur lequel il était loin de compter, lui vint en aide. Un matin, tandis qu'il déjeunait, l'aide de camp de service vint le prévenir qu'un maréchal-des-logis de la légion napolitaine demandait à lui parler.

Murat était toujours accessible au soldat, parce qu'il n'avait pas oublié que quand il était soldat, lui, il eût trouvé fort mauvais que son général ne le reçût pas. Cependant il fronça le sourcil lorsque l'aide de camp lui eut dit à demi-voix :

« Monsieur le maréchal, ce troupier est un des gros chignons de la légion, un de ceux qui se sont montrés jusqu'à présent le plus récalcitrants à la tonte générale que Votre Excellence avait ordonnée.

— Vous a-t-il dit son nom? demanda Joachim.

— Oui, monsieur le maréchal, il s'appelle Tatareau. »

A ce nom, le souvenir de la scène qui avait eu lieu entre eux quelques jours auparavant vint tout à coup à l'esprit de Murat, et une légère rougeur colora son visage, car il ne put se rappeler, sans une espèce de honte, la manière si dure et si peu généreuse dont il avait traité l'homme auquel il devait la vie; mais la gravité des circonstances l'emportant sur les sentiments particuliers, il se remit aussitôt.

« Très-bien, dit-il en se levant de table, je le connais; faites-le entrer, et laissez-nous. »

Tatareau fut introduit; Murat prit un air sévère, et gardant tous les avantages que lui donnaient naturellement le prestige de son grade et l'éminence de sa position :

« C'est vous, lui dit-il sans le regarder. Eh bien! que voulez-vous? qu'avez-vous à me dire? soyez bref! »

Cette réception glaciale, ce *vous* surtout qu'employait Joachim pour la première fois depuis vingt-cinq ans, brisa le cœur de Tatareau. Il pâlit et sentit ses jambes trembler sous lui; mais au fond de l'âme il ne croyait avoir aucun reproche à se faire, et comme il n'était pas homme à reculer d'une semelle lorsqu'il avait pris une

résolution, il refoula les sentiments qui l'agitaient, en disant à voix basse : « *Tant pire, nom d'une pyramide!* » Et portant la main à son colback :

« Mon général... mon maréchal, reprit-il aussitôt d'une voix assurée, je désirerais savoir si c'est Sa Majesté l'Empereur et Roi qui a ordonné *expressément et comme mesure générale* de se couper la queue et les tresses. Comme je n'ai encore lu cela que dans l'ordre du jour affiché officiellement il y a déjà...

— L'Empereur n'a rien ordonné, interrompit Murat d'un ton bref; j'ai seulement fait demander aux sous-officiers et soldats de la garnison, dont il m'a confié le commandement, une chose que j'avais cru devoir leur faire demander précédemment par leurs chefs respectifs; mais on n'a tenu aucun compte du désir que j'avais exprimé... Parbleu! ajouta-t-il en jetant un regard terrible à Tatareau et en oubliant d'employer le *vous*, tu le sais mieux qu'aucun sous-officier de l'armée! et cependant, je devais penser qu'en retour de ce que j'ai obtenu de l'Empereur pour la légion napolitaine, le corps le plus favorisé de tous ceux qui sont ici, le sacrifice de quelques cheveux incommodes ne leur coûterait rien. La preuve en est que les régiments français qui sont à Milan n'ont point agi comme ces entêtés Italiens que vous êtes tous!...

— Faites excuse, mon général, dit à demi-voix Tatareau, qui, comme Murat, reprit aussi son ancienne habitude, je suis Français, moi! et trrrrès-Français, nom d'une pyramide!

— C'est possible, mais les Français ont coupé leurs cheveux, ce qui rend encore plus sensible la désobéissance de ceux qui, comme toi, se sont obstinés à conserver leurs tresses et leur queue... Et à quoi sert une vilaine queue? continua Murat en s'animant; qui est-ce qui porte une queue, maintenant? Les casques de dragons, et c'est laid!... Ah!... cependant, puisque tu aimes tant la queue, puisque tu la préfères à l'estime de tes chefs, j'ai résolu de te faire quitter ma belle légion pour te réintégrer dans les dragons, où tu servais autrefois; au lieu d'une queue tu en auras deux, comme ce

pacha d'Égypte qui faillit me tuer... Mais, je te l'ai déjà dit, et je te le répète, tu n'es qu'un ingrat! »

En prononçant ce mot, Murat avait détourné les yeux; quant à Tatareau, ce souvenir d'Égypte encore palpitant et ce nouveau reproche d'ingratitude, plus encore que la menace de lui faire quitter un corps d'élite, réveillèrent toutes ses douleurs. Il recula de deux pas et répondit avec l'accent de la plus profonde conviction :

« Mon général, dans toute la nature entière, dans le département du Lot, dans l'*Egypre*, n'importe dans quoi, il n'est pas un bras, un cœur surtout qui vous soit plus dévoué que celui de Séverin Tatareau, né natif de la Frontonnière ; c'est connu. Et à preuve que je ne suis ni un ingrat ni un désobéissant, c'est que le commandant Jacquemin a dit hier encore en manière de conversation, en faisant sa ronde dans les chambrées : « Les hommes qui voudront couper leurs « cheveux feront bien ; ceux qui ne le voudront pas en sont les maî- « tres, les volontés sont libres ; mais ceux de vous à qui je verrai des « tresses et une queue demain à l'heure du pansement du soir, je « les *fourrai* au cachot pour un mois, et, en sortant, pour trois « mois à la garde d'écurie ; mais je ne veux forcer personne. » Or, mon général, vous avez l'avantage de connaître depuis longtemps ma vieille bonne femme de mère et ma sœur Joséphine, qui n'a pas changé. *Pour lors,* quand je suis allé au pays, il y aura trois ans à la Saint-Napoléon, pour leur apporter moi-même et en personne la montre que vous m'avez donnée en *Egypre* (Ici de grosses larmes coulèrent sur les joues de Tatareau, qui conserva cependant beaucoup de calme), toutes les deux ensemble et isolément m'ont demandé de mes cheveux pour se faire un collier et des bracelets... Je n'ai *tant seulement* pas voulu leur en laisser une mèche ; jugez du motif!... Je tiens à ma queue au point que le petit caporal qui est à Boulogne (Tatareau porte le revers de sa main à son front), reviendrait à Milan pour me la demander, il m'offrirait l'empire français et son superbe royaume d'Italie, troc pour troc, que je lui dirais : *Faites*

excuse, mon Empereur, cela ne vaut pas une queue, à moins cependant que vous ne preniez la tête avec, parce qu'alors il y aurait moyen de s'arranger. »

Ici, Murat, qui avait écouté tranquillement le soldat, ne put réprimer un mouvement tout à la fois de dépit et d'impatience, qui n'échappa pas à Tatareau.

« C'est la pure vérité! reprit celui-ci ; mais quant à vous, mon général, c'est différent; je veux bien vous en faire le sacrifice, puisque les autres régiments l'ont fait avant moi. Je serai le seul des maréchaux-des-logis de la légion, mais *tant pire*, nom d'une pyramide! je veux vous prouver que je vous aime et que je vous respecte plus que tous mes collègues : seulement, c'est à une condition.

— Laquelle? demanda vivement Joachim, comprenant tout le parti qu'il allait tirer de la condescendance du soldat. A la condition, sans doute, que tu n'entreras pas dans les dragons? ajouta-t-il.»

Tatareau tourna la tête en signe de négative.

« Que je te ferai passer officier?

— Je ne donne pas ma queue pour si peu de chose, j'ai la croix ; quand même, mon bancal se chargera de me faire avoir les épaulettes à la première *esbrouffrade*. Ce n'est pas là ce que je veux.

— Explique-toi donc, fit Murat avec une impatiente vivacité.

— Tenez, mon général, voilà la seule grâce que je vous demande.»

Tatareau avait lentement tiré de sa sabretache une de ces grandes paires de ciseaux dont se servaient les tailleurs du régiment pour couper les manteaux, et l'avait présentée à Joachim, qui, ne comprenant pas encore son idée, reprit avec étonnement :

— Que veux-tu que je fasse de ces ciseaux?

— Mon général, je veux que vous donniez vous-même le premier coup dans ma chevelure, ça me semblera moins pénible. »

Et mettant un genou en terre, Tatareau baissa la tête et présenta à Murat une chevelure plus magnifique encore que la sienne ; mais en faisant cette action, les traits de son visage étaient si altérés, sa

voix si tremblante, que Joachim, en voyant cette belle tête se courber avec tant de résignation, pour être dépouillée d'une parure dont lui-même était plus fier que qui que ce fût, Joachim, disons-nous, naturellement impressionnable, eut pitié du pauvre soldat.

« Non, mon vieux, lui répondit-il après un moment d'hésitation, puisque c'est un sacrifice, je ne le veux pas : garde tes cheveux.

— Mon général, il faut qu'ils soient coupés avant l'heure du pansement, car vous ne voudriez pas me déshonorer en me faisant aller au cachot... Je sais ce que mes collègues diront lorsque je retournerai au quartier, mais ça m'est égal.... Je vous en supplie, mon général, ne me faites pas languir ; il n'y a que le premier coup qui coûte ; et, en échange du sacrifice que je vous fais aujourd'hui, aimez-moi comme autrefois et ne dites plus que je suis un ingrat.

— Allons, mon vieil ami, dit Murat en faisant un effort pour vaincre l'émotion que trahissait sa voix, puisque tu le veux!... »

Quelques coups de ciseaux mal assurés fauchèrent cette belle chevelure, qui tomba par masse autour de Tatareau. Quand les tresses rebondirent sur le parquet, cet homme qui n'avait jamais eu peur ni sous le feu des mamelucks, ni sous le feu de la mitraille, frémit comme un lion à qui l'on aurait arraché sa crinière.

« C'est fini ! » dit Murat avec un accent étouffé.

Puis aidant le soldat à se relever, il se jeta dans ses bras et l'étreignit avec abandon en lui disant d'une voix entrecoupée :

« Merci, mon bon Tatareau, merci ! tu viens de faire une bonne action ; ton général, ton frère d'armes t'en sait gré.

— Oui, tout est fini, répéta le soldat d'une voix sourde. Je suis content, nom d'une pyramide ! »

Puis ramassant avec soin les longues tresses et la lourde queue qui étaient à ses pieds :

« Maintenant, mon général, ajouta-t-il en s'efforçant de sourire, ma sœur Joséphine pourra se faire des bracelets, et ma mère aura

une chaîne pour porter à son cou la montre que vous m'avez donnée... Adieu, mon général. »

Ayant dit, Tatareau fit le salut militaire et sortit précipitamment du salon. Dès qu'il fut parti, Joachim se prit à pleurer comme un enfant.

V

Murat s'était complétement mépris sur l'effet que devait produire le généreux sacrifice de Tatareau. Cette déférence du soldat pour son général fut considérée par les hussards de la légion napolitaine comme une honteuse défection, et ils dirent :

« Voyez-vous ce Tatareau, qui criait plus haut que les autres!... Eh bien! il s'est tondu lui-même pour mieux flatter les chefs.

— C'est un mouchard, grommelait un vieux brigadier jaloux. »

Puis, lorsque Tatareau se présenta à la cantine, les sous-officiers, ses camarades, se mirent à le railler.

« Combien as-tu vendu ta queue? lui demanda l'un.

— Il ne lui manque plus que de se faire rogner les oreilles pour ressembler à un carlin, dit un autre.

— Quand passes-tu officier? reprit un troisième. »

Pendant quelque temps les mêmes insultes se continuèrent. Tatareau baissait la tête et ne répondait pas, parce que, s'il eût mis le sabre à la main pour se venger, il eût été forcé de se battre dix fois par jour, et il préféra dévorer son ressentiment. Ses camarades interprétèrent à son désavantage sa magnanimité et sa grandeur d'âme et le traitèrent de *lâche;* mais le brave hussard méprisa jusqu'à ce dernier et sanglant outrage. Il se fit un mérite à part soi de toutes ces humiliations en songeant à son général. Cependant, lorsqu'il était seul, le naturel chez lui l'emportait sur la résignation, et il ne pouvait s'empêcher de s'écrier, tout en chargeant sa pipe de manière à la briser entre ses mains :

« Nom d'une pyramide ! j'aurai du courage jusqu'au bout : je ne me battrai pas ! »

L'occasion de se réhabiliter aux yeux de ses camarades ne devait pas tarder à se présenter, mais elle lui coûta cher.

La queue et les tresses du plus récalcitrant comme du plus brave des sous-officiers de la légion une fois tombées, Murat crut qu'il ne lui restait plus qu'à faire abattre celles des autres, et il agit en conséquence. Un matin, le commandant Jacquemin, le même qui avait adressé aux hussards l'allocution rapportée textuellement par Tatareau, arrive dans les chambrées suivi d'une douzaine de perruquiers étrangers à la légion, et escorté d'une compagnie de grenadiers de la ligne. Cet officier supérieur proclame hautement l'*extirpation générale et définitive* des tresses et des queues. Bien que Jacquemin fût Français, il était peu aimé des soldats à cause des préférences marquées qu'il avait pour les uns et de la sévérité excessive avec laquelle il traitait les autres ; aussi les hussards refusèrent-ils d'obéir à ses injonctions. Jacquemin les menaça : ceux-ci ne répondirent que par des murmures. Alors s'adressant aux soldats qu'il avait amenés avec lui, il leur montre un jeune hussard en leur disant :

« Grenadiers ! empoignez-moi cet homme-là et livrez-le aux perruquiers pour qu'ils lui abattent ses tresses et sa queue ; s'il ne se tient pas tranquille, ils lui couperont les oreilles par-dessus le marché. »

A peine ces imprudentes paroles sont-elles prononcées qu'un caporal et deux hommes s'élancent sur le soldat désigné ; mais au même instant dix hussards tirent leur sabre, et l'un d'eux s'écrie :

« Fantassins ! laissez ce jeune homme *s'évacuer !* »

Le hussard s'échappe des mains des grenadiers ; Jacquemin tire son épée et s'avançant de quelques pas, s'écrie avec un effroyable juron :

« Bas les armes, hussards ! Bas les armes ! »

De terribles imprécations lui répondent. Les grenadiers croisent



— Nom d'une pyramide !... Vous voulez donc que nous nous dévorions tous? (t. I, p 407.)

la baïonnette, les perruquiers se sauvent, et cavaliers et fantassins se jettent les uns sur les autres, en essayant de se désarmer. D'autres hussards accourent aux cris de leurs camarades ; ceux qui ont conservé leurs queues, de même que ceux qui ne les ont plus, font cause commune. La voix des officiers devient impuissante, le respect dû au grade et à la hiérarchie militaire est méconnu. Une lutte terrible s'engage ; Tatareau, qui s'est jeté des premiers dans la bagarre pour tâcher d'éviter l'effusion du sang, désarme un lieutenant de grenadiers qui vient de blesser un hussard d'un coup de sabre. A cette vue, la fureur de Jacquemin ne connaît plus de borne, il porte à Tatareau un coup d'épée, que celui-ci pare habilement sans riposter; mais au même instant un des hussards étend d'un coup de pointe le commandant aux pieds de Tatareau, qui s'écrie avec désespoir :

« Nom d'une pyramide! que faites-vous?... Vous voulez donc que nous nous dévorions tous?»

Le combat continua avec un acharnement sans égal, mais il ne dura pas longtemps. Murat, prévenu à temps, intervint lui-même à la tête d'un escadron de carabiniers et de deux bataillons d'infanterie légère. Les hussards napolitains ne pouvaient opposer une longue résistance; ils se rendirent. La légion tout entière demeura prisonnière dans son quartier ; les morts des deux partis furent enlevés ; on porta les blessés à l'hôpital, et vingt-deux hussards, parmi lesquels se trouvait Tatareau, furent immédiatement livrés à l'autorité militaire et jetés dans un des cachots de la citadelle, en attendant qu'on les mît en jugement.

Deux jours après, on rendit les honneurs funèbres au malheureux Jacquemin. Toute la garnison assista au service, qui fut célébré dans la cathédrale de Milan. Seulement les sous-officiers et soldats de la légion napolitaine y parurent avec l'habit retourné et sans armes. Aucun d'eux n'avait plus ni queue ni tresses.

Murat se hâta de rendre compte à l'Empereur de cette déplorable affaire. Napoléon, qui déjà en avait été instruit par une dépêche té-

légraphique, répondit à son beau-frère une longue lettre à ce sujet. On y remarquait surtout les passages suivants :

«..... Vous avez agi non-seulement avec trop de précipitation, « lui disait-il, mais encore avec maladresse; il fallait vous en référer « aux instructions contenues dans ma lettre du 1er août dernier...

«..... Une révolte de cette nature est un de ces exemples d'in- « discipline qu'il importe de réprimer d'une manière éclatante. Il « faut être sévère ; mais fusiller les vingt-deux hussards pris les ar- « mes à la main serait une boucherie odieuse et pire que l'événe- « ment même; je n'en veux pas. Le plus coupable d'entre eux sera « seul exécuté. Une enquête minutieuse sera faite...

«..... La légion napolitaine assistera à cette exécution, pendant « laquelle l'aigle que je lui ai donnée sera recouverte d'un crêpe. Elle « devra quitter Milan immédiatement après, pour aller tenir garni- « son à Vigenare.

«..... Une statue sera élevée au commandant Jacquemin, comme « martyr de l'honneur et de la discipline militaires, etc., etc.»

L'enquête eut lieu et l'instruction de l'affaire ne traîna pas en longueur; mais par une fatalité qu'on ne saurait expliquer, ce fut Tatareau qu'elle signala comme le principal instigateur de la révolte, et comme le plus coupable des révoltés; il dut payer pour tous. Cependant il est présumable que Murat fit donner des ordres au nommé Campo-Dolcino, geôlier de la citadelle, qui lui était redevable de ce poste lucratif, pour que Tatareau ne manquât de rien, car pendant le peu de temps qu'il demeura en prison, cet homme eut pour le hussard des prévenances qu'il n'avait eues encore pour nul autre prisonnier, et le jour du jugement il l'engagea charitablement *à bien se tenir.*

« Vous n'aurez jamais joué un rôle si important dans une si noble assemblée, lui dit-il; il n'en sera pas là comme dans la légion napolitaine, où tous les regards sont pour l'état-major : c'est sur vous qu'ils se fixeront.

— C'est possible! lui répondit Tatareau en le regardant de tra-

vers, car il ne pouvait s'habituer à la figure de cet homme. Puis il se mit tranquillement à brosser son uniforme et à se préparer comme s'il se fût agi simplement d'une revue de l'inspecteur-général. Diantre! ajouta-t-il, une tache à mon pantalon!...

— Allez, allez, laissez cette tache, reprit Campo-Dolcino, piqué du ton avec lequel son prisonnier lui parlait; entre nous soit dit, vous en avez une sur la conscience qui sera plus difficile à faire disparaître que celle-là.

— Nom d'une pyramide! s'écria le hussard en lançant un coup d'œil terrible au geôlier; *fiche-moi* la paix, satané grippe-jésus, et éclipse-toi un peu vite.»

Il arriva calme et résigné dans la salle du conseil de guerre, où les nombreux assistants l'accueillirent par un brouhaha qui, pour la première fois, lui fit monter le rouge à la figure, en même temps qu'il sentit un frisson parcourir tout son corps; mais son visage vint à pâlir affreusement quand, après avoir promené lentement son regard sur cette foule bourdonnante qui l'entourait, il crut reconnaître Murat dans une petite tribune placée à l'angle de la salle; il baissa les yeux et tomba sur son banc, car les forces lui manquaient tout à fait. Cependant il rappela tout son courage lorsque l'interrogatoire commença. Il répondit avec autant de franchise que de simplicité; puis il raconta les faits en acceptant toutes les charges que l'accusation avait amoncelées contre lui, et en cherchant à diminuer celles qui s'élevaient contre ses camarades. Arrivé au fait principal, il blâma avec énergie la conduite du commandant Jacquemin et celle de l'officier de grenadiers, qui avaient été les premiers agresseurs. Le président du conseil lui imposa silence.

«Vous êtes ici pour vous défendre si vous le pouvez, lui dit-il, et non pour accuser celui que vous avez lâchement assassiné.»

Tatareau allait répondre lorsqu'il lui sembla voir Joachim faire un geste et lui lancer un regard d'intelligence. Il se tut en disant à voix basse:

«On s'y conformera, nom d'une pyramide! assez causé!»

Les débats ne furent pas longs, mais le capitaine-rapporteur parla longtemps. Il termina par une péroraison où, tout en feignant de déplorer le devoir rigoureux qui lui était imposé, il n'en appela pas moins sur la tête du coupable toute la sévérité des lois militaires. Tatareau ne permit pas à l'avocat qui lui avait été donné d'office de commencer sa plaidoirie. Il le prit par le bras et le fit asseoir de force, en lui disant :

« Vous voyez bien qu'il n'y a pas moyen, nom d'une pyramide!... c'est un carré enfoncé! »

Après avoir résumé les débats, le président fit retirer Tatareau, puis il posa la question fatale : «L'accusé est-il coupable?» Les juges répondirent *oui* à l'unanimité. On ramena Tatareau, à qui le président annonça sa condamnation à la peine de mort, en le prévenant que l'exécution aurait lieu le lendemain sur la place d'armes, après qu'il aurait subi la dégradation militaire. A ces mots, une exclamation plaintive retentit sourdement de la tribune située à l'angle de la salle.

« Adjugé! fit Tatareau à demi-voix.

— N'avez-vous rien à dire contre l'application de la peine? » ajouta le président.

Le condamné se leva, et, portant la main à son front :

« Non, mon colonel, répondit-il d'un ton calme et respectueux. Seulement, je voudrais, si cela est possible, que ma vieille mère et ma sœur apprissent que je n'ai pas été fusillé pour avoir fait un acte de lâcheté, mais parce qu'il a plu au petit caporal, que je respecte, de faire de la légion napolitaine un régiment de rats sans queues. Vous comprenez, mon colonel? Du reste, Tatareau en a toujours valu un autre, nom d'une pyramide!... Vive l'Empereur! Puisque telle a été son idée, je ne m'y oppose pas. »

On le ramena en prison. Quelques heures après, Murat se rendit au quartier de la légion et annonça aux soldats quelles avaient été les intentions pleines de clémence de S. M. en recommandant l'in-

dulgence au conseil de guerre à leur égard. Puis, avec un geste et son énergie habituelle, il ajouta :

« Un seul parmi les coupables sera donc fusillé, et cet homme, c'est le maréchal-des-logis Tatareau ! »

A ce nom, la stupéfaction et la douleur furent générales ; quelques cris de *grâce!* se firent entendre. Joachim les réprima aussitôt en s'écriant d'une voix formidable :

— Silence ! Demain vous assisterez tous à son exécution avant de quitter Milan. »

Puis, au milieu de la nuit, il fit donner l'ordre à Campo-Dolcino de venir le trouver secrètement au palais et d'amener avec lui le condamné. En traversant un sombre corridor de la citadelle, une voix, que Tatareau ne reconnut pas, lui dit bien bas :

« Courage et espoir ! »

— Je n'en ai d'autre que celui de mourir en soldat », répondit-il sans même chercher à deviner celui qui venait de lui jeter ces paroles mystérieuses.

Introduit dans le cabinet de Murat, celui-ci fit violence à son émotion, et tâchant de conserver sur son visage une expression de colère :

« Tu seras fusillé demain à six heures du soir », lui dit-il brusquement.

Le hussard demeura impassible, et sans même lever les yeux sur son ancien général, il répondit d'une voix sourde :

« Le plus tôt possible sera le mieux, nom d'une pyramide!

— Est-ce que tu ne te repens pas?

— J'ai fait ce que je devais faire. Si j'ai prouvé jusqu'où allait mon attachement pour vous, mon général, ce n'était pas une raison pour abandonner mes camarades cruellement vexés, et quoiqu'ils m'en aient fait avaler de dures et de rapides, ce serait à recommencer que je ferais encore la même chose; ma queue cette fois m'a porté malheur : n'importe.

— Tais-toi, mauvaise tête... J'espère au moins que tu sauras mou-

rir en brave? Ce sera la seule manière de faire oublier un peu ta faute.

— Oh, mon général! vous savez que je n'ai jamais eu peur des balles; un peu plus près, un peu plus loin, elles m'ont toujours été inférieures. Demain, je ne les entendrai pas siffler, et voilà tout. Il est sûr et certain que j'eusse mieux aimé mourir sur un champ de bataille, à côté de vous, reprit-il en hochant tristement la tête.

— Je le crois parbleu bien! mais tout le monde n'est pas heureux. Je me charge de transmettre tes adieux et tes dernières volontés à ta mère, à ta sœur... Tu n'avais donc pas songé à ces pauvres femmes... Sans cela, je suis sûr que cette algarade n'aurait pas eu lieu.»

A ce souvenir de sa mère et de sa sœur, Tatareau, qui jusque-là avait tenu ferme, fondit en larmes et couvrit son visage de ses mains. Murat détourna la tête pour lui cacher les siennes.

« Oui, mon général, reprit-il en sanglotant, vous ne pouvez pas faire autrement; je vous remercie. Je sais que la nouvelle est capable de donner à ma vieille bonne femme de mère son congé absolu pour l'autre monde; quant à Joséphine... alors elle se mariera, si on ne la méprise pas trop à cause de moi...

— Tu ne dois plus songer qu'à Dieu, interrompit Joachim, qui de tout temps conserva au fond du cœur les sentiments de piété dont il devait, lui aussi, donner d'éclatantes preuves à l'heure de sa mort. Dès à présent, ajouta-t-il, en passant son mouchoir sur ses yeux, tu ne dois plus compter dans ce monde. Adieu donc; j'ai voulu te voir une dernière fois. Aie du courage, je m'acquitterai de ta commission. »

En achevant ces mots, Joachim fit mine de s'éloigner; mais le hussard le retint par la basque de son habit, et, tombant à ses pieds, il lui demanda de lui pardonner avant de mourir.

«Ah! mon général, ajouta-t-il en tendant les bras vers lui, dites-moi que vous ne m'en voulez plus, je mourrai content!...

— Et si je ne veux pas que tu meures! s'écria tout à coup Murat en le regardant fixement; si je prends sur moi de te faire grâce!

Puis, se rapprochant du soldat et le relevant, il l'emmène dans un coin obscur du salon. Là il lui serra la main et il répéta : « Je ne veux pas que tu meures!... Ne suis-je pas le maître ici? »

Tatareau arrêta ses regards ébahis sur son général; un sourire indéfinissable d'espérance et d'incrédulité erra un moment sur ses lèvres pâles et tremblantes ; mais presque aussitôt sa physionomie reprit l'expression qu'elle avait auparavant ; et, pour toute réponse, il se contenta de faire un mouvement de tête qui voulut dire *non*.

— Je te sauverai, ajouta Murat d'un ton ferme et bref.

— C'est mal à vous, mon général, de vous moquer de moi, reprit le soldat avec un air de reproche affectueux. Laissez-moi recevoir ma portion de plomb; c'est pesé, enlevez! Nom d'une pyramide! vous oubliez que le petit caporal...

— Je n'oublie pas que tu m'as sauvé la vie, et que c'est à ton courage et à ton dévouement que je dois en partie ma fortune militaire. Écoute-moi, je...

— Mon général, je n'écoute rien, interrompit Tatareau avec plus de vivacité encore, puisqu'il est dit dans la pancarte que m'a lue le curé que vous m'avez envoyé dans la prison, que je ne pouvais plus porter ma décoration... Qu'on me fusille, c'est juste... je le veux!

— Et moi, je ne le veux pas. Je n'ai jamais commandé le feu que sur les ennemis de la patrie, et tu veux que je l'ordonne sur toi, mon compatriote, mon ami. Allons donc!... Tu oublies que Dieu me demanderait un jour compte de ton sang..., car tu n'es pas le seul coupable dans cette maudite affaire. Tu ne mourras pas, je l'ai décidé.

— Ah! *Joquin! Joquin!*... mon général, veux-je dire, s'écria Tatareau d'une voix entrecoupée et en embrassant les genoux de Murat. Je vous aimerai même après ma mort.

— Écoute, te dis-je, et songe à me bien seconder. Il faut que tu sois mort pour tout le monde, pour ta mère, pour ta sœur et pour ton régiment surtout. Demain, un peu avant le coucher du

soleil, tu seras conduit, non sur la place d'armes, mais à la porte de Rome, derrière les remparts. Le peloton de chasseurs sédentaires chargé de ton exécution n'aura que des cartouches blanches. On tirera sur toi à vingt pas; ne manque pas de tomber, comme si tu avais été atteint mortellement, personne ne s'approchera. Lorsque la dernière compagnie de la légion napolitaine aura défilé, trois hommes, dont j'ai acheté la discrétion, parmi lesquels sera Campo-Dolcino qui me doit plus que la vie, te placeront sur une petite charrette, te couvriront de paille et te conduiront au cimetière de la Passion, qui n'est qu'à un quart de lieue. Tu trouveras chez le gardien des habits de matelot avec un passe-port sous le nom de Popoli. Campo te comptera dix mille francs en or. Tu resteras caché là jusqu'à ce qu'un des hommes qui t'auront amené vienne te prendre pour te conduire à Gênes, où un bâtiment américain est en rade en ce moment pour aller... je ne sais où. Embarque-toi au plus vite; va au Pérou, à la Chine, n'importe où; va au diable si tu veux, pourvu que tu ne reviennes jamais ni en Italie, ni en France. Tu as bien compris tout ce que je viens de te dire?... Alors, va! car le temps presse. Pense quelquefois à ton ancien général, et embrasse-moi pour la dernière fois. Ta mère et ta sœur ne manqueront de rien! ajouta Murat très-ému. Maintenant, nous sommes quittes.»

Tatareau se précipita dans les bras de Joachim sans pouvoir prononcer une seule parole; et ces deux braves se tinrent un instan étroitement embrassés. Il n'y avait plus dans cette scène ni maréchal d'Empire ni soldat, il n'y avait que deux hommes qui s'aimaient comme deux frères, et qui s'estimaient comme des héros.

VI

Le hussard fut reconduit à la citadelle par Campo, qui ne lui adressa pas un seul mot pendant le trajet. Le lendemain, à six heures du soir, le condamné, escorté de ceux qui devaient présider

à son exécution, fut amené à la porte de Rome. Il lui fallut traverser à pied la moitié de la ville, sous le poids de cette commisération vulgaire et de cette stérile pitié que le peuple jette toujours à celui qui va mourir. On arriva au lieu fatal; toute la garnison de Milan s'y trouvait déjà rassemblée, la légion napolitaine en première ligne. Un roulement de tambour se fit entendre : l'adjudant chargé de commander le feu indiqua au patient la place qu'il devait occuper. Tatareau se dirigea machinalement vers le point indiqué, et en ce moment suprême la terrible pensée que les balles n'avaient peut-être pas été retirées des cartouches vint tout à coup lui traverser l'esprit :

« Eh bien, *tant pire!* » se dit-il à lui-même.

Et il s'effaça devant les douze soldats placés à vingt pas en face de lui; aussitôt l'adjudant passa à la droite du peloton, en disant :

« Portez... armes!... Apprêtez... armes! »

Et faisant le signal convenu, il ajouta d'un ton bref :

« Joue... feu!... »

Tatareau se laissa tomber sans savoir bien positivement s'il était mort ou vivant. Ce ne fut que lorsqu'il entendit au loin la musique des régiments qui regagnaient leurs casernes, qu'il se tâta pour s'en assurer. Puis il leva la tête avec précaution pour voir ce qui se passait autour de lui, et il aperçut trois hommes qui se tenaient un peu à l'écart, et qu'il ne reconnut pas parce qu'il faisait nuit. Il ne douta pas que ce ne fussent ceux dont Joachim lui avait parlé, et dans l'excès de sa joie il ne put s'empêcher de dire :

« Le tour est fait, nom d'une pyramide! Vive l'Empereur! »

Tout se passa comme Murat l'avait arrêté. Un exemple terrible avait été donné à la garnison, et il n'y avait pas eu de sang répandu. Napoléon, tout en s'applaudissant de n'avoir sacrifié qu'un seul homme à l'inflexible exigence de la discipline militaire, ignora toujours la ruse employée par son beau-frère pour sauver la vie d'un homme à qui il devait la sienne.

VII

Une après-midi du mois de février 1816, Napoléon, malgré la tristesse du temps, se promenait seul, et silencieux comme tout ce qui l'entourait, dans les allées humides du jardin de Longwood. M. de Las-Cases vint le rejoindre : il tenait à la main quelques journaux anglais, que le capitaine de la frégate la *Thébaine*, qui relâchait à Sainte-Hélène, avait trouvé moyen de lui faire parvenir secrètement. M. de Las-Cases, selon sa coutume, s'empressa de traduire ces gazettes à l'Empereur. L'une d'elles contenait la nouvelle suivante en date du mois de novembre 1815 :

« L'ex-roi Joachim Murat, beau-frère de Napoléon Buonaparte, « étant débarqué en Calabre avec quelques hommes de sa bande, y « a été poursuivi et arrêté par le nommé Campo-Dolcino, noble « piémontais, qui avait été une des victimes de la tyrannie de l'ex-roi « de Naples, alors qu'il commandait à Milan en 1805. Joachim « Murat a été jugé et fusillé le 13 octobre dernier. »

A cette nouvelle inattendue, Napoléon fit un mouvement et pâlit.

« Campo-Dolcino! répéta-t-il en relevant la tête d'un air méditatif comme pour rappeler un souvenir confus. Je connais ce nom-là... Campo-Dolcino! répéta-t-il encore ; mais c'est un malheureux qui devait être pendu, et à qui j'accordai la vie, grâce à Murat qui le recommanda chaudement à ma clémence, et même le plaça quelque part. »

Puis, ayant serré le bras de M. de Las-Cases, que la nouvelle avait consterné, il s'écria :

« Les Calabrais ont été plus humains, plus généreux que ceux qui m'ont envoyé ici. »

Alors, M. de Las-Cases ayant essayé de reprendre sa lecture d'une voix altérée, l'Empereur ajouta d'un ton plein d'amertume :

« Murat s'est perdu : sa fin malheureuse répond à toute sa con-

duite; mais cette exécution n'en est pas moins un crime abominable; c'est un événement immense dans les mœurs des nations; c'est une infraction aux bienséances politiques et à la morale publique. Comment! un roi ose faire fusiller un roi reconnu comme tel par tous les autres!... Quel charme il a violé! quel prestige il a détruit!... Et maintenant, ajouta-t-il avec un accent plein de dédain, qu'un roi de l'Europe vienne à être détrôné, chassé de ses États, et qu'il ose se plaindre!... Quant à ce Campo-Dolcino, je reconnais bien là certains hommes... Oh! mon Dieu! » s'écria-t-il encore en agitant les deux mains au-dessus de sa tête.

Napoléon rentra, et voulut rester seul toute la soirée.

VIII

Dans les landes qui séparent la Caroline du Mississipi, aux États-Unis, un voyageur, monté sur un cheval d'origine calabraise, gravissait lentement les arêtes tranchantes d'une route nouvelle, ouverte péniblement à l'aide de la hache et de la flamme. C'était dans une matinée d'août 1819, et d'énormes nuages rouges et noirs qui glissaient dans le ciel interceptaient les rayons du soleil. Des flancs nitreux de ces nuages jaillissaient de temps à autre de vifs éclairs, suivis de sourds roulements de tonnerre. Bientôt des torrents de pluie s'échappèrent de ces lourdes nuées. Ce voyageur s'était arrêté; le vent qui soufflait avec furie permettait à peine à son cheval harassé de lutter contre la tempête.

« Pauvre Aboukir, disait le voyageur en flattant de la main le cou de l'animal; pauvre Aboukir! le travail et la peine t'ont suivi en Amérique. Pour toi, comme pour ton maître, il n'y a plus de repos. Marche! marche toujours! Voilà les seules paroles qu'on m'adresse partout! Il faut bien que je me résigne, et toi aussi. »

L'animal, comme s'il eût compris ces paroles, se mit à hennir et à frapper de son pied le sol humide et rocailleux.

« Si je pouvais au moins découvrir une hutte, le plus misérable abri pour toi, reprit le voyageur d'une voix triste, je me consolerais d'avoir fait fausse route; mais rien... rien... Si vraiment! là-bas, sur la lisière de ce bois de sapins, j'aperçois une maison assez jolie, ma foi!... Allons, Aboukir, nous sommes sauvés, ajouta-t-il en sautant à bas de son cheval, qu'il conduisit par la bride, car le chemin était devenu plus difficile encore. Viens!... dans quelques instants tu vas trouver un peu de paille, et moi peut-être un peu de pain. »

Celui qui parlait ainsi était un jeune homme de dix-huit à vingt ans tout au plus, d'une taille souple et élancée. Des boucles de cheveux d'un blond cendré descendaient sur son front large et ouvert. Il avait les yeux bleus et pleins de fierté, et son costume, quoique d'une simplicité extrême, décelait un homme né dans la classe élevée de la société. Il chemina ainsi pendant une demi-heure environ, malgré la pluie, et il arriva enfin devant la porte d'une maison d'assez bonne apparence. Le voyageur frappa plusieurs fois à la porte sans qu'on lui répondît. Comme il allongeait le bras pour frapper une dernière fois, il entendit distinctement des pas précipités dans l'intérieur de la maison. La personne qui vint ouvrir était une femme grande et encore remarquablement belle, quoiqu'elle parût avoir quarante ans au moins. Ses cheveux lisses et d'un noir de jais étaient simplement relevés en chignon derrière sa tête. Ses mains étaient petites, et sa taille fine avait quelque chose d'onduleux, qui donnait de la grâce à ses moindres mouvements. Quant à sa mise, la hauteur du corsage de sa robe, dont la ceinture était placée seulement un peu au-dessus des hanches, annonçait assez qu'elle suivait les modes françaises. En voyant le voyageur, elle parut interdite et même un peu troublée : celui-ci se hâta de la rassurer.

« Madame, lui dit-il en souriant et après l'avoir saluée, je suis un pauvre voyageur égaré et étranger dans ce pays; j'ose vous demander l'hospitalité jusqu'à ce que le temps me permette de continuer ma route. »



— Vous êtes Français, Monsieur? lui demanda-t-elle avec vivacité!... (t. I, p. 419.)

En entendant l'étranger s'exprimer ainsi, la dame avait tressailli.

« Vous êtes Français, monsieur? lui demanda-t-elle avec vivacité en fixant sur lui des regards pleins de douceur.

— Oui, madame, j'ai cet honneur.

— Hélas! fit-elle en baissant tristement la tête; mais, la relevant aussitôt, elle reprit d'un ton mélancolique : C'est une double raison, monsieur, pour que nous nous empressions de vous recevoir. Mon frère est au fond du jardin. Je vais l'envoyer chercher; il sera charmé d'accueillir dans son habitation un... »

Elle n'acheva pas.

« Dites un ami, madame, se hâta d'ajouter le jeune homme, car je suppose à votre langage que M. votre frère est Français aussi? Peut-être est-il de ceux que les derniers événements politiques du continent ont forcés de se réfugier en Amérique? ajouta-t-il curieusement.

— Oui... monsieur, répondit la femme inconnue avec une sorte d'hésitation; il s'est établi ici depuis longtemps, et grâce à Dieu, il n'a pas lieu de s'en repentir. Mais veuillez entrer, monsieur, reprit-elle en rompant cette conversation, et laissez-moi le soin de faire conduire votre cheval à l'écurie, où rien ne lui manquera. »

Elle fit à l'étranger une gracieuse révérence, et sortit pour aller chercher son frère.

Pendant ce temps, la pluie avait cessé. Le voyageur confia son cheval à un vigoureux paysan virginien qui était accouru à l'appel de sa maîtresse, et il entra dans une salle basse où un grand feu avait été allumé. Il se débarrassa de son manteau, et, après avoir réchauffé ses membres engourdis, il jeta un coup d'œil sur les objets qui l'environnaient.

Cette salle, assez spacieuse, était modestement meublée : une table, un buffet d'acajou et quelques chaises de bambou en composaient tout le mobilier; mais cette simplicité était relevée par une propreté exquise et un air d'aisance remarquable. Ce qui surtout

attira l'attention du voyageur, ce fut la décoration de cette pièce : en face de la porte d'entrée on voyait un portrait gravé, grand comme nature, représentant Murat en costume de maréchal de l'Empire; au-dessus était fixée une couronne de lauriers et d'immortelles desséchés et jaunis par le temps ; au milieu de cette couronne on avait accroché une fort belle montre d'or; au-dessous du portrait était suspendu un sabre de cavalerie légère d'un modèle français remontant au temps de la République; à droite, on voyait dans un petit cadre un morceau de ruban d'une couleur douteuse, avec une croix de la Légion-d'Honneur à l'effigie de Napoléon, et à gauche, sous un verre demi-bombé, plusieurs touffes de cheveux noirs, longs et magnifiques, attachés ensemble par un crêpe. Il y avait encore çà et là, appendus aux murs lambrissés, des gravures et même quelques-unes de ces images grossièrement coloriées qui représentent des faits d'armes héroïques et des batailles de Napoléon. Après avoir reposé ses regards sur tous ces objets, l'étranger revint s'asseoir devant le foyer en cherchant à se rendre compte de ce bizarre assemblage.

En ce moment, le maître de la maison entra, suivi de sa sœur. C'était un homme qui pouvait avoir cinquante ans. Il était de petite taille, et, selon l'expression vulgaire, *bâti en force*. Ses traits, quoique réguliers et sévères, exprimaient la plus franche bonhomie et la tranquillité d'âme la plus parfaite ; et cependant les rides nombreuses qui sillonnaient son front disaient assez que le sceau de la douleur avait dû s'y marquer autrefois. Il avait sur la tête une espèce de bonnet de police, d'où s'échappaient des mèches de cheveux déjà blancs. Il portait, à la mode des cultivateurs aisés des États-Unis, un pantalon de toile retenu autour des reins par une large ceinture de cuir verni ; il portait encore une petite veste de drap bleu, sur laquelle était une double rangée de boutons ronds, inégaux et mal dorés, représentant une aigle impériale couronnée. Les gestes, le langage et les façons un peu brusques du frère contrastaient singulièrement avec les manières si polies de sa sœur. Il était facile de juger au premier coup d'œil que l'éducation de l'un avait été fort

négligée, tandis que celle de l'autre semblait faire supposer que cette femme était fort au-dessus de sa condition.

« Mon ami, dit-elle à son frère, monsieur nous a fait l'honneur d'entrer chez nous pour s'y reposer. C'est un Français! se hâta-t-elle d'ajouter.

— Un Français ! répéta le maître en portant vivement le revers de la main à son front, suivant l'habitude des vieux soldats, pour saluer ; qu'il soit le bienvenu, nom d'une pyramide! Et, faisant quelques pas vers le voyageur qui s'était levé, Tatareau (car on a déjà deviné que c'était lui) lui présenta cordialement la main : Ah! Dieu ! fit-il en reculant et comme frappé d'une apparition subite.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda l'étranger avec douceur, en pressant cette main qu'il sentit trembler dans la sienne : est-ce que j'aurais l'honneur d'être connu de vous ?... nous serions-nous déjà rencontrés quelque part ?

— Non , non , monsieur, balbutia le vieux soldat sans pouvoir détourner la vue de la belle physionomie de son hôte, dont la voix semblait l'avoir ému encore davantage. Ce n'est rien... un souvenir confus... une ressemblance avec quelqu'un... »

Il ne put achever tant il était troublé.

« Ma foi! c'est possible, reprit le jeune homme d'un ton dégagé, croyant ainsi mettre le maître plus à son aise ; tous les hommes se ressemblent plus ou moins.

— Oh! non , dit à demi-voix Tatareau , aucun d'eux ne saurait ressembler à celui-là. Monsieur, ajouta-t-il, vous allez me trouver bien *intempestif* ; mais à qui ai-je l'honneur de parler ?

— Mon nom, n'est-ce pas? »

Tatareau fit un geste affirmatif.

« C'est justement la seule chose que vous me permettrez de vous taire, du moins quant à present. Je pourrais prendre un nom supposé, vous tromper... Mais quand on s'appelle comme moi, on ne saurait mentir... Et à présent que j'ai refusé de vous dire mon nom, j'aurais bien mauvaise grâce à vous demander le vôtre. »

Tatareau baissa les yeux; un sourire plein d'amertume vint errer sur ses lèvres.

« Ah! continua l'étranger, est-ce que vous seriez, comme moi, obligé de le taire? »

Tatareau poussa un soupir. Cependant, après un moment de recueillement, il parut faire un effort sur lui-même, et il répondit :

« Eh bien ! oui, nom d'une pyramide !... mais il n'y a pas d'affront : on ne me connaît dans le pays que sous le nom de Popoli.

— Mais pour cela, monsieur, se hâta d'ajouter sa sœur en faisant un mouvement de fierté, il ne faut pas croire que mon frère ait à rougir du nom qu'il a été forcé d'abandonner. N'est-ce pas, mon ami? reprit-elle en fixant sur lui des regards pleins de tendresse; des motifs politiques... particuliers... comme vous le disiez tout à l'heure, monsieur.

— C'est comme moi, reprit le voyageur, je ne dis mon nom qu'à ceux qui peuvent l'avoir entendu prononcer autrefois ou qui sont dignes aujourd'hui de ma confiance. Votre air de franchise, mon cher hôte, vous a désormais mérité la mienne. Vous pouvez parler sans crainte, et si l'amitié d'un proscrit ne vous effraye pas, mon amitié vous est acquise. Est-ce que vous avez été banni de France?

— Mieux que cela : *esquinté*, nom d'une pyramide! Je suis censé mort!

— C'est-à-dire mort civilement? dit le jeune homme d'un ton de surprise qui allait toujours croissant.

— Mort militairement, indéfiniment, crânement et *farcement!* reprit Tatareau. Ah ! voyez-vous, jeune *voilliageur* que vous êtes, c'est toute une histoire, et des plus fameuses encore ! je m'en vais vous la narrer; mais un instant. »

Et il fit un signe à sa sœur et lui dit quelques mots à l'oreille :

« Je rends grâce au Ciel de m'être égaré, dit pendant ce temps l'étranger, puisque je devais être accueilli dans la maison d'un de mes compatriotes, d'un vieux soldat de l'Empire; car vous avez servi, je n'en saurais douter.

— Un peu, nom d'une pyramide ! Et continuant de parler à sa sœur, il lui dit à haute voix : tu entends, *Fifine*, celle que j'appelle l'eau de Cologne des hussards. Va !... cela nous aidera à attendre le dîner avec calme et modération. »

Dès que Joséphine eut posé sur la table le flacon d'eau-de-vie, Tatareau en remplit deux verres, offrit l'un à l'étranger, et, après avoir bu l'autre à sa santé, il lui montra le portrait de Murat.

« Tenez, lui dit-il en ôtant son bonnet, voilà celui qui m'a sauvé la vie.

— Dans un combat ! interrompit le jeune homme en se levant avec vivacité ; sur le champ d'honneur, n'est-ce pas?

— Non ! sur le champ du déshonneur. (Le voyageur fit un mouvement.) Écoutez-moi. »

Alors Tatareau lui raconta tout ce que nous savons de son histoire.

« En apprenant mon jugement et mon exécution par *frime,* dit-il en terminant, de douleur ma pauvre bonne femme de mère tortilla de l'œil : c'était prévu et convenu. Deux ans après, j'écrivis à *Fifine*, que vous voyez, de venir me retrouver ici présent. Cette chère sœur, qui avait reçu depuis longtemps les paperasses de mon décès, faillit s'aplatir pour tout de bon, mais c'était de joie.—Fifine, dis-je en la revoyant encore plus superbe femme, si tu veux te marier ici il y a *moilhen*.—Non, mon frère, me répondit-elle, à moins que tu ne te maries de ton côté.—Impossible : j'ai aimé trop de choses de tout mon cœur : ma mère, toi, *Joquin* et le grrrrrand Napoléon, pour faire la félicité d'une épouse quelconque. Ils ont dévoré mon appétit de tendresse. Eh bien ! restons garçons l'un et l'autre, me répondit Fifine ; nous ne nous quitterons jamais.

— C'est fait. Depuis, nous n'avons pas cessé de travailler, chacun dans ses attributions respectives, et aujourd'hui nous sommes riches, nom d'une pyramide ! Mais que le fils à *Joquin*, que l'enfant de mon bienfaiteur, celui que ces païens de Napolitains ont forcé d'aller courir la pretentaine je ne sais où, après avoir escoffié le père comme un simple inconnu, m'écrive tant seulement un mot, je le jure sur

l'honneur, j'en fais le serment sur ma croix et sur les débris de ma queue que j'ai exposés là en serre-file, ma vie, mon bras, mon bien, toute la boutique sont à lui, car tout lui appartient, et voilà! Maintenant, jeune *voilliageur*, me ferez-vous celui de me dire comment vous vous appelez ? »

L'étranger, qui avait écouté le récit de Tatareau sans chercher à dissimuler les impressions profondes et les poignants souvenirs qu'il lui avait rappelés, se leva alors, et d'un ton aussi digne qu'affectueux, il lui dit :

« Monsieur !... regardez-moi bien. Je m'appelle Achille, et je suis le fils de Murat !

— Ah ! mille noms d'un million de pyramides ! s'écria Tatareau en se redressant, j'aurais dû m'en douter. »

Et saisissant le bras de Joséphine avec une sorte de violence :

« A genoux ! ma sœur, à genoux ! » s'écria-t-il, et tous deux tombèrent la face contre terre, comme foudroyés par ces paroles du jeune prince.

« Oh ! mon digne père ! s'écria le fils de Murat en levant vers le ciel ses yeux pleins de larmes.

— Prenez tout ! répétait Tatareau, suffoqué par ses sanglots; prenez tout, car il m'a fait grâce.

— On ne lui a pas fait grâce, à lui, murmura le prince en baissant la tête. »

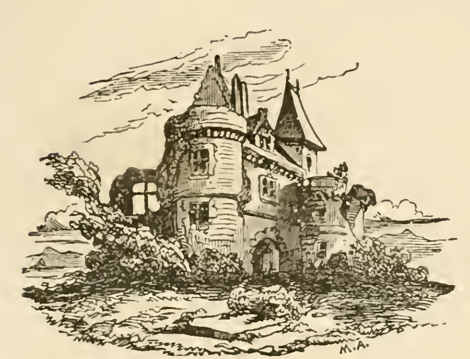
A ces mots, le vieux soldat se releva, et de l'œil et du geste montrant le ciel :

« Il est là-haut ! fit-il d'un ton solennel; là-haut ! nom d'une pyramide !

— Console-toi, mon ami, s'écria Joséphine en jetant ses bras autour du cou de son frère; tu sais bien que tous les jours je prie Dieu pour lui.

LES PAGES DU PALAIS IMPÉRIAL.

1804.



Ce fut dans une soirée du mois d'octobre 1804 que Napoléon, à son retour d'un voyage à Boulogne, fit appeler Duroc, et lui dit :

« Mon couronnement est fixé au 2 décembre prochain, nous n'avons donc pas de temps à perdre pour compléter le personnel de ma maison ; je veux qu'elle soit montée, de même que celle de l'impératrice, à l'instar de celle de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Cet arrangement aura le double avantage d'inoculer une certaine force à la stabilité de mon gouvernement et de donner des témoignages de reconnaissance à des familles qui m'ont déjà bien servi et à d'autres qui ne demandent pas mieux que de me servir, peut-être parce qu'elles ne peuvent pas faire autrement ; mais peu importe, si elles me servent bien. Je veux rétablir les pages tels qu'ils étaient autrefois. Comme cela vous regarde, en votre qualité de grand-maître de ma maison, vous me ferez à ce sujet un rapport que vous m'apporterez demain. »

Le grand-maréchal voulut hasarder quelques observations relatives au peu de temps qui lui était donné pour s'occuper de ce travail; mais Napoléon, désireux d'en finir avec ce qu'il appelait des *détails de ménage*, et d'égaler bientôt aux Tuileries le faste et la magnificence de l'ancienne cour de Versailles, interrompit Duroc en lui disant encore :

« Voyez Caulaincourt, entendez-vous avec lui ; en un mot, faites comme vous voudrez, consultez, interrogez qui bon vous semblera, mais il me faut demain ce rapport ; allez, Duroc. »

Et il le congédia. Le grand-maréchal fut bien forcé de se résigner et de suivre, comme beaucoup d'autres, le torrent impérial.

Ce rapport fut fait et remis à l'Empereur trois jours après. Napoléon assembla sur-le-champ une espèce de conseil pour le discuter. On commença d'abord, comme on le faisait tous les jours depuis quelque temps, par agiter une question de puérile étiquette, interminable comme toutes celles de ce genre, et, après trois heures passées en discussions qui n'aboutirent à aucun résultat, M. de Caulaincourt lut enfin le rapport sur l'établissement des pages. La faiblesse de la vue du grand-maréchal s'était opposée à ce qu'il s'acquittât lui-même de ce soin. Le grand-écuyer fit connaître d'abord l'organisation établie par les anciens rois de France jusqu'à Louis XVI. Napoléon s'arrêta à celui-ci, sauf modification, et provisoirement le nombre des pages du palais impérial fut fixé à douze, avec la faculté d'en augmenter le nombre dans le cas où il serait insuffisant, et de le porter successivement à vingt-quatre. (Plus tard, le nombre des pages s'éleva à trente, et même jusqu'à trente-sept, en 1810, lors du mariage de Napoléon avec Marie-Louise.) L'Empereur décida ensuite que la dépense de chacun d'eux ne dépasserait pas annuellement 1,400 fr., que les mêmes pages feraient alternativement le service auprès de lui et auprès de l'impératrice; puis la séance fut levée et remise au lendemain pour s'entendre sur le costume, les prérogatives, l'éducation, l'administration et enfin les qualités et les droits que les jeunes postulants devraient posséder pour être admis en cette qualité dans la maison impériale.

Non pas le lendemain, comme il avait été convenu, mais huit jours après, l'Empereur convoqua de nouveau le conseil et ouvrit la séance en disant :

« Messieurs, je veux non-seulement que les pages servent à quelque chose chez moi, mais je veux encore que cette qualité leur soit

utile pour l'avenir. Je me chargerai de leur instruction, car ils n'auront pas toujours quinze ans; je veux que ceux qui seront admis appartiennent de préférence aux anciennes familles ou aux nouvelles qui déjà m'ont bien servi et sur le dévouement desquelles je puis compter. Ils devront avoir au moins dix ans révolus; c'est déjà bien jeune, comme vous voyez; passé quinze ans je n'en veux plus; qu'en pensez-vous, Messieurs? »

Tous les membres du conseil furent nécessairement de l'avis de l'Empereur; un seul lui fit observer que, les pages devant commencer leurs fonctions à dix ans, s'ils les abandonnaient à quinze, on ne saurait jamais leur confier des missions qui demandassent un tact, une discrétion et une intelligence que beaucoup de jeunes gens de vingt-cinq ans étaient loin quelquefois de posséder.

« C'est juste, dit Napoléon, ils resteront pages jusqu'à dix-huit ans; à cet âge, je les caserai dans mon état-major, ou je les enverrai dans une école militaire. »

Il fut convenu ensuite qu'il y aurait un *premier* et un *second page*, lesquels exerceraient une sorte d'autorité sur les autres; mais que, du reste, tous seraient élevés de la même manière et militairement.

« Oui, militairement, reprit Napoléon en appuyant sur ce mot. Cependant, ajouta-t-il, je veux qu'ils apprennent la danse et la musique; les mathématiques, c'est essentiel; le latin et le français, cela va s'en dire.

— L'allemand et l'anglais, dit à demi-voix un membre du conseil.

— C'est inutile, reprit vivement Napoléon : la langue française est devenue européenne; mais à la place de ces deux langues, l'histoire et la géographie; l'escrime et la natation; ce dernier exercice est devenu aujourd'hui de première nécessité dans l'éducation. Dernièrement, à Boulogne, Decrès, faute d'avoir appris à nager étant jeune, a failli se noyer en tombant à la mer. Un ministre de la marine se noyer! C'est un anachronisme par trop ridicule.

« Les pages auront donc un maître de natation. Tous appren-

dront à monter à cheval. Vous, Caulaincourt, vous me présenterez un état nominatif des professeurs que je veux leur donner; je les veux entièrement de mon choix.

— Mais, Sire, dit M. l'abbé de Pradt qui avait été appelé à ce grand conseil, Votre Majesté oublie une des choses principales pour des enfants : l'enseignement de la religion.

— Pardonnez-moi, monsieur l'abbé, reprit Napoléon un peu piqué de la remarque, j'y ai pensé; la preuve, c'est que j'ai déjà fait choix pour eux d'un aumônier, l'abbé Gaudon, que vous connaissez; il joindra à cette qualité celle de sous-gouverneur.

— En effet, dit le colonel d'Arrigay, il leur faut un gouverneur et un sous-gouverneur.

— Colonel, je les ai déjà nommés : vous d'abord.

— Moi! gouverneur des pages de Votre Majesté! s'écrie le colonel.

— Non pas, non pas, je vous ai nommé sous-gouverneur, avec l'abbé Gaudon; il sera chargé de la partie morale et religieuse; vous, de la partie physique et administrative. Pour être gouverneur, pardonnez-moi de vous le dire, colonel, vous n'avez pas ce qu'il faut; vous seriez trop faible, ou plutôt trop bon. Un page, Messieurs, est malin comme un singe, espiègle comme un élève de sixième, colère comme un dindon, gourmand comme un chat, étourdi comme un hanneton, paresseux comme une marmotte et vaniteux comme un paon. Ah! ah! vous ne les avez pas connus comme moi! »

Ici, le conseil en masse ne put s'empêcher de rire du portrait.

« Oui, messieurs, continua Napoléon, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire; voilà pourquoi je veux qu'ils soient tenus ferme. Gardanne a ce qu'il faut, aussi l'ai-je déjà nommé. Quant à vous, Caulaincourt, vous exercerez la haute-main sur ces petits messieurs. Je mettrai à votre disposition un hôtel à Paris et un à Saint-Cloud; ceux qui ne feront pas bien le service lorsque nous serons aux Tuileries, resteront à Saint-Cloud. Je veux surtout qu'ils

n'aient aucune relation avec la maison de Joséphine. Je n'aime ni le commérage ni le scandale, on le sait. »

Malgré les intentions formelles de Napoléon, dès que les pages furent en activité de service dans le château, on les vit plus souvent dans les appartements de Joséphine que partout ailleurs, et cela s'explique : c'est que ces jeunes gens, je pourrais presque dire ces enfants, aimaient mieux se tenir dans le salon de service, où on ne rencontrait que des femmes jeunes et belles, que de rester à se morfondre ou à périr d'ennui dans la galerie de Diane avec les officiers-généraux. Napoléon n'aimait pas cela, et lorsqu'on l'entendait arriver, ou qu'un huissier venait à l'improviste annoncer : l'Empereur ! toutes les personnes présentes se tenant debout sur son passage, ces excellentes dames cachaient derrière elles le délinquant, qui se trouvait être ordinairement un fils, un neveu ou un cousin. Souvent Napoléon, marchant toujours très-vite, ne s'apercevait de rien ; mais si malheureusement il venait à s'arrêter un instant pour adresser la parole à quelqu'un, le réfractaire était pris. L'Empereur prenait alors le page par une oreille, et la lui tirant plus ou moins fort, selon qu'il était bien ou mal disposé, il le conduisait lui-même jusqu'à la porte en lui disant moitié gaiement, moitié sérieusement :

« Ah ! ah ! que faisiez-vous donc là, monsieur le drôle ? Vous savez bien que ce n'est pas là votre place ! Allez retrouver vos camarades, et que cela ne vous arrive plus ! »

Mais si Napoléon était de mauvaise humeur, ce qui lui arrivait assez souvent, il lançait un coup d'œil menaçant aux personnes complices de l'infraction, et appelant l'huissier, il lui disait très-haut :

« Qu'on fasse appeler le général Gardanne ! »

Pour le coup, le pauvre enfant pouvait être certain d'aller passer au moins vingt-quatre heures à la *salle des arrêts*. Il y en avait deux ou trois parmi eux qui étaient tellement habitués à ce dénoûment, que lorsque le cas échéait, ils n'attendaient pas l'arrivée de

leur gouverneur, et se rendaient d'eux-mêmes, et en droite ligne, à la salle en question.

Le général Gardanne, brave militaire s'il en fut, et excellent homme, était cependant très-sévère pour tout ce qui regardait l'ordre et la discipline, et très-peu disposé à rire de toutes les espiègleries des *petits gaillards* confiés à sa surveillance. Heureusement pour eux qu'il n'était pas toujours là, et qu'il se voyait souvent forcé de résigner ses fonctions au colonel d'Arrigny que les pages aimaient beaucoup parce qu'ils ne le craignaient guère. Aussi ne se gênaient-ils pas pour lui jouer des tours fort peu respectueux. Par exemple, un jour que le colonel se disposait à se rendre chez l'Empereur, il s'était mis ce qu'on appelait en *tenue de palais*. Ainsi costumé, il entre dans la classe de mathématiques et s'asseoit sur une chaise, à côté du tableau. Un des plus jeunes lorgnait depuis un instant les blancs mollets du sous-gouverneur, dont l'aspect lui donnait une démangeaison d'espiéglerie. Tout à coup une mouche vient à se poser sur son banc; il l'attrape, la traverse d'une épingle, et, se baissant tout doucement jusqu'aux jambes du colonel, lui enfonce son épingle dans le mollet, en s'écriant : « Je la tiens ! » M. d'Arrigny jette un cri ; le page se relève, et d'un air triomphant montre au pauvre colonel la mouche percée de part en part.

« Satané petit diable! lui dit M. d'Arrigny en se frottant la jambe, tu m'as fait bien du mal, mais tu es bien adroit ! »

Mais l'homme qui servait surtout de point de mire à la malice de ces messieurs était, sans contredit, le plus remarquable de tous, le vénérable abbé Gaudon. Je ne citerai qu'un de leurs tours. Il arrivait souvent que leur aumônier faisait appeler un de ses enfants (c'est ainsi qu'il les désignait) pour lui donner quelques conseils, ou, mieux que cela, quelques friandises tout exprès servies sur sa table après son dîner. Un soir, deux des plus jeunes arrivent chez le bon ecclésiastique au moment où il était à prendre son café :

« Bonjour, mes enfants, dit-il d'un air satisfait ; je vais vous régaler : voilà du café exquis, je vais vous en donner une petite demi-

tasse pour vous deux, et tandis que vous la boirez, moi je finirai mon journal, fort intéressant à cause du discours de M. de Fontanes; puis vous me direz le motif qui vous amène.»

L'abbé Gaudon consommait prodigieusement de tabac, surtout lorsqu'il lisait. Il prend donc le *Journal de l'Empire*, et continue sa lecture après avoir aspiré deux énormes prises de virginie. Aussitôt un des pages prend une goutte de café dans sa cuiller, et la passant par-dessus la tête du gouverneur, la laisse tomber sur le journal. L'abbé Gaudon croit que cela provient du tabac qui exerce sur ses fosses nasales une certaine action ; il se mouche et continue sa lecture. Bientôt une seconde goutte de café vient tacher le discours de M. de Fontanes ; l'abbé se mouche de nouveau et se remet à lire. Troisième goutte de café ; le pauvre abbé se mouche d'une force à se fendre la cervelle et se dispose à reprendre son journal, lorsqu'un grand éclat de rire, poussé derrière son fauteuil, lui fait tourner la tête au moment où le page allait recommencer pour la quatrième fois. Les deux petits diables en furent quittes pour un sermon.

Il ne faut pas croire cependant que tous les pages fussent aussi étourdis. Il y en avait de très-raisonnables. L'Empereur faisait de ceux-là un cas tout particulier, et les chargeait quelquefois de missions qu'un officier-général et même un diplomate se fût montré jaloux de remplir. Ainsi, le 20 mars 1811, à dix heures du soir, au moment où Joséphine, qui était à Navarre, se disposait à passer dans le salon, où le thé avait été préparé pour elle et ses dames, un grand mouvement se fit entendre dans l'antichambre ; les deux battants de la galerie sont ouverts tout à coup par un de ses valets de chambre, qui s'écrie : *De la part de l'Empereur !* L'impératrice, et Eugène, qui était venu passer quelques jours avec sa mère, se lèvent et vont au-devant d'un page qui s'avance accablé de fatigue. Ce jeune homme est porteur d'une lettre autographe de Napoléon, qui annonce à sa première épouse la naissance du roi de Rome. Le page avait tellement craint de perdre cette missive en route, qu'il l'avait placée fort avant dans la poche de côté de son habit, et qu'il

avait quelque peine à la retrouver. Joséphine, toujours bonne, et ne voulant pas avoir l'air de s'apercevoir de l'embarras du messager, qu'elle a parfaitement deviné, lui adresse pendant ce temps quelques questions avec cet air gracieux qu'elle savait apporter dans ses moindres paroles. Enfin, la lettre remise, l'Impératrice se retire, accompagnée du vice-roi, après avoir donné des ordres pour qu'on fasse souper le page, et qu'on ait pour lui toutes les attentions imaginables jusqu'au lendemain ; mais ce dernier fait observer à Sa Majesté qu'il a ordre de l'Empereur de ne point s'arrêter, et de repartir aussitôt qu'il aura la réponse au message. Une heure après, le page est prévenu qu'il peut entrer dans la galerie pour prendre les ordres de l'Impératrice.

« Voilà pour l'Empereur, et voici pour vous », lui dit Joséphine en allant à sa rencontre et lui remettant une lettre et un petit étui de maroquin contenant une fort belle épingle en diamans. « J'aurais désiré, ajouta-t-elle, que vous restassiez avec moi au moins le temps de vous reposer, mais, mieux que personne, je sais qu'il faut obéir à l'Empereur avant tout. Partez donc, et que Dieu vous conduise! »

Et elle lui tendit sa main, sur laquelle le page posa respectueusement ses lèvres. Cinq minutes après il galopait vers la capitale, et à cinq heures du matin il était de retour aux Tuileries. Il était venu de Paris à Navarre à franc étrier, en six heures : on compte vingt-huit lieues de poste. Cela peut donner une idée de la célérité et de l'exactitude avec lesquelles les pages remplissaient leurs devoirs.

Excepté dans des circonstances semblables, au quartier-général de l'Empereur ou en campagne, ou bien encore quand on était d'escorte dans les petits voyages, comme ceux de Fontainebleau, de Compiègne et de Rambouillet, le service des pages n'avait rien de bien pénible. Deux d'entre eux se tenaient ordinairement près de l'Impératrice pendant les grandes réceptions ; au plus ancien appartenait l'honneur de porter la queue de son manteau; l'autre précédait

de quelques pas Sa Majesté, en se mêlant parmi les officiers de sa maison. Deux pages suivaient toujours l'Empereur lorsqu'il allait à la chasse, quatre l'accompagnaient ordinairement dans ses campagnes. A Paris ou à Saint-Cloud, six pages au moins, jamais plus de douze, faisaient le service au palais. Deux accompagnaient Napoléon lorsqu'il montait à cheval ou qu'il sortait en voiture ; dans ce dernier cas, l'un précédait le premier piqueur qui allait en avant de l'escorte, l'autre se tenait à la portière de gauche, un peu en arrière de l'écuyer de service ; mais lorsque Napoléon se servait des voitures de cérémonie et allait en cortége, comme par exemple pour assister à l'ouverture du Corps législatif ou à quelques anniversaires à Notre-Dame, il montait sur cette voiture autant de pages qu'elle pouvait en supporter. Aux audiences diplomatiques, aux réceptions d'ambassadeurs, les dimanches à la messe, les jours de bal ou de spectacle à la cour, douze pages faisaient le service. Quand leurs Majestés rentraient de nuit au château, deux d'entre eux les attendaient dans le vestibule au pied du grand escalier pour les précéder dans les grands appartements. Ils tenaient chacun un flambeau chargé de bougies qu'ils remettaient aux valets de chambre une fois que Leurs Majestés étaient arrivées à la porte des petits appartements.

L'Empereur et l'Impératrice avaient beaucoup de bonté pour leurs pages. Cependant, tout affectueuse que se montrât Joséphine envers les siens, elle ne leur adressait jamais la parole qu'avec une certaine politesse qui aurait ressemblé à de la froideur. Si elle les traitait tous comme de *grands garçons*, c'est que cette façon d'agir lui était imposée par les convenances. Quant à l'Empereur, il en usait avec les siens tout à fait sans façon, et cela se conçoit. Il tutoyait habituellement les plus jeunes et les plus petits en les appelant par leur nom de baptême tout court. Lorsqu'il était content d'eux et que lui-même n'était pas de mauvaise humeur, *Viens ici, petit !* était une de ses locutions favorites ; mais lorsqu'il était mal disposé ou qu'il avait quelque sujet de mécontentement contre l'un

d'eux, il adressait la parole à celui-là en employant toujours la qualification de *Monsieur,* suivie du nom de famille qu'il articulait très-haut et très-distinctement. Quoique beaucoup de monde ait cru, et que des faiseurs de *Mémoires historiques sur l'Empire* aient écrit que Napoléon traitait souvent les officiers de sa maison comme des laquais en employant à leur égard un langage grossier et des épithètes injurieuses, je puis affirmer qu'il n'en était rien; personne plus que Napoléon n'était poli, affectueux, cérémonieux même avec ceux qui faisaient partie de sa maison, et il ne se servit jamais, à l'égard de ses pages, d'expressions virulentes, si ce n'est une seule fois. Voici à quelle occasion :

C'était à la Malmaison ; un soir qu'il était à causer en tête-à-tête avec Joséphine dans le *petit salon bleu*, il appela, et demanda une tasse de thé. Le page de service qui se tenait dans la pièce voisine en apporte une toute préparée. Après l'avoir posée sur un plateau de vermeil, il aurait dû, en la présentant à l'Empereur, rester à une distance respectueuse, comme cela se pratiquait ; mais voulant apparemment lui épargner la peine de se lever pour la prendre, il s'approche trop étourdiment; le bout de son pied s'engage dans un pli du tapis, il perd l'équilibre et renverse la tasse brûlante sur les jambes de l'Empereur qui, ce soir-là, n'avait pas de bottes. Napoléon recule son fauteuil avec un signe de douleur qu'il exprime énergiquement. Joséphine éclate de rire.

« Mon Dieu! Bonaparte, dit-elle, comme tu jures depuis quelque temps! Quelle vilaine habitude!

— Mais, reprend l'Empereur en essuyant ses bas avec son mouchoir, ce petit malotru-là m'a brûlé les mollets d'une manière horrible! »

Le pauvre enfant, honteux à l'excès, ne riait pas ; car en effet, en entrant dans le salon, il avait interrogé la glace des yeux afin de juger par lui-même de la grâce qu'il allait mettre à présenter son plateau à l'Empereur, auquel ce petit mouvement de coquetterie n'avait point échappé. Heureusement qu'en tombant, la tasse, quoi-

que de délicate porcelaine, ne s'était pas brisée. Napoléon , qui la ramassa lui-même, en fit la remarque en l'examinant avec curiosité, ce qui fit que Joséphine dit encore en riant plus fort :

« Allons, Bonaparte , ne te fâche pas ; tu vois qu'il n'y a que demi-mal. »

Les personnes les plus considérées à la cour ambitionnaient extrêmement la place de page du palais impérial pour leurs enfants. Cette charge avait, pour le petit nombre de ceux qui l'obtenaient , une foule d'avantages : d'abord ils approchaient plus que qui que ce fût, et à tous les instants de la journée, de la personne de Leurs Majestés ; puis c'était un acheminement aux postes les plus élevés, car, à l'attachement que Napoléon avait pour ses pages, il pouvait joindre une confiance sans borne, en raison de l'éducation que ces jeunes gens avaient reçue pour ainsi dire sous ses yeux.



UN TRAIT DE MÉMOIRE.

1804.

Napoléon disait :

« Une tête sans mémoire est une place sans garnison. »

Sa mémoire, à lui, était merveilleuse. On peut dire qu'elle provenait surtout du cœur, tant il conservait fidèlement le souvenir de tout ce qui lui avait été cher.

A Sainte-Hélène, en racontant un jour à table une des chaudes affaires d'Egypte, il désigna numéro par numéro toutes les demi-brigades, et par leur nom tous les officiers qui y avaient pris part.

« Sire, lui dit Mme Bertrand qui était présente, comment Votre Majesté peut-elle se rappeler si exactement de tels détails après tant de temps écoulé ?

— Madame, lui dit Napoléon, le souvenir que je garde de mes compagnons d'armes est le souvenir d'un amant pour ses anciennes maîtresses. »

A l'époque du Consulat et des discussions du Conseil d'Etat, le jurisconsulte Treilhard, qui en faisait partie, ne pouvait comprendre la mémoire prodigieuse dont le premier Consul faisait preuve dans ses discussions. Les articles du Code civil, après avoir été préparés dans les conférences particulières du Conseil d'État, étaient mis en délibération dans les séances ordinairement présidées par Napoléon. Celui-ci éclairait quelquefois les questions les plus obscures en citant à l'improviste des passages entiers du droit romain, étude qui semblait lui devoir être tout à fait étrangère. Un matin que Napoléon avait mandé Treilhard pour lui faire part de ses idées sur un point de législation criminelle, celui-ci lui demanda comment il se faisait qu'il connût si parfaitement les lois, lui qui n'avait guère vécu que dans les camps. Napoléon répondit en souriant :

« N'étant encore que simple lieutenant d'artillerie à Auxonne, je fus mis aux arrêts pour un temps illimité, injustement, il est vrai, mais il n'importe. Dans la chambre qui m'avait été donnée pour prison, il n'y avait pour tout mobilier qu'une vieille chaise, un vieux lit, une vieille armoire, et, sur cette vieille armoire, un vieux livre, plus poudreux, plus vermoulu que tout le reste : c'était le *Digeste*. N'ayant à ma disposition ni papier, ni crayons, ni livre, je regardai ce bouquin comme une bonne fortune. Il était si volumineux, les pages en étaient si jaunies, si surchargées de notes marginales écrites à la main, qu'eussé-je dû rester un siècle aux arrêts, j'aurais eu de la pâture pour tout ce temps. Je ne fus que dix jours privé de ma liberté ; mais, quand je la recouvrai, j'étais saturé de vos légistes romains. Voilà d'où me vient cette surabondance de jurisprudence dont je vous inonde quelquefois. »

Mais Treilhard se fût bien plus étonné de la mémoire de Napoléon s'il eût eu connaissance d'un fait concernant M. Lombard de Langres, qui, après avoir été ambassadeur de la République à La Haye, avait été quelque temps son collègue à la Cour de cassation.

Après le 18 brumaire, dès que le premier Consul fut installé aux Tuileries, toutes les autorités réunies en corps vinrent lui présenter leurs hommages. M. Lombard de Langres était au nombre des complimenteurs. Napoléon l'ayant aperçu parmi les membres de la Cour de cassation, lui demanda, de ce ton bref dont il avait déjà contracté l'habitude :

« Comment vous appelez-vous?

— Lombard de Langres, général.

— Bien ! Nous causerons tout à l'heure. »

Le nom de Lombard ne pouvait lui être tout à fait inconnu, car le premier soin de M. de Talleyrand, en arrivant au ministère des relations extérieures, avait été de lui remettre une liste des agents diplomatiques dont il pouvait avoir besoin, et l'ex-ambassadeur en Hollande s'y trouvait favorablement noté. Napoléon s'était rappelé cette circonstance. Après avoir conversé un moment avec le président de la Cour de cassation, il revint sur ses pas.

« Vous avez été à La Haye? demanda-t-il à M. Lombard.

— Oui, général.

— Il y a eu de votre part, dans cette mission, du bonheur et du bien joué. »

M. Lombard s'inclina sans répondre.

« Ces gens-là, poursuivit le premier Consul, sont encore riches, n'est-ce pas?

— Général, ils prétendent que non.

— C'est possible ; mais moi, je n'en crois rien. »

Et indiquant du doigt une table placée dans l'embrasure d'une fenêtre et garnie de tout ce qu'il fallait pour écrire :

« Allez me faire une note, ajouta-t-il.

— Une note ! exclama M. Lombard d'un air étonné ; et sur quoi?... sur la Hollande ou sur la situation des affaires générales?

— Sur ce qu'il vous plaira ; seulement soyez bref. »

A tout hasard, M. Lombard alla s'asseoir et écrivit ce qui suit :

« L'existence politique de l'Europe est aujourd'hui un problème « dont la fortune du premier Consul donnera bientôt la solution. »

Puis, tenant à la main son papier ouvert, il épie le moment favorable et le présente à Napoléon, qui le prend, y jette les yeux, le met dans sa poche, et dit à l'auteur en lui tournant le dos :

« C'est encore trop long. »

Le papier ne contenait que les deux lignes qu'on vient de lire. M. Lombard craignit un moment d'avoir déplu ; il se trompait. Il alla voir M. de Talleyrand, qui le tranquillisa en l'engageant à retourner aux Tuileries. La première fois qu'il y parut, Napoléon vint à lui avec affabilité.

« Savez-vous ce qu'on m'a rapporté de vous depuis que nous nous sommes vus? lui dit-il.

— Sans doute peu de bien, général, et beaucoup de mal ; car, en révolution, il faut avoir été complétement nul pour n'avoir pas d'ennemis.

— C'est juste. Je veux faire quelque chose pour vous ; mais il faut opter entre la magistrature et la diplomatie. Choisissez.

— Mon choix est fait, général, et, puisque vous daignez m'en laisser le maître, je préfère la diplomatie.

— Quittez donc votre tribunal d'appel et voyez Talleyrand. »

Ce conseil d'abandonner le tribunal avant d'être placé souriait peu à M. Lombard. Il savait qu'on ne rentrait pas facilement dans la magistrature. Quoi qu'il en soit, il ne fit pour être réélu aucune démarche auprès du sénat, dont le premier soin, après son installation, avait été de recomposer la Cour de cassation et d'y appeler de nouveaux membres. Pendant ce temps, M. Lombard eut l'occasion de voir M. de Talleyrand, qui lui demanda s'il avait été renommé.

M. Lombard lui fit part des raisons qui l'avaient empêché de se mettre sur les rangs.

« Vous avez eu tort, répliqua le ministre ; il faut suivre cette affaire s'il en est temps encore, ou tâcher du moins de vous caser, en attendant mieux, dans un tribunal quelconque.

— Mais, si le premier Consul veut me charger de quelque mission diplomatique...

— Quand Bonaparte veut employer les gens, il sait bien les prendre où ils sont. »

Il ne restait plus à nommer, pour compléter le tribunal de cassation, que trois membres sur soixante dont il se composait : il n'y avait pas de temps à perdre. Afin d'obtenir une des places encore disponibles, M. Lombard dirigea une requête où il étala ses titres judiciaires, administratifs, littéraires, diplomatiques, etc. Il la fit imprimer, mais le jour même où le premier exemplaire était distribué aux sénateurs et à ses protecteurs, la dernière nomination était insérée au *Moniteur*.

M. Lombard se consola de cet échec en songeant que le premier Consul, lui ayant fait quitter son tribunal, avait contracté l'obligation de le replacer dans la diplomatie. Tous les *décadis* suivants il se rendit aux Tuileries, le matin ; et, le soir, chez le ministre des relations extérieures. Le matin, il recevait une promesse de Napoléon, et le soir une défaite de M. de Talleyrand.

Plus d'un an s'était écoulé en de telles alternatives, quand le solliciteur se résolut, de guerre lasse, à aller passer avec sa famille quelques mois dans une ferme qu'il possédait à quatre-vingts lieues de Paris. Les dispositions sont bientôt faites ; il est à la veille de son départ ; mais les promesses du premier Consul lui tiennent au cœur. Avant de quitter la capitale il veut aller encore une fois aux Tuileries pour savoir bien décidément sur quoi compter. Arrivé dans la grande galerie, il se place sur le passage de Napoléon.

« Eh bien ! y a-t-il quelque chose de nouveau pour vous ? lui demande celui-ci en s'arrêtant devant lui.

— Hélas! non, général.

— Vous avez donc négligé le ministre des relations extérieures?

— Au contraire, général.

— Et rien encore, m'assurez-vous? »

M. Lombard fit un geste négatif.

« C'est par trop fort! reprend Napoléon avec un geste de mauvaise humeur. Il faut en finir. Allez de ce pas trouver Talleyrand, et dites-lui que je veux, entendez-vous? que je veux absolument qu'il vous case quelque part sans aucun délai. Ne manquez pas de revenir demain, à pareille heure, me rapporter ce qu'il vous aura dit. Allez, je vous attendrai. »

M. Lombard avait reçu de M. de Talleyrand tant d'eau bénite diplomatique, qu'il regarda comme parfaitement inutile la nouvelle visite que lui conseillait le premier Consul. Ses places étaient retenues à la diligence qui partait le lendemain matin ; il quitta donc Paris sans avoir vu le ministre. Il resta six mois absent. Quand il fut de retour, sa première visite, le *décadi* suivant, fut pour le premier Consul, qu'il aperçut en entrant dans la galerie de réception, au milieu d'un groupe, à l'extrémité de la pièce. M. Lombard se plaça dans l'embrasure d'une croisée et se mit à causer, en attendant, avec quelques membres du Tribunat. Napoléon tourne la tête par hasard, reconnaît M. Lombard, quitte tout le monde, traverse rapidement la galerie, va droit à lui, et, se croisant les bras sur la poitrine, lui demande d'un ton sévère :

« Eh bien! monsieur, me direz-vous aujourd'hui ce que vous a répondu le ministre des relations extérieures, lorsque je vous ai envoyé à lui, il y a six mois? »

Etourdi de l'apostrophe, M. Lombard ne sut que répondre.

« Est-ce donc ainsi, poursuivit Napoléon, que vous vous acquittez des commissions dont on vous charge? »

L'ex-ambassadeur essaya de balbutier quelques mots; Napoléon l'interrompt en disant :

« Monsieur, de ce moment, je me crois parfaitement quitte envers vous. »

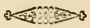
A partir de ce jour, M. Lombard n'osa plus se présenter aux Tuileries, et peut-être fit-il bien, car Napoléon ne modifiait jamais une décision. Dans les petites choses, comme dans les grandes, rien ne pouvait le déterminer à revenir sur ses pas. Plus tard, cependant, il se souvint de ce pauvre M. Lombard, et voulut réparer le tort que M. de Talleyrand, bien plus que lui, avait causé à cet ancien magistrat; il donna ordre au ministre de le placer avantageusement, mais de manière que lui, chef de l'Etat, eût l'air de n'en pas être instruit. Malheureusement pour M. Lombard, les événements se pressaient, et la Restauration arriva sans qu'il pût profiter de ces bonnes dispositions. La fatalité devait le poursuivre jusqu'à la fin de ses jours. Un peu avant la révolution de Juillet, l'homme qui avait été conseiller à la Cour de cassation et ambassadeur à La Haye, n'occupait à Paris que le modeste emploi de secrétaire du théâtre des Variétés.

M. Lombard est mort depuis; mais le diplomate déchu a du moins laissé à sa famille un souvenir que beaucoup de diplomates ne laissent pas toujours à la leur : la réputation d'honnête homme.



UNE FATALITÉ

1804.



I



Boulogne, dans le nombre des jeunes officiers d'état-major qui désespéraient d'entendre le signal de la descente en Angleterre, était D***, capitaine et aide de camp du général de H***, qui commandait une brigade d'infanterie. Il commençait à trouver ce séjour un peu monotone, et sa mauvaise humeur s'exhalait quelquefois en épigrammes contre les dispositions navales de la descente, et les fameux bâtiments de transport, qu'on appelait dans les salons de Paris des coquilles de noix. A ces héros en herbe, avides de périls et d'aventures, il fallait des occasions de faire briller leur courage et de conquérir des grades; le camp de Boulogne était donc pour eux une véritable prison, et ils cherchaient partout des diversions à la fastidieuse uniformité des évolutions préparatoires; — et puis, on était si près de Paris! comment n'aurait-on pas gémi de la rigueur des ordres supérieurs, qui rendaient si difficile à obtenir même une permission de huit jours, pour venir dans la capitale, où la plupart de ces officiers avaient leur famille et leur maîtresse? Mais Napoléon avait prévu la tentation et le péril, et il avait voulu les conjurer tous les deux. Plus que tout autre voisinage, il redoutait celui de Paris. Il avait donc recommandé aux chefs de corps un redoublement de sévérité relativement aux demandes de congés.

Cependant ces nouvelles dispositions, ce surcroît de rigueur et

de difficultés, ne découragèrent pas D***. On était au commencement de mars 1804, et tout semblait annoncer que la descente en Angleterre allait enfin s'effectuer, lorsqu'un matin le général de H***, après avoir parcouru quelques dépêches relatives au service, vit entrer dans son logement, au moment où il allait se mettre à table pour déjeuner, son aide de camp le capitaine D***.

« Eh bien! mon cher, lui dit-il, venez-vous déjeuner avec moi? vous tombez bien. Comment diable! exclama-t-il en remarquant les traits fatigués de son protégé, vous avez l'air triste aujourd'hui vous serait-il arrivé quelque chose de fâcheux?

— Ah! mon général, je suis réellement bien à plaindre, répondit le capitaine en poussant un gros soupir, qui n'empêcha pas M. de H*** de manger comme un ogre.

— Vous commencez à vous ennuyer ici, n'est-pas, mon pauvre D***? c'est comme moi. Je conviens que la vie que nous menons n'est pas très-amusante; mais que voulez-vous, mon cher! c'est la volonté du premier Consul, il n'y a rien à y opposer. Voyons, reprenez votre bonne humeur et votre appétit. Que diable! les jours se suivent et ne se ressemblent pas. »

Le capitaine D*** était depuis quatre ans aide de camp du général de H***, qui avait beaucoup d'affection pour lui.

« Eh quoi! poursuivit le général de H***, vous ne me répondez pas? Est-ce que par hasard vous seriez devenu muet? Cependant, j'ai fort bien entendu votre gros soupir; mais ce n'est pas une réponse, et il faut déjeuner et s'expliquer. Je parierais qu'il s'agit encore de quelque amourette qu'on veut traiter en grande passion.

— Mon général, vous avez deviné, et...

— Et vous êtes en ce moment le plus infortuné des hommes, interrompit celui-ci, enfin un véritable martyr. Est-ce que, par hasard, vous voudriez chercher ici des consolations? vous savez bien, mon cher ami, que je ne me mêle pas de ces sortes d'affaires. Mais je vous le demande, où allez-vous vous aviser d'être amoureux? à

Boulogne! est-ce qu'il y reste encore une beauté disponible, aujourd'hui?

— Vous avez eu jusqu'ici, mon général, tant de bonté pour moi, que j'ose solliciter de votre bienveillance une faveur, une grande faveur..., mais...

— Mais, mais!... Voyons, de quoi s'agit-il? parlez, mon cher D***; si ce que vous désirez est possible, je le ferai pour vous. »

Le capitaine hésita à répondre; et puis balbutia quelques mots qui annonçaient son embarras : il était cependant entré chez son général avec beaucoup de résolution, mais sa fermeté l'avait abandonné au fur et à mesure qu'il avait vu approcher le moment de formuler nettement sa demande.

« Parlez donc, dit enfin le général, avec un mouvement d'impatience.

— Eh bien! je perds tout ce que j'aime, si... si...

— Ah! nous y voilà! la phrase de rigueur. »

Et M. de H*** se prit à rire, sans pitié pour l'amant malheureux. Celui-ci, toutefois, ne se déconcerta pas. Il crut que la bonne humeur de son général rendrait le succès plus facile, et lâcha le grand mot, le mot fatal de *permission* de trois jours seulement.

« Une permission de trois jours! s'écria M. de H*** en bondissant sur sa chaise; une permission de trois jours! répéta-t-il avec l'accent de la colère; vous n'y songez pas, capitaine; c'est impossible, vous le savez; je suis même étonné que vous ayez songé à m'en parler. Et sans doute cette permission est pour aller à Paris?

— Oui, mon général; elle m'y a donné rendez-vous.

— Là! voyez-vous, juste à Paris, où aucun officier de l'armée de Boulogne ne peut aller en ce moment, sans une autorisation spéciale du premier Consul. En vérité, les amants sont quelquefois bien fous. Impossible, capitaine; maintenant parlons d'autre chose.»

Le général se leva brusquement de table, et crut que son aide de camp ne renouvellerait pas d'inutiles instances. Mais D*** ne

se tint pas pour battu ; il connaissait le côté faible de son général, et s'adressa à ses souvenirs, pour triompher de son refus.

« Eh bien! mon général, lui dit-il d'un ton résolu, puisque vous ne voulez pas m'accorder cette permission, je la prendrai.

— Vous la prendrez, monsieur! vous la prendrez! répliqua celui-ci. Un coup de tête! c'est cela : perdre son état, son avenir, pour une... je ne sais qui, une coquette, peut-être, qui vous oubliera, qui vous trahira dans quinze, dans huit jours, qui vous fera peut-être pis encore, qui sait!

— Une fois déjà, mon général, vous avez été plus indulgent pour moi. C'était aux avant-postes de Dusseldorf, vous savez... malgré la consigne et la défense du général en chef, vous me fîtes partir, la nuit, avec une lettre qui n'avait aucun rapport avec le service.

— Parce que j'ai fait une... sottise, est-ce à vous de me la reprocher, monsieur? »

La voix de M. de H*** s'était singulièrement radoucie. Le capitaine s'aperçut de cet heureux changement, car il venait de rappeler un fait dont le souvenir avait produit une vive impression sur l'esprit de son général. L'aide de camp lui avait, dans cette circonstance, donné une grande preuve de dévouement, et la reconnaissance élevait déjà une voix plus puissante que les prescriptions de la discipline. Le général parut réfléchir.

« Vous voulez absolument aller à Paris? lui demanda-t-il avec calme.

— Oui, mon général.

— Vous n'ignorez pas qu'en ce moment une surveillance rigoureuse rend le séjour de la capitale fort peu agréable pour les militaires qui ont le droit d'y être, et très-dangereux pour ceux qui ne doivent pas s'y trouver? Avez-vous fait toutes vos réflexions là-dessus? En accordant la permission que vous me demandez, je me compromets, peut-être ; mais vous, mon cher, qui sait comment cette présence à Paris sera jugée par l'état-major de la place?»

D*** ne manqua pas de raisons à faire valoir pour combattre les craintes et faire disparaître les scrupules de son général. Celui-ci n'opposa plus qu'une faible résistance, puis se décida enfin à accorder la permission si ardemment désirée, toutefois en disant :

« Ecoutez, mon cher D***, je ne suis pas superstitieux, pourtant rien ne m'ôtera de l'idée que ce voyage vous portera malheur. Réfléchissez-y bien, tandis qu'il en est temps encore : peut-être me saurez-vous gré un jour de mes observations. »

Le capitaine ayant, par un signe de tête, témoigné qu'il avait fait toutes ses réflexions, et que, quoi qu'il dût arriver, il ne renoncerait pas à son projet, M. de H*** crut devoir lui dire encore en terminant :

« Il vous faut être de retour dans trois jours ; surtout pas d'imprudence : ne vous montrez pas dans les lieux où vous pourriez rencontrer des connaissances. Cette recommandation est autant dans votre intérêt que dans le mien. Adieu donc, mon cher capitaine, fit-il en lui serrant la main, Dieu veuille que mes craintes ne se réalisent pas! »

Une heure après cet entretien, le capitaine D*** était à cheval, et galopait sur la route de Paris.

II

C'était le ..... mars, au matin ; onze heures sonnaient, et D***, arrivé depuis un quart d'heure seulement dans la capitale, n'avait point encore déjeuné. Or, en ce moment, la faim faisait quelque tort à l'amour, et le jeune capitaine songea à déjeuner avant d'aller au rendez-vous, qui était le but de son voyage. Le Palais-Royal était si près de l'hôtel dans lequel il était descendu, qu'il devait résister difficilement à la tentation d'un lieu où, avec de l'argent, on déjeunait alors si bien. Il se rappela, il est vrai, les dernières recommandations de son général, qui l'avait engagé à éviter de se

montrer dans les endroits trop fréquentés; mais l'appétit l'emportait. D'ailleurs, le jeune homme avait décidé qu'il traverserait rapidement le Palais-Royal, enveloppé de son manteau et le chapeau rabattu sur les yeux; il espérait, au moyen de ces précautions, échapper à de fâcheuses rencontres.

Le voilà donc qui se glisse par une allée latérale dans la galerie du café de Foy, à l'extrémité de laquelle il y avait un restaurateur célèbre, celui-là même qu'il aurait dû, de préférence, regarder comme le plus dangereux de tous; mais les amoureux ne pensent jamais à tout : son estomac ne lui permettait ni les réflexions ni le choix du restaurant. Et puis, s'il faut le dire, la prédiction de son général devait s'accomplir. Il débouche donc dans cette galerie, où il y avait, malheureusement pour lui, beaucoup de monde, et se voit forcé de ralentir sa course. Cependant, il était parvenu devant la porte du restaurateur; il allait y entrer, quand il sent tout à coup une main qui lui frappe légèrement sur l'épaule. Il se retourne vivement :

« Vous ici, capitaine? » lui dit un monsieur, portant moustaches et vêtu d'une redingote bleue.

D*** resta interdit. Celui qui lui parlait était justement un chef d'escadron attaché à l'état-major de la place de Paris.

« Oui, mon commandant, répliqua le capitaine, me voici à Paris, et tout prêt à très-bien déjeuner, avec vous, si vous voulez bien me faire l'honneur d'accepter cette politesse.

— Je vous rends grâces, capitaine, j'ai déjà déjeuné; mais dites-moi, comment se fait-il que vous soyez ici, je vous croyais à Boulogne avec votre général?

— J'y étais encore il y a deux jours, mais une affaire très-pressante... Oh! je vous conterai cela en déjeunant; entrez donc, mon commandant, vous prendrez au moins un verre de champagne.

— Ma foi! très-volontiers, dit celui-ci en se décidant; je ne serais pas fâché de savoir, autrement que par les journaux, ce qui

se passe à Boulogne, et puis je suis enchanté de vous avoir rencontré aujourd'hui. »

Les deux officiers entrent dans le restaurant et se mettent à table. Mais à peine étaient-ils assis que le chef d'escadron se lève, et alléguant tout à coup une affaire grave qui l'oblige de s'absenter pour un moment, il dit au capitaine qu'il va revenir bientôt. M. D***, qui ne demandait pas mieux que d'être débarrassé de la présence d'un supérieur importun, n'insista pas pour lui faire ajourner cette grave affaire, cependant il crut devoir lui recommander le silence sur sa rencontre. Le chef d'escadron pensa un moment que M. D*** était venu à Paris sans autorisation.

« Quoi! capitaine, lui dit-il en cherchant à lire dans ses regards, est-ce que par hasard vous vous seriez dispensé de demander une permission?

— Oh! je l'ai dans ma poche ; mais c'est égal, je tiens à ce que mes amis ne sachent pas que je suis ici.

— A la bonne heure ; car vous courriez le risque d'être arrêté. J'espère bien que vous ne retournerez pas à Boulogne sans m'en prévenir. Au surplus, je ne vous dis pas adieu, puisque je reviens. »

Et le chef d'escadron s'éloigna. D***, rassuré par les protestations d'une de ses plus anciennes connaissances, déjeuna bien, paya de même, et sortit du restaurant sans que le chef d'escadron fût venu le rejoindre comme il le lui avait promis.

« C'est à monsieur le capitaine D*** que j'ai l'honneur de parler? » lui dit un officier de gendarmerie en se présentant tout à coup à lui avec beaucoup de politesse.

Le capitaine, avant de répondre, examina de la tête aux pieds la personne qui lui adressait la parole; mais il n'y avait pas moyen d'éluder la réponse.

« Oui, monsieur, je suis le capitaine D***. Oh! je vois bien ce dont il s'agit, Dieu merci, je suis en règle. Il est vrai que je ne me suis pas encore présenté à l'état-major de la place ; mais j'avais une faim..., et tenez, j'y allais ; j'y vais même de ce pas.

— Capitaine, je ne doute pas que vous ne soyez en règle; mais voici une lettre que je suis chargé de vous remettre.

— De quelle part, s'il vous plaît?

— Vous allez le savoir, lisez. »

Le lieutenant de gendarmerie remit la lettre au capitaine : c'était un ordre du gouverneur de Paris, de se rendre immédiatement à Vincennes, accompagné de l'officier porteur du message.

— Mais je suis en règle, monsieur! s'écria D*** en fouillant dans sa poche ; n'importe, allons à l'état-major.

— Pardon, capitaine, c'est à Vincennes qu'il faut aller; relisez donc cette lettre du gouverneur.

— Comment! moi à Vincennes! arrêté comme un déserteur, comme un réfractaire! Mais, monsieur, vous dis-je encore une fois, je suis en règle.

— Je n'en doute pas, capitaine; mais il ne s'agit pas de cela; il faut venir avec moi à Vincennes! on nous y attend tous les deux.

— Mais! que veut-on faire de moi?

— Ma foi, capitaine, je n'en sais rien, je vous en donne ma parole; mais si vous n'avez rien à vous reprocher, je ne vois pas ce que vous pourriez avoir à craindre. Si vous le trouvez bon, nous monterons dans ce fiacre, c'est le gouverneur de Paris qui payera la course. »

Le capitaine, fort de sa conscience et de sa permission, monta en voiture avec son compagnon de voyage. Il voulut en vain, pendant le trajet, obtenir quelques renseignements sur ce qu'il persistait à appeler une arrestation arbitraire. L'officier de gendarmerie soutenait toujours qu'il ne savait rien à ce sujet, et renvoyait sans cesse le capitaine à l'ordre expédié par le gouverneur de Paris. Enfin, on arriva à Vincennes. L'officier déposa dans la forteresse celui qu'il croyait être au moins un prisonnier d'État, et prit congé de lui avec des formes qui commencèrent à lui inspirer de sérieuses inquiétudes.

Il ne douta plus de son malheur quand il vit arriver un sous-

officier d'artillerie qui lui annonça qu'il allait le conduire par-devant le commandant du château. Ce devait être, d'après les appréhensions de D***, pour subir un interrogatoire.

« Je suis cependant en règle, se disait-il encore en montant l'escalier qui le conduisait aux appartements du commandant. »

A peine fut-il en présence de cet officier supérieur, que celui-ci se leva :

« Capitaine, lui dit-il, soyez le bienvenu ; je me félicite d'être chargé de vous annoncer une heureuse nouvelle : le ministre, appréciant votre patriotisme et vos talents, vous donne un précieux et bien vif témoignage de confiance et d'estime : il vous a choisi pour être capitaine-rapporteur de la commission militaire qui va s'assembler ici, tout à l'heure, pour juger un émigré, un chouan, un conspirateur, accusé de complot contre le gouvernement et le premier Consul. Voici votre nomination et la série de questions que vous aurez à adresser à l'accusé, ainsi que le dossier dans lequel sont rassemblées toutes les pièces relatives à l'accusation. »

Le capitaine, tout ému, prit la lettre du ministre, et la parcourut rapidement.

« Le comte de P*** est ici ! s'écria-t-il comme atterré, et c'est lui qui va être jugé ?

— Lui-même, répondit froidement le commandant du château. Le conseil de guerre espère que le capitaine-rapporteur fera son devoir. »

Après cette entrevue, D*** fut introduit dans une salle où il trouva déjà réunis les membres de la commission. Le comte de P*** était très-coupable. Lié avec la bande de Georges, il n'y avait aucun moyen de le sauver ; et, quelques heures après, un jugement longuement motivé le condamnait à passer par les armes, comme convaincu du crime qui lui était imputé.

Le lendemain matin, les gardes du bois de Vincennes trouvèrent, dans un taillis, le cadavre d'un jeune officier qui s'était fait sauter la cervelle. C'était celui de l'infortuné D***, qui avait provoqué, la

veille, la condamnation du comte de P***, frère de la jeune personne qu'il aimait, et pour laquelle il avait voulu venir à Paris.

« Je lui avais prédit que ce voyage lui porterait malheur, dit le général de H*** en apprenant à Boulogne la fin déplorable de son aide de camp. Il n'a pas voulu me croire, voilà le résultat de l'entêtement des jeunes gens qui ne veulent jamais faire qu'à leur tête. »

SUPERSTITION.

1804.

I [1]

Par une belle matinée du mois de juin 1807, une voiture, sans armoiries aux panneaux, mais remarquable par son élégance fastueuse et la perfection irréprochable d'un attelage gris pommelé, s'arrêta rue de Tournon, devant une maison d'assez modeste apparence. Un chasseur mit pied à terre, entra sans adresser la parole au concierge, gravit les douze marches d'un petit perron faisant angle sur le côté gauche de la cour, et bientôt reparut, suivi d'une femme jeune encore, petite, grosse, d'un aspect commun dans son ensemble, mais dont le regard pénétrant, les noirs sourcils, les traits fortement accentués, la démarche virile, avaient quelque chose de bizarre et de saisissant.

[1] C'est à l'obligeante collaboration d'un de mes plus anciens amis et camarades d'études au Lycée impérial, M. Horace Raisson, qui dès longtemps s'est fait un nom honorable dans les lettres, que je dois la communication de ce curieux fragment, ainsi que de quelques autres, particulièrement celui où un épisode de la jeunesse et des derniers moments du maréchal Ney sont retracés avec tant de verve originale et d'exactitude historique.

Cette femme monta lestement dans la voiture, et les chevaux partirent au grand trot.

Trois quarts d'heure après, le riche équipage arrivait à la Malmaison, et l'alerte et courte petite femme était introduite dans l'appartement de Mme Bonaparte, qui, depuis quelques jours seulement, avait été saluée du titre d'impératrice.

« Soyez la bienvenue, ma chère sibylle, dit la nouvelle souveraine, en se levant avec empressement de son *somno*, à la vue de la visiteuse ; je n'eus jamais autant qu'aujourd'hui besoin de votre science et de vos avis ; il s'agit de me donner l'explication d'un rêve tout à fait extraordinaire.

« Ce matin, un peu avant le jour, étant profondément endormie, je me suis figuré que je voyais tous les souverains de l'Europe réunis dans une salle immense. Bonaparte, Napoléon, veux-je dire, présidait à cet imposant congrès de rois. J'étais assise près de lui. A un signal donné, toutes ces têtes couronnées se levèrent et commencèrent à défiler devant nous en s'inclinant respectueusement. Un seul, le czar, l'empereur de Russie, rétrograda au moment d'arriver au pied du trône. Il alla reprendre silencieusement sa place, et de là, assis, couvert, il examina avec attention ce qui se passait. Tout à coup il disparut, puis il revint ; et, sur un signe que je lui fis, il s'approcha et salua gracieusement Napoléon. Ce changement subit, cette sorte de rapprochement imprévu me causa une si grande joie que je me réveillai en sursaut. J'étais seule, et je me trouvais assise sur mon lit. »

Joséphine se tut. Mlle Lenormand, car c'était elle, Mlle Lenormand, qui l'avait écoutée dans un recueillement silencieux, parut quelques instants absorbée dans une profonde méditation, une sorte de contemplation intérieure ; bientôt son visage s'anima, ses yeux brillèrent d'un éclat fébrile, ses lèvres s'agitèrent sans produire aucun son, comme si elle eût répondu à une sorte d'intuition secrète ; puis enfin, d'une voix saccadée et masculine, elle s'écria :

« Quel brillant avenir !... que de splendides merveilles !... Napo-

léon sera le maître du monde ; tous les rois le craignent et l'admirent. Un seul, des régions glacées où il commande, tentera d'obscurcir l'éclat de cet astre éblouissant ; mais, par les soins de Votre Majesté Impériale, il reviendra bientôt à de plus prudentes résolutions. C'est à vous, madame, à vous, noble Impératrice et Reine, que le destin réserve la gloire de conjurer l'orage, de le dissiper avant qu'il éclate avec fureur. »

Elle se tut ; l'espèce d'agitation qui venait de s'emparer d'elle parut s'éteindre : ses yeux se voilèrent ; sa tête retomba sur sa poitrine haletante.

Cette scène bizarre et rapide avait produit sur l'esprit superstitieux de Joséphine une profonde impression [1], et lorsque la pythonisse, relevant son front pâle et agité, eut recouvré quelque calme, elle commença à la presser de questions :

« Quel était le souverain dont on devait craindre la jalouse et audacieuse inimitié ? Que fallait-il faire pour se rendre ce puissant antagoniste favorable ? »

La sibylle ne répondit pas d'abord ; elle tira d'un étui de peau de chagrin quelques cartes mystérieusement tarotées, puis, après les avoir disposées d'une façon particulière et examinées dans un profond recueillement :

« L'empereur de Russie, dit-elle, le fils et successeur de Paul Ier, a dû envoyer à Paris un agent secret chargé d'étudier l'esprit public ; cet agent doit rendre compte directement à l'empereur de ses impressions et de ses découvertes. Il n'a, du reste, aucune mission diplomatique ; son séjour doit demeurer inconnu de l'ambassadeur de Russie lui-même...

— Tout ceci est gros de menaces, interrompit Joséphine ; mais qu'y puis-je ? en quoi suis-je intéressée dans un pareil fait ?

[1] Des nobles, des prêtres, des magistrats, des militaires, de grands seigneurs, des potentats fameux, se pressèrent plus d'une fois pour faire agréer leurs offrandes à la pythonisse de la rue de Tournon. Napoléon ne dédaigna pas de la consulter, il est constant que l'impératrice Joséphine la recevait dans son intimité.

(*Biographie Jay, Jouy, Norvins.*)

— Votre Majesté pourrait, reprit la chiromancienne d'un ton grave, faire rechercher le personnage dont ces tarots fidèles annoncent la venue et le séjour; peut-être serait-il possible de le séduire, de le gagner. Je ne vois rien de net, rien de bien précis sur les moyens à employer pour se rendre favorable cet agent mystérieux, mais ce que je puis affirmer, ce que j'ose garantir avec certitude, c'est qu'il est à Paris, que sa mission est grave, décisive peut-être, et qu'il s'occupe de la remplir et d'en justifier l'importance avec autant de persévérance que d'habileté.

— J'aviserai », dit gravement Joséphine, qui depuis quelques semaines s'efforçait de se mettre à la hauteur du rôle suprême où l'étoile prédestinée de Bonaparte venait d'élever la veuve du général Beauharnais.

J'aviserai est un mot superbe, inventé pour déguiser la nullité des incapacités supérieures; par exception, le *j'aviserai* de Joséphine signifiait la ferme volonté d'agir. Pendant tout le jour, la pauvre et désolée impératrice avisa : elle se dit d'abord qu'il lui fallait un confident, un homme sûr et capable, qui ne s'effrayât pas des difficultés, et elle pensa naturellement au ministre de la police Fouché. Puis, grâce à ce tact intime que possèdent, à un si éminent degré, les femmes, elle comprit tout le danger qu'il y aurait à faire une telle confidence à un homme sur qui elle ne pouvait pas compter, et elle chercha un autre dépositaire de son secret.

Le soir était venu, et Joséphine, indécise, se disait toujours qu'il importait d'aviser, lorsqu'on lui annonça la visite de Cambacérès, nommé depuis quinze jours seulement prince archichancelier de l'empire.

« Voilà précisément l'homme qu'il me faut, pensa-t-elle ; il ne me trahira pas, car il n'a plus rien à désirer, sinon la stabilité de l'édifice qu'il a contribué à élever. »

Cambacérès fut introduit.

« Monsieur l'archichancelier, lui dit Joséphine, votre visite arrive on ne peut plus à propos ; j'allais donner des ordres pour vous faire

prier de vous rendre ici ; j'ai à vous entretenir d'une affaire d'Etat.

— D'une affaire d'État? » s'écria Cambacérès, manifestant à la fois, par l'expression de son visage et l'inflexion de sa voix, l'incrédulité et la surprise.

Puis, se remettant promptement, il ajouta :

« Pardon, madame; mais nous allons si vite depuis quelque temps, que parfois je ne sais plus en vérité où j'en suis. Je tâcherai, que Votre Majesté n'en doute pas, de me rendre digne de la nouvelle marque de confiance dont elle daigne en ce moment m'honorer.

— Voici de quoi il s'agit, reprit avec une gravité presque comique l'Impératrice : j'ai la certitude, la preuve même, que la Russie entretient à Paris un agent chargé d'étudier l'esprit public. Le nom de cet agent, ses titres, sa demeure, j'ignore tout cela ; il faut le découvrir et agir de telle sorte que les rapports qu'il doit faire au czar nous soient complétement favorables. Vous comprenez, monsieur l'archichancelier, toute l'importance du service que nous pouvons rendre en cette occasion à la France, car la Russie reste désormais la seule puissance continentale vraiment redoutable. L'Empereur, qui plus tard en sera instruit, vous témoignera assurément sa satisfaction à ce sujet, car j'entends vous laisser tout le mérite de l'entreprise, toute la gloire du succès.

— Il y aurait un moyen bien simple de découvrir ce personnage, dit Cambacérès après quelques secondes de réflexion, ce serait d'en parler à Fouché.

— Gardez-vous-en bien, interrompit Joséphine; cet homme, moitié fouine, moitié renard, ne m'inspire aucune confiance ; il travaillerait pour lui seul. Et puis, pour mettre sa responsabilité à couvert, il en parlerait à l'Empereur, qui se fâcherait. Il ne faut pas que Napoléon sache un mot de tout cela avant que nous ayons atteint le but... Enfin, j'ai la certitude que le bien ne peut pas se produire par cette voie ; cette affaire doit rester entre nous seuls. Me promettez-vous votre concours efficace, monsieur l'archichancelier?

— Trop heureux d'être agréable à Votre Majesté en même temps que je puis servir l'État, répondit Cambacérès en s'inclinant : vous pouvez, madame, compter sur mon dévouement absolu ; dès demain, dès ce soir, je m'occuperai activement de cette affaire. »

Deux heures après cette conversation, le prince archichancelier rentrait dans son hôtel, et assis, la figure inquiète, devant son bureau, il grommelait entre ses dents, en se frappant le front :

« Comment diable veut-elle que je découvre ce personnage? »

II

Deux jours s'étaient écoulés; l'archichancelier était d'une humeur détestable; il avait mis en campagne, pour découvrir l'agent secret, quelques serviteurs intelligents qui avaient en vain prodigué l'argent, multiplié les démarches, sans rien découvrir; il avait fait prendre adroitement des informations sur tous les Russes de distinction qui se trouvaient à Paris; on n'avait pu recueillir aucun indice, rien apprendre qui fût propre à faire déduire quelque induction.

« C'est à en devenir fou! disait-il en se promenant à grands pas dans son cabinet. Mais aussi quelle fantaisie de s'adresser à moi pour une affaire de police, quand elle a sous la main Réal, Fouché, Cochon-Laparant!... Il s'agit bien de l'État : voilà un grand mot qui couvre bien des sottises. »

Le prince continuait d'exhaler son impatience sur ce ton, quand un des huissiers de la chancellerie vint demander si son excellence pouvait recevoir M. Léopold Clion.

« Qu'il aille au diable! » s'écria Cambacérès.

Puis se ravisant aussitôt :

« Faites-le entrer, dit-il; j'ai précisément besoin de lui. »

Léopold Clion appartenait à une famille d'honnêtes gens qui avait autrefois rendu d'importants services à Cambacérès. C'était un gar-

çon d'esprit, qui eût pu faire un chemin rapide, si l'amour des plaisirs eût été chez lui moins vif, et qu'il eût un peu plus pensé à l'avenir. Plus d'une fois le prince archichancelier l'avait mis dans des positions avantageuses et où il ne lui fallait que vouloir, pour être, selon le terme parisien, en passe d'arriver à tout; jamais il n'avait su se tenir en place, de telle sorte que, pour la quatrième ou cinquième fois, il se trouvait sans emploi et sans ressources. Cambacérès ne l'avait cependant pas entièrement abandonné; il l'aimait à cause de son esprit, de sa joyeuse humeur, de son insouciance même; il le recevait fréquemment, et quelquefois l'aidait même de sa bourse, tout en le grondant bien fort pour son désordre et sa prodigalité.

Cambacérès venait de concevoir l'idée de mettre Léopold à la recherche de l'agent secret dont la présence à Paris et la mission l'occupaient si fort.

« Voyons, monsieur le drôle, dit-il en l'apercevant, est-ce encore quelque triste aventure ou votre honteuse pénurie ordinaire qui vous amène en solliciteur à mon hôtel?... »

Et comme Léopold s'apprêtait à l'interrompre :

« Ecoutez-moi attentivement, poursuivit-il; il s'agit de me prouver aujourd'hui si vous n'êtes réellement pas tout à fait indigne de ma confiance. Je puis vous charger d'une mission délicate, qui exige de l'adresse, de la persévérance, de l'esprit, et surtout une inviolable discrétion.

— Monseigneur peut compter sur mon dévouement, sur mon zèle. Je m'estimerais mille fois heureux si je pouvais...

— Tâchez d'abord, interrompit l'archichancelier, de m'écouter, et ensuite de ne pas agir à l'étourdie : il se trouve en ce moment à Paris un Russe de distinction, qui se cache, et qui a un grand intérêt à ne pas être dépisté. Vous croyez-vous capable de le découvrir, de le trouver sans recourir à l'aide de qui que ce soit?

— Je me sens capable de tout entreprendre pour y parvenir, répondit Léopold, et cela ne me paraît pas entièrement impossible,

pourvu que monseigneur puisse me donner quelques renseignements, me mettre sur la trace par quelque indice.

— Et précisément, c'est ce qui m'est impossible! Ce Russe doit parfaitement parler le français; ce doit être un homme d'esprit et de sens, éminemment doué du talent d'observation; dans le monde parisien, il doit faire assez bonne figure pour être admis partout, tout voir, tout apprécier, tout recueillir. Voilà, monsieur, ce que je puis vous communiquer et vous dire... Il y a bien encore quelque chose qui pourrait le faire reconnaître, c'est qu'il tient nécessairement un journal où s'enregistrent quotidiennement ses impressions, puis il doit adresser en Russie de fréquents messages..... J'espère que vous me comprenez et qu'il n'est pas nécessaire que j'insiste sur toutes les déplorables conséquences que pourraient avoir une indiscrétion, une inconséquence. Maintenant allez, et puissiez-vous justifier, en cette occurrence délicate, la confiance que je ne crains pas de placer en vous.

— Monseigneur, dit Léopold en se levant de son siége, et avec le salut respectueux d'un homme qui s'apprête à prendre congé, Votre Altesse me permettra-t-elle de lui faire observer...

— Ah! oui, je devine, interrompt en souriant l'archichancelier, l'antienne ordinaire...

— Les recherches actives auxquelles votre confiance m'oblige à me livrer sans retard nécessitent un train de vie, des relations que la médiocrité de ma position ne me permettrait pas de soutenir.

— Cela est vrai, et ne croyez pas que ce qui motive votre remarque soit un oubli; je voulais éprouver si vous aviez bien compris toute la portée de votre rôle. »

L'archichancelier, en disant ces mots, prit sur son bureau une petite cassette qu'il ouvrit en pressant un bouton presque imperceptible ; il en tira trois rouleaux de pièces d'or qu'il donna à Léopold Clion.

« J'espère que cela vous suffira, lui dit-il, mais là ne se bornera pas la récompense que l'on vous destine en cas de réussite. Tâchez

donc de profiter de cette occasion heureuse pour sortir de la mauvaise position où vous vous êtes laissé déchoir par votre faute. Adieu ; puisse le succès récompenser vos efforts et justifier mes bontés. »

Léopold Clion avait empoché les rouleaux avec une dextérité merveilleuse : la joie dans l'âme, le front radieux, il s'était élancé hors de l'hôtel de la chancellerie. Une fois dans la rue, il se prit à réfléchir. De longtemps il ne s'était trouvé à la tête d'une somme aussi rondelette, et sa première pensée fut de se rendre au Palais-Royal, et d'aller faire un dîner à la fois coquet et confortable, chez l'un des restaurateurs à la mode alors, Legacque, Billiotte, Méaut ou Véry.

« Je possède la confiance du prince archichancelier de l'Empire, dit-il à part soi : c'est beau, c'est très-beau même, mais ce n'est pas une raison pour que je me laisse mourir de faim ; au contraire, et je serai bien plus capable de découvrir le mystérieux Moscovite à la piste duquel me voilà lancé, lorsque j'aurai dîné moi-même comme un prince. Les grandes pensées viennent de l'estomac, assure l'illustre Grimod de la Reynière, et j'ai essentiellement besoin de réfléchir. Rien, d'ailleurs, ne stimule et ne titille l'imagination comme un moka généreux humé à la sortie d'un dîner à trois services. »

Or, durant ce monologue gastronomique, que plus tard Brillat-Savarin ou M. de Périgord eussent classé au rang des méditations, Léopold Clion avait instinctivement suivi le chemin du Palais-Royal. Au moment d'arriver dans la cour étroite qui séparait alors les galeries de bois des baraques où se tenait la Bourse, il rencontra un de ses amis.

« Parbleu ! mon cher Adrien, s'écria-t-il en lui serrant cordialement la main, c'est le Ciel qui t'envoie sur mon passage ! Je me trouvais dans la déplorable alternative de ne pas dîner ou de dîner seul. Donne-moi le bras, mon brave camarade, et allons choquer joyeusement un verre de vieux Constance et de pétillant Aï, au plaisir de nous revoir après une si longue séparation.

— Tu parles en grand seigneur et en sage, répondit celui que Léopold venait d'accoster si brusquement.

— Parbleu ! ne suis-je pas du bois dont on les fait, reprit celui-ci? mais allons, la foule se presse et se hâte dans le jardin, peut-être ne trouverions-nous plus de place, et c'est ici seulement qu'on jouit à la fois des plaisirs de la table et de ceux non moins ravissants de la vue d'un panorama sans égal.

— Bien! très-bien! à ton air, à ta parole, je devine que tu es en fonds.

— Toujours! est-ce qu'un homme qui se respecte manque jamais, à Paris, d'argent?

— Parfois, et pour ma part je te dirai tout net que tu m'obligerais en me prêtant cinq ou six écus.

— Ah! Adrien, quel langage! entre amis comme nous, demande-t-on donc de telles misères?

— Tu me refuses?

— Cinq ou six écus? assurément!.. Vingt-cinq ou trente louis, à la bonne heure : ils sont tout à ton service, et de grand cœur... Mais allons dîner d'abord. »

Adrien ne se fit pas prier, et la confiance de son camarade d'études doubla la dose d'assurance, de sérénité et d'appétit que la nature, du reste, lui avait départie très-largement. Le dîner fut choisi, il dura longtemps ; à la seconde bouteille de champagne, Léopold prêta, avec un laisser-aller fraternel, vingt-cinq napoléons à son convive ; mais, bien qu'il fût devenu très-expansif, il ne dit pas un mot de la mission dont il était chargé ; seulement, il se proposa *in petto* de ne commencer ses investigations que le lendemain, afin de pouvoir donner sa soirée aux charmes de l'amitié, et un peu aussi à ceux de la digestion.

Léopold, on le voit, était un digne élève et adepte de l'archichancelier, dont la réputation n'était pas moins grande comme gastrosophe que comme légiste, jurisconsulte et administrateur.

Vers dix heures, cependant le dîner fini, et comme il n'y a pas



— Que devenir? disait Léopold, en se frappant le front. Plus rien... absolument rien. (t. I, p. 461.)

de plaisir qui n'ait pour terme naturel le désenchantement et la fatigue, Adrien et Léopold se levèrent de table, disant tous deux à la fois, comme si la pensée eût été entre eux deux commune :

« Eh bien ! que faisons-nous?

— Il y aurait une chose toute simple à faire, dit Léopold, après quelques secondes de silence : ce serait de nous donner la satisfaction de faire sauter la banque de la roulette ou du trente et un.

— Il est certain, répondit Adrien, que nous aurions une rude revanche à prendre contre le tapis vert et ses séduisantes déceptions.

— Prenons-la complète, » fit Léopold : et, tous deux, ils gravirent l'obscur et fameux escalier du tripot connu à cette époque sous le nom de grand salon de Paphos.

Avant minuit les deux amis sortaient de l'antre fatal, les traits renversés, le pouls battant d'un accès fébrile, les vêtements en désordre, les cheveux hérissés, la bourse à sec.

« Que devenir? disait Léopold, en se frappant le front. Plus rien... absolument rien...

— Quant à moi, mon parti est irrévocablement arrêté, fit Adrien ; il y a assez longtemps que je lutte : la Seine est profonde, et je vais y ensevelir mes ennuis.

— Un beau remède, interrompit Léopold, la ressource de la valetaille sans place et des grisettes sans amoureux. Si tu n'as pas d'autre consolation à m'offrir...

— Que veux-tu? il n'y a dans cet exécrable pays aucune ressource... A l'étranger, du moins, en Allemagne, en Prusse, en Russie, j'ai pu, aux mauvais jours, donner des leçons comme maître de langues : j'enseignais le français, ou quelque chose d'approchant. Mais que diable enseignerais-je aux Parisiens? Irai-je leur proposer des leçons de russe?

— Quoi! s'écria Léopold, comme si quelque chose d'extraordinaire se passait en lui, tu sais le russe?

— Mais oui, et à la rigueur...

— Tu sais le russe ! ah ! mon ami, mon cher Adrien, nous sommes sauvés !... Tu sais le russe !... mais alors tu n'es plus un homme, tu es un dieu !... Écoute : je te proclame prince ; entends-le bien ! dès ce moment, tu es une altesse, une altesse sérénissime, impériale même, pour peu que cela puisse te faire plaisir... Tu sais le russe ! ah ! j'avais bien raison de dire tantôt que c'était le Ciel qui te jetait sous mes pas... c'est que tu ne sais pas : quand je t'ai rencontré, je cherchais un Russe ; ce Russe était devenu nécessaire à mon existence ; il me le fallait mort ou vif... Plus heureux que Diogène, je puis dire aujourd'hui : J'ai trouvé mon homme !... Tu es mon Russe, Adrien... tu es le prince... le prince... Attend que je te trouve un nom hyperboréen : le prince Petrolow. Tu parcours la France pour t'instruire ; en conséquence, tu observes les hommes et les choses, tu tiens un journal de tes observations, de tes vues, et tu écris souvent à Saint-Pétersbourg...

— Quel diable de salmigondis me fais-tu là ? dit enfin Adrien, auquel la volubilité de son ami n'avait pas permis jusqu'alors de témoigner sa surprise.

— Cela n'est pas ton affaire : tu n'as rien à voir pour le moment en tout ceci ; contente-toi d'être prince ; il me semble que cela n'est pas déjà si désagréable.

— C'est selon, si le titre ne rapporte rien.

— Il rapportera tout ce que nous voudrons ; et maintenant allons nous coucher, car il s'agit pour demain d'être frais et dispos.

— Et nous déjeunerons comme nous avons dîné aujourd'hui ?

— Mieux ! crois-moi, et n'aie nul souci de l'avenir.

— Au moins, tu m'expliqueras ce mystère ?

— Ce mystère ?

— Oui.

— Cela te fait l'effet d'un mystère ? Eh bien ! à moi aussi ; mais comme les mystères ne s'expliquent pas, tu n'en sauras pas plus que moi.

— Au moins, j'en saurai autant ?

— Cela ne sera pas difficile, car je ne sais rien, absolument rien.

— Mais alors, pourquoi veux-tu me faire passer pour un prince?

— Mon Dieu, c'est la chose du monde la plus simple : je te fais prince comme je te ferais pacha à plusieurs queues, émir, mamamouchi. Les produits sont en raison des besoins; voilà tout.

— Le diable m'emporte si tu n'es pas fou!

— Pas que je sache; mais le principal est que mon projet soit d'un succès assuré; et nous saurons demain précisément ce que ma folie nous rapportera. »

III

Le lendemain, sitôt que le prince archichancelier fut visible, Léopold Clion entra dans son cabinet, la tête haute, l'air radieux.

« Ah! ah! fit Cambacérès, il paraît que nous avons fait merveille?

— Monseigneur, je n'ai rien négligé pour arriver au résultat que désirait si vivement Votre Altesse, et je crois presque avoir réussi.

— Très-bien, mon cher Clion, contez-moi cela par le menu; vous avez trouvé mon agent russe?

— J'ai même eu l'honneur de dîner avec lui. Je dois dire avant tout à Votre Altesse que dans le cours de mes pérégrinations, trop souvent forcées, j'ai rencontré en Suisse, il y a trois ans, un Russe de la plus haute distinction, avec lequel une conformité d'âge, de caractère, et sans doute aussi d'humeur, me fit contracter une sorte de liaison, ou du moins d'intime familiarité. Hier, après avoir pris congé de Votre Altesse, je me rappelai cette circonstance, et je me ressouvins en même temps que j'avais aperçu, il y a quelques mois à Paris, ce personnage, dont une sorte de timidité m'avait éloigné; car, je l'avoue, lorsque je suis brouillé avec la fortune, je n'aime

pas me trouver en contact avec ceux que j'ai connus dans une meilleure situation, et alors je n'étais guère en état de faire une figure présentable. Comme, grâce à la générosité de Votre Altesse, le même obstacle ne m'arrêtait plus, je cherchai à découvrir mon ancienne connaissance, et je parvins enfin, bien qu'il eût depuis lors changé de titre et de nom, à le rejoindre et à me faire présenter à lui. Il se fait appeler le baron Silmer, mais son véritable nom est Pétrolow, son titre est celui de prince; c'est du reste un homme charmant, instruit, facile, gracieux autant qu'on puisse désirer, mais en même temps d'une extrême réserve, et, dans toutes les circonstances de la vie, essentiellement maître de lui. Le prince m'a convié à dîner; au dessert, nous avons longuement causé, surtout des changements politiques survenus en France durant ces deux dernières années, et je me suis aperçu que mon interlocuteur m'accablait de questions qui, pour être présentées avec adresse, n'en étaient pas moins dictées par un but tout autre qu'une curiosité de touriste, un simple intérêt de voyageur.

— C'est très-bien, mon cher Clion, c'est parfaitement bien, dit Cambacérès, lorsque le jeune homme eut terminé ; et maintenant, puisque vous avez renoué vos relations avec ce personnage, il faut faire tous vos efforts pour me l'amener.

— Peut-être ne sera-ce pas chose facile, le prince me paraît défiant ou au moins extrêmement réservé ; j'ose espérer cependant que le bonheur que j'éprouve à seconder les intentions de Votre Altesse me donnera le talent de surmonter les difficultés. Ah ! monseigneur, c'est maintenant que je regrette d'avoir été placé par mes fautes dans une si humble situation ! »

Cambacérès comprit parfaitement le sens de cette exclamation, qui n'était rien moins que philosophique.

« Diable! fit-il, il me semblait que les subsides étaient de nature à durer plus de vingt-quatre heures; mais il ne faut pas trop compter avec ses amis, et vous êtes des miens, Léopold. »

En parlant ainsi, l'archichancelier ouvrait de nouveau la bien-

heureuse petite cassette ; cette fois ce fut une demi-douzaine de rouleaux d'or qu'il en tira et qu'il remit à Clion.

« Je suis très-content, lui dit-il en même temps, du zèle et de l'intelligence dont vous venez de faire preuve. Continuez, car, en me secondant, vous servez votre pays. Amenez-moi surtout votre prince russe ; c'est à cela que je tiens par-dessus tout.

— Je vous l'amènerai, monseigneur ! s'écria Léopold, que la joie exaltait à la vue de l'or ; je vous l'amènerai, je m'en porte garant sur ma tête. »

Par bonheur, il lui était d'une extrême facilité de tenir parole ; aussi, dès le lendemain soir, une voiture de remise l'amenait, en compagnie d'Adrien, à l'hôtel du prince archichancelier.

« Ah çà ! disait Léopold pendant le trajet, ne va pas oublier que tu es Russe. Parle français tant que tu voudras, mais ne perds pas de vue la Russie un seul instant... C'est que, vois-tu, pour le moment, le russe est une langue admirable, une langue précieuse.

— Sois donc tranquille, répondit le faux Pétrolow, tu peux t'en rapporter à ma prudence, à ma réserve, et au danger aussi auquel nous exposerait quelque imprudence. »

Devisant ainsi ils arrivèrent.

Le prince Pétrolow fut présenté à l'archichancelier, qui l'accueillit d'une manière affable et distinguée ; il causa longuement avec lui, fit adroitement plusieurs questions sur les sentiments de l'empereur de Russie pour la France, et le sonda sur l'effet qu'avait produit à la cour de Saint-Pétersbourg l'investiture impériale de Napoléon.

Adrien éluda adroitement de répondre d'une manière explicite à son interlocuteur ; il s'exprima avec une réserve toute diplomatique ; mais en même temps il laissa deviner que cette réserve pourrait cesser d'être aussi sévère lorsqu'il aurait l'honneur d'être plus directement connu du prince. Cambacérès invita le seigneur russe à le venir visiter aussi fréquemment qu'il le pourrait.

Cette première visite ne pouvait guère avoir d'autre résultat, et chacun se retira satisfait.

Le lendemain Cambacérès s'empressa d'aller à la Malmaison, et rendit compte à l'Impératrice de tout ce qu'il avait été assez heureux pour faire en si peu de temps.

Joséphine, au comble du ravissement, témoigna le vif désir qu'elle ressentait de voir et d'entretenir le prince Pétrolow.

L'archichancelier, après avoir opposé une semi-résistance, promit de le lui présenter, à moins d'obstacles qu'il ne pouvait pas prévoir.

Cinq jours s'écoulèrent sans que l'on entendît parler ni du prince russe ni de Léopold.

Cambacérès, étonné et impatient, envoya chercher son jeune protégé Clion, qui se rendit aussitôt auprès de lui. Questionné par l'archichancelier, Léopold dit qu'il avait vu le prince Pétrolow la veille, qu'il lui avait paru préoccupé et l'avait brusquement quitté sous un prétexte assez vague, après l'avoir entretenu seulement quelques instants.

« Il faut que vous l'alliez trouver aujourd'hui, dit Cambacérès, vous l'inviterez à venir dîner ce soir à la chancellerie; prenez mon coupé. S'il fait quelque difficulté, décidez-le, et tâchez de me l'amener de bonne heure, de façon que je puisse l'entretenir quelques instants avant que mes convives d'habitude soient arrivés. »

Léopold partit, et n'eut pas de peine à trouver le faux prince russe qui l'attendait.

« Mon ami, lui dit-il, je crois que le moment est venu de frapper un coup décisif; l'archichancelier t'invite à dîner; il m'a chargé de t'amener dans sa voiture...

— J'y vais, interrompit Adrien.

— Au contraire, tu n'iras pas, reprit Léopold, ou du moins tu n'iras que lorsque je t'aurai préparé les voies. Laisse-moi faire; avant une heure je reviendrai te chercher et je te donnerai des instructions précieuses. »

Léopold retourna chez Cambacérès.

« Ah! Monseigneur, quel désastreux contretemps! dit-il dès qu'il fut introduit dans le cabinet de l'archichancelier. J'arrive de chez le prince Pétrolow que je viens de trouver sur le point de son départ. Ses malles sont faites, et les chevaux de poste commandés. Surpris d'abord, inquiet ensuite, d'après le peu que Votre Altesse m'a permis d'entrevoir et de deviner sur l'importance de la mission dont est chargé Pétrolow, je lui ai témoigné l'étonnement que me causait cette brusque résolution; alors, avec la bienveillance affectueuse dont il daigne m'honorer, il m'a témoigné qu'il était lui-même tout à fait contrarié d'être contraint de partir si tôt.

— Je ne présumais pas, ajouta-t-il, avoir besoin de sommes aussi importantes que celles qu'il m'a fallu pour terminer les affaires qui m'ont amené à Paris. Il ne me reste, je vous l'avoue, à l'heure qu'il est, que ce qui m'est indispensable pour arriver décemment en pays de connaissance. J'ai bien ici des compatriotes qui se feraient un plaisir de mettre à ma disposition tout ce dont je puis avoir besoin, mais j'ai le plus grand intérêt à ce qu'ils ignorent mon voyage et le séjour que je viens de faire à Paris. Gardez-moi ce secret, je vous prie, mieux que vous n'avez fait auprès de M. le prince archichancelier, auquel vous m'obligerez de présenter mes excuses et l'assurance qu'il ne faut rien moins que l'urgence impérieuse de mes affaires pour me faire manquer à la promesse que je lui avais faite de ne point quitter Paris sans avoir l'honneur de le revoir.

— Vous pensez, monseigneur, continua Léopold, que je ne me suis pas tenu pour battu; j'ai vivement insisté; j'ai dit à Pétrolow qu'il me compromettait vis-à-vis de Votre Altesse, qu'il ne pouvait refuser votre invitation, ne fût-ce que pour s'acquitter de la manière obligeante dont vous aviez daigné l'accueillir; tout a été inutile. Il a obstinément persisté dans sa résolution de départ.

— Mais êtes-vous bien sûr, dit Cambacérès, que le prince vous ait dit la vérité? Serait-ce, en effet, le besoin d'argent qui l'obligerait à quitter Paris?

— Je le crois ; car, sans défiance qu'il est de moi, il n'aurait nul motif de m'en imposer, surtout en recourant à un prétexte qui, en soi, a quelque chose de mesquin, presque d'humiliant.

— En ce cas, retournez près de lui avec toute la célérité possible : dites-lui que je ne lui pardonnerais pas de me priver du plaisir de lui rendre un léger service : dites-lui que je veux être son banquier discret, et que, de toute manière, dussé-je lui faire fermer les barrières, il faut qu'il dîne aujourd'hui avec moi. »

Moins d'un quart d'heure après, Léopold était chez le prétendu prince de Pétrolow.

« Écoute, lui dit-il, l'archichancelier te croit obligé de quitter Paris par besoin d'argent ; à toute force il veut t'en prêter pour que tu demeures. Tu comprends que, la situation donnée, un prince russe, un agent confidentiel du czar ne peut se contenter d'une misère; quand on tient la bobine à discrétion, il faut prendre du galon en véritable indiscret : tu demanderas vingt mille francs.

— J'en demanderai trente, répondit Adrien, et on s'empressera de me les donner. Ah ! va, tu n'as pas besoin de me faire mon thème; j'ai deviné désormais ce que l'on croit obtenir de moi, et je saurai mener notre affaire à bien, sans nous compromettre ni l'un ni l'autre : ceci est de la diplomatie transcendante qu'il s'agit tout simplement de combiner avec les égards et le respect que doit inspirer le Code. Tu vas me voir à l'œuvre, et tu jugeras si je sais saisir l'esprit d'un rôle. »

Et cela dit d'un ton moitié insoucieux, moitié railleur, ils partirent, se dirigeant vers l'hôtel de l'ex-second consul.

Cambacérès vint au-devant de Pétrolow dès qu'il l'aperçut.

« Savez-vous, mon cher prince, dit-il en l'abordant avec une gracieuse affabilité, que si votre nation nous juge aussi sévèrement que vous, elle nous fait une grave injure. Vous doutez que nous devions saisir avec empressement l'occasion d'être agréable à un homme d'honneur?

— Pardonnez-moi, monseigneur, répondit Pétrolow, je rends à

votre loyale nation toute justice ; mais étant à peine connu de vous ne désirant l'être de qui que ce soit durant ce voyage, j'ai pensé n'avoir rien de mieux à faire que de quitter Paris, loin duquel des affaires pressantes et de graves intérêts m'appellent, sauf à y revenir dans un délai qui, je pense, et je dirai même j'espère, ne sera pas long.

— Non, prince, non, interrompit d'un ton persuasif l'archichancelier, il ne faut pas songer à nous quitter aussi brusquement ; daignez prendre la peine de passer, avant que mon monde arrive, dans mon cabinet ; nous allons régler cette petite affaire, afin qu'il n'en soit plus question. »

Adrien ne se fit pas prier davantage ; il suivit dans son cabinet l'archichancelier, et lorsqu'il en sortit au bout de quelques instants, il avait précieusement renfermé dans son portefeuille un bon sur le Trésor, de 30,000 francs, somme dont il avait dit avoir besoin seulement, et pour laquelle il avait voulu faire son billet, que Cambacérès avait courtoisement refusé.

Le dîner fut de ceux qui méritèrent à l'archichancelier de l'Empire une réputation dont le souvenir s'est précieusement conservé. Les vins étaient délicieux, et les gens de service avaient ordre de verser fréquemment au prince russe.

Adrien n'était pas dupe de cet empressement ; mais, comme il était bon convive et se sentait la tête assez forte pour résister même à de plus fortes séductions, il fit bravement raison à toutes les santés qu'il plut de porter à l'amphitryon et à son inamovible commensal gastronomique, M. d'Aigrefeuille.

Lorsque au sortir de table toute la compagnie eut passé dans le salon, Cambacérès, attirant Pétrolow dans une embrasure de fenêtre, sous prétexte de demander son avis sur un délicieux moka, sucré avec les premiers produits de la betterave, que venait de cristalliser Chaptal, il lui fit de nouveau ses offres de services, et finit par amener adroitement la conversation sur les dispositions dans

lesquelles l'empereur de Russie se trouvait vis-à-vis de la France, et surtout de l'Empereur.

Adrien feignit d'abord d'être surpris, presque embarrassé de la question; mais bientôt se remettant et parlant lentement, comme s'il eût pesé intérieurement la portée de chacune de ses paroles :

« Ce serait mal reconnaître les honorables procédés de votre altesse, répondit-il, que de garder un silence absolu sur cette question; néanmoins, le service même que je viens d'accepter de votre courtoisie hospitalière...

— J'espère, dit Cambacérès en l'interrompant, que vous ne vous préoccupez nullement de cette bagatelle.

— Je crois à la probité politique de votre altesse, à son amour d'un pays à la puissance et à la prospérité duquel elle a concouru si puissamment pour son présent et son avenir, et je le lui prouverai en lui faisant loyalement des confidences qu'elle n'exigerait certainement pas. Vous désirez savoir quels sont les sentiments de l'empereur, mon maître, et de la cour de Russie, relativement à la nouvelle dignité où vient de s'élever Napoléon? Personne, je l'avoue, ne serait mieux que moi en état de donner à cet égard des renseignements assurés; mais, votre altesse le sait mieux que je ne pourrais le dire, de telles confidences ne peuvent se faire sans de nécessaires restrictions, et le laisser-aller d'une causerie tête-à-tête entraîne quelquefois plus loin que la prudence et le devoir ne le permettent. Je n'ignore pas, d'ailleurs, que votre altesse est le conseiller le plus intime et le plus justement apprécié de Napoléon : vous lui reporteriez nécessairement mes confidences, et je déclare, du reste, ne voir à cela nul inconvénient. Mais je tiens positivement à ce que mes opinions, mes vues, mes paroles, ne parviennent à l'Empereur que d'une manière précise et exempte d'interprétations, même involontaires. J'écrirai donc tout ce que je ne puis dire à ce sujet; je le promets à votre altesse, je m'y engage; et avant deux jours elle aura entre les mains une note qui satisfera, je pense, au désir qu'elle vient de me faire l'honneur de me témoigner. »

Cambacérès exprima au prince combien cette réserve lui paraissait convenable ; il redoubla de soins, de prévenances auprès du jeune étranger, auquel il finit par offrir de le présenter le lendemain à l'impératrice Joséphine.

« Je craindrais de me compromettre, répondit Adrien : j'ai le plus grand intérêt à ce que ma présence à Paris soit ignorée.

— Soyez tranquille, répliqua l'archichancelier, c'est sans apparat, à la Malmaison, presque dans l'intimité, que je veux vous présenter à Sa Majesté. Il faut qu'à votre retour en Russie vous emportiez une idée de tout ce que la grâce dans la puissance, la séduction dans la grandeur peuvent offrir de plus accompli.

— J'accepte donc ; à demain, répondit Pétrolow. »

Quelques instants après l'archichancelier s'approcha de Léopold.

« Mon cher Clion, lui dit-il, je suis très-content de vous; vous avez fait preuve en cette occasion d'une connaissance, d'une sûreté que je ne vous soupçonnais pas. C'est bien, très-bien, je tâcherai d'obtenir pour vous quelque mission honorable et avantageuse. »

La joie des amis était plus grande encore que celle de l'archichancelier. Dès qu'ils furent sortis, ils tinrent conseil pour aviser à ce qu'il leur restait de mieux à faire.

« Je crois, dit Léopold, qu'il ne serait pas mal que nous allassions faire un petit tour en Angleterre. Si nous partions demain?

— Du tout. Demain Sa Majesté l'impératrice me fait l'honneur de me recevoir en audience particulière, et, ma foi, je ne serai pas fâché de me trouver tête-à-tête avec cette excellente Joséphine, qui est encore une fort jolie femme.

— Ah çà! Adrien, est-ce que tu ne crains pas de tendre un peu trop le ressort?

— Je n'entrevois pas le moindre danger : on se jette à notre tête, nous nous laissons faire, et nous pouvons de la sorte aller très-loin.

— Très-loin, en effet; trop loin, peut-être, et pour ma part, si

j'ai grand souci de voyager, ce ne sera jamais par la grande route de Toulon que je voudrais prendre le chemin d'Italie.

— Poltron ! laisse-moi faire ; ne suis-je pas le plus engagé? Je suis bien aise de causer un peu avec l'impératrice Joséphine ; et puis, 30,000 francs ne peuvent pas durer toujours, et s'il était possible de doubler la somme, cela m'agréerait fort et ne te déplairait pas, que je sache.

— Eh bien, soit! *Audaces, etc.* Mais, à propos de latin, je remarque que le russe ne t'a pas servi à grand'chose jusqu'à présent.

— Cela pourra venir : j'ai des projets là-dessus. Au fait, le métier de prince est fort de mon goût, et je n'y renoncerai qu'à regret...

— A ton aise. De ma seule volonté je t'ai fait prince! vois si tu te sens au cœur de quoi t'élever au rang suprême de Majesté! »

IV

Prévenue par l'archichancelier de la visite que devait lui faire le prince Pétrolow, Joséphine s'était levée toute joyeuse. Dans la matinée, Napoléon vint à la Malmaison, et l'Impératrice se montra charmante.

« Bon Dieu! Madame, lui dit en souriant l'Empereur, comment faites-vous pour être plus gracieuse, plus jolie encore aujourd'hui que de coutume?

— C'est que je suis contente, répondit-elle, et que rien, vous le savez, ne sied à notre sexe comme le bonheur.

— Que vous est-il donc arrivé d'heureux? dites, que je prenne en bon mari la part qui me revient dans vos petites félicités. »

Joséphine hésita avant de répondre ; mais les choses étaient désormais si avancées, le succès lui paraissait si certain, qu'elle crut pouvoir se dispenser de garder plus longtemps une réserve qui lui pesait. Elle raconta donc à Napoléon comment, avec l'aide de Cam-

bacérès, elle avait découvert et gagné à peu près un agent secret envoyé à Paris par l'empereur de Russie, avec une mission dont les conséquences devaient être de la nature la plus délicate et la plus grave.

— Mais, dit l'Empereur, après l'avoir écoutée attentivement, êtes-vous bien assurés, M. le prince archichancelier et vous, de ne pas être dupes de quelque intrigant?

— Cambacérès a obtenu là-dessus des renseignements certains, répondit Joséphine; d'ailleurs l'agent russe doit nous remettre, en réponse à toutes les questions qui lui ont été posées, une note précise et explicite. Vous pourrez examiner cette pièce, et, je n'en doute pas, elle lèvera vos doutes, que j'oserais presque qualifier d'injurieux pour notre zèle et la perspicacité de M. l'archichancelier.»

Napoléon se tut : après quelques instants de réflexion, la chose ne lui paraissait pas impossible. Il dit à Joséphine qu'elle pouvait recevoir le seigneur russe, puis après s'être occupé d'autres soins, il retourna à Paris.

A peine arrivé aux Tuileries, il fit appeler Fouché.

« La police est bien faite, monsieur, lui dit-il durement dès son entrée, je vous en félicite! la Russie entretient à Paris des agents secrets, et vous êtes le dernier à en être instruit!

— Sire, répondit Fouché, sans se montrer troublé de cette boutade, habitué qu'il était à en supporter de semblables de la part de Napoléon, j'ai la certitude que cela n'est pas.

— Je vous dis, moi, que cela est positif! le prince Pétrolow est ici, avec mission d'observer l'esprit public. Cet homme ne peut pas remplir sa mission sans se montrer. Comment est-il possible que vous ignoriez sa présence?

— On a trompé Votre Majesté. La Russie n'a à Paris que des agents avoués pour le moment, et il n'y a pas de prince Pétrolow. Je ne sais quel but peut se proposer l'inventeur d'une fable que l'on n'a pas sans dessein accréditée près de Votre Majesté.

— Mais ce n'est pas une fable, encore une fois, interrompit l'Em-

pereur avec impatience. Ce seigneur a dîné hier chez le prince archichancelier, et il est à peu près convenu qu'il était envoyé par Alexandre.

— Sire, il y a là quelque intrigue que je découvrirai promptement. D'abord, permettez-moi de faire remarquer à Votre Majesté que c'est tout au moins un singulier agent secret, que celui qui va prendre pour confident le premier dignitaire de l'État.

— C'est vrai, dit Napoléon en se radoucissant, et cela m'avait aussi frappé; mais cependant on a des renseignements si précis qu'il est impossible de n'y pas croire.

— Je prends l'engagement de donner promptement à Votre Majesté des nouvelles certaines de ce prince, que je soupçonne fort d'être un diplomate de contrebande.

— Peut-être, dit Napoléon, pourrai-je savoir tout de suite à quoi m'en tenir. L'Impératrice le recevra aujourd'hui; probablement même est-il déjà à la Malmaison, où Cambacérès doit le conduire. Venez, monsieur le ministre, et vous m'y accompagnerez.

— Je suis aux ordres de Votre Majesté, répondit Fouché, mais je désirerais qu'elle daignât m'accorder quelques instants pour que je puisse prévenir et amener un des secrétaires de mon cabinet qui, a lui-même vécu à la cour de Saint-Pétersbourg. »

Cependant, l'archichancelier et le faux Pétrolow étaient partis de Paris; ils arrivèrent à la Malmaison de bonne heure, ce qui les obligea d'attendre quelque peu; bientôt ils furent introduits, et Cambacérès présenta le seigneur étranger à l'Impératrice qui lui fit un excellent accueil. Aux questions que Joséphine lui adressait avec plus de curiosité sans doute que d'adresse, Adrien répondit avec aisance, avec naturel, et sans paraître le moins du monde embarrassé.

Joséphine, durant le cours de cet entretien, éprouvait une satisfaction, une joie que trahissaient peut-être trop indiscrètement ses regards veloutés et ses paroles bienveillantes; le prince archichancelier, de son côté, prenait part à la conversation qui, naturelle-

ment, roula sur la Russie, et dont chaque phrase, comme il arrive dans un pourparler diplomatique, se termine invariablement par un point d'interrogation.

Tout à coup Napoléon et Fouché entrèrent sans avoir été annoncés. Adrien ne se déconcerta pas ; il se pencha vers Cambacérès, et parlant à demi-voix :

« Monsieur l'archichancelier, lui dit-il, suis-je victime d'une trahison ?

— J'espère que vous ne le croyez pas, répondit de même Cambacérès, et je suis aussi étonné que vous.

— Pardon, madame, dit Napoléon en prenant place sur la causeuse où se tenait nonchalamment assise l'Impératrice, je croyais vous trouver seule, et je voulais vous présenter un jeune créole, un compatriote, auquel M. le duc d'Otrante s'intéresse, et qui, amené tout jeune en Europe, ayant depuis lors voyagé presque constamment, parle toutes les langues, depuis votre doux et nonchalant dialecte tropical, jusqu'aux idiomes de l'Afrique et de l'Asie : ce jeune homme est un véritable polyglotte.

— S'il parle russe, dit Joséphine en souriant gracieusement à l'Empereur, voici le prince Pétrolow, qui m'a fait l'honneur de me venir visiter, et qui mieux que personne pourra décider de son mérite. »

Adrien, qui s'était levé, s'inclina respectueusement, et presque aussitôt le polyglotte fut introduit.

Fouché lui adressa la parole en allemand, Napoléon lui parla en italien, Cambacérès en anglais.

Adrien, sans hésiter et lorsqu'à son tour il y fut convié par l'Empereur, l'interrogea en russe. Le jeune secrétaire engagea alors une assez longue conversation avec lui, puis répondit à chacun de ses interlocuteurs dans les langues différentes dont eux-mêmes s'étaient servis.

« Sire, dit Fouché à Napoléon qui l'avait attiré sur le péristyle

du parc, cet homme-là parle russe, mais j'ai la certitude qu'il n'est qu'un audacieux intrigant.

— Eh bien! avisez, monsieur le ministre de la police; faites seulement que ce personnage ignore qu'il est observé. J'ai à cœur de voir la note manuscrite qu'il doit remettre à M. l'archichancelier. »

Cependant Cambacérès, qui craignait les reproches de l'Empereur, était impatient de se retirer. Il ne tarda pas à prendre congé, et partit avec le prince Pétrolow, qu'il reconduisit dans sa voiture.

« Je suis fâché, dit l'archichancelier, chemin faisant, que l'Empereur nous ait surpris; mais je compte sur l'esprit de l'Impératrice, et je me porte fort que votre présence à la Malmaison ne pourra vous compromettre en aucun point.

— Eh! mon Dieu! répondit Adrien de l'air le plus naturellement indifférent, une fois le premier mouvement de surprise passé, je n'ai pas été du tout fâché de me trouver face à face avec l'Empereur. »

Mais, mentalement, il ajoutait à part soi :

« Du diable si l'on m'y rattrape! »

En quittant l'archichancelier, il alla trouver Léopold qui l'attendait.

« Cher ami, lui dit-il, hier tu voulais aller en Angleterre; aujourd'hui, moi, je m'embarquerais pour la Chine. Avant une heure toute la police de Paris sera à nos trousses... Ce que nous avons donc de mieux à faire, c'est de gagner au pied lestement. »

Le soir même, au lieu de la note semi-officielle que devait lui faire tenir le prince Pétrolow, l'archichancelier recevait une lettre dans laquelle Léopold Clion lui annonçait que le prétendu agent russe n'était qu'un intrigant dont il avait été dupe, et à la poursuite duquel il se mettait, car il avait pris la fuite en toute hâte à l'issue de sa présentation au château de la Malmaison.

V

A quelque temps de là, deux jeunes écervelés, qui se disaient originaires du haut Canada pour expliquer la pureté avec laquelle, bien qu'étrangers, ils parlaient la langue française, mangeaient joyeusement, aux eaux de Bade, une trentaine de mille francs, dont l'origine paraissait assez suspecte, à voir le train dont leurs joyeux détenteurs les menaient.

Napoléon rit beaucoup de cette aventure ; Cambacérès aussi s'efforça de rire quand elle fut indiscrètement ébruitée, mais Fouché prétendit qu'il riait jaune.

En dépit de cette hardie mystification, Joséphine continua de rêver, et Mlle Lenormand, de son côté, expliqua comme devant la cartomancie, commenta le présent et devina l'avenir au plus juste prix, sans perdre la confiance de ses dupes.

LE JOUR DE L'AN AU PALAIS DE SAINT-CLOUD.

Janvier 1805.



'Impératrice Joséphine avait dans le cœur tous les trésors de la tendresse maternelle. Ce sentiment, poussé chez elle à l'extrême, se reportait naturellement sur les enfants ; aussi en avait-elle sans cesse autour d'elle, et se plaisait-elle à les questionner et à leur faire de jolis cadeaux. Il ne se passait guère de semaine où elle n'achetât de magnifiques jouets pour les leur distribuer elle-même : elle y joignait toujours un bon conseil ou une sage recommandation. Que de fois ne vit-on pas le boudoir

de l'Impératrice ressembler aux beaux magasins de joujoux qui existent dans nos passages!... Mais c'était toujours à l'époque du jour de l'an qu'il fallait voir ce coquet bazar! En entrant dans l'étroit cabinet qui servait d'antichambre à la salle de bain, on aurait cru entrer dans une des galeries d'Alphonse Giroux; on y voyait entassés les uns sur les autres des bijoux, des étoffes, des porcelaines et des sacs de bonbons.

La veille du 1er janvier 1805, Joséphine, sachant que le lendemain elle ne pouvait quitter l'Empereur de toute la journée, à cause des grandes réceptions des Tuileries, donna ses ordres à Mme de la Rochefoucauld, sa dame d'honneur, pour qu'elle prévînt les personnes qui devaient venir lui souhaiter la bonne année avec leurs enfants, de ne se présenter que le surlendemain, 2 janvier, à Saint-Cloud, où elle se rendrait tout exprès.

Ce fameux jour arriva bientôt, et, dès le matin, on aurait pu croire que l'Impératrice n'était autre qu'une maîtresse de pension. Tous les joujoux, les armes, les bonbons avaient été apportés de Paris.

A midi Joséphine annonça qu'elle allait procéder elle-même à la distribution; alors on passa dans la salle des prodiges, où petits et grands convoitèrent d'un œil avide les riches babioles étalées çà et là.

Chacun des enfants reçut le cadeau qui lui avait été destiné à l'avance : après quoi tous l'embrassèrent et lui récitèrent un petit compliment.

Les petits garçons avaient décidé à l'unanimité qu'on jouerait *à la guerre*, et voulurent enrôler de force les petites filles. Celles-ci s'y étaient opposées en masse : quelques-unes même avaient protesté hautement contre cette espèce de violence, lorsque le jeune Achille Zaluski (fils d'un général polonais naturalisé Français, pour lequel Napoléon avait la plus grande estime) qui, de sa propre autorité, s'était élu chef de la troupe, décida que celles des petites filles qui s'étaient montrées les plus récalcitrantes allaient être provisoire-

ment enfermées dans la citadelle pour y rester jusqu'à ce qu'elles consentissent à obéir à ce nouveau mode de conscription, en venant se ranger sous les drapeaux. Or, la citadelle désignée n'était autre que le délicieux boudoir de Joséphine, situé à côté de la petite bibliothèque éclairée par une fenêtre formée d'une seule glace sans tain, et tendue de soie verte brodée d'abeilles d'argent.

Il fut question un moment d'improviser un conseil de guerre, de juger et même de fusiller la petite Emma, qui, à ce qu'il paraît, s'était mise à la tête de l'opposition, lorsque, fort heureusement pour elle, Mme de la Rochefoucauld vint interposer son autorité, et menacer M. Achille de ne lui donner que du pain sec à goûter, s'il voulait s'opposer à ce que les petites demoiselles jouassent entre elles comme bon leur semblerait ; et, dans la crainte qu'elles ne fussent encore inquiétées, elle les fit passer dans la *citadelle.* Une fois ces enfants séparés, il n'y eut plus de contestation ; mais en revanche il se fit double tapage. En entendant ces joyeux rires, Joséphine paraissait enchantée ; mais Napoléon, qui était arrivé à Saint-Cloud sur ces entrefaites pour travailler plus librement, et dont le cabinet était situé positivement au-dessous du petit salon bleu, monta chez sa femme et lui demanda d'un ton moitié gai, moitié sérieux, la cause du bruit qui se faisait au-dessus de sa tête. Joséphine le lui dit.

« Tu devrais bien, reprit-il, distribuer tes étrennes lorsque je n'y suis pas. Je vais aller moi-même prier tes petits invités de faire moins de vacarme, et s'ils continuent...

— Laisse donc ces pauvres enfants s'amuser, ajouta Joséphine ; ils jouent à la guerre. Est-ce que tu ne fais pas plus de bruit qu'eux, toi? S'ils te voient, tu les effrayeras? je vais envoyer quelqu'un qui saura bien les contenir.

— Ah! ils jouent à la guerre!... répéta Napoléon en souriant ; cela doit être drôle ; je ne serais pas fâché de voir comment ils s'y prennent. »

Et, marchant sur la pointe des pieds, tout en se frottant les mains, l'empereur arrive à la porte du salon. Il écoute un moment et ne

distingue que ces mots : *En avant!... Fonçons!... Je l'ai tué!... Ce n'est pas vrai!... Si!... Tiens!... Mort!...* Puis des pleurs se mêlent à des cris immodérés, à des éclats de voix retentissants. Alors Napoléon tourne doucement le bouton de la porte et se montre :

« Eh bien! qu'est-ce cela? dit-il d'un ton sévère. On pleure ici? »

A ces mots la petite troupe lève la tête, les armes s'abaissent, tous restent immobiles de surprise et de crainte.

L'Empereur promène ses regards sur cette réunion de petits diables, tous plus gentils les uns que les autres : il ne peut s'empêcher de sourire en remarquant la façon grotesque dont chacun d'eux s'est accoutré : celui-ci s'est fait, avec une feuille de papier, un chapeau à trois cornes sur lequel, à défaut de cocarde, il a attaché un énorme macaron ; celui-là a placé sa petite veste sur une de ses épaules pour mieux figurer le dolman d'un hussard ; un autre, le petit Adolphe, s'est dessiné une paire de moustaches avec de l'encre de Chine, et de la palatine d'une petite fille s'est fait une ceinture dans laquelle il a passé un plioir de nacre de perle en guise de poignard ; ses manches sont retroussées jusqu'au coude, il tient un pistolet de chaque main. Sous ce déguisement, M. Adolphe a une mine si espiègle, que Napoléon s'est assis pour le regarder plus à son aise; il lui fait signe de venir à lui, et le plaçant entre ses deux jambes :

« Comment vous appelez-vous, monsieur le rodomont? lui demanda-t-il en tâchant de garder son sérieux.

— Je m'appelle Adolphe.

— Je parie que c'est vous qui avez crié le plus fort tout à l'heure?

— Dame! aussi, c'est Achille qui ne veut jamais que je sois le général ; c'est toujours lui qui l'est!

— Ce n'est pas juste ; chacun doit l'être à son tour. Et où est ce M. Achille?

— Le voici là-bas; c'est celui qui a une cuirasse.

— Ah! ah! continua Napoléon, je vais lui parler à ce M. Achille, qui s'érige ici en maître. »

Et Adolphe, en se retournant, avait désigné du doigt à l'Empereur un petit garçon un peu plus grand que lui, qui s'était fait une espèce d'armure d'un livre de musique sur lequel brillait, en sautoir, une étoile de sucre candi.

Et donnant une petite tape sur la joue d'Adolphe, l'Empereur le laisse aller et appelle M. Achille. Celui-ci accourt en gambadant, et d'un seul bond vient se placer à califourchon sur les genoux de Napoléon, qui lui dit aussitôt :

« Comment s'appelle votre papa, monsieur Achille?

— Il s'appelle le général Zaluski. »

A ce nom, la physionomie de l'Empereur s'anime, ses yeux deviennent brillants, il attire l'enfant plus près de lui, et, le regardant avec tendresse :

« Zaluski ! dis-tu ; mais c'est un de mes bons amis, c'est un brave!... Et toi, qu'est-ce que tu veux être un jour?

— Moi! je veux être comme papa ; je veux avoir deux grosses épaulettes en or, avec un grand sabre qui coupe bien.

— Diable !... Et qu'en ferais-tu?

— Je tuerais tous les ennemis.

— Vraiment! mais j'espère bien que d'ici là nous n'en aurons plus.

— Et puis, ajoute l'enfant, je veux avoir autour du cou un beau ruban rouge comme papa, avec une belle croix d'honneur bien grande. C'est joli ça !... Mais pas comme celle-là. »

En parlant ainsi, Achille arrache l'étoile de sucre candi qu'il a sur la poitrine, et la fait croquer sous ses dents.

« Ceci est autre chose, reprend l'Empereur ; tu vas un peu vite en besogne. Quel âge as-tu maintenant?

— J'aurai neuf ans le jour de la fête de maman.

— Eh bien, dans une vingtaine d'années d'ici...

— Mais je veux tout cela auparavant. Papa m'a dit qu'à dix-huit ans je serais officier.

— C'est que ton père t'a jugé d'après lui. Au surplus, cela dépend

de toi. En attendant, tiens..., lorsque tu auras cassé ton sabre, tu en achèteras un autre. »

Et Napoléon avait tiré de sa poche une pièce de quarante francs, et la lui avait donnée. Il engagea ensuite M. Achille à continuer de jouer avec ses petits camarades, et recommanda à tous de faire un peu moins de bruit, si cela leur était possible.

« Adieu, mes petits amis, leur dit-il en les quittant ; amusez-vous bien ; mais surtout ne vous battez pas *pour de bon*, je vous le défends. »

Neuf ans s'étaient écoulés ; c'était au commencement de 1814. L'Europe, qui naguère encore obéissait aux ordres de Napoléon, s'était liguée contre lui. La grande armée avait fait des prodiges. Après autant de victoires que de combats, fort du succès de chaque jour, l'Empereur était venu, le 6 mars, s'établir à Craone, et, pour ainsi dire, se camper au milieu des bivouacs de l'armée russe, concentrée sur tous les points environnants.

Là, pendant la nuit, il reconnut lui-même les différentes positions de l'ennemi, et le lendemain, à la pointe du jour, toute l'armée se déploya pour livrer bataille. A huit heures du matin les cris des soldats signalèrent la présence de l'Empereur : l'action s'engagea. C'était de la possession définitive d'un plateau, pris et perdu alternativement, que dépendait le succès de la journée. La grande difficulté était de pouvoir s'y maintenir après s'en être emparé une dernière fois. Il est quatre heures ; déjà le jour commence à baisser, et rien n'est encore décidé. Napoléon jette un regard indécis sur sa vieille garde, qui est derrière lui immobile, mais impatiente... Il n'a qu'un mot à dire, et tout peut finir en un instant. Peut-être va-t-il le prononcer, ce mot, lorsque tout à coup un aide de camp arrive à bride abattue en criant :

« L'Empereur?... l'Empereur?... où est-il l'Empereur? »

Napoléon sort aussitôt du groupe de son état-major, et s'avance couvert de boue, car il n'y a qu'un instant qu'il a roulé avec son cheval dans un fossé.

« Qu'est-ce, dit-il, me voilà! que me veut-on?

— Sire, reprend l'aide de camp, en mettant pied à terre, nous sommes maîtres du plateau.

— Enfin!... s'écrie l'Empereur en élevant les bras, qu'on amène mon cheval! »

Et tandis que Roustan tient l'étrier, il continue de s'adresser à l'aide de camp qui, la figure pâle, l'habit couvert de sang, semble avoir à peine la force de se soutenir debout.

« Qui vous envoie?... Est-ce le maréchal ou votre général?

— Sire..., ce n'est pas mon général; il a été tué sur le plateau par les grenadiers russes..., et..., moi-même..., je... »

Il n'en peut dire davantage; ses yeux se ferment. Il chancelle et tombe.

« Qu'on prenne le plus grand soin de cet officier, dit Napoléon d'une voix émue; il est capitaine... Un moment, messieurs, attendez! »

Détachant sa croix aussitôt, il se baisse et la place sur la poitrine du jeune aide de camp blessé mortellement. Celui-ci fait un dernier effort; il saisit la main de l'Empereur, et, la portant à ses lèvres, lui dit d'une voix entrecoupée et presque éteinte :

« Ah! Sire..., je meurs content; je l'avais bien dit à Votre Majesté, il y a neuf ans, à Saint-Cloud, que je serais digne un jour de porter cette croix... Sire, vous ne me reconnaissez donc pas?... Je suis Achille Zaluski... Dites à mon père que je suis mort digne de lui... Quant à ma pauvre sœur... »

A ces mots sa tête se pencha, ses lèvres s'agitèrent encore; mais on n'entendit plus rien.

Pendant ce temps, Napoléon l'avait regardé avec attention et comme en cherchant à rappeler un souvenir confus; les dernières paroles du jeune aide de camp le firent tressaillir.

« Oui, oui, noble enfant, je m'en souviens, dit-il d'une voix étouffée par l'émotion qu'il éprouvait. A cheval, messieurs », ajouta-t-il en élevant la voix.

Puis, en passant devant le front d'un escadron de la garde, rangé en bataille, il s'écria :

« Hors de selle, grenadiers ! la bataille est gagnée. »

Il continua sa route suivi de son état-major et aux cris prolongés de vive l'Empereur ! qui se faisaient entendre sur toute la ligne.

Le lendemain Achille reçut les honneurs dus aux braves qui meurent pour la patrie.

Deux jours après, et tandis que Napoléon prenait toutes ses dispositions pour enlever Reims aux alliés, il aperçut le général Zaluski; il le fit appeler :

« Général, lui dit-il d'un ton grave, votre fils est mort au champ d'honneur : le saviez-vous?

— Sire, je le savais.

— Il y a une sœur, n'est-ce pas?

— Oui, Sire... Elle n'avait plus que lui et moi.

— Et moi donc, reprit vivement Napoléon ; vous m'oubliez, général ! J'ai signé hier son admission à mon institution impériale d'Écouen ; je me charge de sa dot. J'avais décoré son frère de la Légion-d'Honneur...

— Merci, merci, Sire !... Mais mon fils !... Je n'ai plus de fils !... »

Et comme deux ruisseaux de larmes coulaient sur les joues pâles et amaigries du vieux Polonais, Napoléon mit pied à terre avec précipitation, et lui tendant les bras :

« Viens, mon pauvre Zaluski, lui dit-il d'un ton pénétré, viens embrasser ton Empereur ; car lui aussi est bien malheureux ! »

A ces mots, le père d'Achille se précipita dans les bras de Napoléon en laissant un libre cours aux sanglots qui le suffoquaient.

M[lle] Zaluski entra à Écouen pour passer presque aussitôt à la maison royale de Saint-Denis. Seulement l'Empereur n'eut pas le temps de la doter comme il le voulait, parce qu'on l'envoya bientôt, lui aussi, pleurer à Sainte-Hélène un fils vivant, mais exilé comme lui. Le souvenir d'Achille est toujours présent à la mémoire de sa sœur.

A TRAFALGAR.

1805.

I



Un ciel pur et sans nuages embrassait l'immensité de l'horizon; le soleil versait des torrents de feu sur le pont de la frégate *l'Étoile;* le calme des Tropiques, lourd et suffocant, avait frappé d'inertie tous ceux qui montaient ce bâtiment; quelques matelots, étendus sur des cordages, goûtaient les douceurs du sommeil ; un silence profond régnait à bord : il semblait que la mort planât sur cette machine mouvante.

Un homme à la taille courte et ramassée, aux formes athlétiques, était appuyé sur un bastingage, et aspirait d'énormes bouffées de tabac par le tube d'une pipe d'une capacité prodigieuse. Ses traits hâlés et brûlés par les feux de l'équateur; quelques rares cheveux, qui commençaient à grisonner sur un front large, sillonné de rides, accusaient une cinquantaine d'années. La mine haute et fière, une balafre sur la joue gauche, ainsi qu'un ruban rouge attaché à la boutonnière de son frac bleu, attestaient qu'il avait vu des jours moins tranquilles, mais plus glorieux.

Il regardait, avec le flegme des personnes habituées à ces sortes de spectacles, la surface de l'Océan bleu et uni comme une glace, et les milliers de poissons qui se jouaient autour du vaisseau, en étalant coquettement à ses yeux les mille couleurs rouge, aurore et nacrée, qui scintillaient sous la réverbération des rayons lumi-

neux. Ses yeux suivaient par intervalles les replis tortueux et fantastiques de la fumée qui sortait de sa bouche en serpentant : il était plongé dans cette apathie qui tient lieu de bonheur aux habitants de la zone torride.

Il y avait plus d'une heure qu'il savourait cette insouciante béatitude, lorsque quelques-uns des dormeurs s'éveillèrent, se frottèrent les yeux en bâillant et se mirent debout, en étendant leurs membres engourdis.

« Tiens! fit l'un d'eux, quel est donc le philosophe qui regarde ainsi le ciel, appuyé sur le *bastingage de bâbord?*

— Chut! lui répondit un autre : c'est maître Lajoie.

— Oh! oh! oh!» fit sur trois tons différents celui qui avait parlé le premier.

Et un air de vénération s'imprima sur toutes ces figures de bronze.

« C'est un *dur à cuire*, celui-là! ça ne craint ni l'eau, ni le feu. Il a assisté à vingt naufrages, à trente combats, et a reçu cent bordées dans la *carène.*

— Et puis jamais *sombré?*

— Ah! bien oui! le vieux *lougre*, il est fort comme le grand mât!

— Je m'en souviens, nom d'une *caronade!* l'autre jour, il m'a *largué* un coup de poing sur les *écoutilles*, qui m'a *affalé* contre un baril de goudron.

— C'est que tu l'avais sans doute ennuyé? Il est bon, mais sévère. Oh! sévère en diable; il ne faut pas *louvoyer* avec lui. Hier il a *couru une bordée* sur le *maître coq*, et a failli lui engloutir le *fanal* dans sa chaudière, parce qu'il avait *jeté le grappin* sur les meilleurs morceaux pour lui et ses marmitons. Et pourtant il n'a pas prévenu le commandant.

— Ah! c'est le père véritable du matelot. »

Puis ils chuchotèrent tout bas entre eux, en tournant souvent les yeux du côté du maître d'équipage, qui était toujours dans le même état d'absorption. Bientôt un jeune mousse, à la figure espiègle et

enjouée, se détacha du groupe, avança sur la pointe des pieds jusque auprès de maître Lajoie, et ôtant son bonnet :

« Maître ? » fit-il avec une petite voix flûtée.

Lajoie n'entendit pas, ou feignit de ne pas entendre.

L'enfant tourna derrière lui deux ou trois fois, fit quelques mines comiques, et répéta :

« Maître ? »

Même silence.

Enfin il se détermina à le tirer par l'habit. Lajoie se retourna brusquement à cette interruption, et jetant sur le mousse un regard sévère :

« Que me veux-tu, *caïman?* lui dit-il d'un ton de voix énergique. Porte cela à la *cambuse*, en allant débarbouiller ta figure, vilain *marsouin.* »

Et il lui lança un vigoureux coup de pied, que reçut le postérieur de l'enfant, doublé à cet effet avec un vieux pantalon replié plusieurs fois sur lui-même, accoutumé qu'il était à ces caresses significatives.

« Mais... mais... dit le mousse en faisant une grimace piteuse et en tortillant son bonnet dans ses mains, ce sont eux... »

Et il désigna le groupe de matelots dont nous avons parlé.

« Eux? répéta-t-il. Eh bien ! que me veux-ton ?

— Que vous veniez, maître. »

La figure du vieux marin s'éclaircit : il s'avança gravement vers le groupe indiqué.

« Eh bien ! mes garçons, dit-il, qu'est-ce qu'il y a ?

— Excusez, maître, dit le moins timoré, je désirerais... nous désirerions... Mais excusez-nous...

— Mais parle donc, imbécile ! tu tournes comme une *mouette* au milieu d'une *rafale.*

— C'est que je n'oserais..., et puis..., et puis ça vous dérangerait peut-être?

— Voyez si on ne dirait pas un *requin amarré* à un crochet? Non. cela ne me gênera pas, parle!

— C'est que vous savez de si belles histoires! et puis le temps est si calme, que nous n'avons rien à faire.

— Ah! j'entends : vous voulez que je vous conte quelque chose, n'est-ce pas?

— Oui, maître ; vous êtes si bon pour le matelot!

— Eh bien! mes enfants, nous allons vous satisfaire. Mais je vous ai déjà débité toutes mes campagnes. Qu'est-ce que je vais vous dire aujourd'hui?

— Ce qu'il vous fera plaisir. Si vous vouliez pourtant nous raconter l'affaire à laquelle vous avez gagné votre croix d'honneur, ça doit être bien beau, ça! Vous n'avez pas encore touché cette corde-là. »

Chacun a quelque douce faiblesse dans sa malheureuse humanité, quelques péchés privilégiés qui échappent à la censure intime : celui de maître Lajoie était de raconter ses exploits; aussi était-il le narrateur obligé de l'équipage qui l'adorait, quoiqu'il fût le plus sévère observateur de la discipline du bord ; mais c'est que les punitions qu'il infligeait étaient toujours justes et ne dépassaient jamais les bornes de la culpabilité. Il se consolait de ne pas avoir l'épaulette, par la possession du cœur des matelots, dont il amusait souvent les loisirs par quelques épisodes de sa vie militaire et maritime.

En un instant, les autres dormeurs furent éveillés par leurs camarades, et coups de pied et coups de poing se mirent de la partie avec tant d'énergie, que matelots et mousses furent bientôt debout, le cou tendu, la bouche béante. Bientôt ils s'assirent sur le tillac, et formèrent un cercle étroit et compacte autour du maître d'équipage.

Ce dernier prit dans sa boîte une énorme chique qu'il mit dans sa bouche, passa sa large main sur son front rembruni du souvenir de tous les malheurs de la guerre navale, et commença en ces termes :

II

« J'avais alors quinze ans; j'étais mousse à bord du *Vengeur* [1], commandé par le capitaine Lucas, qui était petit, tout petit, mais, morbleu! raide comme une ancre! dans cette enveloppe mesquine gisait l'âme d'un héros.

« La flotte anglaise était sous les ordres de Nelson, d'une part; de l'autre, les forces combinées de la France et de l'Espagne, obéissant à l'amiral Villeneuve. On était à la hauteur du cap Trafalgar, on se canonnait vivement; les coups se multipliaient sans interruption, et bientôt la fusillade entra en danse; c'était une fumée à ne pas se voir à quatre pas; un bruit assourdissant pareil à celui de mille tonnerres roulant dans l'atmosphère. Vous n'avez jamais ouï cela, vous autres? Pour ma part, c'est la première fois que j'assistais à pareille fête : le sang me sortait par tous les *bâbords*.

« J'allai me réfugier derrière le grand mât, je tamponnai mes oreilles avec mes doigts, et je fermai les yeux en tremblant comme une *flamme* agitée par la brise. Je ne fus pas longtemps dans cette position : un vigoureux coup de pied appliqué sur ma *poupe* m'arracha à cette espèce d'anéantissement; je me retournai avec vivacité, croyant que c'était une balle qui m'avait atteint; mais je rencontrai deux yeux brillants qui m'atterrèrent par les éclairs qu'ils lançaient : c'était le maître canonnier qui était venu me débusquer.

« Que fais-tu là, maudit poisson d'eau douce? me dit-il d'une voix terrible. File ton nœud! Des *gargousses!* allons, vite! des *gargousses!* »

« Je jetai sur lui des regards hébétés par la terreur.

« Des *gargousses*, donc, vilain *congre!* des *gargousses!* » hurlait le maître canonnier en se démenant comme un possédé du démon.

« Et comme je ne faisais aucun mouvement, *il jeta le grappin* sur

[1] C'était le deuxième vaisseau de ce nom.

mon *bossoir de tribord,* me fit pirouetter deux ou trois fois et me traîna à la *remorque* jusqu'à l'entrée de la *sainte-barbe;* là, un second coup de pied me fit voler par-dessus l'escalier. Je roulai dans les jambes d'un de mes camarades qui était sans doute descendu moins lestement que moi, et j'entendis encore une fois la voix du redoutable maître canonnier qui jurait en criant d'une voix de tonnerre :

« Des *gargousses,* enfants ! des *gargousses!* »

« Après avoir passé la main sur ma *carène* et ma *quille,* endolories par cette chute, je me mis en devoir d'exécuter les ordres que j'avais reçus. Après quelques voyages de la *soute* sur le pont, opérés sans accident, je m'enhardis un peu, et cependant les balles et les boulets sifflaient de temps en temps à mes oreilles. « Allons! me dis-je, advienne que pourra ! tout le monde n'y reste pas, et j'espère bien que le requin ne m'avalera pas encore aujourd'hui ! du courage, sacrebleu ! »

« Et les corps morts ou expirants s'empilaient sur le tillac comme des mâts de rechange. C'étaient des plaintes, des soupirs arrachés par la douleur ; c'étaient de sourds gémissements et des râlements convulsifs. L'un avait une jambe, l'autre un bras emportés; un troisième recueillait un reste de vie pour se soulever un peu et crier encore une fois : *Vive la France!... Vive l'Empereur!...* puis c'était fini. Ça vous saignait le cœur; mais, bah ! il fallait marcher tout de même.

« Le capitaine Lucas, alerte comme une hirondelle, volait, le sabre à la main, de l'avant à l'arrière du vaisseau : on le voyait partout.

« Courage, enfants! criait son porte-voix ; c'est pour le coup que nous les tenons, ces maudits Anglais; ils commencent à *caler.* Canonniers, pointez vos pièces à *couler bas!...* feu de *tribord!...* Timonnier, *lof pour lof!...* feu de *bâbord!... Sombré* l'Anglais!... *Vive l'Empereur!...*

« — Vive le capitaine Lucas ! » vociféra l'équipage.

« Aussitôt un gouffre s'ouvrit sous les pieds des ennemis; leur vaisseau tourbillonna deux ou trois fois et s'engloutit dans les abîmes : un large cercle indiqua la place où il avait disparu, et puis... plus rien.

« Cependant nos manœuvres étaient hachées, notre grand mât et notre artimon étaient percés à jour par plusieurs boulets, nos voiles étaient criblées, et nous avions perdu beaucoup de monde ; ceux qui restaient étaient devenus noirs comme des nègres, par l'action de la poudre; nous étions harassés; c'est égal, il n'était pas question de se reposer.

« La victoire semblait se déclarer pour nous; les Anglais commençaient à *larguer les escoutes* pour donner plus de jeu à leurs voiles, afin de fuir avec plus de vitesse, lorsque nous remarquâmes que le vent, que nous avions en poupe, avait changé tout à coup de direction, et qu'il nous soufflait toute la fumée au visage. Nous fûmes obligés de *carguer nos voiles* pour ne pas *dériver*.

« Pour comble de malheur, treize vaisseaux de notre flotte gagnèrent le large et s'éloignèrent à toutes voiles, en se dirigeant vers les côtes d'Espagne. A cette vue, une pâleur subite couvrit le visage de notre commandant; ses lèvres blanchirent et tremblèrent; ses mains crispées se cramponnèrent à ses cheveux.

« Le lâche! murmura-t-il d'une voix étouffée. Oh! Dumanoir! Dumanoir! quel compte tu auras à rendre! »

« Il se remit un peu, puis, embouchant son porte-voix, il s'écria :

« Matelots et soldats! nous sommes trahis; mais la victoire n'est pas encore perdue. *Debout au corps* à l'amiral anglais! *à l'abordage!* enfants, *à l'abordage!* Disposez les *grappins!* Timonnier, *barre à tribord!* »

Au même instant, le vaisseau amiral, que nous reconnûmes facilement à sa grandeur et à la cornette qu'il portait à son grand mât, s'avança à notre rencontre, comme s'il avait prévu notre intention, et nous lâcha sa bordée, qui nous désempara de notre grand mât de hune. Nous ripostâmes vivement, et la fusillade recommença avec

la même activité qu'auparavant. J'étais aguerri, je n'avais plus peur; les boulets m'avaient jusqu'alors épargné. Je volais avec sécurité d'un bout à l'autre du vaisseau, et je me trouvais partout où mes petits services pouvaient être de quelque utilité. Comme je passais à côté du capitaine, une balle atteignit mon chapeau et le fit voler à une demi-*encâblure* de moi; je le ramassai : il était percé d'outre en outre.

« Oh! oh! me dis-je, ça commence à chauffer; chacun son tour, sans doute; un peu plus bas, et la *boussole* était *avariée*. Mais, mille sabords! vogue la galère! Un boulet de vingt-quatre aux pieds, et puis voilà! »

« Cependant l'artillerie tonnait toujours; une de nos pièces de *bâbord* ne pouvant plus ronfler, parce que tous les canonniers avaient été tués ou blessés.

« Lajoie, me dit le capitaine, tu es un bon petit luron; je suis content de toi; mets-toi là à cette pièce.

« — Oui, commandant.

« — Connais-tu ce grand maigre qui *louvoie* là-bas, sur le pont de l'ennemi, qui a un bras de moins et un panache blanc à son chapeau?

« — Non, commandant.

« — C'est l'amiral Nelson. »

« Et, sans en dire davantage, il courut à un autre endroit où sa présence était nécessaire.

« Ces quelques mots avaient éveillé mon ambition d'enfant; j'inspecte la pièce qui m'avait été confiée; elle était chargée. J'appelle à mon aide quelques mousses, je la pointe du mieux qu'il m'est possible, et je fais feu.

« *Affalé* le panache blanc! *Vive l'Empereur!*... m'écriai-je de toute la force de mes poumons. Capitaine! capitaine! dans la *cale* l'Anglais. »

« Il l'avait vu aussi bien que moi.

« Un hourra infernal mêlé de cris de : *Vive l'Empereur!* et *mort*

aux Anglais! retentit sur le tillac et dans les entreponts; ce cri ébranla *le Vengeur*.

« Le capitaine Lucas me frappa sur l'épaule :

« Lajoie, me dit-il, tu es un brave. Continue, mon garçon, j'aurai soin de toi.

— Merci, commandant. »

« Un boulet me rasa les deux genoux, et coupa en deux un matelot qui était derrière moi.

« N'aie pas peur! reprit le commandant, ça respecte les héros.

« — Peur! ah ben oui! plus maintenant.

« — A la bonne heure! »

« Au même moment, un cri de douleur était parti du pont de l'Anglais, une consternation générale régnait à son bord : l'amiral expirait dans les bras de ses officiers. Cette circonstance ralentit un peu l'ardeur de nos ennemis. Notre commandant profita habilement du désordre qui régnait parmi eux, et leur fit lâcher plusieurs bordées générales qui nettoyèrent en partie le pont de leur vaisseau et l'offensèrent dans ses œuvres vives.

« Sortez les rames, mes enfants! *A l'abordage!* Vite, les *grappins!* Il est à nous.

« Et les rames ébranlèrent l'énorme masse du *Vengeur*.

« Nous allâmes donner de *l'éperon* dans le flanc de l'ennemi.

« Barre à *bâbord!* vite, et tous à plat ventre!... » cria le commandant d'une voix tonnante.

« Il était temps, nom d'une *caronade!* une bordée de mitraille, partie de l'Anglais, passa au-dessus de nous et déchiqueta presque toutes nos manœuvres, qui, en tombant, blessèrent quelques-uns de nos gens.

« Canonniers, à vos pièces! Feu!... »

« Le vaisseau amiral était tout à fait désemparé, et nous allions bientôt l'*amariner*, lorsque le capitaine Lucas, jetant des regards inquiets autour de lui, vit tous nos vaisseaux pris ou mis en fuite, à l'exception du *Redoutable*, monté par le capitaine Infernet, qui

faisait feu de *tribord* et de *bâbord* sur plusieurs vaisseaux dont il était entouré, et au milieu desquels il se défendait comme un lion.

« Au moins, voilà encore un brave, murmura-t-il doucement; mais les autres! oh! les autres!... Villeneuve, où es-tu donc pour laisser périr ainsi les vaisseaux de la patrie? »

« Et quelques larmes vinrent mouiller les paupières du héros.

« Pauvre France! reprit-il, à qui donc as-tu confié tes destinées! »

« Et il se frappait rudement la poitrine.

« Il fut bientôt arraché à cette torture mentale par la vue de deux gros vaisseaux qui accouraient aux signaux de détresse de l'amiral pour le secourir dans son pressant danger, et qui se placèrent l'un à notre droite, l'autre à notre gauche. Les canons grondèrent de tous côtés autour de nous, et les boulets, en se croisant sur notre pont, faisaient des ravages effroyables. L'amiral lui-même, revenu de la confusion dans laquelle l'avait jeté notre brusque attaque, nous foudroyait aussi de toute son artillerie. Il s'agissait de nous défendre contre trois vaisseaux de haut bord, dont le moindre était beaucoup plus fort que le nôtre; les deux derniers arrivés n'avaient pris qu'une part très-médiocre dans la bataille qui venait de se livrer, et étaient frais par conséquent.

« Alors le capitaine emboucha son porte-voix pour proférer ces paroles à jamais mémorables :

« Officiers, sous-officiers, matelots et soldats! la marine française n'a plus ici de représentants que *le Redoutable* et *le Vengeur*.. A nous seuls est réservée la gloire de laver la tache ineffaçable imprimée à l'honneur de la nation! Montrons que nous sommes Français, et jurons de nous ensevelir sous les ruines de notre vaisseau plutôt que de baisser pavillon. Là, au fond des abîmes, pour nous sera l'honneur, là sera la France!...

« — Nous le jurons! cria l'équipage d'une voix unanime. *Vive la France! vive l'Empereur! vive le capitaine Lucas!*

« — Bien, mes braves! feu des deux bords!... »

« Et sa voix surmontant le bruit du canon, son œil s'animant du

feu de la gloire, un calme impassible se lut sur sa physionomie : il semblait grandir au milieu de cette scène d'horreur.

« Cette lutte atroce se prolongea encore plus d'une demi-heure.

« Voilà, mes garçons, ajouta Lajoie en mâchonnant sa chique, voilà un combat, celui-là, mille sabords! et un combat tel que je n'en vis jamais de pareil. Les boulets pleuvaient sur nous comme la grêle, et tuaient tout notre monde. Nous avions plus des trois quarts de nos gens hors de service, couchés pêle-mêle sur le pont avec les vergues brisées, les cordages et les débris de nos mâts ; tout était haché ; on faisait feu malgré cela, et personne ne parlait de se rendre. Il n'aurait pas fallu que le capitaine entendît ce propos. Voilà un luron ! il voltigeait à bâbord, à tribord ; il chargeait lui-même les pièces et les pointait. Il consolait les blessés, il était partout. L'équipage le regardait comme son Dieu, et se serait fait hacher jusqu'au dernier plutôt que de reculer.

« Les décharges continuaient à pleuvoir sur nous. Bientôt *le Vengeur* se trouva ras comme un ponton.

« A la mer les manœuvres brisées! vociféra le capitaine; feu partout! Vaincre ou mourir, mes amis!...

« — Vaincre ou mourir! » répéta-t-on.

« En ce moment le feu cessa à bord des ennemis; l'un d'eux ayant fait signe qu'il voulait parler, nous l'écoutâmes en silence.

« Capitaine du *Vengeur*, dit-il, vous avez assez fait pour votre gloire; je serais au désespoir de voir périr tant de héros : rendez-vous!...

« — Jamais!... » répondit le commandant.

« Et le bruit de l'artillerie ébranla encore une fois les airs.

« Cependant le maître charpentier vint dire à l'oreille du capitaine que plusieurs boulets avaient percé la carène du vaisseau à fleur d'eau, que les pompes ne pouvaient plus fonctionner, et nqe nous allions couler bas.

« En effet, nous ne nous étions pas aperçus, dans le fort de l'action, que le navire s'enfonçait insensiblement. Quelques officiers

représentèrent au commandant qu'il y aurait de la barbarie à sacrifier tant de malheureux ; que d'ailleurs *le Redoutable* venait de se rendre, et que nous n'avions pas d'autre ressource.

« Qu'on baisse le pavillon ! dit-il avec une angoisse inexprimable. Mort et infamie aux traîtres!... »

« Et il brisa son épée sur l'affût du canon sur lequel il se tenait appuyé.

« Une heure après nous étions tous à bord du vaisseau amiral, et nous recevions les félicitations de l'équipage ennemi, qui ne se lassait pas d'élever jusqu'aux nues notre bravoure pendant ce combat gigantesque. Les capitaines Lucas et Infernet (ce dernier venait aussi d'être hissé à bord) furent bientôt entourés de tout l'état-major, qui les complimenta de leur héroïque résistance : le vice-amiral les assura qu'ils seraient traités avec tous les égards dus à leur valeur.

« On nous débarqua à Plymouth : les officiers eurent la ville pour prison. Je ne me séparai point du capitaine Lucas, qui eut la bonté de s'intéresser à moi, en me prenant à son service. Il était souvent triste et rêveur, malgré la liberté dont il jouissait et l'aimable compagnie qui faisait tous les frais possibles pour l'égayer. La malheureuse bataille de Trafalgar était toujours présente à sa mémoire, et quand il se croyait seul, il répétait souvent ces mots :

« Dumanoir, Dumanoir, quel compte tu auras à rendre!... »

« Puis sa tête retombait dans ses deux mains.

« Nous fûmes bientôt rendus à la liberté et à notre patrie. Je ne m'amuse pas à vous peindre la joie dont nos cœurs furent animés en touchant le sol de la France; il n'y a pas de pinceaux pour ces tableaux-là.

« L'Empereur voulut voir les capitaines Infernet et Lucas; ce dernier désira que je l'accompagnasse à la cour, et ces braves officiers reçurent tous les deux le brevet d'officier de la Légion-d'Honneur, titre qu'ils avaient mérité à tant d'égards.

« Quel est cet enfant? demanda Napoléon en me désignant du doigt.

« — Sire, répondit mon capitaine, c'est lui qui a tué l'amiral Nelson.

« — Oh! oh! fit-il, si jeune?

« — Oui, Sire.

« — Nelson était un grand homme, je l'estimais, mais il était l'ennemi de la France. »

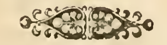
« Puis il me remit une croix.

« Porte-la longtemps, me dit-il en me frappant familièrement sur l'épaule (et Lajoie se redressait avec fierté); porte-la longtemps, et souviens-toi qu'il faut la défendre aussi bravement que tu l'as gagnée. »

« Je me jetai à ses genoux; je ne pus rien répondre, mais je baisai ses mains, j'étais suffoqué : des larmes coulaient le long de mes joues. Vous ne l'avez jamais vu, vous autres, avec sa redingote grise et son petit chapeau? il avait un diable d'air qui nous imposait, un regard brillant qui vous fascinait et vous forçait à baisser les yeux. »

. . . .

Ici, un coup de sifflet se fit entendre; et le narrateur, ainsi que ceux qui l'écoutaient, l'œil en feu, se rendirent à leur poste respectif.



UN LAPIN SAVANT.

1805.



e Pont-Neuf, il y a trente ans, n'avait pas la physionomie qu'il a aujourd'hui. Sur l'emplacement où s'élève actuellement la statue équestre de Henri IV, existait alors une espèce de jardin qu'un limonadier, nommé Pâris, avait embelli de cabinets de verdure et de grottes en plâtre, dans l'intérêt des mœurs en général et de ses habitués en particulier. Là se réunissaient chaque jour un grand nombre d'oisifs, les uns pour applaudir aux savants carambolages et aux blocs *fumants* que Charrié et Persicot, les deux plus fameux amateurs de l'époque, exécutaient à qui mieux mieux sur le billard du café Pâris ; les autres, et c'était le plus grand nombre, pour admirer les équilibres et les tours de gibecière des bateleurs et des histrions en plein vent qui se tenaient en face de la place Dauphine, alors encombrée des matériaux nécessaires à l'érection du monument de Desaix, mort, comme on sait, à Marengo.

Parmi ces hardis saltimbanques, il en était un surtout plus remarquable que les autres, et dont la baraque, entourée de lambeaux de vieux tapis, était établie à la jonction du quai des Orfévres au pont. Cette échoppe était surchargée de tableaux de toutes dimensions, grossièrement peints à la détrempe, qui formaient à eux seuls une épopée tout entière dont un lapin était le héros. Ici, le timide animal prenait un fort; plus bas, il battait la charge; à droite, il mettait le feu à une pièce de canon; à gauche, il faisait

assaut avec le tambour-major des grenadiers de la garde. Mais ce qui contribuait le plus encore à attirer la foule devant cette espèce de tente, c'était la séduisante originalité de la parade : un homme, vêtu d'un costume de paillasse par-dessus lequel il avait endossé un habit de marquis de couleur éclatante, brodé au plumetis et surchargé de taches de toutes sortes, la tête affublée d'une énorme perruque de chiendent et les mains parées de longues manchettes de mousseline jaune et dégoûtante, mangeait de la filasse et faisait sortir périodiquement de sa bouche des bouffées de fumée. A ce passe-temps, il faisait succéder un repas diabolique; on lui apportait une torche de résine tout allumée, et, à l'aide d'une fourchette de fer, il détachait de la mèche la résine enflammée et l'avalait au grand ébahissement de la foule, qui saluait de ses bravos l'incombustible opérateur.

Ceci avait lieu en 1805, au commencement du mois de janvier, c'est-à-dire quelques jours après le couronnement de Napoléon. La population de la capitale se trouvait en quelque sorte doublée, tant par l'affluence des provinciaux et des étrangers que ce mémorable événement y avait attirés, que par la quantité de militaires de tous les régiments de l'armée qu'on y avait fait venir en députation. Jamais peut-être ce que le saltimbanque appelait ses expériences de *physique*, accompagné de son éloquence de tréteaux, n'avait eu un si grand nombre de spectateurs crédules et d'auditeurs attentifs.

Après avoir mâché sa filasse, après avoir vomi feu et flamme, après s'être repu de résine, notre homme s'essuya la bouche avec une de ses manchettes; puis, frappant alternativement de la baguette qu'il tenait à la main le manche à balai qui servait de balustrade à ses tréteaux, et les tableaux appendus au-dessus de sa tête, il s'adressa à la foule béante, en disant avec une voix de Stentor :

« Messieurs et dames, c'est trop longtemps vous amuser aux bagatelles de la porte. Je deviendrais coupable aux yeux de l'aimable société qui m'entoure et à mes propres yeux si je prolongeais

davantage des exercices incohérents et facultatifs, qui n'ont d'autre mérite que de prouver à l'homme qu'il peut facilement se nourrir de toute espèce de légumes *chaudes* ou *froides*, *fraîches* ou *sèches*, selon les temps, les contrées et les circonstances. Mais, messieurs et dames, je possède *ici dedans* un prodige cent fois, mille fois, que dis-je! imbécile que je suis!... cent mille fois plus curieux que tout cela. C'est le lapin *frrrrançais* que j'ai l'honneur d'offrir à votre patriotisme impatient et à votre admiration éclairée. Le grand naturaliste, feu M. de Buffon, et le célèbre M. de Fourcroy, premier chimiste de S. M. l'Empereur et Roi et de diverses cours de l'Europe, administrateur en chef des mammifères, des crustacés et des volatilles du Jardin des Plantes, grand-officier de la Légion-d'Honneur et sénateur (le saltimbanque ôte son chapeau), a proclamé la plus grande des vérités en disant que, si le lion était le roi des animaux, messieurs! le lapin était le prince des quadrupèdes. En effet, la faible créature appelée par les peuples Lapin, et *Lapinus* par les Grecs, est, après l'éléphant, le singe et l'homme, la bête la mieux organisée par la nature, car son intelligence est susceptible de tout apprendre et de tout retenir, excepté cependant les langues étrangères. Chacun de vous, messieurs et dames, s'en convaincra facilement s'il veut honorer de sa présence les fabuleux exercices du lapin *frrrrançais*. Cet animal, tel que vous le voyez ici représenté, pince agréablement de la guitare, fait des armes, danse la gavote à l'instar de M. Vestris, premier sujet de l'Académie impériale de musique, et s'acquitte généralement de tous les devoirs de l'homme et du citoyen, ni plus ni moins que vous et moi le pourrions-t-être. Mais, un moment, ce n'est pas tout!... »

Ici le saltimbanque interrompit tout à coup son discours pour jeter sa perruque à la tête de quelques enfants qui se poussaient les uns sur les autres devant son échoppe, en s'écriant dans son dépit :

« Petits drôles! voulez-vous bien me laisser travailler! »

Puis, s'adressant à une espèce de Jocrisse qui lui servait de compère :

« Groslichard, lui dit-il à demi-voix, mets-les à la porte, et fais-les s'*esbigner*. »

« Messieurs et dames, reprit-il aussitôt, dans une suite de scènes qu'il serait trop long de vous détailler, le lapin *frrrançais* manifestera à tous les yeux sa bravoure et son intrépidité. Vous le verrez exécuter la charge en douze temps, tirer un coup de fusil, puis, le sac sur le dos, monter à l'assaut. Enfin, il mettra le feu à une pièce de canon chargée à mitraille. Ces exercices divers seront terminés par la *grrrrande* batterie d'honneur, où l'intelligence et la sagacité de l'intéressant animal se montreront dans toute leur fraîcheur. Mais, allez-vous me dire, combien prends-tu pour faire voir une merveille jusqu'alors inconnue dans tout l'univers et en province ?... Messieurs et dames, si tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous *récupérer* est falsifié, si le lapin *frrrançais* n'exécute pas les différentes manœuvres dont je viens de faire le bref narré, vous ne payerez pas; mais si, au contraire, vous reconnaissez que je n'ai rien promis de trop ; en un mot, si vous êtes contents et satisfaits, vous donnerez, en sortant, la somme et la bagatelle de deux sous par personne ! Et pour faire jouir un chacun de ce spectacle vraiment incroyable et le mettre à la portée de toutes les bourses, les femmes *enceintes* ne payeront que demi-place, les enfants rien du tout, les chiens et les militaires entreront gratis ! Entrez, messieurs et dames! c'est le moment !... *Prrrrenez* vos billets au bureau. *Prrrrenez* vos billets !... Groslichard, la musique ! »

L'explosion d'une grosse caisse attaquée vigoureusement par le jocrisse, mêlée au son aigu d'une clarinette dont jouait une espèce de virago en costume de bergère avec un pantalon, accompagnèrent les dernières paroles du saltimbanque, qui descendit précipitamment de ses tréteaux en criant de plus belle :

« Les exercices *surrrrprenants* du lapin *frrrançais! Prrrrenez* vos billets; on commence à l'instant! »

Parmi les militaires qui avaient prêté une sérieuse attention aux

discours du saltimbanque se trouvait un grenadier de la garde en petite tenue d'hiver ; ses yeux avaient été continuellement fixés sur la figure du maître du lapin. Plusieurs fois il avait passé la main sur son front, comme pour rappeler un souvenir presque effacé de sa mémoire, et il avait laissé échapper des mots incohérents et sans suite :

« Je connais ce lapin-là, dit-il enfin comme quelqu'un qui vient de prendre une détermination ; ce doit être lui. »

Et, s'approchant du saltimbanque, il lui frappa familièrement sur l'épaule.

« Si je ne m'égare pas l'*imaginative*, lui dit-il, vous devez être Christophe Merlandier?

— Je suis en effet Christophe Merlandier, si on ne m'a pas changé en nourrice ; mais, grenadier, ajouta-t-il en portant la main machinalement à sa perruque, serait-ce un effet de la vôtre de me dire à qui j'ai celui d'articuler mon nom? Votre figure m'est totalement ignorée.

— Nous étions ensemble au camp de la Lune, reprit en souriant le soldat. Vous faisiez partie du bataillon des *cadenettes retroussées* [1], autrement dit le régiment des *écornifleurs*, des maraudeurs et des *fricoteurs*, de *ceuses* enfin qui ont toujours les yeux tournés du côté de la marmite, *au lieur* de les avoir autre part.

— C'est exact, répondit le saltimbanque en souriant à son tour. Mais, votre nom à vous?

— Je suis Jabalot. J'étais grenadier à la 77e demi-brigade, qui faisait brigade avec la vôtre... Nous ne nous quittions guère à l'époque.

— Jabalot! s'écria Merlandier en se jetant au cou du soldat; mon ami intime! Par les pantoufles du Père éternel! je ne t'aurais jamais reconnu, vrai!... Mais embrasse-moi donc, vieux! »

Et les deux amis se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre en

[1] C'est ainsi qu'on avait qualifié, en 1793, le 2e bataillon des volontaires de Paris.

s'abandonnant, en présence de la foule ébahie et des militaires attendris, aux étreintes d'une fraternelle amitié.

« Tu as donc quitté le service? demanda Jabalot.

— J'y avais eu des déboires sur la fin; on m'avait fait subir plusieurs injustices; je me suis *transvasé* dans le civil, et, comme tu vois, je me suis établi. Je ne regrette pas mon ancien métier; je passe doucement ma vie au sein des arts et de ma famille, en me livrant exclusivement à l'éducation des animaux. »

En disant ces mots, le saltimbanque désignait Groslichard et la bergère des Alpes, qui avaient cessé leur concert pour continuer d'attirer la foule en criant :

« *Prrrrenez* vos billets au bureau! on va commencer

« Ah çà! nous ne nous séparerons pas, j'espère, sans avoir bu la goutte et cassé la croûte collectivement, reprit Merlandier; voilà ma dernière représentation; entre voir les exercices de mon élève, et puis après je serai tout à toi.

— Ni poudre ni plomb, fit le grenadier en frappant sur son gousset vide, pour entrer dans ta cabine de lapin. Je ne suis pas allé au prêt avant-z-hier.

— Ce n'est pas un motif, puisque c'est gratis pour vous autres; entre, et place-toi sur le devant. Après le spectacle, tu iras m'attendre au *Cocher fidèle*, sur le quai des Orfèvres. »

Merlandier ayant soulevé le lambeau de tapisserie qui servait de portière à sa baraque, fit entrer avec Jabalot une demi-douzaine de conscrits, que l'exemple du grenadier de la garde avait enhardis à profiter du bénéfice. Une fois l'assemblée au grand complet, le lapin patriote fut placé sur une table et offert aux regards de tous.

Il faut le dire, ce petit animal avait été dressé merveilleusement : il ne pinçait pas de la guitare comme Gambaro, ne faisait pas des armes comme Grisier, et ne dansait pas comme Fanny Elssler; mais enfin il grattait les cordes de l'instrument, il s'agitait et se dandinait avec gentillesse. On l'affubla d'une giberne et d'un sabre, on lui mit entre les pattes un fusil à sa taille, et il trotta avec résolution

vers un fort de carton qui le salua tout d'abord de trois pétards. Notre lapin, sans se déconcerter, tira un coup de fusil, escalada la forteressse et redescendit tranquillement en passant sur le pont-levis, qui s'était abattu, pour venir manger dans la main de son maître un bouquet de serpolet, récompense promise à son obéissance et à sa valeur. Mais ce qui charma les assistants plus que tout le reste, ce qui fit rugir de plaisir les *tourlourous* qui, debout, se pressaient autour du lapin savant, ce fut le dernier de ses exercices, l'exécution de la grande batterie d'honneur, annoncée avec tant d'emphase par Merlandier. L'innocent quadrupède fut placé sur un petit escabeau; on mit devant lui un tambour, et, au moyen de petites manchettes, on adapta à chacune de ses pattes de devant une baguette. Alors le saltimbanque s'avança gravement, et, après avoir fait trois saluts, se plaça en avant de son élève, en disant d'une voix de fausset :

« Mon camarade! vous venez de donner à la société qui vous contemple des preuves non équivoques de votre bravoure et de votre sang-froid ; il faut maintenant que vous lui donniez un témoignage sensible de votre patriotisme. Lapin, mon ami! exécutez en présence de ces messieurs et dames la *grrrrande* batterie d'honneur en faveur de celui des monarques de l'Europe que votre cœur et vos sentiments chérissent le plus; je vais avoir celui de vous les *rénumérer* tous, les uns après les autres. Attention! ne nous trompons pas, mon ami! »

A cette invitation, le lapin dressa les oreilles, et les tourlourous en firent autant.

« Lapin, mon ami, reprit Merlandier en posant le poing sur sa hanche, tambourinez pour sa hautesse le grand Turc. »

Le lapin ne bougea pas.

« Alors tambourinez pour S. M. l'empereur d'Autriche. »

Le lapin ne fit pas un mouvement.

« Ce sera donc pour S. M. l'empereur de toutes les Russies? »

Le lapin resta encore immobile.



A cette invitation, le lapin dressa les oreilles, et les tourlourous en firent autant. (t. I, p. 504.)

Et pour S. M. le roi de Prusse? »

Le lapin se passa vivement la patte sur le museau.

« Lapin, mon ami, continua Merlandier en élevant la voix, aimez-vous mieux tambouriner pour S. M. Napoléon, empereur des *Frrrrançais*, roi d'Italie, médiateur de la confédération du Rhin, etc.»

A peine ces mots avaient-ils été prononcés, que le lapin exécuta un roulement si bien nourri, qu'on aurait pu croire que ses pattes étaient soumises à l'action de la pile de Volta. Des bravos, des trépignements, des cris d'admiration retentirent dans la baraque. Les militaires surtout furent transportés; tous voulurent caresser l'intéressant animal; c'était à qui lui toucherait le bout de la patte en signe d'affection. L'enthousiasme de Jabalot fut au comble.

« C'est *superbe!* fit un pompier du voisinage.

— *Cette petite* animal a tout de même des *moilliens,* ajouta un sapeur de la ligne.

— Tu peux te vanter, dit à Merlandier Jabalot en redressant sa moustache, de posséder un fameux lapin : il m'a donné la chair de poule.

— Tu n'es pas le premier, répondit le saltimbanque avec une sorte de fierté ; mais, tandis que je vais opérer ma recette, va m'attendre où je t'ai dit; je ne tarderai pas à te rejoindre avec mon épouse et mon beau-frère, *dont auxquels* tu ne seras pas fâché de faire connaissance. Demande du cachet vert et le cabinet n° 2 : c'est celui d'habitude. »

Le souper offert au grenadier par le saltimbanque fut ce qu'il devait être, gai, bruyant et abondant en libations de nectar à quinze sous. Mme Merlandier, et Groslichard son frère, tinrent convenablement tête aux deux amis, et ne se décidèrent à quitter la table qu'à l'injonction plusieurs fois répétée du maître, qui ne voulait pas que son établissement restât plus longtemps privé de ses gardiens naturels. Une fois les deux amis en tête-à-tête ils entamèrent, avec une sixième bouteille, le dialogue suivant :

« Tu viens de voir ma famille, dit Merlandier à Jabalot, comment la trouves-tu ?

— Je trouve que ton épouse et ton beau-frère sont des particuliers fort aimables en société. La bourgeoise principalement est une superbe femme ; elle m'a rappelé la déesse de la liberté que nous avons promenée en procession au camp de la Lune le jour de l'*adversaire* de la fédération.

— Mon épouse est très-méritante au fond, parce qu'avec une femme de cette trempe-là on peut tout entreprendre. Avant de montrer mon lapin savant je la faisais voir...

— Tu faisais voir ta femme ! interrompit le grenadier presque scandalisé.

— Sans doute : je l'exposais aux regards du public sous le costume exact d'une *sauvagesse* de la mer Rouge, et j'avais transformé mon beau-frère en cannibale des îles les plus inconnues. Tous les deux me dévoraient chaque jour trois livres de poitrine de mouton, que nous mangions ensuite avec des navets ou des pommes de terre ; mais les sauvages sont passés de mode, il a fallu se rabattre sur les animaux savants ; alors j'ai embrassé la carrière du règne animal. Avant mon lapin, j'avais un merle qui jouait aux dominos et tirait l'horoscope des personnes de la société ; je l'ai perdu... ».

Et le saltimbanque fit un soupir en baissant tristement la tête. Jabalot tâcha de ne pas rire.

« Il a pris sa volée? demanda-t-il. Il a peut-être déserté avec armes et bagages, comme d'*aucuns* que nous avons connus jadis.

— Non, il s'était crevé un œil. J'ai toujours pensé, comme je le crois encore aujourd'hui, que c'est par mégarde, en jouant avec son bec. Enfin il en est mort ; n'est-ce pas étonnant?

— Il n'y a rien de surnaturel, reprit Jabalot. Cela a manqué de m'arriver l'autre jour, avant l'inspection du colonel, en plaisantant avec ma baïonnette. Alors tu t'es rabattu sur les lapins ?

— Et, comme tu vois, je ne m'en trouve pas trop mal ; je gagne ma vie.

— Merlandier ! fit Jabalot d'un ton solennel en frappant sur la table avec son verre qu'il venait de remplir.

— Eh bien ! quoi ? tu me considères comme un événement : parle donc !

— A ta santé, Merlandier !

— A la tienne, vieux ; et puis ensuite ?

— Ecoute ! reprit Jabalot après avoir essuyé ses moustaches, je n'ai pas comme toi la parole en main, je ne sais pas *astiquer* une histoire plus ou moins palpable ; mais je vais te dire ce que je pense *de dessur* ton compte, sans conversion et sans demi-tour.

— Marche ! marche ! fit Merlandier en posant ses coudes sur la table.

— Eh bien ! mon ancien, le métier d'histrion que tu pratiques me semble intempestif et malencontreux ; il est au-dessous de toi-z-et de moi, et de tes capacités militaires et civiles. Je ne vais pas à l'encontre de ton talent ; mais il me semble que tu pourrais l'utiliser à autre chose qu'à manger de la filasse indigène ou à boire de la poix résine plus ou moins frite, ce qui est incompatible à un troupier qui se respecte, à un vieux *fricoteur* du ci-devant camp de la Lune.

— Et que veux-tu que je fricasse ? s'écria le saltimbanque que ce discours avait visiblement piqué.

— Je veux que tu fasses comme moi : je t'offre ma protection ; réintègre-toi dans le 1er de la garde, où j'ai celui de servir depuis sa formation. Notre colonel-major, Dorsenne, qui est un troupier fini, t'y recevra si tes papiers sont en règle. En ce moment ici on recherche de préférence les vieux troubadours de l'ex-république française ; on les mijote, on les dorlote d'après la manière dont ils se comportent. Soit au quartier Bonaparte, soit à la caserne de Courbevoie, tu auras une bonne paye, tu toucheras ton prêt tous les dix jours, avec un ordinaire solide matin et soir, et un habit de ce numéro-là, ajouta le grenadier en frappant avec orgueil sur les revers blancs de son uniforme. Cela te chaussera mieux qu'une per-

ruque dérisoire et cette casaque rouge ornée de deux lavettes au bout des manches. De plus, je m'engage à te faire obtenir du capitaine Réant, bon enfant, quartier-maître et trésorier, le payement de ta grenade aussitôt que tu seras présent au drapeau.

— Vieux, répondit le saltimbanque que cette longue énumération de biens avait semblé convaincre un moment, tout cela est très-fascinant à l'ouïe ; mais que veux-tu que je fasse de mon épouse et de mon beau-frère?

— Ton épouse?... Ne me disais-tu pas tout à l'heure que tu la transformais en tout ce que tu voulais? N'y a-t-il pas des cantinières au 1er de grenadiers? elle entrera cantinière à la suite. Quant à ton beau-frère, qui module passablement de la grosse caisse, nous tâcherons de le colloquer dans le corps de musique du régiment en qualité de triangle, de timbalier ou de pavillon chinois. Ah ! diable! fit Jabalot d'un ton de réflexion, j'oublie que l'ordonnance veut que dans la garde les *ceuses* de la musique soient nègres de naissance. Est-ce que tu ne pourrais pas faire un mauricaud de cet ancien sauvage-là ?

— Impossible ! les lois et la nature s'y opposent formellement.

— Alors fais-en autre chose : un sapeur, par exemple; il a la taille. Ses antécédents seront tolérés, et de cette façon nous pourrons *fricotter* de nouveau tous les quatre ensemble ou individuellement.

— Et mon lapin ! fit encore Merlandier avec vivacité, tu n'y penses seulement pas à ce pauvre petit animal qui me nourrit moi et ma famille.

— Il continuera à vous nourrir si vous en faites un pâté ou un civet, au choix ; ce n'est pas lui, comme tu vois, qui est embarrassant.

— Un civet de lapin savant ! s'écria le saltimbanque en frappant avec colère de son poing fermé sur la table; un lapin qui m'a coûté les yeux de la tête ! un lapin pour lequel j'ai gaspillé deux années de ma vie à lui montrer toutes les manœuvres ! Au moins si je pou-

vais trouver à m'en défaire avantageusement en le plaçant quelque part, je ne dis pas...

— Allons, ne te fâche pas; je n'ai pas voulu mépriser ton quadrupède, qui a des qualités aimables; il est tout placé; tu peux le faire entrer aux Invalides, où, pour changer, il aura droit d'être mangé en gibelotte, c'est son état primitif. Je ne comprends pas que tu puisses balancer entre lui et le 1er des grenadiers de la garde, qui tous sont des lapins dans leur genre; ce sont les seuls qu'on puisse fréquenter amicalement. Tu seras adoré de tes chefs, tu jouiras de toutes les douceurs de la vie privée, tu auras une permission de onze heures chaque semaine, la culotte de nankin, le bas de coton blanc et la boucle sur le soulier en petite tenue d'été, avec l'épée, toujours l'épée, le tout accompagné de pain blanc dans la soupe et de un franc cinq centimes de paye par jour, sans compter les postes d'honneur ou de corvée. Est-ce que ce n'est pas beau, ça? Et puis tous les dimanches, grande parade dans la cour des Tuileries, où Sa Majesté *l'épouse* du Petit-Caporal ne manque jamais d'assister, sur le balcon du milieu, quand il ne pleut pas, ce qui est toujours flatteur pour nous autres. Enfin, mon ancien, tu peux devenir caporal d'ordinaire et grand-officier de la Légion-d'Honneur tout comme un autre.

— Ta, ta, ta!... laisse-moi tranquille; en voilà assez, tu divagues. Tu as toujours été soldat, toi! par conséquent tu ne sais pas ce que c'est que la fière indépendance et la liberté. Moi je suis fait à cette vie, et depuis le temps que j'ai répudié la clarinette de cinq pieds, j'aurais trop de mal à *recohabiter* avec elle. Cependant je te remercie de tes conseils, j'en ferai part ce soir à mon épouse et à mon beau-frère... Oh! la liberté!... Liberté chérie, va!... ajouta Merlaudier en jetant les yeux au ciel. »

A cette exclamation, Jabalot haussa les épaules avec pitié.

« Mais *laisse* donc tranquille avec ta liberté, égalité ou la mort... s'écria-t-il en se levant avec empressement pour prendre son épée et son chapeau, qu'il avait accrochés à un clou en entrant dans le

cabinet; nulle part on ne se porte mieux et on n'est plus libre que dans le 1er des grenadiers de la garde.

— Où vas-tu donc? lui demanda Merlandier d'un ton presque de reproche.

— Où je vais?... Est-ce que tu n'entends pas ce roulement? Je retourne au quartier Bonaparte et vivement; je suis déjà en retard.

— Et si tu ne rentrais que dans une heure?

— Collé pour trois jours à la salle de police, et ma grenade suspendue.

— Merci! fit le saltimbanque, je sors d'en prendre. C'est égal, adieu, vieux; encore une santé pour la dernière : le coup de l'étrier, comme disait jadis le vertueux Dugommier, qui a été crânement dégommé depuis. Et à quand maintenant? ajouta-t-il.

— Je ne sais pas; le bataillon part demain, à quatre heures du matin, pour le camp de Boulogne.

— Eh bien! soupons encore demain, tu ne *rejoindras* qu'après-demain?

— Oui, prends garde de le perdre! pour être porté sur le rapport comme déserteur, avec trois ans de boulet au bout.

— Excusez du peu! s'écria encore le saltimbanque avec un sourire amer. »

En cet instant, deux tambours, partis du corps-de-garde des pompiers en battant la retraite, repassaient sur le quai des Orfévres pour rentrer à la caserne, suivis d'une bande d'enfants qui agitaient dans leurs mains, de même que des castagnettes, de petits morceaux de faïence cassée. Alors Merlandier se leva, et prenant une pose héroïque :

« Mon vieux! dit-il au grenadier, voilà une sérénade emblématique qui me suggère une réponse philosophique et dilatoire; j'aime mieux rester ce que je suis que de devenir ce que tu es. File donc, tout est payé; mais pour l'état militaire, vois-tu, je donne ma démission à perpétuité, en disant comme feu M. La Fontaine, qui

cultivait, lui aussi, le langage des animaux, dont j'ai le volume :

> « Adieu donc, fi du plaisir
> Que la crainte peut corrompre! »

— C'est bon, c'est bon, fit Jabalot, qui bouillait du désir de partir. Mille tonnerres! tu vas me faire avoir des désagréments avec l'adjudant Vésu, qui est patient comme un chat dont on tire la queue. Adieu, mon ancien. »

Cela dit, les deux amis, après s'être embrassés, se quittèrent, l'un pour retourner à sa caserne, l'autre pour rentrer dans son échoppe ; et le lendemain l'un était sur la route de Boulogne, le sac sur le dos et le fusil sur l'épaule, maudissant tout bas les Anglais et les envoyant de grand cœur à tous les diables; l'autre, une perruque de chiendent sur la tête et une badine de jonc à la main, était monté sur les tréteaux de sa baraque et annonçait à haute voix une représentation extraordinaire des exercices *fabuleuses* du lapin *frrrançais!*

Au commencement d'une belle soirée de juin 1817, une foule de curieux et de désœuvrés se promenaient lentement dans les allées poudreuses du boulevard du Temple. Ce boulevard, qui n'a presque rien conservé de son ancienne renommée, avait autrefois l'exclusif privilége d'attirer une foule avide d'émotions et de nouveautés. Là, mieux que partout ailleurs, tous les goûts, tous les désirs, toutes les exigences de l'époque trouvaient une ample satisfaction. Près des tréteaux où s'illustraient Bobèche et Galimafré, on voyait le théâtre de la Gaîté, avec ses drames lugubres, son niais classique et ses tyrans peu délicats, séparés seulement par un mur mitoyen de ceux de l'Ambigu-Comique, si triste et si enfumé. Plus loin, la cage élégante où Mme Saqui dansait sur la corde raide, sans balancier, avait pour voisins les serins savants et les puces travailleuses. A droite étaient les figures de Curtius, et à gauche, *le plan en relief du départ de l'usurpateur pour Sainte-Hélène, exécuté à la main*, au dire du propriétaire, *par un aveugle*, et les fantoccinis

occupaient le premier étage d'une bicoque dont le rez-de-chaussée était loué à un crocodile vivant, des bords du Nil. Les voix glapissantes des marchands de coco et des vendeuses de pommes, jointes à celles des négociants en contremarques (car alors aucun directeur n'eût osé, comme aujourd'hui, laisser vendre tranquillement des billets de premières loges devant son théâtre), se mariaient merveilleusement à celles des gamins qui pullulent de toute éternité sur le boulevard du Temple, sans parler ni du sifflement des cochers de fiacre qui attendent pratique, ni des cris des marmots que des bonnes, trop sensibles aux galanteries des tourlourous casernés à Popincourt, laissent errer entre les jambes des passants.

Parmi les flâneurs qui se pressaient ce jour-là sur le *boulevard du Crime*, comme on a désigné depuis ce boulevard, chacun regardait un homme dont la mise hiéroglyphique était une espèce d'enseigne ambulante. Il pouvait bien avoir de quarante-cinq à cinquante ans. Il était grand et sec; les traits de son visage, encadrés dans une large paire de favoris, presque blancs sur les tempes, étaient mâles et réguliers, et tels que notre célèbre Guérin nous en a montré le modèle dans son Marcus Sextus. De plus, cette figure était ornée de deux longues cicatrices transversales qui semblaient s'y être donné rendez-vous pour faire un duplicata avec le fragment de ruban rouge qui tranchait sur une capote presque en lambeaux, et veuve de ses boutons, dont le soleil, la pluie, la poussière et le temps avaient effacé la couleur. Un pantalon de toile grise et un simulacre de bonnet de police complétaient le costume de ce singulier personnage, qui marchait machinalement au milieu de la foule sans paraître s'inquiéter autrement de ce qui se passait autour de lui. Cependant, de temps en temps il s'arrêtait, tantôt devant une parade, tantôt devant un escamoteur; un moment après c'était devant un chanteur public; mais chacune de ses stations n'était pas longue, et il reprenait bientôt sa promenade misanthropique en haussant les épaules et en grommelant entre ses dents quelques paroles de dépit. Tout à coup il s'arrête et se pose, comme un terme,

devant la façade d'une maison étroite où une énorme affiche jaune était placardée au-dessous d'un tableau représentant un lapin monstrueux. L'affiche portait cette annonce en gros caractères :

Par autorisation spéciale
de M. le comte Anglès, préfet de police,

SOIRÉES AMUSANTES.

Séances de physique expérimentale
et de prestidigitation.

Exercices variés
de l'incomparable lapin savant,
qui a fait l'admiration et les délices de plusieurs
cours de l'Europe, y compris N. S. P.
le pape, leurs hautesses l'empereur des Turcs,
le roi de Maroc, etc., etc., etc.

« Le lapin savant ! exclame Jabalot. Tiens ! si c'était... Ce serait fameux ! »

Et ses regards se portent tout d'abord sur l'entrée de ce spectacle où un homme, vêtu d'un habit noir taillé en queue de morue, avec la décoration du lis à sa boutonnière, et coiffé d'un claque surmonté d'une cocarde blanche d'une énorme dimension, semblait stimuler le zèle de ses *aboyeurs*. Le vieux soldat se rapproche davantage, et ses yeux vont incessamment de la figure de l'homme à l'habit noir au tableau, et du tableau à l'affiche jaune.

« Voyons *voir*, se dit-il ; faute de parler on meurt sans *rémission*, comme disait autrefois le curé de chez nous. On n'est pas pendu pour se tromper. Merlandier ! » fit-il en se haussant sur la pointe des pieds.

A ce nom, l'homme à la décoration du lis et au claque se retourna vivement :

« Qu'est-ce ?... quoi ?... fit-il en levant la tête.

— Jabalot, du camp de la Lune ! Hé ! là-bas !... »

Aussitôt Merlandier fendit la foule et vint à lui :

« Comment, vieux, c'est encore toi ? dit-il au grognard d'un ton presque ému.

— Toujours, et efficacement, mon ancien. C'est moi, en chair et en os, comme saint Amadou, patron des pipes, dit le soldat en se jetant dans les bras que lui tendait son ancien camarade. Qui m'aurait dit, il y a un an, que j'étais-t-encore dans les déserts de la Sibérie blanche, sur les bords de la mer Noire, que la première chose que je ferais en arrivant serait d'embrasser Merlandier sur le boulevard du Temple?

— Ah ! mon pauvre vieux, dans quel état je te revois! mais aussi quels changements se sont opérés en France depuis ton départ!... Si tu savais !

— Je sais tout, et d'autres choses encore, dit Jabalot d'un ton grave; mais moi, je n'ai point changé, ajouta-t-il d'une voix sourde. Le diable, avec toute sa séquelle, s'est mis de la partie; alors nous n'avons plus été de force. Il nous a taillé des croupières inconnues jusqu'alors. Que veux-tu? C'est ce coquin de sort. Quant à moi, fait prisonnier par les *Russiens* à *Malojetarroselaveste*, où nous n'avons rien arrosé du tout, j'ai été emmené par une température tempérée, au moins je ne sais combien de degrés de glace *au-dessus* de tous les zéros du monde, à une espèce de *Missipipi* où on n'arrive jamais, tant c'est loin ; et là, ils m'ont fait travailler aux mines comme un nègre, ce qui m'a maigri, comme tu vois. Au surplus, j'ai eu le bonheur de me faire infiltrer en France après la paix ; je suis revenu à pied : huit cents lieues d'étapes, sans rations, sans logements réguliers chez les bourgeois du pays, attendu qu'il n'y a que des forêts. Depuis avant-z-hier je me promène, la canne à la main, dans Paris que je ne reconnais plus, avec l'espérance de toucher bientôt les trente-cinq centimes que le gouvernement accorde par jour gratuitement à tous les soldats de la vieille garde qui reviennent de Russie. Et toi, l'ancien, tu as prospéré, à ce que je *m'perçois*?

— Tu vois, répondit Merlandier en désignant du doigt sa maison, ce n'est plus une misérable échoppe qui m'abrite moi et mon mobilier, c'est une bonne et solide maison dont je suis devenu le *propriétaire*, et électeur. Quelque temps après ton départ pour le camp de Boulogne, je suis allé donner des représentations n-en province z-et à l'étranger, qui m'ont été *fructifieuses*. Dans mes *voïllages*, j'ai eu la douleur de perdre mon épouse...

— Tu l'as fait réclamer? interrompit vivement Jabalot avec intérêt, et j'espère que tu l'as retrouvée? »

Merlandier fit un geste d'impatience, et reprit :

« Elle est morte, te dis-je, à la suite d'une maladie de *longueur*, et c'est très-avantageux, parce qu'elle commençait à me tanner sévèrement, vu ses légèretés au sujet de l'honneur nuptial. Mon beau-frère Groslichard, avec lequel tu t'étais également trouvé *z-en* société sur le quai des Orfévres, est parti pour la Turquie avec l'ambassadeur d'Angleterre, en qualité d'aide de cuisine. Je suis seul maintenant; je vis avec mes préposés. D'ici à deux ans, j'ai l'intention de me retirer des affaires pour me livrer tout entier à l'éducation de ma fille, qui est belle comme plusieurs amours; elle danse déjà comme à l'Opéra, où j'espère la faire entrer en sortant du Conservatoire royal de musique, d'après les immenses protections que je *m'ai* acquises. »

En disant ces mots, Merlandier se redressa en se rengorgeant dans sa cravate.

« Je t'en *fécilite*, dit froidement Jabalot.

— Tu comprends maintenant, poursuivit Merlandier en mettant orgueilleusement ses deux mains dans ses goussets pour faire sonner son argent, que j'eusse fait une fameuse boulette si j'eusse *suivisse* tes conseils il y a douze ans; où en serais-je aujourd'hui? Peut-être, comme toi, réduit à la mendicité...

— Un soldat de la grande armée, un grenadier du 1er du 2e de la vieille — ne mendie pas, interrompit brusquement le grognard en toisant avec un regard de mépris son ancien camarade. Quand le

pain lui manque, il sait s'en passer, et quand la mort arrive, il sait s'en arranger, car c'est une vieille connaissance avec laquelle il s'est souvent promené bras dessus bras dessous en manière de conversation ; mais depuis deux ans les opinions, chez certains particuliers, ont drôlement changé, je le sais.

— Allons, allons, viens! fit Merlandier en serrant la main de Jabalot, qui paraissait fort ému ; ce que j'ai dit n'était pas pour t'insulter, au contraire, et à preuve, c'est que si tu as besoin... »

Merlandier porta de nouveau la main à sa poche ; mais le vieux soldat ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase et lui retint le bras.

« Je n'ai plus besoin, interrompit-il sèchement ; c'est ce que j'ai répété hier à un de mes anciens chefs, que je respecterai toujours, mais que je méprise spontanément. Lui aussi m'a offert une pièce de cent sous à la *frimousse* de Louis XVIII ; je lui ai dit : Merci, mon général, j'ai encore de la monnaie. Car, tu vois, j'ai solidement *trimé* et manœuvré à droite et à gauche, en avant et en arrière, en Allemagne et en *Egypre*, en Prusse, en Autriche, en Pologne, en Espagne, en Portugal, en Italie, en Lombardie, en Dalmatie, en Ligurie, en Moravie, en Russie, en Circassie et en Sibérie; j'ai souffert partout... ; mais quand je réfléchis que c'était pour le bien de la patrie, et quand je regarde à ma boutonnière ce brimborion que le Petit Caporal m'a donné autrefois, je me dis : Ça suffit, n'en parlons plus, soyons fidèle et constant.

— C'est juste, fit Merlandier. J'ai encore une demi-heure à moi avant de commencer ma représentation ; viens avec moi jusqu'au *Petit Capucin* : c'est là à côté ; nous mangerons un morceau sur le pouce. »

Tout en causant ainsi, ils entrèrent chez ce marchand de vin-traiteur, qui était alors en grande réputation.

« Ah çà ! nous ne nous quitterons pas cette fois comme l'autre, avec une jambe, dit Merlandier à son ami. Tu vas venir à mon spectacle, cela te distraira ; après quoi nous souperons chez moi, afin de causer d'affaires plus librement.

— J'aurai beaucoup de plaisir à renouer connaissance avec ton lapin, répondit Jabalot d'un ton goguenard : il doit compter plus d'années de service que toi, qui n'as jamais été qu'au camp de la Lune, tandis que lui a déjà fait plusieurs campagnes, m'as-tu dit?

— Oh! depuis ton départ, j'ai eu plus de quatre lapins savants; mais c'est toujours le même aux yeux du public.

— C'est comme moi, je suis toujours le même; j'ai au moins cela de commun avec les quadrupèdes vraiment français.

— Entre!... fit Merlandier. »

Merlandier avait eu le soin de faire asseoir son ancien ami sur le devant de l'amphithéâtre. Jamais le vieux soldat ne s'était vu l'objet de tant d'égards et de prévenances de la part de ceux qui l'entouraient ; mais il faut dire que l'ex-saltimbanque avait fait répandre le bruit par ses *préposés*, aux abords de son théâtre, que cette représentation était donnée au bénéfice d'un ancien grenadier de la garde impériale qui arrivait de Russie, où il avait été fait prisonnier cinq ans auparavant, et que le bénéficiaire assistait à la séance. Il ne lui en avait pas fallu davantage pour attirer à son spectacle un nombre de spectateurs triple de celui qu'il rassemblait d'habitude, et quoique le prix des billets eût été doublé, une grande partie de ceux qui se présentèrent ne put trouver à se placer. Tous les regards étaient fixés sur Jabalot, qui seul ignorait qu'il fût l'objet de cette curiosité, et que le lapin ne jouait là qu'un rôle secondaire

« En voilà un de vieux lapin! disaient les gamins qui encombraient le paradis, en désignant du doigt le grognard; celui-là n'a pas, comme l'autre, l'air de bouder. »

Ce que Merlandier appelait ses *expériences physiques* amusa beaucoup Jabalot, qui eut une joie d'enfant à voir deviner la carte *pensée*. Il ouvrit des yeux énormes lorsque le prestidigitateur coupa en deux un mouchoir, auquel, en définitive, il ne faisait pas la moindre égratignure; mais il ne revint pas de sa surprise lorsque son ami vint à piler dans un mortier une montre qui se trouvait parfaitement intacte après l'opération. Les merveilles produites par l'é-

lectricité ne le charmèrent pas moins. Cependant, il faillit se fâcher tout de bon contre ses voisins lorsque, tenant la chaîne, il ressentit tout à coup à l'avant-bras une commotion semblable à celle d'un coup de bâton qui lui aurait été appliqué par un être invisible. Enfin, le glorieux lapin apparut monté sur un char de bois doré, orné de plumes blanches, et traîné par deux tortues de mer, bridées et caparaçonnées. A l'ordre de Merlandier, le quadrupède vint s'accroupir sur la petite table ou étaient étalés symétriquement les divers objets nécessaires à ses exercices. Jean Lapin fit tout ce que nous lui avons vu faire (à lui ou à l'un de ses frères) douze ans auparavant. Puis le maître s'avança fièrement en tenant d'une main un petit bâton d'ébène incrusté d'ivoire aux extrémités, et de l'autre un tambour de basque garni de ses petites cimbales en cuivre et de ses grelots. Il annonça à l'*aimable société* que le lapin patriote allait exécuter la *grande* batterie d'honneur. Il se fit alors un profond silence : c'était là où l'attendait Jabalot; déjà le cœur lui battait de plaisir.

« Lapin, mon ami, dit Merlandier, en présentant le tambour à l'animal, vous allez terminer vos étonnants exercices par un échantillon de votre instinct surnaturel et de votre opinion *bienpensante*. Lapin, mon ami, tambourinez pour Sa Hautesse le Grand-Turc! »

Le lapin resta coi.

« Et pour S. M. le *rrrrroi* de Prusse? ajouta Merlandier. »

Le lapin ferma les yeux.

« Et pour S. M. l'empereur de toutes les Russies? »

Le lapin baissa les oreilles.

« Alors ce sera pour S. M. l'empereur d'Autriche? »

Le lapin fit une grimace de singe.

Le vieux soldat sourit malignement, en disant à voix basse, et d'un ton de pitié :

« C'*est* pas encore pour celui-là!

— Lapin, mon ami, poursuivit le maître en élevant la voix.

est-ce que vous tambourinerez pour l'usurpateur Buonaparte, cet ex-empereur des Français, ex-roi d'Italie, ex-médiateur de la confédération du Rhin, *et cætera*, *et cætera ?* »

Le lapin ne bougea pas davantage; mais à cette invitation ainsi formulée par Merlandier, le grognard pâlit, se leva brusquement, et enfonçant sur sa tête son bonnet de police :

« De quoi !... de quoi !... fit-il... le quadrupède se mêle de politique !

— *Pour lors,* lapin, mon ami, poursuivit le maître, qui n'avait fait aucune attention ni aux gestes, ni aux paroles de son ancien camarade, vous aimez mieux tambouriner pour S. M. Louis XVIII le Désiré, *rrrrroi* de France et de Navarre, n'est-ce pas ? »

A ce dernier mot, le lapin allonge les pattes sur le tambour, et exécute un roulement épouvantable, incessamment accompagné des bravos et des applaudissements de tous les spectateurs. Mais aussitôt le vieux grognard s'élance, tremblant de fureur; d'un coup de pied il fait sauter le fort de carton, en même temps qu'il jette la pièce de canon à la tête de Merlandier ; puis, saisissant de sa large main le pauvre lapin par le milieu du râble, il lui broie les os sur la table, en s'écriant, avec un épouvantable blasphème :

« Jusqu'aux animaux qui ont changé d'opinion !!!..

Puis il sort précipitamment de la salle, en laissant les spectateurs indignés et stupéfaits.

Merlandier suivit le conseil que lui avait donné Jabalot douze ans auparavant : il mit son lapin savant en gibelotte, puis après avoir fait empailler la peau, il en fit cadeau au Cabinet d'histoire naturelle, où on peut le voir, le mardi et le vendredi de chaque semaine, dans la troisième salle à gauche en entrant, où il est étiqueté sous le n° 1839. L'ex-saltimbanque ne vit ni n'entendit jamais reparler de son ancien camarade du camp de la Lune.

LES ORPHELINES DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

ÉCOUEN ET SAINT-DENIS.

1806.





près la victoire d'Austerlitz, un décret daté du champ de bataille avait assuré de nouvelles récompenses au courage malheureux. Napoléon, qui déjà disposait des destinées de la France, et réglait pour ainsi dire avec l'épée celles de l'Europe, mû sans doute par une des grandes et sublimes pensées qui lui étaient habituelles, décida que l'État se chargerait d'élever, à ses frais, les filles, les sœurs et les nièces de ceux que décorait déjà l'étoile de la Légion-d'Honneur. Les enfants des guerriers morts en combattant avec gloire devaient retrouver les soins de la maison paternelle, à Ecouen, dans cette antique demeure des Montmorency et des Condé : ces héros n'auraient pu lui choisir une plus noble destination.

Habitué à rapprocher de lui toutes les supériorités, n'en redoutant aucune, Napoléon chercha longtemps la personne que son expérience, son nom, ses talents, pouvaient placer à la tête de ce nouvel établissement; enfin il choisit Mme Campan.

Ecouen était à créer tout entier. La nouvelle directrice commença donc ce grand ouvrage, aidée des conseils de l'élève, de l'ami de Buffon, du comte de Lacépède, alors grand-chancelier de la Légion-d'Honneur. La surveillance qu'exigeaient la santé, l'instruction et jusqu'aux jeux des élèves, les principes religieux qui servent de base à l'éducation, la distribution méthodique et graduelle du temps

pour chaque étude spéciale, tous ces soins d'une administration compliquée furent compris par Mme Campan avec autant de bonheur que de discernement; et l'Empereur, qui descendait si facilement des plus hautes pensées politiques à l'examen des moindres détails, qui inspectait un pensionnat de jeunes filles comme il aurait passé la revue de ses vieux grenadiers, voulut connaître tout ce qui concernait l'ameublement, le régime, l'instruction et l'éducation de ses protégées. En conséquence, les règlements intérieurs de la maison lui furent soumis.

Dans le rapport circonstancié que lui adressa Mme Campan à ce sujet, il était dit : « Les élèves entendront la messe tous les dimanches « et les jeudis. » Napoléon raya ces derniers mots, et écrivit en marge : « tous les jours ; » puis il ajouta au bas du rapport : *C'est très-bien.*

Plus tard, dans une conversation que la directrice eut avec lui pour le même objet, elle lui demanda qu'il fût accordé à son établissement des pompiers.

« Votre surveillance doit suffire ; dit Napoléon.

— Oui, sire, dans les cas ordinaires; mais puis-je empêcher le feu du ciel ?

— C'est juste, vous avez raison. »

Et l'Empereur, qui sentait toujours la vérité lorsqu'on savait la lui faire découvrir, arrêta qu'à l'avenir quatre pompiers seraient de garde, jour et nuit, au château.

D'après les règlements de la maison, chaque élève devait prendre soin d'une compagne plus jeune, et lui tenir, pour ainsi dire, lieu de mère. Elles ne pouvaient être admises que jusqu'à douze ans; passé dix-huit, elles retournaient au sein de leur famille, à moins qu'elles ne préférassent être attachées à la maison en qualité de *novices*. Elles ne sortaient jamais. Une élève de semaine, choisie parmi les *grandes*, était chargée de montrer l'établissement aux étrangers, quand ceux-ci en avaient obtenu l'autorisation délivrée par le grand-chancelier. Il ne leur était permis d'écrire qu'à leurs père

et mère, à leurs oncles, à leurs tantes et à leurs grands-parents. Elles ne recevaient de lettres que des mains de la directrice.

A six heures du matin en été, à sept heures en hiver, la cloche les appelait à l'église, et de là au déjeuner. Alors elles entraient en récréation. A dix heures, elles se rendaient dans leurs classes. On interrompait l'étude à midi, pour faire le second déjeuner qui ne consistait qu'en un morceau de pain sec; ensuite elles reprenaient l'étude jusqu'à trois heures. Venait alors le dîner et la récréation jusqu'à cinq heures; puis les ouvrages à l'aiguille jusqu'à sept. Récréation jusqu'à huit; souper et prière du soir. A neuf heures, toutes les élèves étaient couchées.

Jamais on ne les laissait seules ou abandonnées à elles-mêmes un moment, ni le jour, ni la nuit; les dames surveillantes ne les quittaient pas : elles couchaient auprès d'elles dans les dortoirs où d'autres dames faisaient encore des rondes d'heure en heure. Chacune des élèves marquait son trousseau, confectionnait son linge; elles commençaient la journée par faire leur lit, approprier et ranger leurs pupitres.

Pour les études, les élèves étaient distribuées en sections : chaque section comprenait deux classes; chaque classe était indiquée par la couleur de la ceinture. Tous les trois mois les inspections avaient lieu, et deux fois l'année seulement sous le nom de *grand concours* [1], présidé par le grand-chancelier, accompagné de la di-

[1] *Le grand concours pour les orphelines de la Légion-d'Honneur* était pour elles comme le jour du jugement dernier : les récompenses y étaient distribuées à chacune selon ses œuvres, et si beaucoup d'élèves sentaient la veille leur cœur palpiter d'espérance en songeant que le lendemain elles seraient proclamées *une des bien*, et qu'elles échangeraient une *ceinture verte* contre une *ceinture violette*, quelques autres redoutaient ce moment, parce qu'elles devaient être déclarées, aux yeux de tous, *sujettes insoumises*, et recevoir *la ceinture grise*. Tout, dans ce jour si impatiemment attendu par le plus grand nombre, si redouté par quelques-unes, avait quelque chose d'imposant et de solennel.

Et d'abord on donnait aux élèves des *bas blancs*, ce qui était une grande fête pour elles, car elles n'en portaient habituellement que des *bleus*. Ensuite, au signal de la cloche, elles étaient conduites par leurs *dames surveillantes* dans la *salle d'inspection*, où avaient été disposés des gradins en amphithéâtre, dont les derniers

rectrice, de l'inspectrice générale, de la trésorière et des autres dames dignitaires; les élèves étaient réunies dans une salle immense, appelée *salle Hortense*, où des prix et des ceintures nouvelles leur étaient distribuées.

Jusqu'en 1809, l'organisation de l'institution d'Ecouen ne fut que provisoire; mais au mois de mars de cette année, un nouveau décret rendu par l'Empereur l'arrêta définitivement : il donnait à la reine de Hollande le titre de protectrice des maisons impériales

s'élevaient jusqu'au cintre. Cette vaste salle circulaire avait été décorée à l'avance *d'exemples* d'écriture et de dessins exécutés par les élèves qui avaient été jugées dignes des honneurs de l'exposition. En face de l'amphithéâtre était le fauteuil réservé au grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, avec un bureau; de chaque côté devaient s'asseoir la surintendante et l'inspectrice générale. D'autres siéges étaient çà et là, et un peu en avant, pour *les dames dignitaires*; nulle personne étrangère à l'institution ne pouvait assister à cette cérémonie, pas même une mère pour applaudir au succès de sa fille.

« Chut! silence, mesdemoiselles! s'écriaient quelques dames. Voici M. le maréchal! »

Et le grand-chancelier, suivi des dames dignitaires, entrait dans la salle. Alors toutes se levaient en masse; le cri prolongé de *Vive le maréchal!* se faisait entendre de toutes parts : et celui-ci y répondait par des saluts pleins de bienveillance. Lorsque le calme et le silence avaient succédé à l'agitation et aux chuchottements que cette apparition ne manquait jamais de produire, le grand-chancelier prononçait, debout, un petit *discours de circonstance*, qu'à l'exception des dames placées près de lui, personne n'entendait ni n'écoutait, ce qui n'empêchait pas les élèves, une fois que l'orateur avait fini, de s'écrier de nouveau et à tue-tête : *Vive notre bon maréchal!* Celui-ci répondait à ces applaudissements par de nouveaux saluts.

C'était alors que les deux premières sections descendaient des gradins et venaient former un demi-cercle autour du bureau, devant lequel le souverain juge était assis. Il commençait par interroger les élèves, une à une, sur différents points d'histoire, de géographie et de calcul. Après quoi chacune retournait à sa place. Chaque section venait ainsi subir un examen qui, quelquefois, ne tournait à l'avantage ni de l'examinateur ni de l'élève. Pour ce cas, la faute en était à l'inspectrice qui, de droit, remplissait les fonctions de souffleur. Au surplus, personne n'attachait une grande importance à cet examen dont le programme était connu un mois d'avance; les élèves réservaient leur amour-propre pour une meilleure occasion, la danse, par exemple.

A un signe de la maîtresse de ronds de jambes, s'élançaient de chaque côté de la salle, en sautillant et en fredonnant, celles des jeunes filles jugées les meilleures danseuses, pour exécuter, au son du piano, une contredanse inédite. Ce dérangement était ordinairement interrompu par les éclats de rire et les battements de mains des *petites classes*, surtout lorsqu'*une des grandes*, en passant devant le

de la Légion-d'Honneur ; la directrice échangea le sien contre celui de surintendante. Du reste, rien ne fut changé aux habitudes intérieures ; seulement, un établissement à peu près semblable à celui-ci fut créé à Saint-Denis, où les jeunes personnes, qui, aux termes du règlement d'admission, ne pouvaient pas être reçues gratuitement, n'y furent pas moins admises en payant 1,000 fr. de pension par an, et même une demi-pension de 500 fr.

Dans une autre visite que fit Napoléon aux élèves d'Ecouen, beau-

maréchal, faisait une révérence un peu gauche ou par trop prétentieuse. Et puis ce n'était pas les pieds des figurantes qu'il fallait examiner pour savoir si les pas étaient formulés avec grâce et précision, c'était le visage de la respectable maîtresse de danse, dont les traits se contractaient à faire peine par l'impatience qu'elle éprouvait lorsque l'une de ses écolières venait à manquer son *solo*. Nouvelles Sylphides, ces petites nymphes reprenaient ensuite leur vol aérien pour aller se jucher sur les régions les plus élevées de l'amphithéâtre.

Après le bal venait le concert; il durait au moins une heure. On y entendait depuis la classique *sonatine* jusqu'à la *brillante fantaisie* de Kalkbrenner; depuis la plaintive romance de Plantade jusqu'au bruyant finale de Spontini. Les divers exercices étaient immédiatement suivis de la distribution des *bons cachets :* c'étaient les prix.

Il ne faut pas croire que ces prix ressemblaient à ceux que l'on donne aux jeunes gens des colléges; ce n'étaient ni de verdoyantes couronnes, ni de beaux volumes dorés sur tranches. Leurs prix, à elles, pauvres orphelines de la Légion-d'Honneur, ne consistaient qu'en de petits carrés de papier sur lesquels était écrit le nom de l'élève qui avait su le mériter, avec désignation de la spécialité d'étude dans laquelle elle s'était le plus distinguée. Eh bien ! ce modeste petit morceau de papier, bien fin, bien transparent, entouré d'une simple vignette, causait à celle qui le recevait une joie indicible. Oh ! qu'elles étaient fières de leurs petits papiers !

Cette distribution achevée, on passait à une autre : celle du *pain de midi*. Des bonnes le leur donnaient, et cette fois elles ne le mangeaient pas *tout sec*, grâce aux bonbons et aux tablettes de chocolat dont leurs parents avaient eu le soin de les approvisionner, la veille seulement, afin d'être sûrs qu'il leur en resterait pour le lendemain.

Après un moment d'entr'acte et de causeries particulières, de nouveaux *chut ! chut ! mesdemoiselles !* appelaient l'attention sur l'institutrice, qui prenait un grand registre dans lequel étaient inscrits les noms des élèves jugées dignes de passer dans une classe supérieure. Alors la distribution des ceintures qui distinguaient ces classes se faisait en commençant par les petites. L'inspectrice nommait d'abord celles des élèves qui, dans chacune des sections, avaient mérité *la médaille*; le maréchal la leur remettait en les complimentant avec une bonté toute paternelle, puis il distribuait lui-même les nouvelles ceintures aux élèves. La liste épuisée, on en appelait encore quelques autres; mais, hélas! c'étaient celles à qui la ceinture

coup plus tard, il les trouva encore réunies dans les classes, s'occupant d'ouvrages à l'aiguille. Après avoir adressé à chacune d'elles quelques questions ou un mot obligeant, il demande tout à coup à Mlle Brouard combien elle pensait employer d'aiguillées de fil pour faire une chemise.

« Sire, lui répondit-elle, je n'en emploierais qu'une si je pouvais la prendre assez longue. »

Cette réponse, si juste et si naïve à la fois, valut à la jeune élève une chaîne d'or que l'Empereur lui donna. Dans son enthousiasme elle jura de ne s'en séparer jamais.

Six semaines environ après cette visite de Napoléon, qui avait eu lieu dans les premiers jours de janvier 1814, comme il passait par Ecouen pour se rendre à son quartier-général, le maître de poste de ce village, qui savait que les élèves attendaient encore les bonbons que l'Empereur leur avait promis pour leurs étrennes (ce maître de poste était un ancien commandant de la garde, qui

grise était dévolue ! Elles devaient la garder six mois, de même que la médaille dont leurs compagnes avaient su se rendre dignes. Au reste, cette ceinture était la plus forte punition qui pût être imposée à la maison royale, si on en excepte celle du *renvoi*; mais cette peine n'était infligée que fort rarement, et pour des motifs extrêmement graves.

Le grand concours achevé, les élèves rentraient un moment dans leurs classes. Là, elles s'embrassaient, se félicitaient franchement au milieu des pleurs, des trépignements et des plaintes des pauvres amies qui, n'ayant pas eu le bonheur de passer dans une section plus avancée, se désolaient d'être forcées de quitter leurs *intimes*.

L'heure du dîner venue, toutes se rendaient au réfectoire; et, quoique le menu ordinaire fût toujours bon et suffisant, on y ajoutait, ce jour-là, un plat d'excellente pâtisserie avec une crème. C'était l'instant que le maréchal choisissait de préférence pour faire ses adieux.

Enfin cette journée, aussi fatigante que féconde en émotions diverses, se terminait par les justes témoignages de déférence, de gratitude et d'amitié que les pensionnaires prodiguaient à leurs *dames institutrices*; puis, toutes regagnaient leurs dortoirs, impatientes d'être au lendemain; car le lendemain était *un jour de grand congé*. La plupart d'entre elles étaient bien sûres d'embrasser leurs chères mamans, et de pouvoir leur montrer avec une sorte d'orgueil les bonnes cartes qui leur étaient échues en partage.

(*Note communiquée par* une ancienne élève de la Maison royale de Saint-Denis, Mlle Eglantine Pégot.)

comptait sa fille au nombre des élèves), eut la hardiesse de lui dire :

« Sire, vos petites protégées comptent toujours sur les bonbons de Votre Majesté.

— Ah! ah! je m'en souviens, répondit l'Empereur en riant; eh bien, je ferai dire à Lacépède de les leur envoyer. »

Peut-être y songea-t-il; mais il est probable que ce furent MM. les Cosaques qui s'en régalèrent, car, tout alléchées qu'elles étaient de cette nouvelle promesse, elles ne tâtèrent pas de ces friandises, parce que bientôt après, des fenêtres du château qui leur servait d'asile, les orphelines de la Légion-d'Honneur purent distinguer, dans la plaine qui s'étendait à leurs yeux, les feux des bivouacs russes et prussiens.



UNE GRANDE REVUE DANS LA COUR DES TUILERIES.

1805.

I



Bien avant l'époque du couronnement, Napoléon avait choisi le dimanche pour ses grandes revues, parce qu'il ne voulait pas, avait-il dit à ce sujet, « que les ouvriers perdissent une journée de leur semaine à admirer le tambour-major de ses grenadiers. » Le temps perdu semblait à Napoléon une véritable calamité. Il avait dit précédemment en plein Conseil d'État, pendant les discussions soulevées par le concordat : « Ce qui m'effraye le plus en rétablissant le culte catholique, c'est cette multiplicité de fêtes qu'on célébrait autrefois. La fête des saints est la

fête des paresseux ; je ne veux pas de ces fêtes-là. Le peuple a besoin de tout son temps pour vivre. Je consentirais volontiers à ce qu'il y ait dans l'année quatre ou cinq jours fériés, mais voilà tout ; encore ferai-je en sorte qu'il y en ait au moins deux qui tombent le dimanche. Et, ma foi ! si ces messieurs venus de Rome ne veulent pas en passer par là, eh bien ! moi, je les enverrai... à Rome. »

C'est par suite de cette économie systématique du temps, que les revues passées par l'Empereur n'étaient pas de vaines parades. Tantôt à pied, tantôt à cheval, il avait constamment près de lui, indépendamment de son nombreux état-major, le ministre de la guerre, le gouverneur de Paris, le général commandant la première division militaire, les commissaires ordonnateurs, les inspecteurs aux revues, le payeur, etc. ; en un mot, toutes les personnes auxquelles un ordre pouvait être immédiatement transmis, dans le cas où, pendant sa minutieuse inspection, il trouverait à faire quelque changement ou quelque amélioration. De cette manière, tout s'exécutait avec la rapidité de sa volonté, car on savait que le chef de l'Etat appréciait la célérité autant que l'exactitude.

L'Empereur commençait par parcourir les rangs, pour reconnaître les officiers et les soldats et se faire connaître lui-même. Il entrait dans les moindres détails de l'équipement, de l'armement et de la manœuvre; s'informait de tous les besoins, distribuait, au nom de la nation, l'éloge et le blâme, les distinctions et les récompenses. Il faisait ensuite passer l'armée sous les yeux des innombrables spectateurs. Ces solennités excitaient une noble émulation et rehaussaient à tous les yeux la valeur des soldats. La nation s'enorgueillissait de son armée, l'étranger apprenait à la craindre.

Napoléon prenait un plaisir extrême à ces revues. Il restait quelquefois trois, quatre, cinq heures de suite environné de tout cet appareil militaire, à la vue duquel un peuple immense faisait entendre de continuelles acclamations. Pendant ce temps, les grands appartements des Tuileries étaient encombrés par les grands dignitaires de l'Empire, les sénateurs, les conseillers d'Etat, les hauts

fonctionnaires et les agents diplomatiques de presque toutes les cours de l'Europe, avides de voir Napoléon et d'attendre de lui la faveur d'une parole.

Ces grandes revues offraient encore à l'Empereur l'occasion la plus favorable d'exposer aux yeux du peuple et de l'armée un échantillon de son activité, de sa supériorité dans l'art militaire, et d'exercer sur la foule cet ascendant irrésistible du pouvoir, de la force, du génie et de la fortune réunis dans un seul homme.

II

Or, un samedi du mois de mai 1806, à l'heure ordinaire de la toilette du soir de l'Impératrice (cinq heures de l'après-midi), Napoléon arriva en fredonnant à sa manière les dernières mesures d'une cavatine italienne que Crescentini avait chantée quelques jours auparavant au concert des petits appartements. Joséphine était entourée de ses femmes et Duplan achevait de la coiffer :

« Je suis en voix aujourd'hui, dit l'Empereur en se laissant aller dans une bergère. Bonjour, bonjour !

— Il paraît que tu n'es plus enrhumé? répondit Joséphine avec un sourire un peu moqueur.

— Non, non; mais en revanche je suis *éreinté*.

— Tu travailles trop ; tu finiras par te rendre malade tout à fait. Tiens, ajouta-t-elle en lui présentant un papier plié qu'elle prit dans le tiroir de sa toilette, voici qui te regarde : j'ai promis de m'intéresser à cette pauvre femme ; elle t'aime bien, je t'assure ; tu lui accorderas ce qu'elle demande, n'est-ce pas ? »

Napoléon jeta les yeux sur la signature, fronça le sourcil, et répondit d'un ton sec à sa femme en lui rendant le papier :

« Non, ma chère amie, elle ne l'aura pas.

— Comment! tu me refuses?... à moi? reprit Joséphine avec cette

voix mélodieuse dont elle savait si bien varier les accentuations. Et pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas, et que lorsqu'on viendra à savoir que c'est à toi, à l'Impératrice que j'ai refusé cette pension, personne, je l'espère, n'osera m'en reparler. Cette femme est allée à Coblentz, et depuis elle a *clabaudé* contre moi avec d'anciens émigrés, des bavards et des niais. Je sais à quoi m'en tenir sur son compte; je me suis fait faire un rapport à ce sujet.

— On t'a trompé, comme on le fait toujours, on a calomnié la pauvre femme! s'écria Joséphine; elle n'a jamais quitté la France; elle est à Paris, dans un grenier, où elle meurt de faim; c'est une injustice!... c'est une horreur!...

— C'est tout ce que tu voudras, reprit Napoléon avec une feinte impassibilité; en attendant, ma chère amie, n'en parlons plus, je t'en prie. »

Cependant, Joséphine essaya encore de risquer quelques mots en faveur de sa protégée, mais l'Empereur lui ferma la bouche en s'écriant d'un ton sévère :

« Encore ! »

Puis, se levant brusquement, il se croisa les bras sur la poitrine, et d'un air d'impatience se promena par la chambre.

« Vous saurez, madame, dit-il, visiblement ému et d'un ton bref, en rompant le silence qui régnait autour de lui, que j'ai donné l'ordre à M. de Ségur de faire avancer l'heure de la messe demain. Il y a grande revue; la réception du corps diplomatique doit la précéder. Je vous en préviens, afin que vous ne vous fassiez pas attendre, comme vous en avez l'habitude. »

Ce reproche était d'autant moins fondé que Joséphine mettait une attention particulière à ce que l'Empereur, qui peut-être était moins exact que qui que ce fût, la trouvât toujours prête lorsqu'elle devait l'accompagner; et sous ce rapport elle avait souvent poussé le scrupule jusqu'à se faire habiller la veille, au risque de ne pas dormir la nuit pour être plus tôt disposée le lendemain; c'est ainsi

que, pour le sacre, s'étant fait coiffer la veille, elle ne se coucha pas dans la crainte de déranger sa coiffure. Aussi l'avertissement de l'Empereur la blessa-t-il vivement. Elle lui répondit avec des larmes dans les yeux :

« Mon Dieu! Bonaparte, que tu es quelquefois injuste! Il ne m'est arrivé qu'une seule fois en ma vie de me faire attendre cinq minutes, et encore n'y avait-il pas de ma faute, puisque c'était toi qui étais venu trop tôt.

— Parbleu! fit Napoléon, en poussant un éclat de rire ironique, est-ce que les femmes ont jamais tort? »

A ces mots Joséphine, frappant de ses deux petites mains sur les côtés de la tête, qu'elle avait avancée vers la glace de sa toilette pour se voir de plus près, reprit avec un ton de dépit et d'impatiente humeur :

« Dieu! que ces boucles collent mal sur le front! En vérité, Duplan, je ne sais ce que vous avez aujourd'hui, mais vous ne m'avez jamais si mal coiffée! »

Duplan avait beaucoup de tact. Il avait vu la spirituelle comédie de Picard, intitulée *les Ricochets*, qui était alors la pièce en vogue. Il comprit qu'il fallait bien que quelqu'un ressentît le contre-coup; et comme il n'avait personne là sur qui rejeter la faute à son tour, il baissa les yeux et sortit à reculons, sans essayer de se justifier. L'Empereur lui sut gré de cette marque de convenance, et par un regard bienveillant le dédommagea de la boutade qu'il venait de subir.

« Allons! allons! ne vas-tu pas te fâcher maintenant? lui dit-il lorsque le coiffeur fut sorti, et en imitant par sa pantomime et le jeu de sa physionomie le geste et la petite mine boudeuse que faisait sa femme, tout en continuant de se mirer et de se plaindre. S'il en est ainsi, je me sauve. » Mais il n'en fit rien, et sentant qu'il l'avait *menée un peu trop raide*, pour me servir de ses propres expressions, et se rapprochant d'elle, il lui prit le menton, en faisant de sa grosse voix : « Houuu!... houuu!... Tu n'es pas jolie, va! lors-

que tu avances le *rageur* que je tiens là. » Puis l'ayant embrassée sur le front, il continua de lui parler comme on le ferait à un petit enfant. « Demandez-moi pardon tout de suite d'avoir été méchante avec moi, et avec *un autre*, et promettez-moi que cela ne vous arrivera plus jamais.

— Tu fais tout ce que tu peux pour me rendre malheureuse! répliqua Joséphine, en passant son mouchoir sur ses yeux.

— Je suis un monstre, reprit Napoléon, en tâchant de tenir son sérieux. Allons, allons, c'est fini ; la paix est faite ; tâche seulement de te faire bien belle demain, pour venir à la messe avec moi : il y aura beaucoup de monde.

— Je n'ai rien à mettre.

— C'est encore vrai », reprit Napoléon, en tournant la tête de côté et en se pinçant les lèvres. Puis, ayant pris ses gants et son chapeau, qu'il avait déposés sur une console en arrivant, il se dirigeait lentement vers la porte pour sortir, lorsque, se retournant tout à coup : « A propos! ton cousin Lapagerie est arrivé hier à Paris avec son régiment, le 4e de ligne, que je passerai en revue demain. C'est un bon et brave jeune homme : il ira loin, s'il...

— S'il n'est pas tué à l'armée, interrompit en souriant Joséphine, qui avait repris insensiblement sa bonne humeur.

— Allons donc! s'écria Napoléon, en faisant une pirouette sur le talon, et en se redressant ensuite avec complaisance : allons donc! est-ce que j'ai jamais été tué, moi!

— Toi, c'est différent ; mais puisque tu es si satisfait de Lapagerie, ajouta-t-elle avec sa voix séduisante, pourquoi ne le prends-tu pas avec toi pour le récompenser?... Ou bien, en attendant, que ne le places-tu dans l'état-major de Berthier, où il y a des jeunes gens si bien? Là, du moins, il aurait moins de fatigue que dans un régiment où on est toujours à pied.

— Bah! bah! c'est pour lui apprendre son métier que j'ai mis ton cousin dans l'infanterie : il faut qu'il y reste encore quelque temps. L'infanterie!... vois-tu, ma chère amie, l'infanterie!...

c'est l'âme, c'est le nerf de la guerre; tu ne sais pas cela, toi... Dépêche-toi de t'habiller, afin de dîner plus tôt, parce que je te conduirai ce soir à l'Opéra, si tu le veux ; on donne *Iphigénie en Aulide*, et *Psyché*, beau spectacle, ma foi !

— Merci, mon ami, ma migraine ne m'a pas quittée d'aujourd'hui.

— Ah! ah! vous étiez brouillées la semaine dernière; tu t'es donc raccommodée avec elle ?

— Tu plaisantes toujours !

— Cette fois-ci tu as complétement raison, dit Napoléon en souriant ; alors ce sera pour un autre jour, quand tu voudras. Quant à moi, je profiterai de ta migraine pour travailler ce soir avec Talleyrand ; j'ai dans l'idée qu'il y a *quelque anguille sous roche* en Prusse. On verra. »

Et Napoléon, plus préoccupé de la revue du lendemain que des intrigues que fomentait alors le cabinet prussien, s'en alla comme il était venu, en fredonnant gaiement, de la voix la plus fausse qu'il y eût alors en France, le commencement de cette vieille chanson militaire :

Nous nous verrons demain,
Sur le champ de batâââââille;
Nous nous verrons demain,
L'épée nue à laaaa main.

III

Le lendemain, le soleil, qui d'abord s'était levé pâle et voilé, reprit peu à peu son éclat. De bonne heure les salons des Tuileries étaient encombrés par la foule des courtisans. A la messe, qui cette fois avait été dite à dix heures précises, et *enlevée d'assaut*, au dire du cardinal Maury, l'Empereur entra dans les grands appartements et donna audience. Il était d'une humeur charmante. Il avisa, à quelques pas de lui, modestement caché derrière un petit groupe

formé par les ambassadeurs d'Autriche et de Russie, un aide de camp du roi de Prusse, que celui-ci avait envoyé à Paris, dans le seul but, prétendait-on, d'y enrôler une troupe de danseuses pour le théâtre royal de Berlin. Cet officier-général ayant été *présenté* par son ambassadeur quelques jours auparavant, Napoléon lui fit signe de la main de venir à lui.

« Monsieur le baron, lui dit-il, si vous êtes curieux d'assister à un beau spectacle, vous n'avez qu'à venir avec moi tout à l'heure; je vais passer la revue de ma garde et de mes *petits rintintins* (il désignait ainsi ceux des régiments de ligne qu'il affectionnait le plus), vous me direz ensuite ce que vous aurez pensé de cette représentation. »

M. de Guerlitzendorff, devinant l'intention qu'avait Napoléon de faire passer sous ses yeux les troupes qui, l'année précédente, à Austerlitz, avaient exterminé celles des empereurs d'Autriche et de Russie, les alliés de son maître, crut esquiver l'invitation en répondant :

« Sire, tout autre que moi serait heureux de l'honneur insigne que daigne me faire Votre Majesté; mais... elle le voit... je n'ai pas de cheval.

— Qu'à cela ne tienne, reprit Napoléon qui s'apercevait bien qu'il avait été deviné, je vais à l'instant vous en faire donner un des miens. Monsieur de Guerlitzendorff, reprit-il avec un ton qui avait quelque chose de caressant, je vous prie de m'accompagner. »

Cette prière équivalait à un ordre positif. Aussi, pour toute réponse, le baron s'inclina. Mais ce n'était pas tout ; on ne monte pas à cheval en bas de soie et en souliers à boucles. Un des écuyers de l'Empereur, à qui l'aide de camp diplomate avoua son embarras, l'emmena dans son logement du *corridor noir*, situé dans les combles du château, lui fit essayer toutes ses bottes jusqu'à ce que le baron en eût trouvé une paire un peu plus large que les autres et qui lui permit d'y loger le pied sans trop de douleur, au moyen de quelques entailles qui figuraient assez bien l'ancienne chaussure espagnole. Tous deux se hâtèrent ensuite de rejoindre l'Empereur.

IV

Longtemps avant que les troupes eussent commencé à prendre position dans la cour des Tuileries, une foule immense se pressait à l'entour; le cordon des sentinelles établi pour laisser un passage libre à l'Empereur avait beaucoup de peine à ne pas se laisser déborder. Un petit cheval blanc, de race arabe, richement harnaché d'une selle de velours ponceau à torsades d'or, que le mameluck Roustan tenait par la bride devant l'arcade du pavillon de l'Horloge, piaffait en arrière des autres chevaux de main qui attendaient l'état-major. Il était midi. Tout à coup, au bruit de l'horloge du château, succède un immense bourdonnement, bientôt suivi du plus profond silence. Un cliquetis d'épées, un bruit de talons de bottes éperonnées retentit sur les dalles sonores du péristyle. Paraît alors un petit homme, à la figure amaigrie, au teint pâle, vêtu d'un simple uniforme vert avec deux modestes épaulettes de colonel. Il a sur la tête un petit chapeau à trois cornes tout uni. Les seuls insignes de la Légion-d'Honneur et de la Couronne de Fer brillent sur sa poitrine. Il s'est arrêté, a fait un geste de la main, et quelques secondes après on le voit entouré d'un groupe de militaires dont les uniformes sont resplendissants de broderies d'or et d'argent. Tous tiennent leur chapeau à la main; l'aide de camp du roi de Prusse est parmi eux. A cette vue, les tambours battent aux champs dans toutes les directions ; les cris de commandements se font entendre et se répètent comme d'écho en écho d'une extrémité de la ligne à l'autre ; les soldats, par un mouvement unanime et régulier, présentent les armes, les drapeaux s'inclinent, et un immense cri de *Vive l'Empereur !* est poussé par la multitude enthousiaste.

Napoléon monte sur son cheval favori, *Marengo*, dont la tête toujours en mouvement exprime l'impatience. Napoléon le dirige vers le guichet du Pont-Royal pour commencer par se montrer à

ses vieux *grognards*. Au moment où il va entrer dans leurs rangs un jeune homme de quinze à dix-huit ans parvient à se dégager de la foule ; sa figure est pâle, il agite un papier au-dessus de sa tête. Au même instant un des grenadiers qui n'a cessé de répéter : «En arrière ! » voit le mouvement, se précipite sur lui, le saisit au collet et veut le forcer à rentrer dans la foule. Le jeune homme résiste, une lutte s'engage ; quelques assistants se joignent au factionnaire, qui, ne pouvant abandonner son arme, n'oppose qu'une main aux efforts multipliés de son antagoniste.

« Je ne veux que lui remettre une pétition, dit ce dernier d'un ton suppliant. Il s'agit de ma mère ! Oh ! je vous en prie, messieurs, ne m'empêchez pas de passer... Sire !... sire !...» s'écrie-t-il d'une voix qui domine toutes les autres, et en continuant d'agiter son papier.

« Laissez approcher ce jeune homme, dit froidement Napoléon ; ne voyez-vous pas qu'il veut me parler ! »

A ces mots, le grenadier abandonne son prisonnier ; il présente les armes et reste immobile. Le jeune homme s'élance et vient tomber à genoux à côté de *Marengo*, qui reste en arrêt, les deux jambes de devant écartées sur une même ligne, comme habitué à de tels incidents.

« Que me voulez-vous, mon jeune ami ! lui demande Napoléon en se couchant presque sur l'arçon de sa selle pour prendre le papier que le solliciteur lui présente d'une main tremblante. Puisque vous aviez quelque chose à me demander, pourquoi ne m'avoir pas écrit? je vous aurais répondu. »

Celui-ci ne répond rien, mais il attache un regard suppliant sur l'Empereur, et de grosses larmes coulent sur ses joues.

« Voyons cela », reprend Napoléon en déchirant l'enveloppe de la pétition, qu'il lit d'un bout à l'autre ; puis regardant attentivement le jeune homme, qui était resté dans la même posture, il ajoute avec un sentiment mêlé de bonté et d'impatience :

«Levez-vous donc ! ce n'est que devant Dieu qu'on s'agenouille !...

D'après ce que je vois, madame votre mère n'a jamais quitté la France?» Le mot *jamais* sortit comme étouffé de la bouche du jeune homme. Napoléon reporta les yeux sur la pétition, puis il se dit à voix basse : «Joséphine avait raison hier ; on m'a encore trompé; mais cette fois ils me le payeront cher!... Voilà donc le fils du malheureux qu'ils ont impitoyablement massacré parce qu'il avait fait son devoir!... Monsieur de Launay, ajouta-t-il en élevant la voix, annoncez à madame votre mère, à l'honorable veuve du malheureux gouverneur de la Bastille, que dès à présent elle a une pension de mille écus sur ma cassette particulière. En outre, je lui ferai compter demain une année échue. Vous pouvez lui dire également que si elle désire me voir, elle peut venir me demander, quand bon lui semblera, à l'aide de camp de service; il l'introduira auprès de moi : j'aurai toujours grand plaisir à la recevoir.»

En entendant de si consolantes paroles, la joie du jeune de Launay fut si subite et si forte qu'il ne put la supporter. Sa pâleur devint extrême, ses yeux se fermèrent, il retomba sur les deux genoux, et sa tête heurta violemment les jambes de devant de *Marengo*. L'animal effrayé recule, se cabre et se dresse; son cavalier va vider les arçons lorsqu'un des aides de camp se jette à bas de son cheval, saisit le bridon de celui de l'Empereur, et d'une main ferme parvient à le contenir. Pendant ce temps on entoure le pauvre jeune homme et l'on s'empresse de lui porter secours.

V

Lorsque Napoléon avait été sur le point d'être jeté à bas de *Marengo*, des cris de frayeur s'étaient élevés de la foule; mais quand on le vit descendre tranquillement de cheval et se diriger avec empressement vers le jeune de Launay, qui gisait à quelques pas de là, pour lui porter aussi quelques secours, tout le monde battit des mains et il y eut de longues acclamations d'enthousiasme.

Cependant l'Empereur avait soulevé le jeune homme et l'examinait avec une curieuse attention :

« Un chirurgien ! demanda une voix ; n'y a-t-il pas ici un chirurgien ?

— Laissez, monsieur, laissez, dit Napoléon à l'officieux personnage placé près de lui, un chirurgien est inutile, la joie n'est jamais funeste à cet âge ; il faut seulement un peu d'eau. »

Et posant la main sur le cœur du jeune de Launay, pour en étudier les battements :

« Vite, un peu d'eau ! s'écria-t-il, il doit s'en trouver dans les bidons du corps-de-garde. Dépêchons ! »

Un moment après, un des spectateurs faisait passer son chapeau, dont il s'était servi pour puiser de l'eau à la fontaine voisine du poste. L'Empereur en jeta lui-même quelques gouttes sur le visage du jeune homme. Ce moyen ne lui paraissant pas assez efficace, il tira un mouchoir de sa poche, en imbiba un des coins, avec lequel il lui frotta les tempes. Le jeune homme recouvra peu à peu ses sens et ouvrit les yeux ; il prit les mains de l'Empereur et les baisa avec une sorte de transport et en fondant en larmes.

« Bon ! bon ! fit Napoléon, qui commençait à partager l'émotion de tous les assistants, y compris le baron prussien dont les sanglots attiraient l'attention générale ; pauvre jeûne homme !... Eh bien ! messieurs, n'avais-je pas raison ? Cela va bien, c'est fini. »

Puis ayant dit un mot à l'oreille du maréchal Duroc :

« En selle, messieurs !... s'écria-t-il en s'élançant sur *Marengo*, qu'une petite correction avait rendu docile. »

Et Napoléon pénétra au galop entre les deux premières files de l'infanterie.

VI

Pendant ce temps, une scène d'un genre tout différent s'était passée à l'autre extrémité de la cour du château : une reconnais-

sance d'un dramatique fort burlesque avait eu lieu entre le tambour d'un régiment de ligne et un général de la garde, qui tous deux avaient été camarades de lit, quinze ans auparavant : je veux parler du tambour Castagnet et du général Gros, connus tous deux de toute l'armée. L'Empereur avait pour ce dernier une estime et une amitié toutes particulières :

« Gros, disait-il, vit dans la poudre à canon, comme le brochet dans l'eau ; c'est son élément. »

La manière originale dont cet officier avait été promu à un grade si élevé ne saurait être passée sous silence. Je dois me hâter de dire qu'il eût été difficile de trouver un homme plus digne d'être placé à la tête d'une brigade de grenadiers de la vieille garde; tous ses hommes le chérissaient et disaient de lui :

« C'est un troupier fini. »

Je ne sache pas que les soldats d'alors pussent faire de leurs chefs un plus bel éloge, et Gros le méritait sous tous les rapports.

Il avait à peine trente-six ans. Il était grand, bien fait ; sa figure était mâle et belle. A tous ces avantages il joignait celui d'une voix forte et sonore, une excessive générosité et une valeur qui se plaisait au milieu du danger. Par malheur il était assez peu *lettré*. Il avait une manière de s'exprimer qui n'appartenait qu'à lui seul. Ainsi, voulant un jour préciser l'époque d'un de ses plus beaux faits d'armes :

« C'est, dit-il, quand les *austérités recommença* avec les *quinze reliques* », c'est-à-dire lorsque les hostilités recommencèrent avec les Autrichiens.

Gros, qui n'était encore que colonel commandant des fusiliers de la vieille garde, se trouvait un matin à Saint-Cloud, seul, dans un des petits salons attenant au cabinet de l'Empereur. Là, ne sachant que faire, et attendant avec impatience que l'aide de camp de service vînt le chercher pour l'introduire auprès de Napoléon, il s'était posé devant une Psyché dans laquelle il se mirait avec complaisance, haussant son col, ajustant ses épaulettes et s'extasiant sur

la régularité de sa tenue. La satisfaction que lui causait cet examen l'entraîna peu à peu à s'adresser des compliments :

« Ah ! mon *cadet*, se disait-il à lui-même en se toisant de la tête aux pieds, il y en a peu de *ficelés* comme cela !... Quel dommage que tu n'aies pas fait ta *ric-à-ric* (rhétorique), comme disent ces petits blancs-becs de l'état-major, ou que tu n'aies pas *apprise* les *méthamétiques*, comme le veut ton Empereur, qui t'estime ! Tu serais général aujourd'hui !...

— Tu l'es ! » lui dit tout à coup Napoléon en lui frappant sur l'épaule.

Pendant le court monologue de Gros, l'Empereur était entré dans le petit salon sans bruit, sans être aperçu ; il l'avait entendu et avait saisi cette occasion pour le nommer général de la garde, d'autant mieux que c'était pour lui apprendre lui-même sa nomination qu'il l'avait fait venir à Saint-Cloud.

Le jour de cette revue, Castagnet, cet ancien camarade de Gros, se trouvait dans la cour des Tuileries, placé au premier rang des tambours du 45e régiment de ligne, dont la droite était appuyée au guichet de la rue de l'Echelle. De l'aveu de ses collègues, MM. les *officiers de la peau*, Castagnet, caporal-tambour décoré, était en outre *un satané farceur très-aimable en société*. Castagnet, disons-nous, apprend que c'est le général Gros qui doit donner au régiment le *coup d'œil préparatoire d'inspection* avant que l'Empereur vienne donner celui du maître. Castagnet brûle du désir de voir cet officier-général, avec lequel il a vécu dans la plus grande familiarité.

Dès que le superbe tambour-major du 45e aperçoit le général Gros qui s'avance tranquillement au pas de son cheval, il en prévient Castagnet, puis se pose majestueusement devant le front de ses *subordonnés*, auxquels, en tournant la tête de droite et de gauche, sans remuer le torse, il parle comme un nourrisseur parlerait aux petits poussins qu'il élève : il les flatte, les cajole et leur recommande surtout de *l'ensemble*, lorsque le moment de se faire entendre sera venu.

Quant à Castagnet, son cœur bat avec violence; il a frisé les extrémités de ses longues moustaches rousses, il s'est affermi sur sa jambe gauche, et de ses deux mains il a imprimé à ses baguettes un mouvement analogue à celui du moulinet que l'on fait fonctionner dans une chocolatière. De plus, il a composé un compliment pour son ancien camarade. Or, dès que le général Gros se trouve en face de lui, il porte vivement la main au schako, et d'une voix de basse-taille le harangue en ces termes :

« Eh! *nom d'un nom!*... C'est vous, mon général!... Regardez-moi donc : c'est moi qui suis ce farceur de *Relintintin*, avec lequel vous avez bu plus de *schnick* qu'il n'y a de bouillon dans la marmite des Invalides!... Comment va donc cette santé? Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, mon général? »

Aux premiers mots, et plus encore au son de voix de Castagnet, Gros avait reconnu son ancien camarade de lit, volontaire comme lui dans le bataillon des patriotes de l'Aude. Il descend précipitamment de cheval, se jette dans les bras du tambour, l'embrasse avec effusion, et lui répond, en lui serrant la main de manière à lui broyer les os :

« Très-bien, très-bien! mon vieux Castagnet; et toi?

— Toujours! comme les anciens du camp de la Lune; mais pas si bien que vous, mon général! car, à ce qu'il me paraît, vous le portez beau à présent! cela fait que vous avez un peu oublié Castagnet. Quant à moi, toujours resté *rrrroulant,* comme vous voyez; tandis qu'autrefois vous partagiez avec moi votre *de quoi* pour charger ma pipe.»

Et en prononçant ces mots, *vous le portez beau,* Castagnet s'était emparé du chapeau du général, et l'avait mis sans façon sur sa tête à la place de son schako.

Gros avait ri, comme tous les témoins de la scène, et sans paraître le moins du monde fâché de cette hardiesse d'un soldat; après avoir repris son chapeau des mains de Castagnet, il était remonté à cheval en lui disant :

« Viens me voir demain, après l'appel du matin ; tu verras que j'ai toujours à mon logement, pour les anciens amis, la *bouffarde* de l'amitié, et *le laisse-toi faire* de la consolation.

— Je n'y manquerai pas, mon général, quoique ce que je vous en dis ne soit qu'histoire de rire, parce qu'à présent, grâce au brimborion du petit Caporal que voilà, ajouta-t-il en montrant avec fierté l'étoile qui brillait sur sa poitrine, la *blague* est toujours au grand complet, et on peut se gargariser instantanément, après la diane battue, quand on a le gosier par trop *sèche*. »

Pendant cette burlesque conversation, Napoléon, après avoir parcouru les premières files de sa garde, s'apprêtait à déboucher dans le Carrousel par une des grilles latérales. En levant les yeux dans cette direction, il croit distinguer, à l'extrémité de la ligne, un soldat coiffé d'un chapeau de général !... Ne pouvant en croire ses yeux, il donne de l'éperon dans les flancs de *Marengo*, qui part comme un trait, et vient s'arrêter court devant le chef de musique du 45e de ligne. Celui-ci, pris au dépourvu par cette brusque arrivée, s'empresse de donner à la grosse caisse le signal d'usage pour commencer la symphonie ; mais d'un geste Napoléon lui fait signe d'attendre, et élevant la voix :

« Qu'est-ce que cela signifie, général Gros?... s'écrie-t-il d'un ton sévère, en fronçant le sourcil ; se passe-t-il donc ici une scène de carnaval ? »

Le général se découvre, et désignant à l'Empereur un tambour qui est devenu immobile à son rang, répond avec le franc-parler qui lui était ordinaire :

« Sire, c'est un ancien ami, un des plus braves soldats de Sambre-et-Meuse, qui aime à plaisanter quelquefois avec un chef, pour faire rire ses camarades. Je vous le donne pour un *troupier* solide, et qui n'a point *d'engelures aux yeux* devant l'ennemi. Tel que vous le voyez, Sire, il a déjà roulé sa caisse en vainqueur dans toutes les *contrées possibles de la nature*. Il s'appelle Castagnet : c'est lui qui ne battit la charge que d'une main devant Saint-Jean-

d'Acre, parce qu'il avait eu l'autre traversée par la balle d'un Arabe dès le commencement *du tremblement*. C'est un fait d'armes *soigné*, Sire! il lui a valu une paire de baguettes d'honneur, et dernièrement, vous l'avez décoré à Boulogne, comme vous voyez. »

Napoléon aimait la discipline, mais la bravoure encore davantage. Aussi tandis que Gros parlait, il avait d'abord fixé des yeux sévères sur Castagnet, dont le cœur battait plus violemment encore; mais peu à peu son regard s'était adouci et avait fini par briller d'une expression toute bienveillante.

« Ah! ah! fit-il, en secouant la tête, cela est différent. »

Puis s'adressant au tambour, il ajouta, avec cet accent dont on pouvait dire qu'il grisait les soldats :

« C'est donc toi, mon brave, qui entras le troisième dans le fossé de Saint-Jean-d'Acre? Je suis bien aise de renouer connaissance avec toi. Général Gros, continua-t-il avec une sorte de dignité, je vous remercie de m'avoir présenté Castagnet. »

Et en parlant ainsi, Napoléon porta la main à son chapeau, qu'il souleva légèrement.

A ces mots, à ce geste de l'Empereur, le visage du tambour devint pourpre; sa moustache se hérissa sur sa lèvre supérieure ; il répondit, en se dandinant :

« Et moi aussi, mon Empereur, j'en suis... flatté... *indéfiniment*...

— C'est encore toi, si j'ai bonne mémoire, reprit Napoléon, qui avais fait preuve d'une présence d'esprit et d'un courage si admirables, au combat de Montebello, en sauvant la vie à ton commandant? »

D'écarlate qu'elle était déjà, la face de Castagnet devint bleue. Ses yeux brillèrent comme deux escarboucles; il répondit encore plus bas que la première fois :

« Un peu, mon Empereur : *toujours du même tonneau!*

— Gros, ajouta Napoléon, dès ce soir tu prendras cet homme avec toi : il est dans ma garde, et s'il continue à faire parler de lui

en bien, je lui donnerai de l'avancement ; peut-être le ferai-je caporal, ou même le nommerai-je sergent, pourvu, toutefois, qu'il ait les droits acquis et la capacité nécessaire.

— Et vous aurez raison, Sire, répondit le général, car à lui seul et sans tambour ni trompette, Castagnet peut faire plus de bruit que tout un parc d'artillerie qui saute en l'air : vous allez en juger. Allons, Castagnet, ajouta-t-il, pour remercier ton Empereur de l'avancement rapide qu'il te fait l'honneur de te promettre, donne-lui un petit échantillon de ton savoir-faire. Allons, mon vieux, ne tremble pas ; en batterie : haut le bras et point de quartier, comme nous avons fait à *Austrelic!* »

A l'instant même, et sans paraître retenu par la présence de l'Empereur, le tambour se mit en devoir de satisfaire le désir de son général.

Introduisant ses doigts les uns après les autres dans sa bouche, et les retirant vivement, il fit claquer ses joues comme un bouchon qui s'échappe d'une bouteille de Champagne; puis il imita le sifflement des balles, le ronflement des boulets, et enfin l'éclat d'une demi-douzaine d'obus ; c'était un vacarme indicible. Napoléon ne savait trop comment prendre la plaisanterie ; mais à mesure que l'imitation était devenue plus parfaite, il avait souri, et avait fini par rire comme tout le monde.

Lorsque Castagnet eut achevé ses exercices de ventriloquie, et que l'hilarité générale se fut un peu calmée, Napoléon dit au général Gros, qui avait conservé le plus imperturbable sérieux :

« C'est peut-être dans l'artillerie de marine que j'aurais dû caser ton protégé ; quoi qu'il en soit, rappelle-le à mon souvenir dès que nous aurons entendu ronfler de véritables obus. »

Puis se tournant du côté du tambour :

« Au revoir, monsieur Castagnet, ajouta-t-il avec un signe de tête presque amical.

—A l'avantage, Sire», répondit celui-ci, en portant respectueusement le revers de la main gauche à son schako.

Napoléon, suivi du général Gros, avait de nouveau lancé *Marengo* et était entré dans le Carrousel.

Après avoir passé en revue les escadrons de la garde et ceux de grosse cavalerie qui y étaient rassemblés, il revint dans la cour des Tuileries et alla se placer devant le pavillon de l'Horloge, en avant du petit escadron d'officiers-généraux qui composaient son état-major, et au milieu duquel figurait le baron prussien, qui l'avait toujours accompagné.

Napoléon fait un signe : un officier d'ordonnance s'approche, se découvre, se penche vers l'Empereur, part au galop, parcourt rapidement tout le front des troupes, et revient à sa place.

Un instant après, Napoléon fait avancer de quelques pas *Marengo*, dont les flancs sont haletants et les naseaux couverts d'écume. Il lève le bras, agite la main au-dessus de sa tête, et aussitôt on entend un roulement de tambours qui grossit peu à peu comme un *crescendo* de tonnerre, puis cesse tout à coup.

Un bruit régulier de fusils y succède en se prolongeant sur toute la ligne. Au commandement qu'une seule voix a jeté dans l'espace, tout s'ébranle. Alors, la figure de l'Empereur, naguère si pâle, si impassible, s'anime et se colore. Il s'affaisse sur la selle de son cheval, appuie la main droite sur sa hanche et jette un regard triomphant à l'aide de camp du roi de Prusse qui semble absorbé dans la contemplation de ce magnifique tableau. C'est que Napoléon a remarqué l'ondulation imprimée aux aigles des drapeaux; c'est qu'il a aperçu au loin ses grognards qui s'avancent lentement, mais dans un ordre admirable; c'est qu'enfin le défilé de la garde va commencer, et que ce spectacle était une véritable magie.

VII

La vieille garde approchait. Ces vieux soldats représentaient une des gloires de la France : c'étaient les quatre régiments de la garde,

les vainqueurs de Marengo et d'Austerlitz, les vainqueurs futurs d'Iéna, d'Eylau, de Wagram. Dès qu'ils avaient commencé à défiler, Napoléon s'était retourné vers l'aide de camp du roi de Prusse et lui avait fait signe de se placer à côté de lui. Celui-ci s'empressa d'obéir, au grand étonnement de MM. les maréchaux de l'Empire, groupés derrière l'Empereur, et qui ne devinaient pas quel pouvait être le motif d'une telle distinction en faveur d'un étranger, et qui plus est d'un Prussien. Napoléon avait ses raisons. S'adressant à M. de Guerlitzendorff :

« Monsieur le baron, lui dit-il avec bienveillance, restez ainsi près de moi. Peut-être allez-vous revoir quelques anciennes connaissances parmi mes petits *relintintins*, ce sont eux qui viennent maintenant.

En effet, les premiers régiments de ligne arrivaient au pas accéléré. A la vue du premier, Napoléon s'écria :

« Oh! oh! A qui donc appartient ce tambour-major qui lance ainsi sa canne à la hauteur des cheminées du palais? Tout le monde a la tête en l'air! Cet hurluberlu doit être fort adroit!... Ah! parbleu! ajouta-t-il en souriant, j'aurais dû m'en douter : c'est *Coco*, mon casseur de lanternes!... C'est mon 45e; ce sont mes braves *enfants de Paris!*... Voyez-vous ces petits *gringalets*, monsieur de Guerlitzendorff?... Eh bien! ce sont eux que j'opposerais à vos dragons, et même à la garde impériale russe. En guerre, ce sont des lions; en paix, ce sont des vauriens qui ne tiennent aucun compte de la discipline, et ne songent qu'à boire et à faire l'amour, et, qui pis est, à se quereller avec les bourgeois. Leur colonel n'a jamais pu obtenir qu'ils rentrassent au quartier à l'heure de la retraite; ils se moquent de la salle de police parce qu'ils méritent tous d'y être, et qu'il n'y en a pas d'assez grande pour cela [1]; cependant

[1] Voici un trait qui achèvera de peindre le caractère des soldats de ce régiment. Le 22 février 1814, au combat de Mery-sur-Seine, la division Boyer, dont le 45e de ligne faisait partie, repoussa le corps de Sacken, appartenant à l'armée de Silésie, et l'empêcha d'effectuer ce passage qui eût porté l'ennemi sur le flanc et sur les derrières du corps de Napoléon. C'était le jour du mardi-gras; les soldats du 45e

j'y mettrai bon ordre. Mais en campagne! quel élan! quel intrépidité! et surtout quelle gaieté!... Monsieur de Guerlitzendorff, ajouta-t-il en fixant sur le baron prussien des yeux étincelants, si jamais il arrivait qu'on *brouillât les cartes* entre mon frère de Prusse et moi, je porterais l'effectif de mon 45e à six bataillons, et c'est à lui que sa garde royale aurait affaire, alors on verrait! Tenez, voyez cette dernière compagnie, elle ne pense seulement pas à conserver l'alignement. »

Puis élevant la voix :

« Capitaine du 45e, faites donc serrer les rangs! coudes à gauche!... Bah! ils ne m'écoutent pas! ne dirait-on pas qu'ils vont se promener la canne à la main?... Et cependant c'est ce régiment qui s'est précipité sur les batteries russes à Austerlitz; c'est un caporal de voltigeurs, un des petits *lions* que vous voyez courir le fusil sous le bras, qui, se trouvant aux prises avec un officier des cuirassiers de Klénau, s'élança en croupe derrière ce cavalier tout bardé de fer et l'étrangla de ses deux mains, ne trouvant pas d'autre moyen de se débarrasser de lui. Que pensez-vous maintenant de *mes enfants de Paris?...* »

L'aide de camp du roi de Prusse ayant répondu qu'un trait pareil était comparable aux plus beaux faits de l'antiquité, Napoléon le regarda malignement et ajouta :

« Eh bien! il n'existe pas dans mon armée un régiment qui ne pût citer cent faits plus admirables encore. »

Quand il vit passer devant lui les drapeaux du 26e, du 84e et du 108e, comme ces drapeaux ne consistaient plus qu'en un bâton surmonté d'une aigle, qui semblait tenir dans ses serres un lambeau de soie criblé de balles et noirci par la poudre, Napoléon ôta son chapeau et s'inclina en signe de respect. Chacun de ces hommages

ayant trouvé un grand nombre de masques dans la boutique d'un papetier de la ville, les prirent et se battirent masqués toute la journée, sous prétexte que les événements de la guerre n'étaient pas une raison qui pût empêcher de se déguiser, de s'amuser et de *faire le carnaval* comme ils en avaient l'habitude.

(*Note communiquée.*)

du grand capitaine à des enseignes mutilées sur le champ de bataille fut salué par d'unanimes acclamations.

« Tenez! reprit-il ensuite, vous voyez bien ce lieutenant tout couvert de poussière qui vient à nous au pas de course, avec sa compagnie; eh bien! c'est le cousin germain de l'impératrice, c'est le filleul de ma femme. Malgré cela, ou, pour mieux dire, à cause de cela, il n'a point de faveur à espérer; il ne devra rien qu'à son mérite. Et cependant quel dévouement! Quel empire j'exerce sur son esprit! Vous allez en juger. »

En ce moment, le bataillon de M. Tascher était arrivé devant l'état-major général. Sur un signe de Napoléon, le jeune lieutenant accourut, baissa la pointe de son épée et porta la main à son schako.

« Bonjour, Tascher, lui dit Napoléon d'un ton familier; comment te portes-tu? Es-tu content?

— Sire, je suis bien heureux, en ce moment surtout!

— Dis-moi : à ta première affaire, tu n'as pas eu peur?

— Non, Sire, vous étiez avec nous.

— Crois-tu que tu seras tué dans une bataille?

— Non, Sire.

— Bon! mais si tu le croyais, que ferais-tu?

— Sire, je ne reculerais pas d'une ligne; mais... j'aurais peut-être un peu moins de cœur à aller en avant.

— Eh bien! va toujours, il ne t'arrivera rien; c'est moi qui t'en réponds. Adieu, Henri, va rejoindre ton bataillon. Je te permets de venir voir demain ta cousine, à qui je dirai ce soir que je suis content de toi. »

M. de Tascher, arrivé de la Martinique à l'âge de quinze ans, avait été presque aussitôt placé à l'école militaire de Fontainebleau. Il en était sorti sous-lieutenant comme tous ses camarades, et avait été incorporé dans le 4e régiment d'infanterie de ligne, avec lequel il fit la campagne de 1805. Après Iéna, M. de Tascher fut nommé capitaine. Malgré sa jeunesse, il supporta courageusement toutes les privations

et toutes les fatigues de la guerre. A Eylau, le 4e régiment fut presque entièrement détruit; l'Empereur, en passant le lendemain en revue ses glorieux restes, chercha des yeux le jeune Tascher : ne l'apercevant pas, il s'informa de lui et apprit qu'il avait été blessé la veille; il l'envoya chercher, le nomma sous-officier d'ordonnance, et lui dit :

« Tu as fait ton devoir hier, je suis content; le mauvais temps est passé pour toi. »

Il lui demanda ensuite sans affectation s'il avait besoin de quelque chose.

« As-tu des chemises? ajouta-t-il.

— Sire, je n'ai que celle que je porte sur moi depuis dix jours.

— Diable! pour un créole, c'est un peu dur. Je ne puis t'en donner, car moi-même je n'en ai pas en ce moment; mais dès que tu seras rétabli, je te donnerai de l'argent, je t'enverrai à Varsovie, où tu en achèteras de meilleures et de moins chères que celles dont tu pourrais faire emplette partout ailleurs.

M. de Tascher fit les campagnes d'Espagne et de Russie, en qualité d'aide de camp du prince Eugène, vice-roi d'Italie. Il resta auprès de lui jusqu'à sa mort. M. de Tascher est encore à Munich.

La cavalerie défila à son tour, et alors, à travers un tourbillon de poussière, on distingua les chasseurs de la garde avec leurs colbacks à longs poils, que le vent faisait ondoyer comme les épis d'un champ de blé.

« Ah! ah! fit Napoléon, en continuant de s'adresser à l'aide de camp du roi de Prusse, voici Eugène, mon fils adoptif. Voici maintenant le brave Kretly, une vieille connaissance d'Italie et d'Égypte. Tel que vous le voyez, il compte déjà moins d'années que de blessures. Ce gaillard-là, à lui seul, aurait ruiné mes manufactures d'armes d'honneur. »

Après les guides, vinrent les grenadiers à cheval; puis l'escadron des mamelucks, au turban de mousseline parsemé d'étoiles

d'or et surmonté d'un croissant; puis les cuirassiers de Kellerman, que la couronne de duc devait un jour récompenser de la part glorieuse qu'il avait prise à la victoire de Marengo ; puis les dragons au casque léger, commandés par Arrighi, cousin de l'Empereur; puis l'intrépide Lasalle, qui avait pris la forteresse de Stettin avec deux régiments de hussards qu'il commandait; puis les Polonais, avec leurs élégants kamckas aux flammes panachées, conduits par Poniatowski; puis enfin l'artillerie, sous les ordres de Lariboissière et de Drouot.

Chaque division, chaque régiment, chaque escadron, chaque batterie avait successivement poussé un hourra de *vive l'Empereur!*

Quand il ne resta plus à défiler que les équipages du train, que les soldats, dans leur langage épigrammatique, avaient baptisé *hussards à quatre roues*, Napoléon mit pied à terre et rentra sous le grand vestibule, où il adressa à la plupart des chefs de corps des compliments sur la belle tenue de leurs troupes. L'aide de camp du roi de Prusse était toujours là. Napoléon lui ayant demandé ce qui l'avait le plus frappé parmi tout ce qu'il avait vu :

« Sire, répondit-il, c'est la prodigieuse mémoire de Votre Majesté; c'est cette facilité à se souvenir, après un si long temps, des faits d'armes et du nom de tant de soldats.

— Monsieur le baron, c'est la mémoire du cœur, répliqua Napoléon; c'est celle d'un amant qui se rappelle ses premières maîtresses : celle-là ne se perd jamais. »

Enfin l'Empereur, qui paraissait très-fatigué, se disposait à remonter dans ses appartements, lorsqu'il fut arrêté au bas de l'escalier par le général Gros :

« Voyons, que me veux-tu? lui dit Napoléon, avec une aimable brusquerie. Serait-ce encore un de tes amis de Sambre-et-Meuse, quelque artiste ventriloque que tu voudrais me présenter? tu choisis mal ton moment; mais c'est égal, dépêche-toi, j'ai hâte de me reposer.

— Non, Sire, c'est au contraire un des vôtres... Vous savez bien... votre *trouvé mal.*

— Je ne sais ce que tu veux dire, reprit Napoléon, qui déjà avait gravi les premières marches.

— Oui, Sire, votre *trouvé mal;* un jeune homme, une espèce de conscrit en habit noir, celui dont vous avez débarbouillé le visage, pour avoir effarouché *Marengo*, ici présent, qui demande à vous parler.

— Quel amphigouri me fais-tu là? Ah! j'y suis : le jeune de Launay. Eh bien ! que veut-il de plus ?

— Sire, il veut prendre du service et se faire tuer le plus tôt possible pour Votre Majesté. Voilà ce qu'il m'a chargé de vous demander.

— Eh bien! dis-lui de ma part que la meilleure manière de me servir et de me prouver sa reconnaissance, c'est de ne pas se faire tuer inutilement comme un niais. Tu n'as qu'à l'incorporer dans mes vélites et à payer pour lui les cent écus de pension, je te les rendrai. Au revoir. »

Et l'Empereur monta rapidement le grand escalier. En retrouvant l'Impératrice toute radieuse et qui s'était tenue au balcon du pavillon de l'Horloge avec ses dames, Napoléon lui dit gaiement, en se frottant les mains :

« Cela a très-bien été, n'est-ce pas?... A propos! j'ai accordé à Mme de Launay ce que tu m'avais demandé pour elle. En venant plaider lui-même la cause de sa mère, le fils a été bien inspiré : c'est un bon fils ce jeune homme-là.

— En ce cas, remercie-moi de t'avoir procuré l'occasion de réparer une grande injustice, car tout cela c'est moi qui l'ai imaginé; il le fallait bien. Est-ce que tu m'accordes jamais quelque chose, à moi? Mais, en revanche, que le premier venu t'aborde, n'importe où, pourvu que ce soit devant tout le monde, il est bien sûr d'obtenir tout ce qu'il voudra.

— Allons, allons, ma chère amie, ne gronde pas : je suis trop

heureux! Comme ma cavalerie est bien montée!... Hein! comme c'était beau! fit l'Empereur en aspirant longuement une prise de tabac. Ah! ah! je ne conseille pas aux *autres* de venir s'y frotter!

— Eh! mon Dieu, Bonaparte, personne ne songe à te faire la guerre! Est-ce qu'on oserait? »

VIII

On était aux derniers jours de septembre. Napoléon, naturellement frileux, avait quitté sa résidence favorite de Saint-Cloud pour venir habiter les Tuileries.

Une après-midi qu'il était occupé, dans son cabinet, avec le directeur-général de la guerre, il se leva tout à coup, passa derrière Daru, lui appliqua ses deux mains sur les épaules pour l'empêcher de se lever à son tour, et lui dit :

« Non, non, Daru, ne bougez pas; je vais demander quelque chose à ma femme tandis que j'y pense; je reviens à l'instant, restez assis, vous dis-je. »

Et il sortit.

Arrivé chez l'Impératrice, il la trouva, comme six mois auparavant, assise devant sa toilette, occupée cette fois à se faire arracher par Duplan quelques cheveux blancs qui avaient eu la hardiesse de de se montrer sur sa jolie tête brune. La toilette absorbait la plus grande partie de la vie de Joséphine; elle n'aurait pas *vécu* si le soir, en se couchant, l'immense travail de trois toilettes n'eût été fait pour le lendemain. Napoléon disait à ce sujet :

« Il serait à désirer que les reines de France n'eussent jamais eu d'autres goûts. Avec quelques écus d'or, les princes en eussent été quittes. Quand les femmes, au contraire, s'occupent d'autre chose que de toilette, elles ne font que mettre le désordre partout; ce sont elles qui toujours ont causé la ruine et la chute des empires. J'aime mieux voir Joséphine s'occuper de chiffons que de politique. »

Lorsqu'il entra chez elle et qu'il la vit en peignoir de toilette, il s'écria gaiement et sur trois tons différents :

« Oh! oh! oh! déjà! Tu commences de bonne heure aujourd'hui.

— J'allais envoyer M. de Beaumont chez toi pour te demander si tu voulais me conduire à l'Opéra ce soir; on donne *Iphigénie en Aulide;* tu sais que tu me l'as promis depuis longtemps.

— C'est vrai. Disposez donc de moi, madame, je suis aux ordres de Votre Majesté.

— Tu te moques toujours de moi, Bonaparte.

— Du tout! C'était justement ce que je venais te proposer; à ce soir donc. En attendant, fais-toi bien belle. »

C'était encore là un de ses refrains habituels. Cela dit, il rejoignit Daru.

A huit heures du soir, de longues salves d'applaudissements accueillaient LL. MM. qu'on venait d'apercevoir dans la première loge d'avant-scène à l'Opéra.

Le spectacle n'était encore qu à la moitié.

Dérivis père, de sa voix foudroyante, avait un peu rabaissé le caquet d'*Achille*, qui, d'une voix de fausset, avait gasconné d'imprudentes menaces contre le *roi des rois*, lorsque Rapp entra précipitamment dans la loge de l'Empereur et lui remit une dépêche extraordinaire. Napoléon l'ouvrit et la parcourut des yeux; ses lèvres se crispèrent aussitôt, ses yeux s'animèrent, il fronça le sourcil.

« Je savais bien qu'ils complotaient », s'écria-t-il en froissant d'un mouvement le papier qu'il tenait à la main.

Puis, aspirant coup sur coup deux prises de tabac :

« Ah! ah! messieurs les Prussiens, ajouta-t-il plus bas, je vous le ferai payer cher! Quant à vous, monsieur le baron de Guerlitzerdorff, je vous prouverai qu'en effet j'ai bonne mémoire. Si vous m'avez jugé assez sot pour croire que vous ne veniez dans ma capitale que pour lui enlever quelques-unes des vestales fardées qui gambadent là-bas à la suite de Mme Clytemnestre, vous vous êtes

grossièrement trompé. Je n'ai agi ainsi à votre égard que pour tenter un dernier moyen : celui de la peur, en vous mettant à même de rendre un compte fidèle de tout ce que vous avez vu. Mais puisque votre maître est devenu fou, qu'il y prenne garde ! car s'il m'y force, j'effacerai la Prusse de la carte du monde ! »

Puis, s'étant un peu calmé, il se pencha vers Berthier, qui se tenait debout derrière son fauteuil, et lui dit à demi-voix .

« Maréchal, on nous donne un rendez-vous d'honneur en Saxe pour le 8 du mois prochain; jamais Français n'y a manqué. On me prévient qu'une belle reine veut être témoin du combat; soyons courtois, ne nous faisons point attendre. »

Et se retournant aussitôt vers Rapp, placé du côté opposé :

« Toi, monte à cheval, cours à Neuilly et dis à Murat qu'il vienne me trouver sur-le-champ; je rentre au palais. »

Se levant alors, il pressa la main de Joséphine en lui disant :

« Ma chère amie, je suis forcé de te quitter parce qu'il y a du nouveau ; mais reste pour voir le ballet si cela t'amuse, nous nous retrouverons bientôt. »

Le lendemain, Rapp recevait l'ordre d'aller immédiatement prendre le commandement de la division militaire de Strasbourg ; d'y organiser les bataillons et les escadrons de marche, et de les diriger, au fur et à mesure, sur Mayence, avec le plus d'artillerie possible. L'infanterie devait s'embarquer sur le Rhin pour arriver plus tôt : toute la garde impériale, cantonnée autour de Paris, partit en poste sur des chariots et des fourgons qu'on mit en réquisition à cet effet.

Le 29 septembre, à trois heures du matin, Napoléon quitta Paris pour aller se mettre à la tête de la grande armée. Le 3 octobre il était à Wurtzbourg, et le 6 à Bamberg, en Saxe. Le 9, le prince Louis de Prusse était tué au combat de Saalfeld. Le 11, le baron de Guerlitzendorff, l'aide de camp en question, était emporté par un de nos boulets en poussant une reconnaissance sur Auerstaedt. Le 13, à deux heures de l'après-midi, l'Empereur arrivait à Iéna. Le len-

demain, 14 octobre 1806, la monarchie prussienne s'écroulait! En moins de quinze jours, la Prusse tout entière avait été conquise, comme s'il eût suffi à Napoléon de souffler sur l'armée prussienne pour la faire disparaître.

A TILSITT.

1807.



ès les préliminaires du congrès de Tilsitt, en 1807, Napoléon et le czar Alexandre avaient oublié, l'un, qu'il était le vainqueur et le maître, l'autre le vaincu, battant en retraite, poursuivi à outrance jusque sur la frontière de son empire, et demandant la paix. Malgré le désavantage de sa position, l'empereur de Russie touchait au moment de sa plus grande puissance. Jamais les projets de Pierre Alexejewitsch et de Catherine II n'avaient été si près d'arriver à une réalisation, que la politique russe, ambitieuse et patiente, ne prévoyait pas aussi rapide, aussi complète : Alexandre pouvait alors partager l'empire du Monde avec Napoléon.

Ces deux hommes, de l'union desquels dépendait le repos de tant de peuples, et dont les fortunes, si différentes d'origine, se rencontraient sur un même terrain, avaient conçu l'un pour l'autre une amitié des plus vives. Le premier était homme de naissance, élevé pour occuper un trône héréditaire; le second un enfant du génie et de la gloire, digne de constituer et de gouverner un empire. Leurs situations respectives semblaient devoir leur opposer une barrière de rivalité; néanmoins, leurs intérêts mis loyalement en commun, une

sorte de conformité dans les goûts, dans les habitudes, dans la manière d'envisager la politique, tout contribua à entretenir Napoléon et Alexandre dans une intimité qu'aucune circonstance fâcheuse ne vint troubler pendant les vingt jours que dura le congrès de Tilsitt. Plus tard, cette amitié si honorable pour les deux empereurs, et qui devait porter de nobles fruits, s'altéra, puis se brisa. Peut-être, dans le principe, fut-elle entachée de perfidie et de mauvaise foi, mais à coup sûr ce n'était pas la sincérité de Napoléon qu'on pouvait mettre en doute. Le cœur d'Alexandre était généreux, mais en même temps le czar était d'une rare susceptibilité, et il accueillait malheureusement, à la longue, les insinuations lâches et méchantes, tranchons le mot, les calomnies de M. de Talleyrand, alors très-courtisan de l'Empereur, et vendu à ses ennemis, en lui disant que Napoléon s'était vanté de l'avoir joué à Tilsitt et à Erfurth. C'était un mensonge, et Napoléon, qui n'avait pas pu parer ce coup parti d'une main ténébreuse, conserva toujours un souvenir profond de ses rapports avec Alexandre. A Sainte-Hélène il disait, en parlant du czar :

« C'est l'intrigue qui me l'a aliéné ; il me plaisait et je l'aimais. »

Quand ils se connurent, en 1807, ils étaient tous deux jeunes, beaux, spirituels, pleins de cette noble ambition des grandes âmes, de cette confiance dans le présent, qui fait marcher les hommes d'un pas si fier, quand ils sont encore dans toute la force de l'âge. Quel esprit chagrin, quel sombre prophète de l'avenir eût osé dire, en ce temps-là, que les destinées de ces deux jeunes empereurs devaient se dénouer d'une manière si fatale et si tragique ? A l'un, tous les tourments du plus affreux exil ; à l'autre, les regrets et les angoisses d'une mort violente.

Mais il ne faut pas jeter un voile de deuil sur le magique et riant tableau, plein de contrastes et de grandeur, qu'offraient alors Tilsitt et les bords du fleuve.

C'était au mois de juin : la terre était couverte, par larges places, de prés où l'herbe mûre ondoyait déjà, de moissons verdoyantes et d'arbres en fleurs : la nature paresseuse du pays s'était

réveillée dans toute sa gloire, aux rayons caressants et chauds de ce soleil du Nord, qui se fait attendre et se hâte de partir. Il fut salué dans sa course pendant deux jours par de brillantes salves d'artillerie, qui se répondaient des deux camps, et faisaient trembler les vieux murs démantelés des forteresses bâties autrefois sur les hauteurs environnantes par les chevaliers de l'Ordre teutonique. Les 25 et 26 juin 1807, ce frais paysage, qui d'habitude se mirait paisiblement dans les eaux limpides du Niémen, était coupé en larges bandes horizontales par les mille couleurs des uniformes français et russes, animé par les fanfares éclatantes et les roulements des tambours, qui ne cessaient de se faire entendre sur la double ligne des deux armées.

A un signal qui se répandit au loin avec la rapidité de l'éclair, les bruyantes acclamations des soldats étouffèrent le bruit des canons, des tambours et des trompettes; tous les regards se dirigèrent avec enthousiasme vers le même point, et l'on vit les empereurs Napoléon et Alexandre entrer en même temps dans l'élégant pavillon vitré, construit au milieu du fleuve, sur un radeau dont la grossière charpente disparaissait tout entière sous les larges plis des étendards et la profusion des trophées militaires. Le roi de Prusse ne figurait pas à la première de ces entrevues solennelles, qui ne furent, après tout, l'une et l'autre, que des cérémonies d'apparat, où se lurent seulement les articles déjà rédigés du traité de paix. Dans leurs conversations intimes, les deux empereurs avaient discuté, réglé leurs intérêts communs. Personne n'avait pris part à cette politique confidentielle. A leur grand regret, M. de Talleyrand et le prince Kourakin n'avaient pas été plus consultés que le roi de Prusse Frédéric-Guillaume, à qui le hasard des combats venait d'enlever ce royaume militaire, si péniblement arrondi par le grand Frédéric. Son successeur et descendant n'était là que pour accepter, en personne, la loi qu'on allait lui donner. Alexandre s'était déclaré tout d'abord le protecteur du malheureux roi de Prusse, et c'était grâce à la haute intervention de son ami que Napoléon

l'avait laissé figurer au congrès de Tilsitt. L'avenir prouva qu'il eût été prudent de tenir Frédéric-Guillaume à l'écart de toute délibération; car sa simple présence, mal utilisée, influa beaucoup sur le sort des Etats; et si les intérêts du royaume de Prusse eussent été représentés à Tilsitt par la reine, qui arriva trop tard au secours de son maladroit époux, le traité lui eût été beaucoup plus favorable. Sûre de l'appui d'Alexandre, cette dernière eût peut-être triomphé de la réistance de Napoléon.

Frédéric-Guillaume, entièrement démoralisé par des revers de fortune, que, du reste, il avait mérités, tantôt avait recours à des supplications maladroites, et tantôt, livré à des emportements grotesques, ne songeait plus à déguiser la haine profonde que lui inspirait son loyal ennemi. La reine usa de meilleures formes oratoires. Sa tactique fut des mieux conduites et des plus parlementaires, et peu s'en fallut qu'à force de coquetterie et de manœuvres féminines elle n'obtînt, faute de mieux, Magdebourg, l'objet de tous ses désirs et de ses plus vives démarches. Mais Napoléon avait compris d'un coup d'œil le danger de ces instances, d'autant plus réitérées, qu'il ne restait à la reine que peu de temps à perdre. L'ardeur même qu'elle mit à exécuter avec beaucoup d'art deux ou trois scènes attendrissantes, la gêne et la contrainte qui en résultaient pour les deux empereurs, ne firent que hâter de quelques jours la conclusion des articles du traité. La politique de la Prusse avait déjà fait beaucoup de chemin en vingt-quatre heures : elle arriva trop tard.

Alexandre s'attendait de jour en jour à voir la reine à Tilsitt. Il ne savait pas que son voyage était différé par la volonté de son royal époux, et s'inquiétait avec impatience de ce retard. Aussitôt qu'il apprit l'arrivée de la reine, sur laquelle il commençait à ne plus compter, il s'empressa d'aller lui faire visite. L'empereur Napoléon, en même temps qu'Alexandre, rendit ses devoirs à la reine de Prusse. C'était une femme qui avait été très-belle, mais qui commençait à perdre de sa première jeunesse. Cette fatigue, cette

pâleur d'une teinte égale et douce, imprimait à son caractère une sorte de langueur qui n'allait pas mal au caractère régulier de sa beauté. Ses yeux étaient beaux, fiers et tendres à la fois. Son front était de la plus rare noblesse, et ses mains d'une éclatante blancheur.

« Elle me reçut, dit Napoléon, comme Mlle Duchesnois, dans la Chimène du *Cid*, demandant et criant : « Justice! »

La scène réussit très-bien et fut parfaitement jouée; mais il était facile de s'apercevoir qu'elle n'avait pas été improvisée. La reine parla longtemps avec beaucoup de chaleur, et Napoléon eut quelque peine à calmer sa première fougue. S'apercevant toutefois que le ton qu'elle avait choisi pouvait fatiguer son auditeur, elle revint peu à peu aux formes ordinaires de la conversation, avec un tact, un esprit qui tinrent l'Empereur sous un charme dont il eut peine à se défendre. Plusieurs fois il tenta d'éloigner la reine du sujet qu'elle avait particulièrement à cœur de traiter; elle avait le talent d'y revenir par des détours, en apparence très-naturels, et sans brusquer les transitions. De la sorte, elle domina toujours la conversation, et dans cette première visite de l'Empereur, elle avait déjà fait prendre une meilleure tournure aux affaires de la Prusse.

Par malheur, le roi, qui était arrivé sur ces entrefaites, voulut contredire sa femme, et il suffit à Sa Majesté prussienne de deux ou trois mots pour compromettre l'avantage qu'elle avait déjà conquis; la reine se mordit les lèvres, et perdant à la fin patience, ne cacha pas le déplaisir que lui causait une pareille maladresse. Mais on comptait avoir du temps; d'ailleurs, Napoléon devait avoir la reine de Prusse le soir même à dîner, et celle-ci se promit bien de renouer sans délai le cours des négociations, qu'elle conduisit avec une si parfaite habileté.

Un instant avant qu'on se mît à table, Napoléon s'étant approché d'une console qui supportait une corbeille de fleurs, y avait pris une très-belle rose, qu'il avait offerte de sa main à la reine de Prusse. Sa Majesté prussienne sembla hésiter un instant, et faire à l'Empereur une espèce de refus apprêté; mais, se ravisant aussitôt,

et avec cette admirable coquetterie où le sang-froid était pour beaucoup, elle jeta un coup d'œil rapide à l'Empereur, en lui disant :

« Oui, Sire, mais au moins avec Magdebourg. »

L'Empereur, sur le point d'éclater de rire à ce coup si adroitement porté à brûle-pourpoint, répliqua, avec un certain embarras et avec sérieux :

« Mais, je ferai observer à Votre Majesté que c'est moi qui lui donne cette fleur, et qu'elle veut bien la recevoir de moi. »

Le temps du dîner et le reste de la soirée se passèrent de la sorte. La reine employa toutes les ressources de son esprit à défendre la cause de son pauvre royaume : elle avait eu la précaution de se placer entre les deux empereurs, du côté de la bonne oreille d'Alexandre. Tous deux firent assaut de galanterie, et rendirent en compliments à la reine de Prusse tous les éloges flatteurs qu'elle leur distribuait à propos, tout en colorant des motifs les plus plausibles la conduite de Frédéric-Guillaume.

Quand la reine se fut retirée, Napoléon jugea qu'il était temps d'en finir avec la Prusse : on ne voulait pas lui sacrifier de graves intérêts, ou trop l'autoriser à dire un jour qu'on l'avait bercée de vaines espérances. Il demanda M. de Talleyrand et le prince Kourakin, et leur dit fort et ferme qu'il entendait que la signature du traité eût lieu sur-le-champ. Ainsi les affaires du congrès de Tilsitt furent tout à coup avancées de quinze jours.

Le lendemain, quand la reine apprit ce qui se passait, son désappointement fut cruel ; elle bouda tout le monde, et protesta qu'elle ne voulait point assister au second dîner que devait donner Napoléon. Alexandre fut obligé d'aller lui-même la décider à changer de détermination. Il s'évertua à lui faire comprendre qu'un pareil procédé ne serait pas convenant ; la reine de Prusse jetait pendant ce temps-là les hauts cris.

« La conduite de l'Empereur à notre égard est affreuse, répétait-elle. C'est un soldat sans foi. J'ai été trompée de la manière la plus cruelle.

— Il ne vous a rien promis, répondait froidement Alexandre.

— Mais avouez, du moins, qu'il m'a donné à entendre..., répliquait à son tour la reine.

— Non, je suis forcé de rendre justice à sa bonne foi, persistait à dire le czar, il ne vous a rien promis ; mais il a fait beaucoup pour vous, et la Silésie ne resterait point à la Prusse s'il n'avait obéi qu'à ses intérêts. »

A ce dernier mot, la colère de la reine s'apaisa, et elle consentit à voir encore Napoléon.

D'abord, elle se montra un peu triste, et prit un langage de coquette offensée ; mais bientôt elle eut le bon esprit de redevenir aimable et spirituelle. Pendant ce second dîner, Napoléon fut plein de complaisances pour elle. N'étant plus sur la défensive, il s'abandonna tout entier à la piquante conversation d'une femme de goût, et reçut quelques mots aigres-doux qui partaient d'un cœur si profondément blessé, que Napoléon n'eut pas le courage de lui opposer les répliques malignes qui lui venaient sur les lèvres. Mais on lui gardait rancune, dans les formes aristocratiques allemandes, et au moment où il reconduisit la reine, celle-ci lui pressa la main avec une sorte d'exaltation un peu sentimentale, en disant d'un accent pénétré :

« Est-il possible qu'ayant eu le bonheur de voir d'aussi près l'homme du siècle et de l'histoire, il ne me laisse pas la liberté et la satisfaction de pouvoir lui dire qu'il m'a attachée pour la vie ! »

Napoléon reprit gravement et d'un air contrit :

« Que voulez-vous, madame ! je suis à plaindre, je l'avoue, d'avoir mérité vos rigueurs : c'est un effet de ma mauvaise étoile. »

Le ton de politesse froide avec lequel ces dernières paroles furent prononcées ne laissa à la reine de Prusse aucun doute sur les résolutions bien arrêtées de l'Empereur ; et les yeux remplis de larmes, appuyant avec force son mouchoir sur ses lèvres, elle se jeta en sanglotant dans sa voiture. Toutefois, avant de partir, elle échangea quelques mots avec le grand-maréchal Duroc, qu'elle ho-

norait de son estime particulière. C'étaient encore des recommandations *in extremis* relatives au traité, qui ne pouvaient avoir aucune chance de succès, mais telles qu'en font les femmes supérieures qui ne se tiennent pour battues qu'après avoir épuisé les dernières ressources de leur esprit.

Napoléon faisait grand cas du mérite de la reine de Prusse; il parla quelquefois d'elle dans son exil, et les détails anecdotiques que nous essayons de mettre en scène et de grouper sous leur date positive, sont empruntés aux documents les plus authentiques. L'Empereur rendait également justice au roi de Prusse, dont le rôle, de l'avis de tous, au congrès de Tilsitt, était insoutenable ; aussi Frédéric-Guillaume le joua-t-il jusqu'à la fin de la manière la plus maussade. D'un caractère naturellement sombre et grave, il était devenu morose et dur. Entêté de quelques mauvaises raisons allemandes, dont il ne voulut pas départir, et au nombre desquelles était la prétendue violation de son territoire à Anspach, lors de la bataille d'Austerlitz, il causa de vifs mouvements d'impatience à sa femme, qui comprenait un peu mieux que lui ce qu'avait de fâcheux une pareille logique dans la circonstance. La reine se vit donc forcée d'imposer silence à la rancune de son mari, qui s'avisait, pour compléter le ridicule de sa position, de se montrer jaloux des prévenances qu'elle adressait aux deux empereurs, et surtout à Alexandre.

Cette dernière préoccupation acheva de le mettre en veine de maladresse, et ce ne fut pas sans en ressentir une joie secrète qu'il vit s'approcher le terme de son supplice; car il souffrait lui-même de la comparaison que chacun pouvait faire de sa nullité avec la finesse d'Alexandre et l'intelligence de Napoléon. Il s'était vu souvent mis à l'écart par eux; mais comme on employait les formes de l'étiquette tout en l'éloignant des entretiens graves, il ne pouvait s'en fâcher.

Il était toujours des promenades à cheval, et cela sauvait les apparences, parce que Napoléon se montrait en public, à son égard,

de la plus exquise politesse. Cependant, l'insignifiance de Frédéric-Guillaume trouvait encore moyen de se faire jour, quoiqu'on s'efforçât de la déguiser. Avec la tournure d'un excellent militaire, il était inhabile à manier son cheval, au point de lui laisser prendre, à son gré, toutes les allures. Le cavalier, guidé par sa monture, demeurait en arrière ou se heurtait à son voisin; ou bien encore il barrait le passage à Napoléon lorsqu'il était auprès de lui. L'ennuyeuse promenade terminée, non sans encombre, Napoléon et Alexandre sautaient légèrement à bas de leurs chevaux; mais le roi de Prusse n'en avait pas sitôt fait; il fallait lui tenir l'étrier. Il mettait plus de trois temps, bien comptés, avant de toucher la terre. Les deux empereurs, voulant céder le pas au roi, l'attendaient sur les marches du perron de la résidence pour n'entrer qu'après lui, et comme il pleuvait souvent, ils se mouillaient, sans que sa majesté prussienne daignât se presser davantage. Ce spectacle, qui se renouvela plusieurs fois, causa du dépit à Alexandre et aux officiers qui en furent témoins; mais Napoléon, sous les dehors très-sérieux d'un cérémonial affecté, prenait la chose fort au comique, et quand il voyait arriver, d'un pas lent et lourd, la triste personne de Frédéric, il était désarmé et n'avait plus le courage de lui en vouloir.

« Car, après tout, disait-il, c'était un brave homme, une bonne nature allemande, qui se pliait stoïquement à toutes les circonstances, et se laissait gouverner par sa femme, ou, quand elle n'était pas là, par ceux qui l'avaient sous la main. »



L'ESPIONNE.



I

Il y a vingt ans, je me promenais philosophiquement un matin sous les vieux marronniers des Tuileries, lorsque je crus reconnaître, à quelques pas devant moi, un de mes anciens camarades du lycée impérial. Je m'approchai davantage... Je ne m'étais point trompé : c'était bien lui, M. de..., qui tournait et retournait, ouverte dans ses doigts, une petite lettre de forme longue, sur laquelle étaient quelques lignes d'une écriture microscopique...

« Oh ! dit-il avec surprise en levant la tête, est-ce vous, mon cher ami ?... Et par quel heureux hasard ici ? Il y a au moins dix ans que nous ne nous sommes vus...»

Et il me tendit la main.

En peu de mots je satisfis la curiosité de M. de... ; puis, ce fut à mon tour de l'interroger :

« Qu'êtes-vous devenu depuis si longtemps? lui demandai-je : je vous croyais en Italie.

— Ah ! vous avez su...

— Parbleu ! cette aventure a fait assez de bruit à Paris; cependant je n'en ai jamais connu les détails.

— Je le crois bien, reprit mon interlocuteur. Et tenez, ajouta-t-il en me montrant le billet qu'il tenait toujours à la main, voici quelque chose qui me la rappelle, cette terrible aventure... Qu'en pensez-vous? »

Je pris la lettre, et après l'avoir parcourue des yeux :

« Je pense, lui dis-je, que la femme qui vous écrit ceci doit être belle comme un ange, jeune et impressionnable. Je pense que vous devez l'aimer comme un fou ; je pense que vous allez lui répondre, que vous serez exact au rendez-vous qu'elle vous assigne pour demain ; je pense...

— Eh bien ! vous vous trompez, interrompit M. de... ; je connais à peine cette femme qui ne m'a vu qu'une seule fois ; ainsi je ne puis l'aimer comme vous le prétendez ; puis, je me garderai bien de lui écrire.

— Et pourquoi ? lui demandai-je un peu surpris.

— Pourquoi ? pour une foule de raisons. La première, c'est qu'elle est Espagnole.

— Ah ! oui. Je me rappelle, en effet, que la dame d'autrefois était Espagnole ; mais alors raison de plus, vous pourrez comparer.

— Non, non, dit mon ami en souriant amèrement ; je sais ce que m'a coûté l'amour de la première, et bien certainement... Tenez, mon cher, reprit-il, si vous saviez...

— Eh justement ! m'écriai-je, je ne le sais pas, et j'ai toujours désiré l'apprendre de votre bouche.

— Eh bien ! il fait beau, il est de bonne heure ; si vous n'avez rien de mieux à faire aujourd'hui, et que vous vouliez m'écouter, asseyons-nous sur un banc ; puis, lorsque je vous aurai tout appris, à votre tour vous me direz si je dois ou non accepter le rendez-vous qu'on me donne ; je vous en laisserai juge.

— Volontiers ; je vous écoute. »

Et M. de... commença en ces termes :

Vous savez, poursuivit-il, que ce fut au milieu des fêtes de son mariage avec Marie-Louise, en 1810, que Napoléon nomma le duc de Rovigo ministre de la police, en remplacement de Fouché ? Eh bien ! c'est à ce changement que je dus mon entrée au Conseil d'État, en qualité d'auditeur. Voici comment : mon père avait intimement connu, sous l'ancien régime, le comte Boulay, alors pré-

sident d'une des sections du Conseil ; moi-même, j'avais fait toutes mes classes avec Régnier fils, bien qu'il fût de quatre ou cinq ans plus âgé que moi, et par conséquent votre aîné de beaucoup ; il était parvenu au poste éminent de secrétaire-général du Conseil du sceau et des titres, ce qui ne l'avait point empêché d'entretenir avec moi ces relations d'amitié qui commencent avec l'enfance et ne finissent souvent qu'avec la vie. Il me suggéra un jour l'idée de tâcher d'*aborder* au Conseil d'Etat, en me faisant entrevoir qu'une fois que j'y serais *ancré*, ma carrière se trouverait tracée d'avance.

« Lorsque tu auras été nommé auditeur de première classe, me dit-il, tu seras infailliblement appelé à une sous-préfecture; ce n'est qu'un surnumérariat, en attendant une préfecture; et, si tu es assez heureux pour te faire porter sur la liste des candidats au Corps législatif, une sénatorerie est la perspective brillante qui s'offrira à tes yeux. »

« Mais, mon cher, interrompis-je, je ne vois pas le rapport qui peut exister entre cette kyrielle d'emplois et votre dame espagnole?

— Un peu de patience, nous n'y sommes pas encore. »

Et M. de... reprit son récit en me priant de ne pas l'interrompre. Je le lui promis.

— Régnier fils avait parlé pour moi au comte Boulay. Ce dernier, très-lié avec le duc de Rovigo, qui jouissait alors d'un grand crédit, pressa le nouveau ministre de me proposer à l'Empereur. Ma famille avait rendu quelques services à M. Savary père dans le cours de la Révolution ; le fils crut devoir acquitter, en me servant, une dette de reconnaissance paternelle. La place fut obtenue pour moi, et la commission immédiatement expédiée. Tout cela ne fut l'affaire que de huit jours ; alors on allait vite en besogne. Dans la même semaine, je m'empressai de remercier mes protecteurs, et le comte Boulay, sans doute en mémoire de l'amitié qui l'avait uni jadis à mon père, m'offrit de me servir de parrain auprès de l'Empereur, qui voulait toujours qu'on lui présentât les nouveaux fonctionnaires,

ne fût-ce que pour avoir l'occasion de faire la critique ou l'éloge des anciens.

A cet effet, le dimanche suivant, le comte Boulay m'emmena avec lui à Saint-Cloud. Arrivé au palais, je fus surpris de la quantité de grands officiers de la couronne, de généraux et de hauts fonctionnaires qui se trouvaient dispersés dans les grands appartements, attendant le passage de LL. MM. Il était midi, lorsqu'un huissier annonça à haute voix : « l'Empereur ! » A ce mot, le plus grand silence succéda au murmure des conversations particulières, et chacun devint immobile, les regards tournés du côté de la porte par où Napoléon devait entrer. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, qu'il arriva, le chapeau sur la tête, et marchant fort vite, selon son habitude. Il était seul, et sortait de chez l'Impératrice, qui, s'étant trouvée légèrement indisposée la veille, avait profité de ce malaise pour se dispenser d'aller à la messe le lendemain. A peine eut-il fait quelques pas, que ses yeux de lynx parcoururent avec la rapidité de l'éclair l'étendue de la galerie, sans doute pour y chercher d'avance les personnes auxquelles il voulait dire quelque chose. Aux uns, il fit une légère inclinaison de tête; il ôta son chapeau à tout le monde. Le comte Boulay fut un des derniers que Napoléon aperçut; aussi lui fit-il avec bienveillance un petit signe de la main, qui semblait dire : « J'irai à vous, attendez-moi. »

En effet, après avoir parlé à deux ou trois généraux qui s'étaient empressés sur son passage, changeant subitement de direction dans sa marche, il vint droit à nous, et s'arrêta devant le comte, tout en reposant son regard sur moi. C'était la première fois que je voyais l'Empereur d'aussi près ; sur son front large et élevé reposaient le génie et la puissance; le sourire le plus aimable éclairait cette belle physionomie, en lui prêtant un charme indéfinissable. En le voyant ainsi, il était impossible de ne pas l'aimer.

Au même moment, mon protecteur s'étant avancé d'un pas et me prenant par la main, lui avait dit :

« Sire, c'est M. de... que j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté.

— Bien ! bien ! j'y suis, répondit Napoléon. Je vous sais gré, comte Boulay, de m'avoir amené aujourd'hui M. de... On m'a beaucoup parlé de son père, jadis : c'était un honnête homme. »

Puis, s'adressant à moi, il ajouta avec une inflexion de voix plus douce :

« On m'a aussi parlé de vous, monsieur de... ; mais je ne vous croyais pas si jeune; quel âge avez-vous donc?

— Sire, lui répondis-je en baissant les yeux, j'ai juste le même âge qu'avait Votre Majesté lorsqu'elle prit Toulon. »

Cette réponse le fit sourire.

« Ah ! ah ! dit-il, je veux bien accepter la moitié de ce compliment, quoiqu'il ne réponde pas à ma question.

— Sire, répondis-je alors avec un peu plus de hardiesse, on n'est jamais trop jeune lorsqu'il s'agit de servir Votre Majesté et l'Etat.

— A la bonne heure!.. A propos! pourquoi ne vous êtes-vous pas fait militaire?

— Sire, la faiblesse de ma vue...

— Ah ! oui, j'entends, interrompit Napoléon. » Puis, s'adressant au comte Boulay, il reprit avec un sourire dans lequel perçait une certaine ironie : « Ces messieurs, aujourd'hui, ont mis à la mode d'avoir la vue basse. Heureusement que moi j'ai de bons yeux. Au surplus, monsieur de... (il s'était retourné de mon côté), remplissez vos nouveaux devoirs avec exactitude, ne vous mêlez que des affaires qui seront de votre ressort, et nous verrons. Je ne vous oublierai pas, car je m'aperçois qu'on ne m'avait pas trompé. Adieu, messieurs. »

A ces mots, le comte Boulay s'inclina; je fis une profonde révérence; l'Empereur acheva sa tournée.

« Eh bien ! me dit mon protecteur après que Napoléon eut quitté

la galerie pour entrer dans la chapelle, êtes-vous satisfait de la réception ?

— Monsieur le comte, je suis enchanté, enthousiasmé!

— N'est-ce pas que l'Empereur, quand il veut, a quelque chose qui attire à lui, qui fascine, qui subjugue?...

— C'est vrai.

— J'y ai été pris comme vous, comme bien d'autres; malheureusement, ce n'est pas toujours de même avec lui; mais l'Empereur est véritablement un homme unique.

— Unique est le mot, monsieur le comte. Vous n'avez plus besoin de moi à présent ? ajoutai-je.

— Non, vous pouvez vous en retourner de votre côté. Vous avez bien compris ce que l'Empereur vous a dit ? Ne l'oubliez pas, soyez exact aux réunions; avant quatre ans, vous serez peut-être sous-préfet.

— Et préfet ensuite?...

— Un moment, mon jeune ami, vous allez trop vite en besogne; d'une sous-préfecture à une préfecture, on ne marche pas de plain-pied... Allons, je vous quitte; aussi bien j'aperçois là-bas Regnault de Saint-Jean-d'Angély, qui ne se soucie guère de messe, lui; j'ai quelque chose à lui dire. Au revoir. »

Qui croirait maintenant qu'après l'immense service que m'avait rendu le comte Boulay, qu'après la réception que l'Empereur avait daigné me faire, et les espérances dont je pouvais me flatter, qui croirait, dis-je, qu'au lieu de me livrer exclusivement aux travaux qui seuls devaient m'occuper, je ne refusai aucune partie de plaisir, que je continuai ces folies de jeunesse, auxquelles la raison, plus encore que la position sociale que j'occupais, aurait dû me faire renoncer? Que voulez-vous! à mon âge, avec une fortune dont je ne m'occupais guère, et une figure dont je ne m'occupais pas davantage; original dans mes propos, magnifique jusque dans mes extravagantes dépenses, je ne pus faire différemment que continuer de vivre en sybarite désœuvré, m'ennuyant tout le jour, même

pendant les séances du conseil que présidait Napoléon en personne. Je ne jouissais de la vie que la nuit. Blasé sur tout, malgré ma jeunesse, je soupirais après quelque péripétie, après quelque grande aventure qui pût jeter de la nouveauté sur une existence que je trouvais monotone, incomplète. J'en étais là, lorsque la naissance du roi de Rome vint m'offrir, avec les fêtes auxquelles ce grand événement donna lieu, ce que je cherchais depuis si longtemps.

Vous savez que pendant le cours de l'année 1811 Paris offrit, pour ainsi dire, un aspect nouveau. Chacun ne semblait occupé que de luxe et de plaisirs. Tous les dimanches, dans la matinée, le peuple se portait en foule dans le jardin des Tuileries ou sur la place du Carrousel, dans l'espoir d'entrevoir la jeune impératrice ou l'enfant-roi que son père se plaisait déjà à montrer à ses soldats. Et le soir, cette population venait encore dévorer de ses regards ce spectacle de riches livrées, de femmes jeunes et belles qui se rendaient au palais. Dans l'intérieur, les réceptions étaient brillantes. Jamais Paris, au temps de l'Empire, ne s'était présenté sous un aspect plus enivrant. De son côté, Napoléon ne négligeait aucun moyen de faire les honneurs de la capitale et de la rendre digne de l'admiration des illustres étrangers qui s'y trouvaient réunis en grand nombre. J'assistais donc, toujours par désœuvrement, à toutes les fêtes qui étaient données à cette occasion par les ministres et les ambassadeurs étrangers. J'étais à celle qui fut offerte à l'impératrice par la ville de Paris, à l'époque de ses relevailles.

A leur arrivée à l'Hôtel-de-Ville, leurs Majestés, qui s'étaient fait attendre, comme de coutume, furent complimentées par le préfet, accompagné des douze maires. Napoléon ne répondit au discours de M. Frochot qu'en adressant quelques mots flatteurs à chacun des maires en particulier. Il y eut ensuite un concert fort court dans une salle qui, bien que construite en quarante-huit heures, était aussi magnifiquement décorée que les autres. On chanta une cantate. Immédiatement après, le bal fut ouvert par les rois et les

reines. Le banquet de la famille impériale précéda d'une heure celui auquel les femmes seulement durent prendre place. Ce coup d'œil de tables chargées de vermeil sous les étincelantes bougies de cent lustres d'or, avait quelque chose de magique.

Dans un des angles du salon qui précédait la salle du festin, j'aperçus une femme d'environ vingt-huit ou trente ans, d'une taille moyenne, mais admirable surtout par ses délicieux contours. Elle était habillée de velours noir. Sur ses épaules de neige était posé un collier de jais. Entourée d'un cercle d'hommes, elle tenait à la main un éventail qu'elle semblait n'agiter que par distraction.

Cette femme attira toute mon attention. Comme je repassais devant elle pour la mieux contempler, elle m'arrêta par un sourire qui cependant s'adressait à un autre. Une place devint inoccupée près d'elle, je m'en emparai : elle n'eut pas l'air de faire attention à cette préférence, ce fut alors que je pus la voir à mon aise.

A la manière dont elle s'était posée devant ses interlocuteurs, je jugeai qu'elle devait être étrangère et passionnée. Ses lèvres, d'un rouge vif, tranchaient sur un teint d'une blancheur extrême. Ses cheveux noirs allaient admirablement bien avec ses yeux d'un bleu clair ; seulement on aurait pu accuser les lignes de son visage d'un peu de dureté à cause de ses sourcils trop fortement arqués peut-être; quoi qu'il en soit, cette femme était charmante.

Peu à peu la conversation s'engagea entre nous comme entre deux personnes qui se voient pour la première fois. J'appelai à mon aide toutes les ressources de mon esprit. Je crus m'apercevoir que j'avais l'honneur de l'amuser. Soit que je prisse des formules polies pour des paroles venant du cœur, à mon tour je me persuadai que j'avais su plaire. Mais bientôt une agitation extraordinaire se manifesta dans les salons. On se demandait ce qu'il y avait : c'était l'Empereur qui, voulant juger par lui-même des sentiments de chacun, et apprécier le degré de plaisir que devaient éprouver les nombreux assistants conviés à cette fête, se promenait dans les salles en adressant la parole à tous ceux qui se mettaient un peu en

évidence. Tout le monde était frappé de la gaieté qui régnait sur la figure du maître. Il faisait des compliments aux dames qu'il avait vues danser, et grondait doucement les hommes qui ne dansaient pas. En passant devant la belle étrangère, que je n'avais pu me décider à quitter, il m'aperçut et s'arrêta :

« Ah ! ah ! monsieur de..., me dit-il en souriant malignement, pourquoi n'avez-vous pas fait un choix parmi les jeunes personnes qui vous entourent ?

— Sire, lui répondis-je un peu confus de l'apostrophe, je ne danse jamais.

— Et pourquoi, monsieur ?

— Sire, parce que je ne sais pas danser. »

L'Empereur, qui ne s'attendait pas à cette naïve réponse, me regarda un moment sans parler ; puis, lançant un regard interrogateur à ma belle voisine qui, debout comme tout le monde, semblait très-émue et baissait les yeux, il ramena son regard sur moi, en ajoutant d'un ton moitié sévère, moitié badin :

« Tant pis, monsieur ; car il faut être utile, même dans un bal, quand on est à mon service. Vous êtes jeune : prenez un maître. »

Et Napoléon s'éloigna en riant sous cape de mon embarras, que je n'avais pu dissimuler. Jamais l'Empereur n'avait été de si belle humeur, jamais je ne dus avoir l'air plus maussade.

Ma belle inconnue ayant paru me prendre en pitié, par un sentiment de dépit ou plutôt d'amour-propre, je la quittai froidement, mais non sans avoir été séduit par elle. Cependant je me sentis bientôt si ému, si exalté, que je compris toute la puissance du charme qui attirait auprès de cette femme cette foule de jeunes militaires et de vieux diplomates que j'y avais remarqués. Je voulus la revoir ; elle n'était plus à la place où je l'avais laissée, et, jusqu'à la fin du bal, que j'abandonnai un des derniers, je la cherchai vainement. Mais la semaine suivante, quelle ne fut pas ma joie, en entrant, un soir, dans le salon de Mme Bartolucci, femme d'un conseiller d'État depuis peu en mission à Naples, en apercevant, assise

à côté de la maîtresse de la maison, ma belle inconnue du bal de la Ville! Elle eut l'air de ne faire aucune attention à moi ; mais ce qui me consola, c'est qu'elle me parut être au mieux avec Mme Bartolucci, devant qui elle semblait être en contemplation. Elle vantait sans cesse son esprit, ses grâces, et jusqu'à ce nez si admirable, qu'à lui seul il avait fait naître plus d'une passion sérieuse, sans compter celle de son mari qui, disait-on, ne l'avait épousée qu'à cause de cette perfection.

Aussi Mme Bartolucci assurait-elle que sa chère bonne (c'était ainsi qu'elle appelait l'étrangère) avait des idées politiques d'un ordre supérieur ; elle la plaçait au-dessus de Mme de Staël. Quant à moi, il me sembla, dès la seconde fois que je la vis, que si cette dame avait des idées supérieures, elle ne les arrêtait fixement que sur un seul objet : l'amour; mais un de ces amours violents, impétueux, et que rien ne peut retenir; je ne me trompais pas.

Mme Montinella (c'était son nom) se disait Italienne, et cependant elle avait un accent espagnol très-prononcé. Elle n'était ni demoiselle ni veuve...; un profond mystère environnait son existence. On la disait riche... ; le train de sa maison venait à l'appui de cette assertion. Elle aimait les arts, fréquentait les spectacles ; mais à l'entendre, elle n'appréciait que les douceurs d'une liaison intime, et cependant elle semblait s'ennuyer lorsqu'une demi-douzaine d'hommes aimables ne folâtraient pas autour d'elle. Je n'ai pas connu de femme dont les paroles s'accordassent moins avec les actions. Ni ce nom de Montinella, ni les façons que j'avais déjà remarquées en elle, ne me portaient à la croire née sur les bords du Tibre, mais bien sur ceux du Mançanarès.

Ayant sollicité la faveur d'être reçu chez elle pour lui rendre mes hommages, elle me l'accorda, mais ce fut avec un air de protection et un ton de suffisance tels qu'une marquise de l'ancien régime n'eût pas mieux fait ; en un mot, Mme de Montinella me donna mes *petites entrées*. J'en usai d'abord ; puis je ne tardai pas à en abuser.

Jusqu'alors, je n'avais guère eu que ce qu'on appelle des fantai-

sies ; cette fois, je devins amoureux tout de bon. J'avouai ma défaite à Mme Montinella, mais elle ne répondit nullement à mes soins. Avec son imagination brûlante et son caractère fougueux, cette femme avait achevé de me faire trouver insipides les plaisirs auxquels je m'étais accoutumé. J'étais las des ingénues de coulisses. Habitué que j'avais été à ne faire que peu de frais, je me piquai, et, par cette raison peut-être qu'il m'était plus difficile de réussir avec Mme Montinella, j'attachai plus de prix au besoin de lui plaire. Je redoublai d'attentions. Longtemps Dolorès (c'était aussi son nom) parut faire peu de cas de mes soins ; elle me désespéra de plus en plus par son indifférence.

II

Un soir que Mme Montinella n'était point allée au spectacle, et que la foule de ses adorateurs nous avait laissés seuls, je la regardai encore plus tendrement que de coutume.

« Madame, lui dis-je en laissant échapper un soupir qui m'oppressait, je n'ai qu'un désir, je ne forme qu'un vœu...

— Et... quels sont-ils, monsieur? interrompit-elle en me lançant un de ces regards qui vont à l'âme.

— Celui que vous m'aimiez un peu, et celui de vous aimer toujours. »

Ces mots la firent tressaillir. Elle hésita à me répondre. Croyant l'encourager, je penchai ma tête vers elle, et de mes deux lèvres j'effleurai sa main. Ce mouvement porta le trouble dans sa personne, et tandis que moi, le regard suppliant, je cherchais à lui faire comprendre tous les tourments que sa froideur me causait, elle se leva précipitamment pour fuir sans doute, lorsqu'un domestique, qu'elle n'avait point appelé, entra inopinément.

Cependant plusieurs jours s'écoulèrent sans que l'occasion qui nous avait laissés seuls un moment se représentât pour me permettre de m'expliquer tout à fait. Deviner ce qui se passe dans

le cœur d'une femme, qu'elle soit de Paris ou de Madrid, savoir ce qui l'occupe, ce qu'elle craint ou ce qu'elle désire, n'est pas chose aisée, surtout lorsqu'on l'aime véritablement. Un geste, un regard mal interprété, peut vous donner une espérance menteuse. C'est de la bouche même de ce qu'on aime qu'on veut entendre prononcer l'arrêt qui absout ou qui condamne.

N'est-ce pas fonder son bonheur sur un rêve que de se fier aux apparences? J'aurais pu interpréter le silence et l'espèce de frayeur qu'avait manifestée Dolorès en bien ou en mal. Peut-être ne m'avait-elle rien dit dans la crainte de subir le charme qui succède toujours à un tendre aveu? Je ne sais, mais j'aurais donné tout au monde pour connaître sa pensée.

Une après-midi, je m'armai de courage, et changeant tout à coup de propos, je lui demandai brusquement et même d'un ton assez impératif :

« M'aimez-vous, madame, oui ou non? »

Elle me regarda un moment comme étonnée, puis elle me répondit tranquillement :

« Vous êtes trop jeune et trop inconstant pour moi.

— Trop jeune! m'écriai-je avec exaltation ; eh! madame, vous et moi ne sommes-nous pas à peu près du même âge?

— C'est vrai, répondit-elle en souriant.

— Trop inconstant! ajoutai-je en prenant une de ses mains, qu'elle ne retira pas, vous savez bien que désormais il ne m'est plus possible de l'être.

— Je n'en suis pas certaine. Au surplus, ce ne serait pas avant un an que je voudrais chercher à m'en assurer.

— Et ce temps écoulé? répliquai-je en tremblant.

— Si vous m'aimez sincèrement, reprit-elle en baissant les yeux, alors je verrai... Mais vous savez à quoi vous vous engagez. »

J'attendis un an, une année entière d'inquiétude, de tourments ; car il me semblait que Mme Montinella devenait de jour en jour plus belle, et c'était cette beauté, que je maudissais, qui amenait à ses

pieds des adorateurs nouveaux, plus hardis, certes, que je n'avais osé l'être! Ce terme expiré, je lui rappelai sa promesse.

« Oh! me répondit-elle en badinant, à présent c'est moi qui suis trop vieille pour vous.

— Mais, lui répondis-je, la proportion d'âge entre nous sera toujours la même.

— Je ne veux encore rien décider avant une autre année : attendez.

— Et cette seconde année écoulée?...

— Si vous m'aimez comme vous le dites..., comme je le veux..., alors, peut-être vous aimerai-je à mon tour. »

Je l'aimais si passionnément que j'attendis encore. Mais deux ans de plus sur la tête d'un homme, deux ans de tristesse et d'amour, le vieillissent. Le chagrin me creusa des rides, et aussi la jalousie; car je voyais souvent Mme Montinella accorder à d'autres de ces sourires qui font monter la pâleur au visage d'un amant.

Un jour je rencontrai aux Tuileries, comme vous aujourd'hui, un de nos anciens camarades, de Lanorville, vous savez?...

Je l'avais perdu de vue, comme vous, depuis quelques années, quoique nous fussions très-liés l'un et l'autre.

« Ah! mon Dieu! mon cher, s'écria Lanorville en me voyant, comme tu es changé! Est-ce que tu es malade?

— Malade!... moi? au contraire, lui répondis-je en souriant tristement, je suis l'être le mieux portant et le plus heureux de la terre : j'aime et je me crois aimé d'une femme adorable; mais aimé, vois-tu, comme on n'aime pas. Toutes les heures de ma vie s'écoulent près d'elle. Tu la connais, tu as dû la voir chez Mme Bartolucci il y a deux ans : c'est Mme Montinella.

— Cette belle Italienne?

— Non, elle est Espagnole.

— C'est possible; je ne vais plus chez Mme Bartolucci depuis longtemps; mais toi, la connais-tu bien cette dame? Sais-tu quelle est sa position dans le monde? T'a-t-on dit...

— Mon cher, répliquai-je avec impatience, je l'aime comme un fou.

— Oh! alors c'est différent! exclama mon ami d'un air narquois; puisqu'il en est ainsi, je n'ai plus rien à te dire. Adieu, mon cher continue à être heureux. »

Et de Lanorville me quitta en jetant sur moi un regard singulier dont je ne compris pas bien l'expression, mais que j'interprétai tout à mon avantage.

Mme Montinella, poursuivit M. de..., continua encore quelques jours à me désespérer; mais enfin lorsqu'elle vit mon imagination montée au diapason de la sienne, en un mot, lorsqu'elle eut acquis la certitude qu'elle m'avait subjugué entièrement, elle agréa mes vœux et se mit à raffoler de moi. Dès lors nous ne nous quittâmes plus; Dolorès m'aimait avec ivresse, avec transport. C'était chez elle une passion ardente, impétueuse; c'étaient des pleurs, des emportements, des accès de jalousie, des reproches, des menaces en cas d'abandon, des brouilles et des réconciliations journalières, en un mot, des folies de toutes sortes.

Une pareille existence me parut d'abord délicieuse; mais je me lasse de tout. Peu à peu je sentis diminuer ma passion, et à tel point, qu'un soir, en quittant Dolorès, je fus forcé de m'avouer que je ne l'aimais plus. Le prisme était brisé. Et comment en aurait-il été autrement? Jalouse de son ombre, elle me suivait comme la mienne. Mes relations m'appelaient-elles à la campagne, elle me suivait dans sa voiture sans que je le susse, et s'en prenait à son cocher de ce que ses chevaux n'allaient pas aussi vite que le mien. Lorsque je rentrais du Conseil d'Etat, que j'avais tout à fait négligé, je la trouvais établie chez moi, attendant mon retour. Au spectacle, défense m'était faite de regarder une femme. Avait-elle à sortir de chez moi, moi m'y trouvant, elle m'enfermait dans son boudoir. Elle ne se contentait pas de vouloir que je fusse uniquement à elle, il me fallait encore lui rendre compte de mes pas, de mes actions et de mes pensées. J'étais forcé de lui dire ce que j'a-

vais fait la veille et ce que j'aurais à faire le lendemain. Je ne pouvais visiter ni mes parents ni mes amis ; toute société où elle n'allait pas m'était interdite. En un mot, elle m'étouffait à force de m'aimer, et jamais il ne fut tendresse plus propre à me jeter dans le désespoir; aussi commençais-je à détester de grand cœur Mme Montinella. Malheureusement, il n'en était pas de même chez elle. Sa passion pour moi, bien loin de diminuer, semblait s'être accrue avec le temps; elle ne vivait que pour moi; tout le reste lui était indifférent. Hélas ! si j'avais eu à me plaindre de la jalousie de quelques femmes, celle de Mme Montinella était bien pire, ma foi!

Je sais qu'une femme ne peut être parfaite. Toutes ont leurs faiblesses et leurs défauts; n'avons-nous pas les nôtres? Seulement j'aurais voulu que Dolorès en comptât un peu moins. Elle avait régulièrement par semaine trois jours diaboliques; alors elle m'aurait volontiers battu ou se serait jetée par la fenêtre. Elle s'évanouissait, et paraissait ensuite être fort contrariée de ce que je m'en étais peu inquiété. Avait-elle une attaque de nerfs ?... une fois qu'elle avait repris ses sens, elle s'emportait contre moi, parce que je n'y avais pas fait assez d'attention. Le suicide la préoccupait-il ? elle me reprochait amèrement de désirer sa mort. Son regard devenait ironique, son visage pourpre; elle brisait tout ce qui se trouvait sous sa main, chassait femmes de chambre et domestiques, et si j'avais le malheur de lui laisser deviner le chagrin que ses extravagances me causaient, le bonheur étincelait dans ses yeux. Dans l'espace de six semaines, elle tenta une fois de me poignarder et deux fois de s'empoisonner, le tout par amour pour moi.

Je ne savais vraiment de quelle manière m'y prendre pour échapper à ce débordement de sentiment, lorsqu'un matin je reçus la visite de Lanorville, qui, aux Tuileries, s'était si bien apitoyé sur mon sort. Il avait, comme vous savez, un caractère singulier ; avec une taille colossale, l'extérieur le plus calme et les manières d'une jeune fille; très-jeune, il avait parcouru le cercle de toutes les extravagances. C'était un fou à froid. Tandis que nous faisions

notre droit, je l'avais vu toujours le premier dans nos querelles, soit au parterre du Théâtre-Français, soit dans les lieux publics que nous fréquentions alors. Il employait avec flegme sa force prodigieuse sans qu'aucun muscle de son visage éprouvât la plus légère contraction, sans qu'une parole passionnée sortît de sa bouche. Il venait me voir pour je ne sais quel renseignement dont il avait besoin, après avoir été maintes fois dans les bureaux du Conseil d'Etat sans jamais m'y rencontrer.

Mon ancien camarade me fit à ce sujet quelques réflexions dictées par l'amitié, en ajoutant qu'on pouvait fort bien mener de front les plaisirs et les devoirs, et que, par la négligence que je mettais à remplir les miens, je perdrais infailliblement l'avenir brillant ouvert devant moi. Mais jugeant, à la manière dont j'accueillis les lieux communs qu'il lui plut de me débiter ce jour-là, que ce serait prêcher en pure perte, il changea de conversation, et me demanda où j'en étais de mon intrigue avec Mme Montinella. Précisément la veille, elle m'avait poussé à bout. Me sentant le besoin d'épancher mon cœur, je lui contai tout ce qui l'oppressait.

« Parbleu! mon cher, me dit-il, après avoir écouté avec son flegme ordinaire, te voilà bien à plaindre ! Il faut rompre en visière avec une femme semblable, c'est elle qui te perd.

— Le moyen de le faire sans allumer une fureur que je ne me sens pas capable d'affronter?

— On écrit.

— Mauvais moyen ! c'est fournir des armes contre soi ; et Dieu sait l'usage qu'elle pourrait en faire !

— Bah!... Terreur puérile ! je te reconnais bien là !

— J'aimerais mieux que quelqu'un se chargeât de la négociation et lui fît entendre que désormais il ne m'est plus possible de vivre de cette manière, et que je veux absolument en finir.

— S'il ne faut que cela pour t'obliger, j'en fais volontiers mon affaire.

— Hum ! repris-je, elle est délicate, la négociation ; mais n'importe, je te laisse le maître de dire tout ce que tu voudras.»

Et croyant que, de la part de Lanorville, ce n'était qu'une plaisanterie, j'ajoutai en souriant :

« Mme Montinella demeure rue Saint-Florentin.

— Cela suffit, me répondit-il très-sérieusement ; demain tu recevras de bonnes nouvelles, je te le promets. »

Après que nous eûmes causé de l'affaire qui l'avait amené, il sortit ; et moi, n'ayant rien de mieux à faire ce jour-là, j'allai au Conseil d'Etat. Le soir, en rentrant chez moi, le concierge me remit un petit billet tout parfumé. Je reconnus l'écriture : il était de Dolorès. Elle me priait de passer chez elle, toute affaire cessante, si je tenais à ce qu'elle ne se livrât pas à un acte désespéré. La sachant capable de tout, mais bien loin cependant de me douter de ce qui pouvait ainsi l'agiter, je me rendis à son appel. A peine lui avais-je été annoncé, qu'elle vint à moi dans un état d'exaspération inimaginable : elle parlait avec une volubilité convulsive ; sa poitrine était haletante, son teint mat, sa toilette dans le plus grand désordre : elle était vraiment belle en cet état. C'est une des plus belles colères de femme que j'aie vues de ma vie.

Je compris enfin que de Lanorville sortait de chez elle. Il était venu de ma part, et sans préambule, avec ce ton calme dont on ne peut se faire l'idée, il avait dit à Mme Montinella que, fatigué de sa jalousie, excédé de sa passion furibonde, j'avais décidément renoncé à elle, et qu'il croyait devoir lui donner le conseil de faire de même à mon égard.

Je demeurai confondu de ce trait caractéristique de de Lanorville. Cependant, poussé dans mon dernier retranchement, je voulus, puisque l'éclat que je craignais était fait, en profiter. D'abord, je me justifiai ; je convins ensuite que notre liaison ne me présentait plus de charmes, et que ce n'était pas exister que vivre de la sorte. A cette déclaration, Dolorès répliqua avec plus de véhémence, en joignant le geste aux paroles offensantes ; ce fut au point que, pour

ne pas être battu, force me fut d'exécuter une retraite précipitée. Quelques jours s'étaient écoulés sans que je fusse retourné chez Mme Montinella, elle ne m'avait rien fait dire. Ce silence me parut inquiétant ; mais, en y réfléchissant davantage, je crus devoir m'expliquer cette indifférence : peut-être, me dis-je, ne pense-t-elle plus à moi ? s'il en était ainsi, je serais trop heureux d'en être quitte à si bon marché. Hélas ! j'étais bien loin de compte ! Vous allez en juger.

III

Un matin, je reçois de M. Desmarets, chef de la première division au ministère de la police, une invitation de passer le plus tôt possible à son cabinet : « pour affaire me regardant personnellement. » Tel était le texte du billet. Surpris de ce message, je m'empresse d'aller au ministère. M. Desmarets me reçoit poliment, mais il me prévient que je viens d'être dénoncé au ministre de la police comme agent secret de Charles IV, que l'Empereur retenait alors à Valençay.

Cette accusation, tout absurde qu'elle est, me fait trembler. Je la repousse avec chaleur.

« Je suis très-porté à vous croire, me dit M. Desmarets, et cependant... »

A ces mots, je me récriai de plus belle.

« Ecoutez, monsieur de..., reprit avec beaucoup de calme le directeur de la police ; vous avez été signalé comme entretenant une correspondance coupable avec un certain baron de Kolly que nous surveillons... Vous connaissez bien ce baron ?

— Je n'ai même jamais entendu parler de lui.

— Vraiment !... Cependant vous vous êtes trouvé souvent ensemble.

— Je vous donne ma parole d'honneur que je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Allons, pourquoi dissimuler? puisque vous avez pour accusateur une belle personne... avec laquelle vous... êtes au mieux... que vous voyez... souvent, et chez laquelle le baron est reçu !...»

A ces mots, je ne pus retenir plus longtemps mon indignation.

« Eh bien ! monsieur, dis-je aussitôt, qu'on me confronte avec cette personne, et, quelle qu'elle soit, je vous réponds qu'elle n'osera soutenir devant moi son odieuse inculpation.

— C'est Mme Montinella. Vous la connaissez, n'est-ce pas?... Eh bien ! nous autres, nous la connaissons mieux que vous. »

Je restai anéanti. Dolorès avait fait la folie de me dénoncer au ministre de la police comme un des acolytes du baron de Kolly, dont je lui avais, en effet, entendu prononcer le nom quelquefois, mais que je ne me rappelais pas avoir jamais rencontré chez elle. Mieux que cela, elle s'était engagée à fournir les preuves de mes intelligences avec lui, dans l'espérance de me perdre, ou tout au moins de me faire emprisonner, pour être certaine que, pendant ce temps, je ne pourrais lui faire d'infidélités.

Comme vous le pensez, il me fut facile de prouver à M. Desmarets que cette dénonciation était absurde, et que la passion insensée de Mme Montinella, sa jalousie inimaginable, l'avaient seules poussée jusqu'à me calomnier; il me crut, mais en même temps il m'engagea d'un ton paternel à rompre sans bruit avec cette dame.

« Voyez cependant à quoi vous vous êtes exposé, ajouta-t-il; si le ministre n'avait pas usé de ménagement, et qu'il eût lancé un mandat d'amener contre vous, comme on eût dû le faire pour tout autre... Mais n'est-ce pas à son Excellence, autant que je l'ai ouï dire, que vous devez votre entrée au Conseil d'Etat?

— C'est vrai.

— En ce cas, si vous tenez à conserver votre position, croyez-moi, monsieur de..., Mme Montinella est une femme qui ne peut être que très-dangereuse pour vous; je ne puis vous en dire davantage. Je n'ai pas besoin de vous engager à garder, vis-à-vis d'elle, le plus

grand silence sur cet entretien, vous en comprenez toute l'importance. »

A peine avais-je quitté M. Desmarets, que je repassai dans ma mémoire tout ce qu'il m'avait dit. Je résolus d'agir de ruse, en faisant les premiers pas pour rentrer en grâce auprès de Dolorès. C'était une femme trop à craindre pour que je me hasardasse une seconde fois à rompre brusquement en visière, et pour cela, j'y retournai le soir même, et j'eus l'air d'ignorer la dénonciation. Le lendemain, Dolorès ne songeait plus à ce qui s'était passé, mais moi, je ne pouvais l'oublier. Quand même mon amour n'eût pas été tout à fait éteint, il ne manquait plus qu'une distraction nouvelle pour que je ne m'occupasse plus de Mme Montinella : l'occasion se présenta bientôt.

Ordinairement, c'est l'opposé de ce que l'on possède qui vous charme. Dolorès était une femme à passions brûlantes; je m'engouai d'une de ces jeunes filles blondes et languissantes dont tout le mérite ne consiste que dans des yeux bleus et une humeur égale; mais toujours par suite de mon système de prudence, je m'arrangeai de façon à ce que Mme Montinella ne pût même soupçonner cette nouvelle passion. Et puis, je vous l'avouerai, en amour, j'ai toujours aimé les contrastes.

Les choses allèrent ainsi, pendant deux mois, de la manière la plus paisible et la plus piquante pour moi; mais un matin, que j'étais allé chez Dolorès, elle me dit qu'elle avait quelques emplettes à faire, sortit, et me laissa seul, me promettant de revenir bientôt.

Ce que m'avait appris M. Desmarets me revint à l'esprit. Il me prit fantaisie d'éclaircir le fait. Je me mets donc à fureter dans un secrétaire auquel elle avait laissé la clef par mégarde, car je n'avais jamais vu ce meuble ouvert, et je parvins à découvrir dans le double fond d'un tiroir une volumineuse correspondance, non-seulement avec le duc de Rovigo, mais encore avec Fouché, son prédécesseur. Je vis clairement qu'il s'agissait, entre ces deux ministres de la police et Mme Montinella, d'espionnage de salon.

Cette découverte fut un trait de lumière. Alors je pris le seul parti qui me convenait, celui de rompre immédiatement avec Dolorès. J'avais beau jeu ; aussi je ne crus pas trop abuser de mon avantage en lui écrivant sur-le-champ en ces termes :

« Vous n'êtes qu'une espionne, j'en ai appris la preuve irrécusable ; vous ne m'êtes plus qu'odieuse, et vous ne me reverrez jamais. Je vous défends de jamais mettre le pied chez moi ; si vous osiez vous y présenter, je vous déshonorerais publiquement, pour ne pas me déshonorer moi-même. »

Je remis ce billet cacheté à sa femme de chambre, en lui recommandant de le donner à sa maîtresse dès qu'elle rentrerait, et je sortis, car cette fois l'Espagnole n'avait pas songé à me mettre sous clef. A cette époque de l'Empire, la société était infestée d'espionnes de bonne compagnie, comme Mme Montinella ; je doute cependant que beaucoup d'entre elles fussent aussi belles, et eussent autant de séductions que cette femme, dont l'existence et le train de maison cessèrent d'être une énigme pour moi. Voulant me distraire ce jour-là, j'allai passer la journée avec l'objet de ma seconde passion.

Le soir, je revenais lentement chez moi, le cœur rempli des émotions que m'avait laissées cette ravissante créature ; il était près de minuit ; à peine entrais-je dans ma chambre à coucher, que ces mots : Le voilà donc enfin ! prononcés par une voix qui m'était familière, vinrent frapper mon oreille. A la faible lueur de la bougie que je tenais à la main, je reconnus Dolorès, assise sur ma causeuse ; la vue de cette femme me fit frissonner.

« Comment ! vous ici ? » m'écriai-je.

Et, malgré moi, je considérai cette figure pâle sur laquelle les larmes avaient tracé leur route brillante, cette physionomie si expressive de repentir et d'amour. Elle faillit un moment me faire abandonner ma résolution ; mais à peine eus-je fait quelques pas qu'elle vint se jeter à mes pieds, en s'écriant :

« Pardon ! pardon ! »

Et elle embrassa mes genoux.

« Laissez-moi, madame, lui dis-je d'un ton impératif, et sortez!

— Ah! pitié pour moi!...

— Si vous demeurez ainsi, repris-je, c'est moi qui m'en irai.

— J'aime mieux mourir à cette place.

— Alors c'est à moi de l'abandonner; je pars.

— Si tu me quittes, je me tue! ajouta-t-elle d'une voix tremblante, mourir, moi qui t'aime tant, mourir haïe, détestée de toi! oh non! c'est impossible.»

Et elle saisit mes mains qu'elle couvrit de larmes et de baisers.

« Regarde-moi, continua-t-elle du ton le plus suppliant, pardonne, prends pitié de celle qui donnerait mille fois sa vie pour toi!

— Non jamais !»

Et comme je la repoussais plus durement encore, elle se releva avec vivacité, courut se rouler sur le tapis de mon cabinet en tâchant de s'étrangler avec son écharpe qu'elle avait roulée autour de son cou; ses cheveux étaient épars; ses épaules presque nues, elle se tordait en proie au plus violent désespoir... Que vous dirai-je? je ne fus plus maître de moi, je pardonnai et j'oubliai tout, jusqu'à la pauvre femme que j'avais quittée il n'y avait qu'un instant.

Cependant Mme Montinella, jalouse par instinct, ombrageuse et défiante par habitude, se douta bientôt de la vérité. Me voyant rêveur et distrait lorsque j'étais près d'elle, et ne pouvant en deviner la cause, elle voulut des explications; malheureusement mes réponses embarrassées confirmèrent une crainte qui, chez elle, n'était encore qu'un soupçon.

« Ecoute, me dit-elle un soir que, plus triste que de coutume, j'étais assis à côté d'elle, je t'aime par-dessus tout. Si tu me trompes, prends garde à toi et à ta... complice; tu ne sais pas ce dont je suis capable.»

Puis, s'attendrissant tout à coup, et passant de la menace à la prière:

« Mon amour, reprit-elle en m'enlaçant de ses bras, je t'en supplie, ne paye pas d'ingratitude la passion la plus vive et la plus vraie

que jamais homme ait inspirée à une pauvre femme comme moi. Aurais-tu le courage de détruire mon bonheur, d'oublier les serments que tu m'as faits?»

Je rassurai Dolorès en tâchant de lui faire comprendre qu'il n'y avait rien d'éternel sur la terre. Je cherchai même à lui prouver qu'elle était assez riche pour se procurer tous les plaisirs de la vie, lors même que l'amour serait passé chez moi : cette idée la mit en fureur.

«Crois-tu donc, répliqua-t-elle avec exaltation, que l'on puisse jamais compenser pour moi le malheur de me voir abandonnée par toi? Eh bien! juges-en...»

Et se précipitant sur un petit portefeuille qu'elle ouvrit avec précipitation, elle offrit à ma vue une liasse de billets de banque et ajouta :

«Tiens! regarde!»

Et elle jeta le paquet au feu.

Je m'élançai pour sauver ces billets, qui étaient peut-être la plus claire partie de sa fortune : il n'était plus temps, la flamme avait tout dévoré. Alors, avec un sourire amer qui peignait toute la violence de la passion, Dolorès continua :

«Abandonne-moi maintenant, si tu l'oses, me voilà pauvre. Tu vois si l'or a pour moi le même prix que ton cœur.»

A ces mots, je restai stupéfait. Je vous le demande, poursuivit M. de M..., n'est-il pas désolant d'être aimé de la sorte?

Ce fut dès ce moment que je compris de quelle importance il était pour moi d'éloigner de l'esprit de Mme Montinella jusqu'au moindre soupçon d'infidélité de ma part. Malheureusement, j'oubliai peu à peu le plan de conduite que je m'étais tracé ; et Dolorès, vigilante comme le sont les Espagnoles lorsqu'il s'agit d'affaires de cœur, me fit épier, gagna mon domestique, et découvrit bientôt qu'elle avait une rivale dont elle ne tarda pas à connaître le nom et la demeure. Une fois instruite de toutes les particularités de ce

qu'elle appelait *mon infamie*, elle ne songea plus qu'à assurer sa vengeance. Cette vengeance fut épouvantable.

Quinze jours s'étaient écoulés sans que je me fusse présenté chez Dolorès ; c'était la première fois qu'il m'arrivait de faire une si longue absence. Ce temps, je l'avais passé auprès de ma charmante maîtresse, qui justifiait de plus en plus le sentiment qu'elle m'avait inspiré. Un jour que je l'avais quittée plus tôt qu'à l'ordinaire, en lui exprimant le regret de ne pouvoir la revoir le soir (j'allais au bal chez le ministre de l'intérieur), je rentrais chez moi, à neuf heures, pour changer de costume, et je trouvai un billet de Mme Montinella, qui m'invitait gracieusement à venir souper avec elle, à onze heures. Un post-scriptum me recommandait d'être exact.

« Allons, pensai-je, encore des explications, des prières, des menaces; soumettons-nous : j'irai au bal une heure plus tard. »

Arrivé chez Dolorès à l'heure prescrite, je ne la trouvai pas. Sa femme de chambre supposait sa maîtresse à Feydeau. Je consultai ma montre ; le spectacle devait être fini. Dans la crainte de nous croiser en route, je ne voulus pas aller au-devant d'elle, et je l'attendis. A peine un quart d'heure s'était-il écoulé, qu'elle rentra. Ses traits étaient bouleversés, elle était dans un état de trouble extraordinaire, et pourtant elle ne m'adressa aucune parole désobligeante, ne me fit aucun reproche; seulement, elle me pressa d'un ton qui me parut singulier de me mettre à table. Pendant ce triste souper, il ne fut débité de part et d'autre que des lieux communs; cependant, je ne pus m'empêcher de remarquer qu'elle parlait beaucoup en gesticulant d'une façon qui avait quelque chose d'étrange. Cette collation achevée, Dolorès, qui n'avait rien mangé, se leva, alla pousser le verrou des portes, et d'un accent solennel :

« Tu l'as voulu, me dit-elle, tout est fini ! je viens de la tuer ! Je lui ai plongé un couteau dans le cœur; j'ai entendu son dernier soupir, et afin que tu n'en puisses douter, j'ai là un témoin que tu ne récuseras pas. »

Et cherchant dans un mouchoir tout taché de sang, qu'elle tenait



Tu la reconnais donc, cette bague? s'écria-t-elle. (t. I, p. 587.)

de la main droite, elle prit de la gauche une bague qu'elle m'avait donnée jadis, et que mon amie m'avait prise, il y avait quelques jours, en badinant.

A cette vue, je reculai d'horreur, et ne pouvant maîtriser un premier mouvement, je renversai la table chargée de porcelaine et de cristaux. Alors, les yeux de l'Espagnole brillèrent d'une joie féroce.

« Tu la reconnais donc cette bague? s'écria-t-elle.

— Ah ! furie de l'enfer! m'écriai-je à mon tour, tu as pu commettre ce meurtre abominable! va! l'échafaud me fera raison de cette atrocité.

— L'échafaud! répéta-t-elle avec un rire d'aliénée. Tu me crois donc bien peu prévoyante? Vois-tu ces deux verres brisés, nous avons bu la mort tout à l'heure : toi, sans le savoir; moi, volontairement.

— Comment, infâme!...

— Oui, c'est moi qui ai préparé le poison et qui te l'ai versé. Dans quelques heures, ton cœur et le mien auront cessé de battre. »

Le bruit que la table avait fait en tombant avait attiré l'attention des domestiques : bien que les gens de la maison fussent familiarisés avec ces sortes de scènes, les mots de *sang*, de *poison* et d'*échafaud* les avaient effrayés, car ils avaient écouté aux portes, et, craignant cette fois que leur maîtresse ne se portât à quelque acte homicide sur ma personne, les uns avaient été querir l'autorité, tandis que les autres avaient enfoncé la porte de la pièce où nous étions et s'y étaient précipités pour venir à mon secours.

Je profitai du tumulte pour m'esquiver. Je n'avais pas un moment à perdre. Grâce aux soins que me prodigua un médecin qui demeurait dans la même maison que moi, et à ma bonne constitution, j'eus le bonheur de survivre à cette affreuse aventure. Il n'en fut pas ainsi de Mme Montinella. Elle mourut, dans la nuit même, au milieu des convulsions, et en proie à des souffrances inouïes. Mon nom fut le dernier qu'elle prononça en expirant.

Cet événement, comme vous devez le croire, fit grand bruit dans les salons de Paris. Huit jours après, je reçus du comte Boulay une lettre qui m'engageait à donner ma démission d'auditeur au Conseil d'État, et me conseillait d'aller faire un voyage en Italie *pour y rétablir ma santé*. Je compris parfaitement, et je m'exécutai de bonne grâce. Le jour où j'allai à la préfecture de police prendre un passe-port, la première personne que je rencontrai dans la cour fut M. Desmarets.

« Eh bien! monsieur de..., me dit-il en m'abordant, ne vous avais-je pas prédit ce qui vous arrive aujourd'hui? Vous n'avez pas voulu me croire. »

Je ne lui répondis pas cette fois, parce que je n'aurais su que lui dire pour me justifier. Deux jours après, je partis pour l'Italie... C'est seulement depuis trois mois que je suis revenu à Paris.

Ici M. de... cessa de parler et resta quelque temps comme absorbé dans ses réflexions, les yeux toujours fixés sur le petit billet de la dame espagnole qu'il avait constamment tenu dans ses doigts tout le temps qu'avait duré son récit.

« Maintenant, lui demandai-je après un silence, m'expliquerez-vous quel rapport peut exister entre cette dame Montinella, morte depuis longtemps, et celle qui vous donne ce rendez-vous? »

A ces mots, mon ami sembla sortir d'un rêve, et, me regardant d'un air préoccupé :

« Ce rapport est bien simple, me répondit-il en me montrant la petite lettre. La femme qui m'écrit ceci est la plus jeune sœur de Mme Montinella...

— Grand Dieu! m'écriai-je en me levant brusquement du banc sur lequel nous étions restés assis; mais il ne vous faut jamais revoir cette femme.

— C'est bien mon intention, reprit M. de ...; et je vais lui répondre.

— Que vous ne pouvez accepter son rendez-vous?

— Au contraire; mais ce n'est que par politesse.

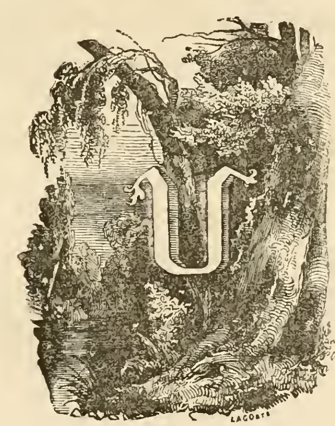
— Mon cher, lui dis-je alors en lui serrant la main, vous êtes incorrigible...

— J'en ai peur », fut la seule réponse que me fit M. de ... en hochant la tête.



LA QUERELLE DES DEUX FRÈRES.

Novembre 1807.



Un matin, on apprend que l'Empereur est parti dans la nuit à quatre heures, pour un voyage dont on ignore le but; on ne sait même pas de quel côté S. M. s'est dirigée. Cependant, l'Italie est le seul lieu où l'Empereur veut aller. C'est en effet à Milan qu'il veut d'abord se rendre; mais un des motifs presque ignorés de ce voyage est de se rapprocher de son frère Lucien, qu'il n'a pas vu depuis le mariage de ce dernier. Napoléon sait enfin, ou plutôt il n'a jamais douté que Lucien est de tous ses frères le seul qui puisse le comprendre et marcher avec lui dans une large route, bien que le caractère de Lucien ne soit pas facile, et que l'Empereur, qui le connaît, ait résolu de le voir lui-même; en conséquence, les deux frères se sont donné rendez-vous à Mantoue.

Lucien arrive le soir, vers neuf heures : il est dans une berline de voyage avec M. Boyer, cousin germain de sa première femme, et le comte de Châtillon, l'un de ses amis.

« Ne faites pas dételer, dit Lucien à ces messieurs, en descendant

de voiture, peut-être repartirai-je ce soir, même tout à l'heure. »

Et il monte chez l'Empereur.

J'ai eu des deux côtés des détails sur cette remarquable entrevue, et tous deux s'accordent parfaitement ensemble.

Napoléon était dans une grande galerie, où il se promenait avec Eugène, Murat et le grand-maréchal. Il alla au-devant de son frère et lui tendit la main avec toute l'apparence de l'amitié. Lucien fut ému. Il n'avait pas revu son frère depuis Austerlitz; et toute cette gloire dont il jouissait, bien loin d'en être jaloux, lui apparaissait en ce moment grande et lumineuse, comme elle l'était en effet : son noble cœur en était touché. Lucien fut un moment sans répondre, et dit ensuite à Napoléon combien il était heureux de le servir.

L'Empereur fit un signe, et tous ceux qui étaient dans la galerie se retirèrent aussitôt.

« Eh bien ! Lucien, dit Napoléon, quels sont vos projets maintenant, voulez-vous enfin marcher dans ma route? »

Lucien regarda son frère d'abord avec étonnement, car cette question sur ses projets, à lui qui n'en formait aucun, lui semblait étrange.

« Je ne fais pas de projets, répondit-il enfin. Quant à marcher dans la route de Votre Majesté, Sire, comment l'entendez-vous? »

Il y avait là, sur une table ronde, une carte d'Europe d'une immense grandeur. L'Empereur la prit par l'un des bouts, et la déroulant par un geste plein de grâce, il la jeta sur la table avec une sorte de nonchalance, en disant à Lucien :

« Choisissez le royaume qui vous plaît, et je vous engage à l'instant ma parole de frère et d'Empereur de vous le donner et de vous y maintenir...., car les rois d'Europe, entendez-vous, Lucien!...»

Il s'arrête, et, regardant son frère avec une admirable expression :

« Lucien, continua Napoléon, vous pouvez partager avec moi ce pouvoir que j'exerce sur des hommes inférieurs; il ne faut pour cela que marcher dans la route que je vous ouvrirai pour maintenir et établir mon système, le plus vaste et le plus beau qu'un homme

ait jamais conçu ; mais pour qu'il reçoive son exécution, il faut que je sois secondé, et je ne puis l'être que par les miens ; de mes frères, il n'est que vous et Joseph qui puissiez me servir efficacement. Louis n'est qu'un entêté, et Jérôme un enfant sans capacité... C'est donc sur vous que se portent toutes mes espérances...; voulez-vous les réaliser?

— Sire, avant d'aller plus loin dans cette explication, répondit Lucien, je dois prévenir Votre Majesté que je ne suis point changé ; mes principes sont toujours les mêmes qu'en 1789 et en 1803. Je suis ici, près de Napoléon, Empereur, ce que j'étais sur ma chaise curule le 18 brumaire. Maintenant, mon frère, c'est à vous de voir si vous voulez poursuivre.

— Ce que vous dites là est absurde, dit Napoléon en levant les épaules ; autre temps autre direction à donner aux idées. C'est bien le moment de venir parler de vos utopies de républiques! Il faut comprendre mon système, vous dis-je, marcher dans mes voies, et demain je vous fais le chef d'un grand peuple. Je reconnais votre femme pour ma sœur. Je la couronne comme vous. Je vous fais le plus grand de l'Europe après moi, et je vous rends toute mon amitié. Eh bien! mon frère? » ajouta-t-il d'une voix caressante et douce, de cette voix que je n'ai connue qu'à lui, et dont les cordes fortes et moelleuses vous remuaient le cœur à le faire palpiter. Cet homme était une séduction tout entière.

Lucien tressaillit en l'écoutant : il devint pâle, car il l'aimait.

« Je ne me *vends pas*, répondit-il d'une voix émue. Écoutez-moi, mon frère, écoutez-moi, car cette heure est bien importante dans votre vie comme dans la mienne. Je ne veux pas être votre *préfet*. Si vous me donnez un royaume, je veux le régir selon mes idées, selon ses besoins surtout. Je veux que les peuples dont je serai le chef ne maudissent pas mon nom ; je veux qu'ils soient heureux et honorés, et non pas esclaves, enfin, comme ils le sont en Toscane et dans toute l'Italie. Vous-même, Sire, vous ne devez pas désirer trouver en votre frère un lâche complaisant qui, pour quelques

douces paroles, vous vende le sang de ses enfants; car un peuple, après tout, n'est autre chose qu'une grande famille, dont le chef doit compte à Dieu de chacun de ses membres. »

L'Empereur regarda Lucien avec les sourcils froncés et toute l'apparence du plus profond mécontentement.

« Pourquoi donc alors venir vers moi? dit brusquement Napoléon, car si vous êtes entêté, je le suis, vous le savez, pour le moins autant que vous. Hum ! la république ! Vous n'y songez pas plus que moi. D'ailleurs pourquoi l'aimeriez-vous, votre république? C'est comme Joseph, qui s'avise l'autre jour de m'écrire une lettre incroyable, pour que je lui laisse faire sa *besogne de roi;* il ne lui manquerait plus vraiment que de rétablir la haquenée ! »

Et Napoléon levait les épaules et souriait avec mépris.

« Pourquoi non, dit Lucien, si cela était utile aux intérêts du pays? C'est une absurdité, à la bonne heure ! mais si la chose eût été bonne pour Naples, Joseph eût très-bien fait d'insister pour le faire. »

Napoléon fit alors plusieurs mouvements. Diverses impressions se succédèrent sur son visage et lui donnèrent un aspect étrange. Il marcha très-rapidement, répétant avec un accent qui révélait une vive émotion intérieure :

« Toujours le même ! toujours le même ! »

Et se tournant tout à coup vers son frère, il cria d'une voix tonnante, en frappant de son pied la dalle de marbre de la galerie :

« Mais encore une fois, monsieur, pourquoi donc alors êtes-vous venu vers moi? pourquoi toutes ces contestations? Ne devez-vous pas m'obéir comme à votre père, comme au chef de la famille? Et pardieu ! vous ferez ce que je veux ! »

Lucien commençait à s'échauffer; et toute la raison qu'il s'était promis d'avoir s'était épuisée peu à peu, car elle était devenue bien orageuse cette entrevue qui devait décider non-seulement de son sort à venir, mais de celui de l'Europe peut-être; car, comment présumer ce qui serait arrivé si cet homme vraiment supérieur

eût été roi d'Espagne, ou de Prusse, ou de Pologne, par exemple!

« Je ne suis pas votre sujet, s'écria Lucien à son tour, et si vous croyez m'imposer votre joug d'airain, vous vous trompez..., jamais je n'y courberai la tête... Et rappelez-vous bien, écoutez bien ceci... rappelez-vous bien, dis-je, ce que je vous prédis un jour à la Malmaison ! »

Un long silence, un silence effrayant, presque sinistre, suivit cette explosion d'une généreuse colère.

Les deux frères étaient là, en présence l'un de l'autre, séparés seulement par la table sur laquelle était cette carte d'Europe, jouet de l'ambition capricieuse de Napoléon. Il était fort pâle ; ses lèvres serrées, la teinte presque livide de ses joues révélaient une commotion intérieure ; il lançait à Lucien des regards furieux, tandis que la belle physionomie de celui-ci devait être admirable dans ce moment d'orage. Ce fut l'Empereur qui rompit le premier le silence; il avait maîtrisé son agitation, et ce fut même avec calme qu'il dit à son frère :

« Vous réfléchirez à tout ce que je vous ai dit, Lucien. La nuit porte conseil. Demain, j'espère vous trouver plus raisonnable dans l'intérêt de l'Europe, si ce n'est pas dans le vôtre au moins... Bonsoir et bonne nuit, mon frère. »

Et Napoléon lui tendit la main : Lucien la prit et la serra avec émotion, car son âme est susceptible des plus vives et des plus fortes impressions, et la pensée qui le dominait en ce moment était de nature à en provoquer de bien profondes...

« Sire, bonsoir et bonne nuit, répéta-t-il en retenant la main de son frère dans les siennes. Adieu, mon frère...

— A demain ! répéta l'Empereur. »

Lucien fit un signe de tête, comme pour dire quelque chose ; puis, ouvrant la porte, il s'élança hors de l'appartement, remonta dans la voiture où l'attendaient ses deux amis, et partit au moment même de Mantoue.

Lucien ne revit Napoléon qu'aux jours de son malheur.

Maintenant, quant à la prédiction de la Malmaison que Lucien rappelait à son frère, elle avait eu lieu peu de temps avant que

l'Empire fût proclamé; mais Napoléon était déjà considéré comme tel dans la famille, et les querelles amenées pour le mariage de Lucien en avaient pris une teinte d'autant plus sombre, que Napoléon se voyait trompé dans ses calculs relativement à ce frère, dont il comptait faire un de ses plus puissants *lieutenants*. Mais Lucien, qui avait toujours espéré voir renaître ses beaux jours du *Forum*, et qui ne voyait que ceux ramenés par Auguste, fut terrible dans ses reproches; il dit à l'Empereur qu'il avait manqué de parole, qu'il avait agi avec *déloyauté* envers lui; enfin la discussion devint une querelle, puis elle dégénéra en des plus vives.

« Vous voulez étrangler la république! s'était écrié Lucien en fureur; eh bien! *assassinez-la!*... Elevez-vous sur son cadavre et sur celui de ses fils!... Mais écoutez bien ce qu'un d'eux vous prédit: cet empire que vous fondez par la force, que vous ne soutiendrez que par la violence, eh bien! il sera abattu par la violence et par la force, et vous-même vous serez brisé ainsi!... »

Et saisissant un écran qui était sur la cheminée, il le brisa d'une main tremblante de rage. Puis, comme s'il eût voulu rendre sa colère plus sensible encore, il prit sa montre, la jeta à terre et l'écrasa du talon de sa botte, en répétant: « Oui! brisé, broyé, ainsi!... »

LE GÉNÉRAL JEAN PEGOT.

Ce fut un de ces hommes tout d'une pièce que la révolution jeta sur les champs de bataille, lorsque Dumouriez, du haut de la tribune de l'Assemblée législative, dénonça les intrigues et les rassemblements de Pilnitz.

Alors, on fondit les cloches des églises pour avoir du canon; notre territoire entier devint un arsenal; une

généreuse effervescence mit sur pied cinq cent mille volontaires : la France offrit l'effectif de plus d'un million de combattants, tous décidés à prendre l'initiative du défi plutôt que de souffrir l'outrage de l'invasion étrangère. Nos frontières allaient être entamées par l'Autriche... Sur ces entrefaites, la prise de Verdun déchaînant la terreur, la guerre civile éclata tout à la fois dans l'Ouest et dans le Midi. Un des premiers, dans cette imminente crise, Jean Pegot, alors âgé de dix-huit ans, enflamme par son exemple les jeunes patriotes de Saint-Gaudens, sa ville natale, saisit un fusil de volontaire, et, lui cinquième, court rejoindre à Nice le troisième bataillon de la Haute-Garonne. Par ses capacités et son courage, Pegot est bientôt élevé au grade de sous-lieutenant, puis de capitaine d'artillerie : c'est en cette qualité qu'il prend part au siége de Toulon. La destinée de la génération militaire qui se groupe autour de Bonaparte est de se distinguer sur divers points dans un espace de temps qui donne aux états de service de ces braves un caractère de merveilleux.

Dugommier périt, sous les yeux de Pegot, dans les ravins de la Catalogne, après avoir applaudi à cette bravoure dont les Espagnols ont gardé la mémoire, après avoir uni les mains de Pérignon et de Pegot sur sa poitrine.

Tandis que la Convention se débat dans les luttes du 9 thermidor, Pegot, étranger aux partis, mais fidèle au drapeau de la liberté, combat en Italie près d'Augereau ; et, sous l'impulsion de la grande pensée qui prend alors les rênes de la guerre, il participe aux victoires de Millesimo, de Dego et de Lodi.

C'est à Coni que le jeune volontaire de Saint-Gaudens subit les premières épreuves de la fortune. Investi dans la forteresse et réduit aux dernières extrémités, après une résistance glorieuse, il est fait prisonnier dans le même temps que Pérignon ; et celui-ci, l'un des plus justes appréciateurs du mérite militaire, s'occupe avant tout de l'échange de Pegot. Rendu à sa patrie, ce dernier, brûlant de trouver un cadre où son zèle se déploie avec plus d'activité

que dans l'artillerie, quitte cette arme, et, à la demande du colonel Arnoult, il entre, sous ses ordres, dans le 7e régiment de ligne.

Pegot s'embarqua bientôt sur la flottille qui sortit des ports de Lorient et de Brest pour transporter le général Leclerc à Saint-Domingue; expédition mémorable où les Français eurent à lutter contre des ennemis maîtres de la mer, contre les fièvres pestilentielles et la révolte. Nommé chef de bataillon à la 11e légère, Pegot, cerné par l'ennemi dans le blockaus de Breda, devant le cap Français, se maintient avec une persévérance inouïe, malgré le manque d'eau et de munitions de guerre, au milieu d'un monceau de cadavres et de l'embarras des blessés. Une pièce de quatre et un obusier placés derrière une batterie gabionnée faisaient un dégât continuel dans le blockaus; après avoir riposté pendant vingt-quatre heures par un feu roulant d'artillerie et de mousqueterie, à des attaques qui ne purent l'entamer, il attendit de pied ferme un dernier coup de main où le reste de ses soldats devaient brûler leur dernière cartouche. Le général en chef ennemi, quoiqu'il eût là toute son armée contre une poignée d'hommes, surpris de tant d'inflexibilité devant des forces si supérieures en nombre, lui fit proposer une capitulation honorable.

Après la reddition de Saint-Domingue, en 1803, Pegot obtint de Dessalines de ne pas être compris parmi les prisonniers de guerre. Le général noir, qui avait pu apprécier cet officier, lui envoya en cadeau une paire d'éperons d'argent, accompagnée d'une lettre honorable, dans laquelle étaient ces mots : « Brave citoyen Pegot, je sais respecter l'honneur et le courage partout où je les rencontre, et même chez mes ennemis; je vous en donne une preuve en vous exemptant du nombre des prisonniers de guerre. »

Rochambeau, devenu général en chef de l'expédition de Saint-Domingue, par la mort de Leclerc, fit décerner à Pegot un sabre d'honneur.

Pegot salua l'Empire avec joie, comme toute l'armée. Les hommes de dévouement dont la vie appartient au premier boulet que

l'on voudra diriger sur la frontière, comprennent aussi que la recherche du grade et l'ambition des hautes dignités puissent être du dévouement. Napoléon fut regardé par les soldats comme le bras droit de la nation et de la révolution française, comme le représentant de leurs propres sacrifices. S'ils applaudirent à sa dictature, ce ne fut pas par un servile esprit de discipline, ni pour qu'il s'écartât du programme d'égalité dont le drapeau tricolore était le symbole ; ce fut parce qu'il avait à continuer l'œuvre de notre prépondérance sur le continent. Pour cela seul, Napoléon reçut les pleins pouvoirs du pays et les applaudissements de l'armée.

De retour en France en 1804, Pegot, toujours chef de bataillon, fut incorporé dans le 5ᵉ régiment d'infanterie légère, commandé par le colonel Dubreton, aujourd'hui lieutenant-général et pair de France.

Aucun des officiers de ce régiment n'était encore décoré, parce qu'aucun d'eux n'avait fait partie de la grande armée ; aussi, à une revue que l'Empereur passait dans la cour des Tuileries, Pegot dit à son colonel, qu'il traitait tout à fait en frère d'armes : « Jean-Louis, j'espère que tu parleras à l'Empereur de nos croix. » La revue terminée, l'Empereur ayant, selon sa coutume, mandé les officiers supérieurs devant lui pour adresser des encouragements et des éloges à ceux dont les corps avaient manœuvré comme sur le champ de bataille, Pegot, qui se trouvait derrière son colonel, lui poussa légèrement le bras pour l'engager à porter à l'Empereur la juste réclamation qu'il s'était chargé de faire au nom des officiers du régiment; puis, ne trouvant pas que son chef y mît assez de décision et de promptitude, il s'avança lui-même de quelques pas en avant de la ligne, et portant la main au schako :

« Sire ! dit-il. »

L'Empereur s'entretenait avec un officier-général ; il retourne vivement la tête, et s'écrie :

« Qu'est-ce?

— Sire, nous avons l'air d'être les bâtards de votre armée.

— Comment cela? dit l'Empereur étonné.

— Sire, aucun de mes camarades n'est encore décoré; mon colonel lui-même ne l'est pas, ni moi!... Et cependant j'ai reçu un sabre d'honneur.»

L'Empereur fronça le sourcil, et se retournant vivement vers Berthier :

« Qu'est-ce que cela signifie!... s'écria-t-il avec une sorte d'irritation; qu'on donne sur-le-champ la croix à ces officiers ! »

Quoique Pegot eût droit à la *croix d'officier*, puisqu'il avait reçu une arme d'honneur, on ne lui donna que la décoration de simple légionnaire.

Lorsque la Prusse, dans un accès d'imprudence chevaleresque, nous déclara la guerre, Pegot fut nommé major du 26e de ligne, après les merveilles d'Iéna, consacrées par la paix de Tilsitt. Dès ce jour il fit constamment partie de la grande armée.

En 1809, il commandait à Cadzan, lors de l'expédition des Anglais sur Flessingue, et de la prise de Walkren. En 1810, il était en Espagne, cet éternel foyer de résistance aux projets de l'Empire, alors que Masséna évacuait le Portugal, et que l'Angleterre montrait à l'Europe ces alternatives de nos armes dans la péninsule, comme un symptôme de décadence.

Ce fut peu de temps après son retour en France, le 19 avril 1811, que Pegot obtint, avec le grade de colonel, le commandement du 84e régiment de ligne, qui se trouvait alors en Italie.

A cette occasion, quand on présenta la liste des officiers qui méritaient d'être promus au grade de colonel (la liste en était longue), Napoléon la parcourut des yeux, et, prenant la plume, d'un seul trait il biffa le tout, sauf le nom de Pegot qui figurait le dernier.

« Je nomme Pegot, dit-il.» Et tout le monde fut d'accord que l'Empereur avait bien choisi.

Arrivé à Bergame, où se trouvait le 84e, les officiers offrirent à leur nouveau colonel un banquet suivi d'un bal. Toutes les autorités civiles et militaires de la ville et du camp de Montechiaro y assistèrent.

Parmi les trophées qui décoraient la table, s'élevait un pavillon surmonté d'une aigle et d'un drapeau ; sur le drapeau était écrit : *Un contre dix !* Allusion à la brillante affaire de Gratz en Styrie, dix jours avant la bataille de Wagram [1].

Après le repas, un des amis de Pegot lui faisait remarquer ce trophée :

« C'est une fameuse lettre de change que l'Empereur tire sur moi, dit-il, mais, morbleu, j'y ferai honneur. »

En effet, il l'acquitta plus tard à Malojaroslawez, devant Gênes en 1814, et à Waterloo.

Ce fut donc en qualité de colonel du 84e que Pegot fit la campagne de Russie.

A la bataille de la Moscowa, pendant le fort de l'action, le vice-roi, parcourant une partie de la ligne, la trouva interceptée sur un point où la cavalerie ennemie tentait une trouée en colonne serrée.

Le prince, ramené malgré lui de même que son état-major, est reporté devant le 84e. Pegot avait deviné le mouvement des Russes; il s'était porté sans ordres supérieurs sur un terrain plus favorable, et y avait fait former son régiment en carré.

Dans sa précipitation, le prince demande :

« Où suis-je? Quel est ce régiment? »

Son sous-chef d'état-major, le général Durieu, répond :

« Prince, c'est le carré du 84e.

— Ah! c'est vous, Pegot, s'écrie Eugène; en ce cas, je suis tranquille.

[1] Le 26 juin 1809, le maréchal Macdonald ayant laissé la division Boursier devant Gratz, à une lieue et demie du champ de bataille de Rabb, en Hongrie, vingt mille ennemis forcent cette division à lever le blocus et enveloppent le 84e régiment. Alors ces braves se retirent sur une hauteur, et non-seulement s'y maintiennent pendant près de dix heures, mais encore ils font éprouver aux Autrichiens une perte considérable. Secourus enfin par le 9e régiment, le 84e se précipite sur l'ennemi, qui est rompu et qui fuit en laissant sur le champ de bataille deux mille morts et plus de prisonniers que le 84e ne comptait d'hommes. L'Empereur, apprenant ce beau fait d'armes, dit : « Tous les soldats du 84e sont des braves ; ne pouvant les décorer tous, je décorerai leur aigle. » En effet, Napoléon fit mettre cette devise sur le drapeau de ce régiment : UN CONTRE DIX. (*Note de l'éditeur.*)

— Et vous avez raison, prince, lui répond le colonel, car Votre Altesse sera parmi nous aussi en sûreté que dans les murs de son palais de Milan. »

Pegot fut fait commandeur de la Légion-d'Honneur sur le champ de bataille même.

Entre Ostrowno et Witepsk, parmi les régiments qui se distinguèrent le plus, on remarqua encore le 84ᵉ, qui faisait partie de la division Delzons, appartenant au quatrième corps, toujours sous les ordres du vice-roi d'Italie.

Après l'affaire, l'Empereur, passant la revue de ce corps d'armée pour accorder les récompenses à ceux qui s'étaient le plus distingués, arrive devant le front du 84ᵉ, et demande au colonel de lui présenter les sujets pour les promotions. Pegot, qui avait dans la tête et non sur une liste le nom des plus dignes, appelle aussitôt un adjudant sous-officier, dont nous regrettons bien de ne pas savoir le nom.

Napoléon, sachant mieux que personne que les colonels comptaient souvent des privilégiés parmi leurs adjudants, dit en souriant et en se frottant les mains, aux officiers-généraux qui l'entouraient :

« Je parie que ce sera un favori du colonel. »

Pegot répondit aussitôt avec dignité :

« Sire, je ne favorise que les sujets qui servent bien Votre Majesté. »

L'adjudant arrive ; l'Empereur le regarde un instant, et lui demande :

« Combien d'années de service?

— Vingt-un ans, Sire.

— Et d'années de grade?

— Sept ans, Sire.

— A la bonne heure. »

Et l'Empereur se retournant vers Pegot, lui dit en s'inclinant :

« Ma foi, colonel, je vous dois une réparation. »

Mais alors nous étions dans cette période de désastres qu'il n'était

pas donné au génie de l'homme de vaincre. Une retraite jonchée de morts, des privations inouïes, la démoralisation plus meurtrière mille fois que les manœuvres de Kutusoff et de Wittgenstein, décimaient l'armée; sans le courage moral des chefs, tout succombait, et c'était le comble de l'héroïsme que d'inspirer de la verve à ces hommes abattus que le froid et la faim tuaient dans les rangs, tandis que des nuées de Cosaques les suivaient à la piste pour les massacrer un par un.

Entre Ovesha et la Bérésina, l'Empereur, étant à pied au milieu des colonnes débandées, reconnaît à ses boutons un soldat du 84e; il l'arrête, et le prenant par le pan de son habit, il lui dit d'un ton de reproche :

« Comment! soldat du 84e, tu fuis? »

Pegot, qui dans ce moment se trouvait à quelques pas de l'Empereur, entend ces paroles. Il s'approche et s'écrie :

« Non, Sire, le 84e ne fuit pas!... Le 84e n'existe plus!...

— Comment cela? dit l'Empereur en faisant un mouvement.

— Oui, Sire, reprend Pegot, le 84e a perdu six cents hommes à Malojaroslawez... Il en a péri le double au passage du Wopp. »

A cette réponse inattendue, l'Empereur saisit le bras de Pegot, et le lui serrant avec une intention marquée :

« Allons, colonel, lui dit-il, il faut retremper le moral de ces hommes-là. »

Pegot avait été proposé plusieurs fois à l'Empereur pour le grade de général. Un jour que le vice-roi rappelait à Napoléon les droits que le colonel du 84e avait à ce grade, l'Empereur lui répondit :

« J'ai trop de généraux, j'ai besoin de mes braves colonels; après cette campagne, tu sais bien, Eugène, que Pegot ne sera pas oublié. »

Ce ne fut qu'en Italie, où Pegot suivit le vice-roi et s'illustra par de nouveaux faits d'armes, qu'il reçut le grade de général de brigade : il le méritait bien. Le prince Eugène, voulant être le pre-

mier à lui annoncer sa nomination et à l'en féliciter, lui écrivit cette lettre toute de sa main :

« Monsieur le colonel Pegot,

« Je m'empresse de vous annoncer que Sa Majesté a signé, le 31 du mois dernier, le décret que je lui avais présenté, et qui vous nomme général de brigade. Je suis bien aise que cette récompense ait été accordée à vos services. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

« Vérone, 8 janvier 1814.

« EUGÈNE NAPOLÉON. »

En effet, le 31 décembre 1813, l'Empereur ayant vu le nom de Pegot sur la liste des officiers supérieurs qui devaient passer officiers-généraux, s'arrêta en disant :

« Pour ce qui est de celui-ci, c'est de toute justice ; et puis cela se rencontre à merveille : il y a longtemps que je dois des étrennes à Pegot. »

La crise de l'invasion était commencée. Les alliés avaient franchi le Rhin. Eugène s'était vu forcé, par la défection de Murat, de quitter l'Adige et de battre en retraite sur le Mincio. Le congrès de Châtillon n'avait rien produit, et Napoléon se multipliait avec une énergie qui n'avait jamais été si redoutable. Malgré le nombre de ses ennemis et les fautes de ses lieutenants, seul il paraissait devoir tenir tête à la fortune. Lord Bentinck jetait en Italie ces proclamations de liberté qui venaient de soulever toute la confédération allemande, crédule à la parole de ses souverains et se flattant d'obtenir de leur reconnaissance des institutions populaires. On sait ce qu'il en fut de ces encouragements donnés aux nations... Elles comprirent un peu trop tard la mission de l'Empire et la politique de leurs chefs.

Dès les dernières affaires d'Italie, au combat de la Sturla, le 13 avril 1814, devant Gênes, Pegot, à la tête de sa brigade, après s'être opposé au débarquement de l'amiral anglais, fut atteint de trois balles : la première, au côté droit ; la deuxième lui traversa le bras gauche, et la troisième la poitrine.

Pegot, le matin et dans la prévision que la journée serait chaude,

avait voulu remettre à son domestique sa redingote, dans la poche de laquelle se trouvaient, avec son livret, les ordres qui lui avaient été expédiés par le prince. Il se ravisa et les reprit. Sans ce livret qu'il portait sous son frac et qui amortit le coup, c'en était fait du brave général. Quoi qu'il en soit, Pegot, jeté à bas de son cheval, fut laissé pour mort sur le champ de bataille. Après l'action, grâce aux soins qui lui furent prodigués à Gênes, il revint à la vie; mais ces trois blessures ne se cicatrisèrent jamais, et plus tard elles causèrent sa mort.

Pegot ne prit pas de service sous les Bourbons. Aussi, en 1815, l'Empereur reprenant son trône comme par miracle, en vingt jours, sans résistance, à la stupéfaction de l'Europe, Pegot, quoique souffrant de ses blessures, accourut saluer le grand capitaine qui venait rendre au pays les trois couleurs de notre glorieuse révolution, et commanda à Waterloo une des brigades de la division Durutte.

Après la désastreuse journée du 18, et lorsque l'armée battait en retraite de toutes parts, tout en cheminant, le général Pegot rassemblait les débris de sa brigade et des divers régiments dispersés çà et là. Étant venu à passer, l'Empereur, qui s'était arrêté sur le revers d'un fossé qui bordait la route : « Voilà encore de braves gens », s'écrie Napoléon; puis, apercevant le général :

« Ah! c'est vous, Pegot! je vous reconnais bien là. »

Pegot fut en effet l'un des derniers à quitter les champs de Waterloo.

Repoussé, mais non vaincu, il ramena sa brigade jusqu'à Angoulême, où elle fut licenciée, et se fixa momentanément dans cette ville. Plusieurs fois il y fut en butte à des tracasseries, à des dénonciations absurdes et ridicules, entre autres, en 1816, où on écrivit au ministre de la police : « Qu'il tenait chez lui des conciliabules, et qu'il conspirait contre l'État. »

Le ministre de la police écrivit au préfet, M. Creuzé de Lessert, pour que celui-ci eût à rendre compte de ce qui se passait. Le préfet, après avoir écrit sa réponse, descendit à la maison de campagne

qu'habitait Pegot; et, le trouvant entouré de ses trois enfants qu'il tenait sur ses genoux, il s'écria :

« Il faut avouer que vous avez bien l'air d'un conspirateur!... »

Puis il lui montra la lettre, fort honorable pour lui, qu'il venait de répondre au ministre.

Pegot, depuis le commencement de sa carrière, n'avait été qu'une seule fois visiter sa famille; c'était en 1805, à son retour d'Amérique. Dans le cours de l'année 1818, il fut tourmenté du désir de la revoir, comme si le pressentiment qu'il devait bientôt mourir l'eût dès ce moment agité. Il se rendit à Saint-Gaudens, avec sa femme et ses enfants, et là, après une maladie courte, mais douloureuse, toutes ses blessures s'étant rouvertes, et particulièrement celle qu'il avait reçue dans la poitrine devant Gênes, il s'éteignit le 1er avril 1819, entre les bras de sa famille, qu'il laissait inconsolable et sans patrimoine.

A PROPOS DU SIÉGE DE DANTZICK ET D'UNE CHANSON.

1807.



apoléon continuait de frapper à coups de victoires sur les puissances de l'Europe : une bataille n'attendait pas l'autre, et chaque journée un empire s'écroulait, un royaume était rayé de la carte du monde. Il a battu l'Autriche à Austerlitz, il venait de briser la Prusse à Iéna, il poursuivait la Russie à travers les plaines glacées de la Pologne et de la vieille Prusse. A Eylau, une rencontre eut lieu sans autre résultat qu'un carnage épouvantable; le *Te Deum* entonné dans les deux camps fut un hymne de douleur à la mémoire de 30,000 braves, dont les cadavres n'eurent que des flots de neige pour linceul. Cette fois, l'Em-

pereur était rentré en lui malgré lui. Avant et après les combats de Pultusk et de Golynin, livrés à la fin de décembre 1806, son intention n'était pas de continuer la campagne; il voulait donner du repos, non à sa pensée et à son corps, qui n'en avaient jamais besoin, mais à son armée qui, en quelques semaines, s'était élancée des bords du Rhin à ceux de la Vistule; il ne songeait qu'à prendre ses quartiers d'hiver, lorsqu'une agression imprévue l'obligea d'y renoncer.

L'empereur Alexandre s'était fait un point d'honneur de réparer promptement le grand désastre d'Austerlitz. Une armée russe envahit la Moldavie; une autre marcha sur la Vistule. Napoléon ne pouvait souffrir que l'ennemi le resserrât dans ses positions, et il en sortit pour l'écraser; mais le destin des combats ne lui permit pas d'obtenir un de ces triomphes qui ne laissent au vaincu d'autre ressource que de demander grâce au vainqueur. La bataille d'Eylau témoigna, par la rudesse du choc, de l'énergie et de l'animosité des adversaires. Des deux partis, il y eut nécessité de respirer, d'étancher le sang, de panser les blessures : les Russes se retirèrent à Kœnisberg. Napoléon établit son quartier-général d'abord à Osterode, puis au château de Finkenstein, ayant Bernadotte à sa gauche, Davoust à sa droite, Ney et Soult à peu de distance, et là, il résolut de mettre à profit son inaction forcée en s'emparant de la place de Dantzick, que le maréchal Lefebvre avait reçu l'ordre d'assiéger.

Comme ville fortifiée, Dantzick réunit les accidents de terrain les plus variés : montagnes, rivières, plaines et marais. L'eau concourt à sa défense, sauf les temps de l'année où la gelée change en péril le secours tiré de l'inondation. C'est ce qu'on vit en 1813, lorsque le général Rapp s'illustra en défendant la même place, dont six ans plus tôt la conquête avait illustré le maréchal Lefebvre. Il ne fallut que deux mois à Lefebvre pour l'enlever aux Prussiens et aux Russes; il fallut une année entière aux Prussiens et aux Russes pour la prendre au général Rapp. Les chefs et les soldats seraient trop à plaindre si l'on ne jugeait leur mérite que d'après le bonheur ou le malheur de

leurs armes. La guerre ne compte-t-elle pas beaucoup d'infortunes qui ont droit de lever la tête plus haut que certaines victoires?

Quand le maréchal Lefebvre investit Dantzick, le célèbre Bousmard venait de mettre cette place, depuis longtemps négligée, en état de soutenir un siége régulier. Le général Kalkreuth, sur lequel Bousmard exerçait une grande influence, avait sous ses ordres une garnison de douze mille Prussiens et de trois bataillons russes. Bessière avait pour l'attaquer le 10e corps, composé de Français, de Polonais, de Badois et de Saxons, au nombre d'environ seize mille. Lannes et Oudinot l'appuyaient avec des forces imposantes : ils l'aidèrent à se délivrer des douze mille Russes qui débarquèrent à Weichselmunde, et que le général Kamenski voulait introduire dans la ville. Ce combat meurtrier fut un des nombreux épisodes d'un poëme auquel ne manquèrent ni l'héroïsme ni le merveilleux. Lefebvre donnait toujours à ses soldats l'exemple du courage et de la modestie. Le maréchal de l'Empire n'oubliait pas qu'il avait été sergent aux gardes françaises. Un jour que l'ennemi s'était emparé d'une redoute destinée à couvrir nos travaux sur les hauteurs de Holzenberg, et que nos troupes, foudroyées à bout portant, pliaient de toutes parts, c'en était fait de l'armée peut-être, si Lefebvre ne fût accouru, suivi de ses aides de camp. S'élançant à la tête d'un bataillon du 44e :

« Allons, enfants ! s'écria-t-il, c'est aujourd'hui notre tour. »

Dans la mêlée, des soldats voulurent lui faire un rempart de leur corps.

« Non ! non ! s'écria-t-il en les repoussant ; moi aussi je veux me battre ! »

Et à travers une grêle de balles, il pénétra dans la redoute dont tous les défenseurs furent tués.

Voilà comment le brave maréchal menait les opérations de ce siége.

Deux mois pour en venir à bout n'étaient pas trop sans doute, excepté au compte de Napoléon, qui trouvait que Lefebvre *n'en finis-*

sait pas; et il en avait le droit, lui qui avait étonné tout le monde par la rapidité de ses conquêtes. De son camp de Finkenstein, promenant son regard sur l'Europe, remuant la Turquie, observant l'Angleterre, menaçant la Russie, concluant des traités avec l'Allemagne, lançant des décrets, et frappant du pied la terre pour en faire sortir des soldats, chaque fois qu'il pensait au siége de Dantzick, il ne pouvait contenir son impatience...

« A quoi pense donc Lefebvre? s'écriait-il; je ne conçois rien à ses lenteurs... »

Telles étaient les brusques exclamations qui s'échappaient de sa bouche.

S'il arrivait un rapport dans lequel le maréchal rendait compte d'une difficulté nouvelle, dont l'explication entraîne quelques détails sur les localités, l'Empereur le parcourait, puis il le jetait avec dépit :

« C'est du grimoire, disait-il; le diable emporte l'Alsacien, avec son style descriptif. »

Le bombardement avait commencé dans la nuit du 23 au 24 avril, et dans les premiers jours de mai les assiégés ne donnaient aucun signe de détresse.

« Il faut absolument que je sache à quoi m'en tenir, dit Napoléon ; je ne comprends rien aux rapports de Lefebvre. Il me fait un Dantzick qui n'a pas le sens commun. Denon, partez sur-le-champ, rendez-vous auprès du maréchal, et rapportez-moi un croquis de la place ; allez. »

Un quart d'heure après, Denon courait sur la route de Dantzick, ec son portefeuille et ses crayons.

II

Depuis l'expédition d'Égypte, Denon n'avait pas quitté Napoléon. Sur le sol des Pharaons, l'artiste avait pris l'habitude de saisir

la nature sur le fait et la victoire au vol, sans se soucier des inconvénients inséparables de ce genre de travail. A Eylau, près de l'Empereur, un boulet vint briser une pièce de canon et tuer trois hommes. En ce moment, Denon parut, toujours armé de son portefeuille.

« Je pensais à vous, lui dit l'Empereur; et il le renvoya, en ajoutant : Il y a ici trop de dangers et de brouillards.»

Napoléon n'oubliait rien ; le sang-froid de l'artiste pendant la bataille d'Eylau était présent à sa pensée, lorsqu'il l'envoya lever des plans au milieu de la canonnade de Dantzick. Denon arrive aux avant-postes; il demande à parler au maréchal, et lui expose sa mission.

Lefebvre, qui n'en sent pas bien la portée, soupçonne qu'elle en cache une autre; il ne sait pas que l'homme qu'il a devant les yeux est incapable d'une action équivoque, et que, sans porter l'uniforme de soldat, il en a le courage. Lefebvre n'était pas de l'expédition d'Egypte; il se battait alors en Allemagne et commandait l'armée de Sambre-et-Meuse; d'ailleurs il avait peu de goût pour les arts. Il était plus familier avec les noms de ses caporaux qu'avec ceux des peintres et des poëtes chargés de retracer et de chanter ses exploits. Nul rapport n'avait donc existé entre le maréchal et l'artiste. Denon connaissait fort bien Lefebvre ; mais Lefebvre connaissait à peine Denon. Il le toise de la tête aux pieds, en fronçant le sourcil, et tout à coup un éclair de gaieté sillonnant sa mâle physionomie, il lui dit, d'un ton que relève encore son accent alsacien :

« Ah ! monsieur veut voir Dantzick?... monsieur veut voir par lui-même où en est le siége que je dirige ?... C'est un spectacle assez joli ! Je vais vous envoyer aux premières loges. »

Denon remarque le ton plaisant du maréchal, mais peu lui importe ; ce qu'il lui faut, c'est qu'on le mette à même de satisfaire l'Empereur. Le maréchal y paraît disposé.

En effet, il appelle un grenadier, un de ses anciens, qui serait devenu officier vingt fois pour une, s'il eût pu s'incruster dans la

cervelle la forme des lettres de l'alphabet; mais, comme le brave Firbach le disait lui-même avec un noble orgueil :

« Le crâne est trop dur ; c'est ce qui fait que ni les balles, ni les coups de sabre n'y mordent pas non plus. »

Lefebvre s'adresse à lui :

« Firbach, tu vas conduire ce monsieur à l'endroit d'où l'on découvre le mieux Dantzick..., tu sais..., sur le glacis... en face du bastion de Bichofsberg.

— Oui, mon général» , répond le grenadier, en faisant à l'instant un demi-tour.

Denon se dispose à suivre son guide.

« Monsieur le maréchal, je vous remercie, dit-il à Lefebvre, qui répliqua en clignant l'œil :

— Il n'y a pas de quoi. »

Lefebvre n'attendit pas que Denon fût loin pour s'écrier :

« Ah ! l'Empereur ne s'en rapporte pas à moi !... L'Empereur me détache un espion !... Ma foi ! si celui-ci n'est pas dégoûté du métier, il en dira des nouvelles; la marchandise en deviendra plus rare. Il croyait me tromper, le farceur, avec ses plans, comme si l'Empereur avait besoin d'images pour s'amuser. Dès le premier abord j'ai flairé mon homme..., c'est un pékin. Il dit s'appeler Denon, c'est possible... Je crois l'avoir vu au sacre, ou ailleurs..., la police se fourre partout. Eh bien ! si l'Empereur l'aime tant, qu'il le charge de commander le siége. »

Cependant Denon et son guide cheminaient d'un pas alerte. Ils eurent bientôt dépassé la ligne des batteries françaises qui, dans ce moment, entretenaient, avec le canon des forts ennemis, le dialogue le plus dramatique. Les boulets et les bombes se croisaient au-dessus de la tête de l'artiste et du grenadier; le sol sur lequel ils marchaient, labouré en tout sens, témoignait que tous les projectiles n'observaient pas exactement leur feuille de route. Dès qu'ils furent à portée des remparts, on se mit à les ajuster par manière de passe-temps, et les balles leur sifflaient aux oreilles. Le grenadier

s'arrêta le premier, et avertit Denon qu'ils étaient arrivés au point désigné par le maréchal. Sans prononcer un mot, Denon s'établit dans un trou creusé par une bombe, dont le rebord lui offrait une espèce de pupitre; il ouvrit son portefeuille et se mit à dessiner. Le brave Firbach le regarda faire d'abord, non sans quelque étonnement.

« Drôle de place pour tirer des points de vue ! » pensait-il en lui-même.

Puis, voyant que Denon n'avait pas l'air de se presser :

« Camarade, lui dit-il, en avez-vous pour longtemps ?

— Pourquoi cela, mon ami? lui demanda froidement Denon.

— Pourquoi ?... Parce qu'il fait chaud ici !

— C'est juste. Mais que je ne vous retienne pas, vous pouvez me laisser...

— Merci, camarade. Alors, au revoir, le plus tôt que vous pourrez. »

Le grenadier fit volte-face, et s'en alla au pas de course.

Le maréchal avait eu quelques affaires à expédier. Une heure s'était passée, et il n'avait revu ni Denon, ni Firbach. Il s'en souvint tout à coup.

« Comment ! s'écria-t-il, ni l'un ni l'autre ! leur serait-il arrivé malheur ? J'en serais fâché. Pour un brave qui n'a jamais eu froid aux yeux, se faire tuer en se promenant à côté d'un pékin, c'est désagréable !

— Firbach se porte comme un charme, dit un aide de camp, je viens de le voir à la cantine, sans doute pour se réconforter l'estomac.

— Alors c'est donc l'autre qui manque à l'appel? reprit Lefebvre. Diable, la plaisanterie a été un peu sévère ; j'aurais préféré qu'il retournât près de l'Empereur, pour lui rendre compte de sa réception ; mais enfin, s'il est mort, ce n'est qu'un espion de moins.

— Mort ! ah bien oui! reprit l'aide de camp. Prenez ma lunette, monsieur le maréchal, et regardez !... Ce particulier que vous voyez là-bas, qui marche tranquillement, comme si de rien n'était, c'est lui, c'est votre homme.

— Il se pourrait! Mon gaillard serait resté là pendant une heure en observation, à remuer les quatre doigts et le pouce! Où est Firbach? qu'on m'amène Firbach! »

Firbach arriva et raconta naïvement comment s'étaient passées les choses; il avait à peine fini, que Denon rentrait au camp.

Alors, il eût fallu voir le maréchal courir au-devant de l'artiste, lui sauter au cou, le serrer dans ses bras; il eût fallu l'entendre s'écrier dans son enthousiasme soldatesque :

« Non, tu n'es pas un espion, toi! Tu es un vrai lapin! Je te reconnais pour digne de marcher avec nous, et je remercie l'Empereur de m'avoir fait faire ta connaissance. »

Après cette explosion de joie admirative, dans laquelle il entrait quelques remords d'avoir exposé les jours d'un brave homme, Lefebvre reprit son discours d'un ton plus mesuré.

« Monsieur Denon, lui dit-il, je m'étais trompé sur votre compte; je vous en fais mes excuses. Je vous proclame un brave. Dessiner sous la mitraille! c'est dix fois plus fort que de charger à la baïonnette ou le sabre à la main. Sa Majesté l'Empereur et Roi vous a chargé de lui rapporter une description exacte de la place; vous en connaissez déjà un côté... Pardon si je vous ai fait commencer par le plus rude; mais je vous montrerai le reste moi-même. Je ne laisserai à personne l'honneur de vous accompagner; je tiens à ce que vous m'accordiez votre estime, comme vous avez la mienne. »

Lefebvre tint parole : il conduisit Denon partout, le laissant dessiner à son aise, et ne cessant d'admirer son sang-froid et la fermeté de sa main. Denon repartit pour Finkenstein ; et quelques jours après, le 24 mai 1807, lorsque l'assaut allait être livré, le général Kalkreuth obtint les mêmes conditions que celles qu'il avait accordées quatorze ans auparavant à la garnison de Mayence. Lefebvre le fit conduire aux avant-postes prussiens avec tous les honneurs de la guerre; le vieux compagnon du grand Frédéric exprima sa reconnaissance dans une lettre affectueuse, écrite au maréchal. Quant au vainqueur, il reçut pour récompense le titre

de duc de Dantzick. Dans les lettres-patentes qui le lui conféraient, on lisait ces lignes, tout empreintes du génie impérial : « Que le « titre de duc, porté par ses descendants, leur retrace les vertus « de leur père; et qu'eux-mêmes s'en reconnaissent indignes si, « pendant la guerre, ils préféraient jamais un lâche repos, aux « périls et à la noble poussière des camps. »

Il est donc manifeste que l'artiste ne garda pas rancune au maréchal, et que Denon ne nuisit pas à Lefebvre dans l'esprit de Napoléon; mais l'illustre maréchal mourut sans laisser un héritier de son nom, et, vers la fin de 1815, Dantzick retomba au pouvoir des ennemis de la France!

III

Napoléon manifestait toujours une sorte d'aversion pour les usages réputés à la mode : ainsi, il n'aimait pas qu'on fît de la nuit le jour, comme cela arrivait souvent dans la haute société de la capitale et de préférence chez les personnes de la cour. Mais l'Impératrice Joséphine était loin de partager les habitudes simples et uniformes de l'Empereur. Esclave soumise de la mode, elle aimait à prolonger ses soirées, et dès que Napoléon s'était retiré dans ses appartements intérieurs, soit pour se livrer au travail avec ses ministres, soit pour prendre un peu de repos, elle réunissait chez elle ses dames les plus intimes avec quelques officiers du service d'honneur de sa maison, et elle leur donnait du punch, du thé, des glaces; puis, vers une heure après minuit, elle faisait servir ce qu'on appelait alors un *ambigu*, c'est-à-dire un souper composé de viandes froides et de mets légers. Elle ne congédiait jamais ses invités avant trois heures du matin.

C'était une manière toute particulière de faire les honneurs du palais, et qui n'existait dans aucune autre cour de l'Europe. La séduisante souveraine savait aussi donner aux soirées un charme inexprimable, en même temps que ces entretiens de bon ton étaient pour elle le plus agréable délassement. Il arriva même plus d'une

fois que ce petit cercle d'élus passa la nuit entière au château, sans que Napoléon, qui laissait faire à sa femme tout ce qu'il savait lui être agréable, y trouvât à redire, parce qu'il savait que ces réunions étaient fort innocentes, et que le jeu ou la politique n'en faisait jamais les frais.

Cependant quelques officiers indiscrets, jaloux sans doute de n'être pas invités à ces petits soupers, lui présentèrent ces réunions sous un jour tout opposé, en cherchant à lui faire entendre qu'on s'y occupait des affaires du moment, ce qui était de toute fausseté. Après en avoir témoigné son mécontentement à sa femme, Napoléon lui intima l'ordre de cesser à l'avenir ses causeries du soir, et dès lors, Joséphine se coucha en même temps que lui. Voici à quelle occasion eut lieu ce changement.

On sait qu'après la prise de Dantzick le maréchal Lefebvre reçut de Napoléon le titre de duc. Aussitôt que la nouvelle en parvint à la cour, ce qui occupa le plus les duchesses de *naissance* (comme les désignait l'Empereur), dont Joséphine aimait à s'entourer de préférence, fut de savoir comment Mme Lefebvre, qui depuis longtemps jouissait du privilége exclusif de faire rire à ses dépens dans les salons du faubourg Saint-Germain, supporterait sa nouvelle dignité à son retour dans la capitale : car depuis le départ de son mari pour la grande armée, elle avait constamment vécu dans une de ses riches fermes de la Beauce.

Mme Lefebvre se présente un matin aux Tuileries pour remercier l'Impératrice de la nouvelle grâce que l'Empereur a daigné accorder à son mari. Joséphine était dans le petit salon jaune, occupée, sur son canapé, à faire quelques découpures, lorsque l'huissier entre pour prendre les ordres du chambellan de service, parce que la maréchale n'a pas demandé d'audience. Il sort bientôt, et, habitué qu'il est à annoncer Mme Lefebvre avec son ancienne qualification, il dit en tenant ouvert un seul battant de la porte :

« Mme la maréchale peut entrer chez Sa Majesté. »

Celle-ci, qui sait déjà que son titre de duchesse lui donne le droit

d'avoir les deux battants ouverts devant elle, regarde l'huissier de travers, en même temps que Joséphine se lève et s'empresse de venir au-devant de la maréchale, en lui disant avec cette grâce qu'elle savait mettre dans ses moindres paroles :

« Comment se porte Mme la duchesse de Dantzick?»

Au lieu de répondre à l'Impératrice Joséphine, la maréchale lui fait un petit signe d'intelligence, puis, se retournant avec vivacité vers l'huissier qui se dispose à fermer la porte, elle lui dit en donnant un petit coup de son éventail sur le battant resté ouvert :

«Hein! *mon fiston!* cela te la coupe!... La prochaine fois tu ouvriras la porte tout entière, comme tu fais pour ces *chipies* du faubourg Saint-Germain.»

Quelle gravité aurait pu résister à un rappel à l'ordre formulé de cette manière? Cependant Joséphine se contint, et, faisant asseoir la maréchale à côté d'elle, elle reprit en cherchant à excuser son huissier :

« Pardonnez-lui, ma chère duchesse; il n'y a pas longtemps qu'il est à mon service; il n'est pas encore très au fait de l'étiquette.

— En ce cas, reprend Mme Lefebvre, je me charge de former *ce cadet-là,* et de lui apprendre les usages de l'*étiquetète.* »

A ces mots, et plus encore au ton de bonne opinion d'elle-même avec lequel la maréchale les prononça, Joséphine ne put se contenir plus longtemps, et se mit à rire à gorge déployée. La duchesse. croyant que l'huissier faisait seul tous les frais de cette hilarité, la partagea elle-même en répétant toujours :

« Je formerai ce cadet-là!»

C'est qu'en effet, ni l'Impératrice ni l'Empereur n'imposèrent jamais à Mme Lefebvre; elle n'était pas d'un caractère timide, la maréchale, et n'eût pas répondu en baissant les yeux, comme la comtesse Fabre de l'Aude, à qui Napoléon demandait un jour :

« Eh bien! madame, quand comptez-vous accoucher?

— Sire, quand il plaira à votre Majesté.»

Joséphine se hâta d'inviter la maréchale à ses ambigus en disant

plaisamment, que son *esprit original* ne pouvait que *donner du ton* à la conversation, et ce fut à une de ces réunions que la duchesse de Dantzick conta, entre autres histoires, celle d'un diamant qui lui avait été volé par un de ses cochers et qu'on retrouva dans un endroit où certes personne, si ce n'est elle, ne se fût avisé de le chercher. Cette aventure fut mise en vers burlesques par M. de Rémusat, alors premier chambellan de l'Empereur, et tout le monde au château les apprit par cœur. Une autre fois ce fut avec une chanson inédite que Mme Lefebvre égaya l'impérial auditoire. Cette chanson, composée par un de ses postillons auquel elle avait donné le sobriquet de *Poétaillon*, avait pour refrain : *Il y a de l'oignon*. Elle fut bientôt après connue et chantée dans tout Paris, et le refrain devint même par la suite un dicton populaire. Bien que cette chanson se composât de quinze ou vingt couplets, nous ne nous rappelons que le premier; le voici :

« On dit qu' l'Empereur d'Autriche,
Qui n'est pas blanc d' savon;
Il y a de l'oignon!
A vraiment l'air gaudiche,
Depuis qu' nous l' savonnons;
Il y a de l'oignon!...
Il y a de l'oignon, de l'oignon, de l'oignette;
Il y a de l'oignon!... »

Tout vulgaires et même tout grossiers qu'étaient ces couplets, ils n'en firent pas moins fureur à la cour comme à la ville, sans doute à cause de leur esprit d'à-propos et du caractère bien connu de la maréchale, à qui ils furent faussement attribués. Quoi qu'il en soit, on les chanta partout.

Un matin, M. de Talleyrand, à la suite d'une longue conférence avec Napoléon au sujet des affaires d'Espagne, entra chez l'Impératrice avec un air soucieux et réfléchi qui ne lui était pas naturel. Joséphine, avec un intérêt mêlé d'inquiétude, interroge le ministre des relations extérieures sur ce qui s'est passé entre l'Empereur et lui. Le prudent diplomate, craignant peut-être de se compromettre, ne répond pas de suite; l'Impératrice, poussée par le sentiment d'une curiosité, chez elle portée à l'excès, ajoute avec impatience :

« Mais qu'y a-t-il donc ? je veux le savoir.

— Eh bien ! madame, répond M. de Talleyrand, d'un ton mystérieux et en se penchant à son oreille : *Il y a de l'oignon.* »

Et l'Impératrice de rire aux éclats. Elle songea à la chanson et ne chercha pas à en apprendre davantage.

A dater de ce jour, ce dicton devint à la mode au palais ; et lorsqu'on voulait faire entendre que quelque chose n'allait pas bien ou qu'un individu avait éprouvé des revers de fortune ou une disgrâce, ou enfin, que dans une affaire importante on craignait un résultat désavantageux, on se contentait de dire tout simplement comme M. de Talleyrand : *Il y a de l'oignon.*

Cependant Napoléon apprit la réponse de son ministre à sa femme ; mais il n'en rit pas comme elle l'avait fait. Il avait également eu connaissance de la fameuse chanson, que non-seulement il avait trouvée, et avec raison, de très-mauvais goût, mais encore qu'il avait jugée empreinte d'une teinte politique qui lui avait excessivement déplu. Il voyait avec peine qu'on tournât en ridicule la femme d'un de ses maréchaux, et il ne voulait pas non plus qu'on se moquât publiquement, dans de méchants couplets, même des souverains qu'il avait vaincus. D'ailleurs, l'Empereur avait toujours exigé qu'à la cour impériale on vécût dans une ignorance complète des affaires ; et en effet, les nouvelles politiques y étaient d'autant moins connues, que chacun cherchait à les deviner en fondant des conjectures sur un mot échappé au souverain ou à quelqu'un de ses ministres, sur des propos de salons et enfin sur des indices tout aussi équivoques.

« Je veux, disait-il, que ma cour soit étrangère aux affaires publiques, et que les fonctionnaires publics soient étrangers à ma cour. »

La chanson de la maréchale Lefebvre fut donc une des causes pour lesquelles il défendit à l'Impératrice de continuer ses petites réunions du soir. Elles étaient devenues très-nombreuses, surtout depuis que M[me] Lefebvre et M. Talleyrand en faisaient partie. Celui-ci en était l'âme : il savait que la duchesse de Dantzick riait volontiers de ses

manières plus que simples, et qu'elle se plaisait à rappeler sa modeste condition d'autrefois. Elle ne se fâchait jamais des épigrammes plus ou moins mordantes que ne cessait de lui décocher l'homme de cour par excellence ; seulement en lui adressant la parole ou en parlant de lui, Mme Lefebvre n'appelait jamais autrement l'ex-évêque d'Autun devenu chambellan, que *vieux farceur.*

« Je m'en suis donné tout comme un autre sur le compte de la maréchale, dit l'Empereur à cette occasion à quelques-uns de ses grands-officiers, mais à présent que j'ai appris d'elle des traits qui prouvent l'élévation de ses sentiments et la bonté de son cœur, je me suis interdit toute plaisanterie à son égard. Eh ! tenez, messieurs, voulez-vous que je vous donne une idée de la galanterie recherchée et du bon goût de celle qui, en définitive, n'est autre que la femme d'un soldat parvenu par son mérite et sa bravoure au premier grade de l'armée? Eh bien! sachez qu'elle persuada à son mari, dans sa splendeur nouvelle, de réunir en un dîner de famille celui qui avait été jadis son colonel, avec quelques officiers du régiment où il avait servi comme soldat. Lefebvre les reçut vêtu de son ancien uniforme, et n'employa vis-à-vis d'eux que les qualifications dont il se servait alors qu'il leur obéissait à tous. Une autre fois, continua Napoléon, la maréchale accourut chez une vieille comtesse de ses amies, qui connaissait particulièrement un ancien capitaine de son mari, le marquis de Valady. Celui-ci, ayant émigré au commencement de la révolution, avait perdu tous ses biens et était rentré en France sans aucune ressource. « Mais savez-vous bien, dit-elle à la comtesse, que vous n'êtes pas bons, vous autres nobles!... Comment! le marquis, votre parent, n'a pas le sou pour faire mettre le pot-au-feu chez lui, et vous, qui êtes riche, vous le laissez mourir de faim!... C'est une honte! Tenez, nous autres, qui ne sommes pas des aristocrates, nous craindrions d'offenser le marquis, qui est fier comme Artaban, si nous venions lui offrir quelque argent; mais vous, c'est autre chose, il ne croira pas déroger : portez-lui donc ça de *votre part,* il acceptera. » — Et Mme Le-

febvre, ajouta Napoléon, remit à la comtesse un rouleau de cent louis et disparut. Depuis lors je n'ai plus senti pour cette excellente femme qu'une vénération profonde, et je m'empresserai de la lui témoigner au prochain cercle des Tuileries, malgré les *quolibets* de M. de Talleyrand et en dépit des *jaseries* et des caquets de nos belles duchesses. »

L'occasion de réaliser cette louable intention ne tarda pas à se présenter. A quelques jours de là, il y avait cercle dans les appartements : c'était un jeudi ; l'assemblée était des plus brillantes ; tout le corps diplomatique était présent : on annonce la duchesse de Dantzick.

L'Empereur se lève, et quittant assez brusquement la duchesse de Lusignan, à côté de laquelle il était assis, il se précipite au-devant de la maréchale, et la prenant par la main, il la conduit avec une politesse et une grâce exquises jusqu'à la place qu'il occupait, en disant à Mme de Lusignan :

« Je vous présente Mme la duchesse de Dantzick. »

Il fait asseoir la maréchale à côté de la noble duchesse, qui ne répond que par une légère inclinaison de tête en reculant un peu son fauteuil. Napoléon reste debout devant Mme Lefebvre, qui n'ose retirer sa main que l'Empereur tient dans la sienne, tant elle éprouve de ravissement de cette marque de faveur ; et, le peu de temps qu'il cause avec elle, il ne l'appelle pas autrement que *madame la duchesse*.

Mme de Lusignan, piquée de la préférence marquée que l'Empereur accorde à la duchesse de Dantzick, dit à demi-voix et avec un sourire de dépit :

« Sire, il a plu à Votre Majesté de laisser tomber le titre de duchesse sur Mme Lefebvre.

— Il m'a plu d'élever le titre de duchesse jusqu'à Mme la maréchale Lefebvre », répond distinctement Napoléon en lançant à l'aristocrate duchesse un regard sévère.

A partir de ce jour, ni les femmes ni même M. de Talleyrand ne

s'égayèrent plus aux dépens de la maréchale ; mais, en revanche, le dicton en question acquit plus de popularité au palais. Une fois les petits soupers de Joséphine supprimés, les personnes attachées au service intérieur de sa maison reçurent l'ordre de ne point veiller après le coucher de l'Empereur ; et voici comment Napoléon, sans doute de fort mauvaise humeur ce jour-là, s'était exprimé à cette occasion :

« Quand les maîtres sont couchés, les valets doivent se mettre au lit, et dès que les maîtres sont éveillés, les valets doivent être debout. »

Ces paroles peu gracieuses et si opposées au langage habituel de l'Empereur, produisirent leur effet. Dès le soir, aussitôt qu'il fut au lit, tout le monde se coucha au château ; à neuf heures il n'y avait plus aux Tuileries que les sentinelles du dehors qui fussent sur pied ; mais peu à peu, et comme cela devait nécessairement arriver, on se relâcha de la stricte observation des ordres du maître, toutefois sans que l'Impératrice osât reprendre ses ambigus, car les paroles de Napoléon n'avaient été oubliées de personne ; bien en prit à M. Colas, suisse du pavillon de Flore.

A peu de jours de là, dès quatre heures du matin, ce dernier entend un bruit inaccoutumé dans l'intérieur du château ; tout semble y être en mouvement. Présumant avec raison que l'Empereur est déjà levé, il s'habille à la hâte et, à peine y a-t-il cinq minutes qu'il est à son poste, c'est-à-dire devant la porte de la petite loge vitrée construite au bas du grand escalier, que Napoléon, suivi du grand-maréchal, sort de ses appartements intérieurs et aperçoit M. Colas en grande tenue, la hallebarde en main.

En général, l'Empereur se plaisait à faire voir qu'il remarquait l'exactitude qu'on mettait à remplir ses devoirs ; aussi, dans cette circonstance, s'arrêta-t-il un moment pour dire gaiement à son suisse :

« Ah ! ah ! déjà levé, Colas ?

— Sire, répond celui-ci en baissant respectueusement les yeux,

je n'ai pas oublié que *les valets doivent être debout quand les maîtres sont éveillés.*

— Diable! vous avez de la mémoire, Monsieur Colas; je ne me rappelais plus avoir dit cela. »

Et Napoléon continue son chemin après avoir fait à ce serviteur un signe de tête presque amical.

Jusque-là tout allait bien; la journée s'annonçait pour M. Colas sous de favorables auspices; mais la médaille du matin faillit avoir un fâcheux revers dans l'après-midi. L'Empereur était allé visiter les travaux commencés au canal de l'Ourcq. Sans doute il était mécontent de la lenteur avec laquelle ils étaient conduits, car il rentra au palais avec une humeur si visible, qu'elle n'échappa même pas à M. Colas. Après que Napoléon eut franchi les premiers degrés, en passant devant lui, il laissa échapper ces mots :

« Il paraît qu'*il y a de l'oignon.* »

Bien qu'il eût parlé très-bas, l'Empereur, qui avait l'ouïe d'une finesse extrême, l'entendit. Il s'arrêta et, se retournant vers son suisse, il lui dit d'un ton calme accompagné d'un geste plein de dignité :

« En effet, monsieur, vous ne vous trompez pas. »

Puis, après avoir lancé à M. Colas un de ces regards qui pulvérisaient, il rentra précipitamment dans ses appartements.

La foudre aurait éclaté sur la tête du malheureux suisse qu'elle n'aurait pas produit un effet plus terrible et plus prompt que ces paroles. Il se trouva mal : on fut obligé de le porter sur son lit pour lui faire reprendre ses sens.

« Je suis perdu, dit-il, tout bouleversé par ce qui venait d'avoir lieu; ce soir je ne ferai plus partie de la maison de l'Empereur; il ne me reste d'autre ressource que d'aller me jeter par-dessus le Pont-Royal. »

Sa femme et ses amis parvinrent à le calmer un peu.

« Il faut aller sur-le-champ trouver le grand-maréchal, lui dirent-ils, il n'y a que lui qui puisse intercéder auprès de Sa Majesté, car



... Napoléon laissa échapper ces mots : « Il paraît qu'*il y a de l'oignon.* » (t. I, p. 620.)

si l'Empereur veut vous renvoyer, une fois sa décision prise, il n'y aura plus moyen de la lui faire révoquer.

— Oh! il y a de l'oignon, répétait d'un ton lamentable M. Colas, emporté comme malgré lui par la force de l'habitude.

— Et de l'oignette, ajoutait sa femme de même, en continuant de fondre en larmes.

— Du courage! répétaient ses amis; l'Empereur est si bon pour les gens de sa maison, et le grand-maréchal est si juste qu'ils auront égard à vos services et à votre position. »

M. Colas suivit le conseil qu'on lui donnait et s'en trouva bien.

Après avoir écouté l'espèce de justification du suisse, le grand-maréchal lui dit d'un ton à la fois sévère et bienveillant :

« Vous avez commis ce matin une imprudence qui aurait pu vous coûter cher en vous permettant un semblable propos devant Sa Majesté qui, du reste, ne m'a rien dit à votre égard ; ainsi tranquillisez-vous. Fort heureusement, l'Empereur a en ce moment autre chose à faire qu'à s'occuper de vous. Je suis même persuadé qu'il n'y pense pas ; aussi me garderai-je bien de lui rappeler votre faute. Seulement je vous engage à éviter pendant quelques jours de vous offrir à sa vue et à garder une autre fois vos réflexions déplacées pour vous seul, sans quoi c'est moi qui serai forcé de sévir, chose que je ne fais jamais, vous le savez, que lorsque j'y suis forcé... Allez rassurer votre femme et ne parlez à personne de ce qui s'est passé. »

En effet, Napoléon ne songea même pas à punir ce suisse, qu'il aimait à cause de son dévouement à sa personne; il fit plus : un mois après, sortant encore un matin avec le grand-maréchal par le pavillon de Flore, il eut la générosité de détourner les yeux lorsqu'il vint à passer devant M. Colas, qui était à son poste accoutumé, debout, pâle et prêt à tomber à ses genoux s'il eût dirigé vers lui un seul de ses regards; mais, une fois dans la cour, Napoléon dit d'un ton plein de pitié à Duroc :

« Ce pauvre Colas! j'ai dû le mettre bien mal à l'aise l'autre jour en rentrant?

— Sire, il est vrai que Votre Majesté lui a fait une telle frayeur qu'il en a été malade pendant toute une semaine.

— Vraiment!... En ce cas j'en suis fâché; mais aussi c'est sa faute; pourquoi s'avise-t-il de répéter en ma présence les *bêtises* qui se disent ici!

— Sire, fit le grand-maréchal, comme s'il eût cherché à pallier le tort de M. Colas.

— Oui, oui, je sais, reprit Napoléon; il n'est pas le seul à qui cela soit déjà arrivé; mais, franchement, pouvais-je me fâcher de ce qu'un de mes bons serviteurs employât une locution vulgaire qui fait maintenant partie du vocabulaire impérial depuis que Talleyrand l'a mise à la mode? Le seul reproche que j'eusse pu lui adresser était celui d'avoir parlé trop haut; alors c'eût été me compromettre que de le rappeler à l'ordre : cela vous regardait, monsieur le maréchal...

— Sire, c'est ce que je me suis empressé de faire le jour même, se hâta de répondre Duroc.

— Ah! fit Napoléon avec un étonnement mêlé de satisfaction; eh bien! il n'y a pas de mal à cela, ne serait-ce que pour servir d'avertissement aux autres. En définitive, ce pauvre Colas a été assez puni par la crainte de m'avoir déplu, car, reprit-il plus bas et en souriant à demi, c'est pour lui seul qu'il y a eu véritablement de l'oignon. Afin de tâcher de le dédommager, je lui *ferai* un bonjour quand nous reviendrons.

— Ah! Sire, reprit le grand-maréchal presque attendri, Votre Majesté rendra ce pauvre Colas bien heureux.

— Croyez-vous, Duroc? demanda vivement l'Empereur, en jetant au grand-maréchal un regard scrutateur. Il y a cependant des gens ici qui voudraient faire croire que je suis un tyran, un homme impitoyable, un... que sais-je, moi! ajouta-t-il en haussant les épaules. »

En disant ces mots, Napoléon s'était élancé dans sa voiture.

LES PROMENADES INCOGNITO.

1807.



Quelques années après avoir été couronné à Milan et avoir institué son fils adoptif, le prince Eugène, vice-roi d'Italie, l'Empereur et Joséphine firent un assez long séjour dans cette capitale de la Lombardie. Tous deux allaient souvent se promener dans une petite île de la rivière d'Olano, non loin du palais qu'ils occupaient. Un matin, après avoir déjeuné dans cette petite île, comme ils s'en revenaient au palais, ils passèrent près d'une chaumière devant la porte de laquelle était assise une pauvre femme. Napoléon lui fait signe d'approcher, et lui adresse en italien plusieurs questions auxquelles elle répond avec franchise, ne connaissant ni l'Empereur ni l'Impératrice.

« Bonne femme, lui demanda-t-il, pourquoi ne faites-vous pas réparer le toit de votre maison?

— Hélas! mon cher seigneur, c'est que nous sommes trop pauvres, d'autant plus que mon mari n'a pas toujours d'ouvrage, et que nous avons trois enfants à élever.

— Quel état a-t-il, votre mari?

— Il est tourneur, il fait des béquilles et des jambes de bois pour les blessés; mais, comme malheureusement il n'y a plus de guerre, l'ouvrage ne va plus. »

A ces mots de béquilles et de jambes de bois, la figure de l'Empereur s'était un peu assombrie; il avait jeté un regard d'intelligence à Joséphine, qui, ayant son bras passé sous le sien, le pressa doucement comme pour dire à son mari qu'elle avait bien compris toute sa pensée : aussi baissa-t-elle les yeux sans prononcer une parole.

« Oh! oh! ne faire que des béquilles et des jambes de bois! re-

prit Napoléon d'un ton d'indifférence, c'est en effet un mauvais métier à présent : on n'en a plus besoin.

— Certainement! et voilà pourquoi nous sommes si arriérés.

— Combien vous faudrait-il donc, ma bonne femme, pour vous mettre au-dessus de vos affaires? dit Joséphine avec une bonté charmante.

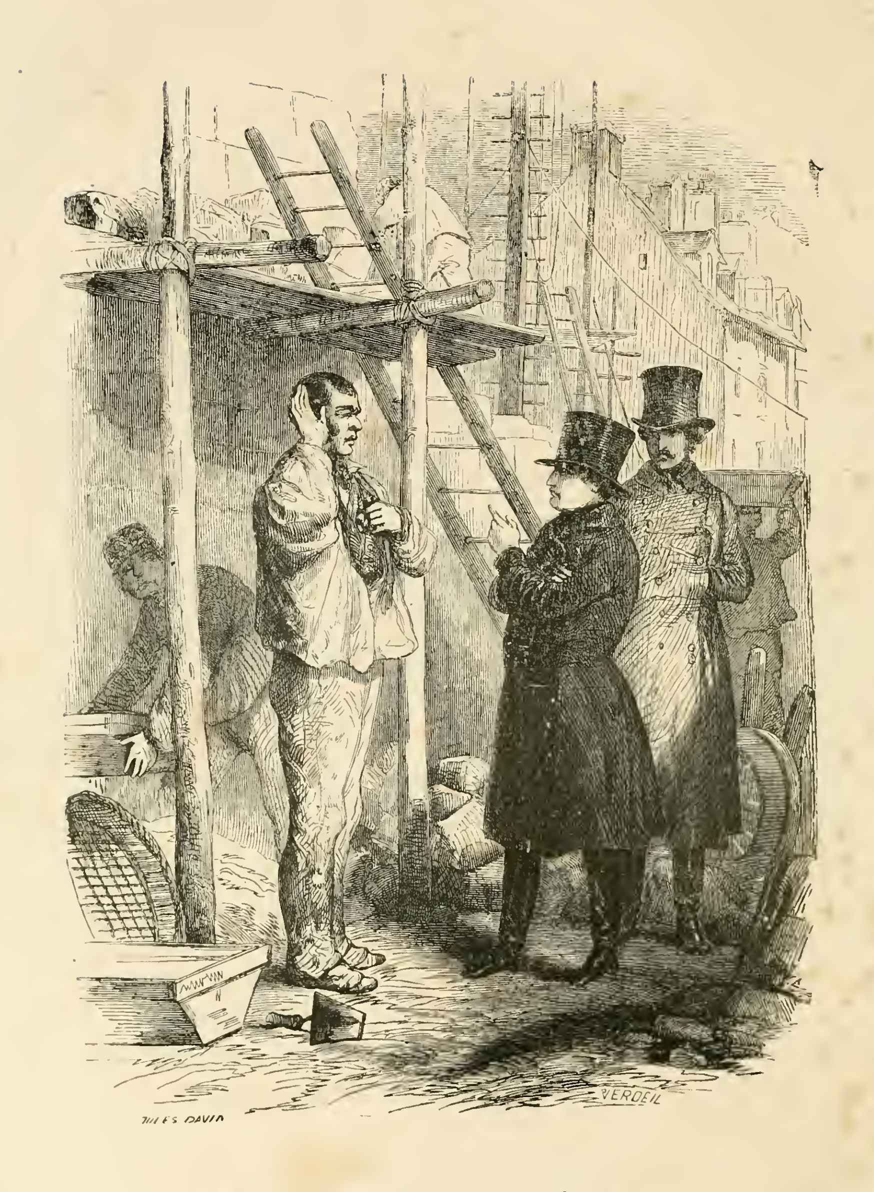
— Hélas, ma belle dame, il nous faudrait trop.

— Mais encore, reprit Napoléon, combien vous faudrait-il?

— Il nous faudrait au moins... au moins... » Et la vieille femme, regardant le ciel et comptant sur ses doigts comme pour faire une récapitulation, dit enfin, en laissant échapper un gros soupir : « Il ne nous faudrait pas moins que quatorze louis d'or; mais nous ne les gagnerons jamais en notre vie ; l'ouvrage va si mal à présent qu'on ne se bat plus et qu'on n'a plus besoin de bé...

— On a toujours besoin de chaises! s'écria l'Empereur en coupant brusquement la parole à la vieille femme, pour qu'elle ne vînt point à répéter ces mots de béquilles et de jambes de bois qui paraissaient avoir attristé Joséphine. Dites à votre mari qu'il fasse des chaises : on en aura toujours besoin! » Puis, ayant dit un mot à l'oreille du préfet du palais, qui les avait accompagnés, Napoléon prit des mains de ce dernier un rouleau de 500 francs, qu'il brisa en comptant lui-même les pièces de 20 francs, qu'il jetait l'une après l'autre dans le tablier de la vieille femme, qui ne pouvait en croire ses yeux. Joséphine ne parvint qu'à grand'peine à la persuader que cet or n'était pas faux et que tout était bien pour elle.

Au commencement de 1813, après les désastres de Moscou, Napoléon, voulant juger par lui-même de l'esprit qui animait le peuple des faubourgs de la capitale, résolut de les parcourir tous, en commençant par le faubourg Saint-Antoine. Un jour donc, accompagné seulement d'un de ses aides de camp, le grand-maréchal étant gravement indisposé, il monte dans un fiacre et se fait conduire sur la place de la bastille; là, mettant pied à terre, il entre dans la grande rue de Charonne. Arrivé à l'extrémité de cette rue, il s'ar-



— Me reconnais-tu? demanda-t-il au maçon...

(t. I, p. 625.)

rête quelque temps pour examiner des maçons qui travaillaient à un immense bâtiment en construction; puis il en aperçoit un qu' tout à coup reste immobile et comme en arrêt devant lui.

« Me reconnais-tu, demanda-t-il d'un ton bref au maçon, en se rapprochant de lui peu à peu.

— Oh! mon Empereur!... toujours! balbutia cet homme en portant militairement à son front le revers de sa main droite, tandis que de la gauche il laisse échapper l'outil dont il se servait.

— Moi aussi, je te reconnais, reprend Napoléon. Tu t'appelles Grégoire Boivin; tu étais caporal dans le second régiment des chasseurs à pied de ma garde. Tu as été blessé deux fois à Esseling. Sur la proposition de ton colonel, je t'ai fait décorer. Quelque temps après, j'ai approuvé ton admission à mon hôtel des Invalides. Pour quoi te vois-je ici aujourd'hui? »

Grégoire était là comme une statue, sans faire un geste, sans dire un mot.

« Tu t'es fait mettre à la porte de l'hôtel, n'est-ce pas? Qu'avais-tu fait? »

Même immobilité, même silence de la part de Grégoire qui baisse les yeux.

« Tu ne te le rappelles plus?... Eh bien! moi, je vais te le dire; tu sais que j'ai de la mémoire : un matin, après avoir fait *des sottises*, tu as dit *des bêtises*.

— Oh! mon Empereur! interrompit vivement Grégoire en relevant fièrement la tête, ce n'était pas des *bêtises,* ce que j'ai dit, vous le savez bien!

— Comment!... n'as-tu pas crié comme un fou : *Vive la république!* après t'être grisé avec les mauvais sujets de l'hôtel! A ton baptême, ton parrain t'avait bien nommé.

— Que voulez-vous, mon Empereur, je me suis ressouvenu que j'étais volontaire de 93. Alors, comme je m'étais un peu gargarisé la veille, le lendemain matin j'ai crié...

— *Vive la république!* te dis-je! Eh bien! qu'est-ce que cela

signifie, *ta république*? Est-ce que cela ressemble à quelque chose? On t'a chassé, on a bien fait : tu n'as eu que ce que tu méritais.

— Je n'en disconviens pas, mon Empereur; mais vous m'avouerez tout de même que c'est bien dur, quand on vous aime comme moi, quand on s'est battu comme moi, quand on a femme et enfants comme moi, de se voir sans pain sur la planche, pour s'être fourré un verre de vin de trop dans la tête. »

Et en disant ces mots, le maçon, que les paroles de l'Empereur avaient un peu attendri, ne put retenir deux grosses larmes qui coulèrent le long de ses joues basanées. Napoléon fut vivement ému.

« Ah! tu as des enfants! Alors, c'est différent! Que ne me l'as-tu fait savoir plus tôt! Quel âge a ton aîné?

— J'en ai deux des aînés : c'est-à-dire qu'ils sont jumeaux et tous les deux conscrits l'année prochaine.

— C'est bien. Qu'as-tu fait de ta croix?

— Ma croix! répète Grégoire en ouvrant précipitamment sa veste et en étalant un chiffon de ruban de couleur indécise, qu'il frappe du plat de ses deux mains : ma croix! absente pour cause de réparations urgentes et d'accouchement de Mme Grégoire : mais pour ce qui est du ruban, présent! le même que mon colonel m'a donné à la parade. Seulement, il a fait son temps et demande à être réintégré au magasin.»

Après avoir regardé Grégoire d'un air de satisfaction, l'Empereur prit quinze napoléons dans la bourse de son aide de camp, et les mettant dans la main du maçon : «Tiens, voilà pour payer les réparations *urgentes* de ta croix, qui, je le soupconne, n'est pas chez le bijoutier, et aussi pour boire à ma santé avec tes camarades, mais modérément, tu m'entends. Et puis, s'il te prend encore fantaisie de crier quelque chose, eh bien! crie *vive la France!* Cette fois, tu auras de l'écho, et personne ne le trouvera mauvais. A propos, tu viendras demain aux Tuileries, tu demanderas à parler à l'aide de camp de service, tu diras au concierge que c'est de ma part : on te

laissera passer. Adieu, reste là, je ne veux pas que tes camarades sachent qui je suis. »

Le lendemain, Grégoire Boivin reçut l'ordre de sa réintégration à l'hôtel des Invalides, car il n'avait pas de pension, et l'Empereur n'aurait pas souffert qu'un de ses braves soldats mourût de faim, parce que, selon ses propres expressions, *il lui était arrivé, étant gris, de dire des bêtises qui n'avaient pas le sens commun.*

Impatient de voir le monument de la place Vendôme entièrement terminé, l'Empereur gourmandait chaque jour ses architectes pour la lenteur qu'ils apportaient à leurs travaux, quoique, disait-il, ni l'argent ni les bras ne leur manquassent. Il se rendait souvent sur les lieux pour juger l'effet que produirait l'érection de la colonne dont il venait de doter la capitale. Enfin, lorsque l'immense échafaudage qui devait servir à fixer sur la maçonnerie les plaques de bronze, ces *fac-simile* de nos victoires, fut presque achevé, il voulut le visiter lui-même, et dans ce but, il sortit du palais avant le jour. C'était vers le milieu de l'automne. Suivi cette fois de son grand-maréchal du palais, il traversa le jardin des Tuileries et se rendit sur la place Vendôme au moment où le jour commençait à poindre.

« Que me disaient donc Fontaine et Percier avec leur encombrement! A les en croire, plusieurs chantiers de bois auraient été transportés ici. Je ne vois rien de tout cela, s'écria l'Empereur.

« Sire, est-ce que votre Majesté n'entend pas le bruit que font les scies des charpentiers?

— Une... deux... trois... quatre... Il y en a tout au plus une demi-douzaine! à quoi diable songent donc MM. les entrepreneurs!... Ils se font cependant payer assez cher!... Ah! ah! Duroc, venez donc par ici, ajoute Napoléon, en entraînant le grand-maréchal d'une main, tandis que de l'autre il abaissait sur ses yeux son chapeau à larges bords. Il venait d'apercevoir une charpente énorme que plusieurs ouvriers essayaient vainement de placer sur des rouleaux pour la changer de place. « Ces gens-là ne savent pas s'y prendre!

Je gagerais qu'il ne se trouve pas parmi eux un artilleur. Ah ! les maladroits!... mais c'est absolument comme s'il s'agissait de changer une pièce de douze d'encastrement!... Il faut que je leur donne une leçon!

— Y pensez-vous, Sire! Votre Majesté veut donc se compromettre?... Non-seulement elle peut se blesser, mais encore elle peut être...

— Vous avez toujours peur! interrompit Napoléon. Est-ce que je ne me rappelle pas mon ancien métier! Jugez-en vous-même, Duroc, ce n'est tout simplement qu'une de nos manœuvres de force: les deux premiers servants de droite en tête, et de l'ensemble!

— Sire, vous avez raison; mais votre Majesté me permettra de lui faire observer...

— Au fait, c'est vrai : mais ils n'y entendent rien! et puisqu'il s'agit d'un monument de gloire à élever en l'honneur de la France, je crois, sans me flatter, y avoir suffisamment mis la main. Allons voir de l'autre côté ce qu'on y fait.»

Après avoir examiné la gigantesque charpente dans tous ses détails et s'être promené à l'entour pendant trois quarts d'heure, l'Empereur continua son chemin en suivant la rue Napoléon (aujourd'hui *rue de la Paix*), dont les nouvelles maisons s'élevaient çà et là par enchantement, et tournant à droite, il remonta le boulevard en disant gaiement à Duroc : «Il faut que MM. les Parisiens soient bien paresseux dans ce quartier, puisque toutes les boutiques sont encore fermées, quoiqu'il fasse grand jour!»

Chemin faisant, l'Empereur remarque telle et telle maison qui, par son avancement, masquait le point de vue qui s'étend sur le boulevard ou qui obstruait la voie publique : il en prit note sur son calepin pour en parler à Fontaine la première fois qu'ils travailleraient ensemble. Tout en causant ainsi, il arriva devant les *Bains chinois* qui, depuis peu, avaient été repeints à neuf. Comme il critiquait la décoration extérieure et les rochers qui supportent les bâtiments, le café qui dépendait de l'établissement s'ouvrit. «Si nous

entrions là pour y déjeuner, dit-il à Duroc; qu'en pensez-vous? Cette tournée ne vous a-t-elle pas donné de l'appétit?

— Sire, c'est trop tôt : il n'est encore que huit heures.

— Bah! bah! votre montre retarde toujours! Moi, j'ai faim. Et d'ailleurs, ce sera du temps d'économisé pour le reste de la journée.»

Et sans attendre de réponse, l'Empereur entre sans façon dans le café, s'assied à une table, appelle le garçon et lui demande des côtelettes de mouton, une omelette aux fines herbes (c'étaient ses mets favoris) et du vin de Chambertin. Après avoir mangé de très-bon appétit et avoir pris une demi-tasse de café qu'il prétendit être meilleur que celui qu'on lui servait habituellement aux Tuileries, il appelle le garçon, lui demande *la carte,* et se lève en disant à Duroc : «Payez et rentrons; il est temps.» Puis se posant sur le seuil de la porte du café, les mains croisées sur le dos, il se met à siffler entre ses dents un récitatif italien en se dandinant sur l'une et l'autre jambe, comme pour marquer la mesure.

Le grand-maréchal s'était levé en même temps que l'Empereur, et après avoir fouillé vainement toutes ses poches, il acquit enfin la certitude que, dans la précipitation qu'il avait mise à s'habiller, il avait oublié sa bourse. Or, il sait que Napoléon ne porte jamais d'argent sur lui.

Cependant le garçon arrive et présente au grand-maréchal, resté comme pétrifié à sa place, la carte à payer, dont le chiffre s'élève à 12 fr. Tous deux se regardent quelque temps sans rien dire, le premier, parce que pareille chose ne lui est pas encore arrivée; le second, parce qu'il a deviné tout d'abord la cause de l'embarras que Duroc cherche en vain à dissimuler. Pendant ce temps, l'Empereur, qui ignore l'incident et qui n'a rien vu, peu habitué qu'il est à ce qu'on le fasse attendre, ne conçoit pas la lenteur que met Duroc à le rejoindre; déjà même il a tourné la tête plusieurs fois de son côté, en disant d'un ton d'impatience : «Allons donc, dépêchons, il se fait tard.»

Le grand-maréchal, comprenant enfin que cette situation critique

ne peut durer plus longtemps, et pensant que pour en sortir il ne s'agit que d'avouer franchement son embarras, prend son parti, et s'approchant de la maîtresse du café, qui se tient silencieuse et indifférente au comptoir, parce qu'elle se doute de la requête qui va lui être présentée, lui dit d'un ton poli mais un peu honteux :

« Madame, *mon ami* et moi nous sommes sortis ce matin un peu... précipitamment; nous avons oublié de prendre notre bourse...; mais je vous donne ma parole que dans une heure je vous enverrai le montant de cette carte.

— C'est possible, monsieur, répond froidement la dame, mais je ne vous connais ni l'un ni l'autre, et tous les jours je suis attrapée de la même manière. Vous sentez que...

— Madame, interrompt le grand-maréchal, auquel cette réponse a fait monter le rouge au visage, nous sommes des gens d'honneur, des officiers de la garde.

— Oui, jolies pratiques en effet, que MM. les officiers de la garde ! »

A ces mots de gens d'honneur et d'officiers de la garde que l'Empereur a distingués, il présume que quelque quiproquo s'est engagé à son insu, et se retournant une dernière fois en frappant du pied : « Qu'est-ce donc? » dit-il ; mais sur un signe que lui fait Duroc, il demeure immobile à sa place, renfonce son chapeau sur sa tête et cesse de siffler. C'est au garçon de café qu'est réservé l'honneur de mettre fin à cette scène, qui n'avait rien de comique pour les principaux acteurs. Il est loin de reconnaître l'Empereur dans le petit individu à la tournure si grotesque, au geste si impératif, à l'air si impatient, et qui s'est tenu constamment sur le seuil à regarder les passants sans se mêler de rien; mais, quant au grand-maréchal, il a une idée confuse d'avoir vu cette figure-là parmi les officiers-généraux qui font chaque jour défiler la parade dans la cour des Tuileries. Il prend donc à son tour la parole :

« Madame, dit-il à la maîtresse, puisque ces messieurs ont oublié de prendre de l'argent, je réponds pour eux, persuadé que de

braves officiers de la garde ne voudraient pas faire tort à un pauvre garçon de café comme moi.

— Ah! voilà comme vous êtes toujours, répond celle-ci avec humeur, c'est encore douze francs de perdus pour moi.

— Non, madame, reprend celui-ci avec une sorte de dignité, je vais vous les remettre à l'instant. »

Et tirant de sa poche cette petite somme, il la donne à la maîtresse, qui l'accepte tout en continuant de grommeler contre ceux qui, dit-elle, ont la mauvaise habitude de dépenser de l'argent sans en avoir. Pendant ce temps le grand-maréchal avait encore une fois tiré sa montre et l'avait présentée au garçon en lui disant :

« Tenez, mon ami, voilà ma montre que je vous prie de garder jusqu'à ce que je me sois acquitté envers vous. Je vous remercie pour moi et surtout pour *mon ami* qui est là et qui doit s'impatienter, car nous avons affaire.

— Monsieur, je n'ai pas besoin de ce gage; j'ai la conviction que vous êtes de très-honnêtes gens.

— Oui, mon ami, reprit Duroc, vous n'aurez point à vous repentir de votre confiance », et il rejoignit l'Empereur.

Ils continuèrent de suivre le boulevard en pressant le pas dans la crainte d'être suivis, et se dirigèrent du côté du passage des Panoramas, que Napoléon avait compris dans l'itinéraire de sa promenade. Chemin faisant, Duroc lui raconta les détails de l'incident qui les avait retenus; l'Empereur en rit de bon cœur et s'extasia sur la générosité de ce garçon de café qui, sans les connaître, avait cependant payé leur déjeuner.

« Ce doit être un enfant de Paris, dit-il, je le parierais, car ils sont tous comme cela, se livrant à leur premier élan, jetant leur argent à tort et à travers, à la tête du premier venu, sans réflexion comme sans regret. Ah! c'est surtout en campagne qu'on peut juger ces gaillards-là! Auraient-ils pour solde le traitement

que je donne à mes maréchaux, qu'ils trouveraient encore le moyen de n'en pas avoir assez. »

Ils arrivèrent ainsi causant dans le passage des Panoramas, qui était alors le plus riche et le plus élégant de tous ceux de la capitale. Une boutique attire l'attention de l'Empereur : c'est le magnifique magasin d'albâtre qu'on y voyait encore il y a quelques années Deux vases superbes, style *Médicis,* exposés à la montre, lui paraissant de très-bon goût, il entre dans ce magasin, dont la porte était ouverte, pour en demander le prix. Il regarde à droite et à gauche, et n'aperçoit qu'une grosse servante qui continue de balayer, mais d'une manière si gauche, dans la crainte sans doute de casser quelque chose, qu'il ne peut s'empêcher de rire, de ce rire si franc qu'il avait oublié depuis Brienne. Quant à Duroc, il est resté en dehors, ne croyant pas sa présence très-utile dans ce magasin.

« Ah çà! dit Napoléon à la servante, après que sa gaieté se fut un peu calmée, il n'y a donc personne ici! ni maître ni maîtresse! Il paraît que ce sont des paresseux qui se lèvent tard!

— Est-ce que vous venez pour acheter quelque chose? lui demande la servante d'un ton goguenard et en suspendant son travail; puis, regardant l'Empereur, les deux mains et le menton appuyés sur le manche de son balai, elle l'examine curieusement à son tour.

— Certainement! Je veux savoir ce que valent ces deux vases.

— Tiens! je ne m'en serais pas doutée, reprend-elle. Mais je vais sonner madame. »

La marchande descendit bientôt en ajustant précipitamment un fichu sur ses épaules.

« Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? demande-t-elle sèchement à l'Empereur.

— Madame, quel est le prix de ces deux vases?

— Est-ce pour les acheter, monsieur?

— Parbleu ! apparemment ! dit l'Empereur un peu surpris de la demande.

— Quatre mille francs, pas un liard de moins.

— Quatre mille francs ! s'écrie Napoléon, que le ton et les manières de cette femme n'ont pas prévenu en sa faveur. Quatre mille francs ! Mais c'est horriblement cher, madame ; beaucoup trop cher pour moi. »

Et, touchant légèrement de la main le bord de son chapeau comme pour saluer, il va sortir du magasin, lorsque la marchande, posant ses deux mains sur ses hanches, ajoute en ricanant :

« Cela se voit de reste ! Ils m'en coûtent cependant cinq mille, à moi ! Mais ne vaut-il pas mieux vendre à perte que de mourir de faim ? On fait de si belles affaires maintenant ! Toujours la guerre ! Tout le monde se plaint ; le commerce ne va pas ; les marchands se ruinent ; mais il n'en faut pas moins payer les impôts !... »

Aux premières paroles de cette femme, la physionomie de l'Empereur avait pris une expression difficile à décrire : elle s'était d'abord colorée légèrement, et peu après elle avait repris cette teinte pâle qui lui était naturelle ; mais tous les muscles de son visage s'étaient crispés ; ses lèvres étaient bleues, ses yeux lançaient des éclairs ; il s'était croisé les bras sur la poitrine et serrait les poings :

« Avez-vous un mari, madame ? lui demanda-t-il en l'interrompant de cette voix éclatante qui imposait même aux plus aguerris ; où est-il ? pourquoi ne le vois-je pas ?

— Eh ! là, là, ne vous fâchez pas, monsieur ; j'en ai un, Dieu merci ! mais il est sorti ce matin de très-bonne heure pour toucher un peu d'argent. C'est si difficile les rentrées ! personne n'a le sou ! Au surplus, que lui voulez-vous ? ne suis-je pas là ?

— Assez, madame, assez ! Je voulais dire à votre mari que peut-être je prendrais ces vases... plus tard... j'enverrai... »

Et Napoléon, plus honteux de son emportement que de la scène que vient de lui faire cette femme, sort du magasin dans une agitation qu'il a peine à dissimuler.

« Ma foi ! dit-il à Duroc, je viens d'avoir *mon fait!* Une sotte femme, une espèce de mégère qui se mêle de politique, tandis qu'elle ne devrait s'occuper que de ses vases ! Oh ! je laverai la tête au mari, car c'est à lui qu'en est la faute. »

Comme on voit, tout n'était pas bénéfice dans le chapitre de l'*incognito*, bien que de tels désillusionnements fussent rares. Nos deux nobles coureurs d'aventures rentrèrent au palais, où ils eurent bientôt oublié, l'un la marchande d'albâtre, l'autre le déjeuner qu'ils avaient fait à crédit.

Six semaines environ s'étaient écoulées, lorsqu'un matin, à son petit lever, l'Empereur dit à Duroc :

« Je n'ai pas grand'chose à faire aujourd'hui : si nous allions nous promener un peu tandis qu'il est encore de bonne heure?

— Sire, il fait bien froid ; et puis c'est aujourd'hui la veille de Noël, presque un jour de fête. Aux approches du jour de l'an, il y a toujours beaucoup de monde dans les rues qui avoisinent le Palais-Royal et sur les boulevards. Où Votre Majesté pourrait-elle aller sans risquer d'être reconnue?

— C'est vrai, Duroc; attendons à ce soir. Mais, à propos, et l'affaire du café des Bains-Chinois, qu'est-elle devenue?

— Ma foi, Sire, je suis tout honteux d'avouer à Votre Majesté que je n'y ai plus songé depuis; j'ai même oublié de faire remettre au garçon qui nous a tirés de notre mauvais pas le prix de la carte qu'il a soldée pour nous.

— Dites pour vous, reprit Napoléon avec vivacité. C'est mal, Duroc, c'est bien mal : permis à moi d'oublier de pareilles choses, mais vous...

— Sire, je vais réparer cet oubli.

— Oui, certes, il le faut, aujourd'hui, à l'instant même, et le réparer dignement ! vous m'entendez. Par la même occasion, vous ferez dire au mari de la dame aux vases de m'apporter lui-même ceux que j'ai marchandés l'autre jour. Moi aussi j'ai un oubli à réparer envers elle : ah ! ah ! c'est à mon tour, et nous allons voir ! »

il était dix heures du matin. Un valet de pied, auquel le grand-maréchal avait donné des instructions précises, entrait au café des Bains-Chinois, et s'adressant à la maîtresse de la maison :

« Madame, n'est-ce pas ici que deux messieurs, vêtus l'un et l'autre de redingotes bleues, sont venus déjeuner un matin, il y a six semaines environ, et que, n'ayant pas d'argent...

— Oui, monsieur, répond la dame un peu troublée, car cet homme porte la livrée de la maison de l'Empereur.

— Eh bien! madame, c'étaient Sa Majesté l'Empereur et monsieur le grand-maréchal du palais. Puis-je parler au garçon qui a payé pour eux?

— Certainement... oui..., monsieur... »

La dame sonne et se trouve presque mal; elle ne parle de rien moins que d'aller se jeter à l'eau si on ne lui permet d'aller se jeter aux pieds de l'Empereur; mais le valet de pied, s'adressant au garçon, lui remet un rouleau de cinquante napoléons, et lui dit :

« Monseigneur le grand-maréchal du palais m'a chargé de vous dire que si vous aviez jamais quelque faveur à solliciter pour vous ou pour quelqu'un des vôtres, il serait fort aise à son tour de pouvoir vous être utile. »

Ce garçon s'appelait Dargens. Il se hâta de profiter des intentions bienveillantes du grand-maréchal, qui le plaça dans la maison de l'Empereur en qualité de valet de pied. Il ne tarda pas à gagner la confiance de Joséphine, qui le prit à son service particulier, lorsqu'après son divorce elle se retira à la Malmaison.

Et enfin, singulière destinée des hommes de ce temps-là! il finit par entrer, en 1814, au service de lord Wellington!...

Un quart d'heure après sa visite au café des Bains-Chinois, le même valet de pied entrait dans le beau magasin d'albâtre du passage des Panoramas, et, s'adressant au maître de la maison :

« Monsieur, dit-il, vous êtes mandé au château à l'instant même, avec les deux vases que Sa Majesté l'Empereur a marchandés dans

votre magasin il y a six semaines. Hâtez-vous, monsieur, car Sa Majesté attend.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, est-ce qu'il veut me faire fusiller!... Puis, s'adressant à sa femme, qui ne disait mot tant elle était atterrée : Je m'en doutais, tu auras parlé politique, tu auras dit du mal du gouvernement, comme cela t'arrive tous les jours ; et devant qui encore? devant Sa Majesté l'Empereur et Roi! Tu ne sauras jamais retenir ta maudite langue! que de fois ne te l'ai-je pas dit!... Et toi qui l'as pris pour un mouchard!... Ah! mon Dieu! c'est fini, on va me conduire à la plaine de Grenelle!... »

La frayeur faisait perdre la tête à ce pauvre homme, que le valet de pied avait toutes les peines du monde à rassurer. Enfin, ayant recouvré un peu de force, il put monter dans un fiacre et arriver aux Tuileries. On l'introduit aussitôt dans le cabinet de l'Empereur, où il se voit seul et face à face avec lui : à peine peut-il se soutenir tant il est tremblant.

« Ah! ah! monsieur, on vous trouve enfin!... dit Napoléon d'un ton de maître et en s'efforçant de ne pas rire, je suis bien aise de vous voir. » Et prenant dans un tiroir de son bureau huit billets de banque de mille francs, il les présente au marchand, qui ne sait s'il doit avancer la main pour les recevoir. Il ajoute à cette phraséologie brève et cet accent incisif qui lui sont ordinaires, lorsqu'il n'a que des reproches à adresser : « Je suis allé l'autre jour dans votre magasin; j'ai marchandé deux vases; votre femme en a voulu 4,000 francs, me disant qu'ils lui en coûtaient 5,000. Tenez, quoique ce soit un mensonge, en voilà huit... Prenez donc!... Il y en a quatre pour les vases... et quatre pour vous dédommager de la colère que votre femme m'a causée contre vous, qui eût pu vous coûter cher!... Mais dites-lui bien qu'elle ait à ne plus se mêler que de son pot-au-feu! ou, morbleu! je la fais *camper* à Bicêtre et vous aussi. Allez! c'est tout ce que j'avais à vous dire! »

Or, ce même jour, veille de Noël, le maréchal Marmont, le général Lauriston, Corvisart, la veuve du général Valhubert, Mme De-

vaux, dame du palais de Joséphine, le comte Darberg, chambellan de l'Empereur, et quelques autres personnes appartenant à la maison de LL. MM., dînaient chez le comte de Lavalette, à l'hôtel des Postes. On avait beaucoup parlé pendant le dîner de l'histoire de la marchande d'albâtre, dont les vases avaient été admirés dans le salon de service par les familiers du château ; et naturellement il avait été question des promenades anonymes de Sa Majesté. Les convives étaient très-gais. Il était près de minuit, le valet de chambre de M. Lavalette vint annoncer au maréchal que son cabriolet était là.

« Je ne m'en vais pas aujourd'hui, répond Marmont ; et s'adressant à Lavalette : Mon cher directeur, lui dit-il, arrange-toi comme tu voudras, mais je ne sors pas de chez toi ce soir : j'y suis trop à mon aise pour m'en aller.

— Eh bien ! monsieur le maréchal, restez avec nous, reprend Mme de Lavalette, je vous donnerai à souper à tous et nous ferons le réveillon.

— En effet, c'est aujourd'hui ! s'écrie Lauriston.

— Alors, messieurs, dit à son tour Mme Valhubert, ne faites pas les choses à demi, et conduisez-nous à la messe de minuit.

— Approuvé ! nous vous donnerons le bras.

— Nous acceptons, dit Mme de Lavalette ; mais à quelle église irons-nous ?

— Parbleu, ma chère amie, nous irons à notre paroisse, dit son mari ; à Saint-Eustache : il n'y a que deux pas d'ici.

— Allons donc, s'écrie Corvisart, est-ce que c'est là une paroisse ! Il faut aller à Saint-Roch. Là, du moins, on dit la messe en musique ; et puis, c'est plus cohue.

— Va pour Saint-Roch ! s'écrie Lavalette. J'ai dans l'idée que nous nous y amuserons. »

Quoique les dames n'eussent pas fait de grandes toilettes pour venir dîner familièrement chez le directeur-général des postes, il

leur était impossible cependant d'aller à une messe de minuit en robes à manches courtes et coiffées en cheveux. Mme de Lavalette offrit de mettre à leur disposition tout ce qui leur serait nécessaire pour changer de toilette. Les chapeaux, les douillettes et les cachemires de cette dame d'atours de l'Impératrice remplacèrent aussitôt les fleurs, les robes décolletées et les écharpes transparentes. En quelques instants le travestissement est complet. Mais ces dames n'ont pas songé à la tournure grotesque qu'il leur donne : l'une a une robe beaucoup trop longue, l'autre s'est coiffée d'un chapeau qui n'entre pas assez. Ces dames rirent beaucoup de se voir ainsi costumées.

Cependant on monte en voiture et l'on arrive à Saint-Roch. Lauriston marchait en tête de cette espèce de procession, et, avec sa canne qu'il faisait rebondir par mégarde sur les dalles, il ressemblait singulièrement à un suisse de paroisse. Marmont, Lavalette, Corvisart et les autres personnes qui le suivaient ne pouvaient vraiment pas s'empêcher de rire aux larmes, malgré tous leurs efforts. Tout à coup, au détour d'un pilier plus sombre que le reste de l'église, deux hommes passent rapidement près d'eux. Ils sont vêtus de redingotes brunes entièrement boutonnées. Le plus petit des deux s'avance vivement vers le groupe, et dit d'une voix brève et saccadée :

« Messieurs, ces rires sont inconvenants! Vient qui veut à l'église; mais quand on y vient, il ne faut pas s'y tenir avec moins de décence qu'aux Tuileries! »

Et le petit homme disparaît derrière le pilier, laissant les joyeux promeneurs comme frappés d'une apparition fantastique, car tous ils ont cru entendre une voix qui leur est bien connue...

Ils ne se trompaient pas; c'était celle de l'Empereur.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME

CLASSEMENT DES GRAVURES

DU TOME PREMIER

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

Paris. — Imprimerie P.-A. BOURDIER, CAPIOMONT fils et Cie, rue des Poitevins, 6.

